

ACADEMIA ROMÂNĂ
INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

REVUE
DES ÉTUDES
SUD-EST
EUROPÉENNES

CIVILISATIONS - MENTALITÉS



TOME XXX-1992 N^{os} 1-2

LINGUISTIQUE BALKANIQUE
RAYONNEMENT ET HÉRITAGE BYZANTINS
ÉVÉNEMENTS, RÉFLEXION INTELLECTUELLE ET
OPINION PUBLIQUE



EDITURA ACADEMIEI ROMÂNE
www.dacoromanica.ro

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

ALEXANDRU DUȚU

COMITÉ CONSULTATIF

SEÇIL AKGÜN (Ankara), VIRGIL CÂNDEA, N.N. CONSTANTINESCU, NADIA DANOVA (Sofia), DENNIS DELETANT (Londres), LOUKIA DROULIA (Athènes), ZOE DUMITRESCU-BUȘULENGA, ALEXANDRU ELIAN, ANNELIE UTE GABANY (Munich), VALENTIN AL. GEORGESCU, ZORAN KONSTANTINOVIĆ (Innsbruck-Belgrade), M.N. KUZMIN (Moscou), PAUL MICHELSON (Huntington), EMIL NIEDERHAUSER (Budapest), D.M. PIPPIDI, ST. POLLO (Tirana), M.D. PEYFUSS (Vienne), MIHAI POP, RUMEANA STANCEVA (Sofia), POMPILIU TEODOR, BIANCA VALOTACAVALLOTTI (Milan), ALEXANDRU ZUB.

COMITÉ DE RÉDACTION

CORNELIA PAPACOSTEA-DANIELOPOLU, ANDREI PIPPIDI, ELENA SCĂRLĂTOIU, NICOLAE-ȘERBAN TANAȘOCA, DANIEL BARBU (secrétaire du comité), LIDIA SIMION (secrétaire de la rédaction).

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à la

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

Căsuța poștală 22.159

71100 București

Les articles seront remis dactylographiés en deux exemplaires. Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 15—20 pages dactylographiées pour les articles et 5—6 pages pour les comptes rendus.

Toute demande d'abonnement doit être adressée à : ORION SRL, Splaiul Independenței 202 A, București 6, România. P.O. BOX 74—19 București, Tx 11939 CBTxR. Fax (400) 424169.

EDITURA ACADEMIEI

Calea Victoriei n° 125, téléphone 50 76 80

București — România

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

CIVILISATIONS — MENTALITÉS

TOME XXX

1992

N^{os} 1—2 Janvier—Juin

SOMMAIRE

ALEXANDRU DUȚU, Trente ans après	3
<i>Linguistique balkanique</i>	
ELENA SCĂRLĂTOIU, La romanité balkanique. Origines et diffusion (II).	11
ZAMFIRA MIHAIL, La géographie ethnolinguistique dans la recherche comparée des langues sud-est européennes	19
EMIL SUCIU, Quelques remarques sur l'adaptation phonétique des emprunts lexicaux roumains au turc-osmanli	27
CĂTĂLINA VĂTĂȘESCU, Sur le sens de quelques termes albanais d'origine latine dans « Dictionarium Latino-Epiroticum » de Franciscum Blanchum (1635).	33
<i>Rayonnement et héritage byzantins</i>	
ERNEST OBERLÄNDER-TĂRNOVEANU, Numismatic and Historical Remarks on the Byzantine Coin Hoards from the 12th Century at the Lower Danube	41
MARCU BOTZAN, Pour localiser Vicina : histoire et milieu géographique.	61
VASSILI PUTKO (Kaluga), Византийская золотая икона тронной Богоматери	75
MARINA ILEANA SABADOS, Sur un portrait votif inédit de Bistrița-Neamț	89
MARIA GEORGESCU, Une icône crétoise du monastère de Viforlta en Valachie.	97
<i>Réflexion intellectuelle et opinion publique</i>	
ROBERT FRANK FORREST (Louisiana), Eighteenth Century Romanian Institutions and the Impact of the French Revolution	103
BEATRICE MARINESCU, L'opinion publique de Roumanie et les événements des Balkans (1908), I	111
CHRISTOPHE PROCHASSON (Paris), Les mots et les gestes.	125
FLORIN ȚURCANU, Une préhistoire intellectuelle de l'Action Française (en marge d'un ouvrage récemment paru)	145
<i>Comptes rendus</i>	
RODERICK BEATON, The Greek Novel AD 1—1985 ; Idem, The Mediaeval Greek Romance (<i>Lia Brad-Chisacof</i>) ; PAUL MIHAIL, Jurnalul călătoriei de studii în Sud-Estul Europei (<i>Virgil Căndea</i>) ; NEAGU DJUVARA, Le Pays Roumain entre Orient et Occident ; les Principautés danubiennes au début du XIX ^e s. (<i>Rădău Păun</i>) ; VALENTINA PELIN, Colecția bibliotecii mănăstirii Nouă Neamț (<i>Paul Mihail</i>).	151
<i>Notes de lecture</i>	161

TRENTE ANS APRÈS

ALEXANDRU DUȚU

Il est trop tôt pour faire un bilan des trois décennies de cette revue fondée au même moment que le nouvel Institut d'Études Sud-Est Européennes. Mais rien ne nous empêche plus, Dieu soit loué!, de réfléchir sur ce que nous avons fait et sur ce que nous devons faire. Il suffit de dire que nous n'avons pas marqué le 25^e anniversaire de la revue, simplement parce que les commémorations étaient déjà confisquées en 1987 : à ce moment il était interdit de célébrer l'âge d'un savant ou d'une revue qui aurait pu troubler les fêtes du calendrier élaboré par « la volonté collective » (c'est-à-dire par les activistes du Comité Central du Parti — aucune chance de se tromper sur le parti, puisqu'il n'y avait qu'un seul). Cet exemple met en lumière l'ingérence brutale dans l'activité des Instituts de recherche des apparatchiks qui approuvaient les plans de recherche et les sommaires des revues. Or, si une telle immixtion a eu lieu, peut-on parler d'initiative manifestée par les dirigeants d'une revue ou par les chercheurs? La réponse n'est pas simple : mais ce qui devient évident pour nous est que les trois décennies ne forment pas un bloc temporel et que le calendrier du Parti n'a pas représenté pour les historiens qu'une nappe du temps. Or, pour refaire le passé intégralement les spécialistes authentiques se sont adressés fréquemment à toutes les nappes du temps. Face à l'histoire historisante qui a servi parfaitement le programme de l'histoire officielle, les instituts et les revues ont encouragé les recherches comparatives, les études pluri-disciplinaires, les analyses qui échappaient à la restriction de l'actualité la plus courte : une chose pas trop difficile puisque l'histoire officielle proposait un discours simpliste et une chronologie sans entraves qui ignoraient les profondeurs. Or, les spécialistes de la durée ne pouvaient pas croire « que les seuls acteurs qui font du bruit sont les plus authentiques »¹.

En 1963, quand cette revue a été lancée, l'Avant-propos a été très concis : « Le nouvel Institut et sa revue se proposent de contribuer à une meilleure connaissance du passé et du présent de l'espace sud-est européen et, implicitement, à une meilleure connaissance réciproque et au rapprochement des peuples de cette partie de l'Europe... Nous sommes convaincus que les facteurs unifiants ont toujours été et continuent d'être plus forts que ceux de division entre les peuples, et qu'une science digne de ce nom doit se mettre au service des idéaux les plus hauts de l'humanité, parmi lesquels se trouvent ceux du rapprochement et de la collaboration de toutes les nations du monde ». Le comité de rédaction

¹ Fernand Braudel, *La longue durée dans Ecrits sur l'histoire*, Paris, Flammarion, 1969, p. 61.

manifestait son désir d'encourager les études comparées et pluri-disciplinaires, sans insister sur le contenu des « idéaux les plus hauts », en laissant dans le vague la position haute ou basse des idéaux des 'démocraties populaires'. De toute évidence, l'Institut avait été créé pour seconder la politique internationale de l'Etat roumain qui venait de lancer un programme de dénucléarisation des Balkans : les spécialistes devaient soutenir ce programme et proposer à la mémoire des hommes les moments qui rapellaient une forme de collaboration ou des actions communes. L'idéal était noble et les spécialistes l'ont accepté de bon gré. La revue a reflété ces préoccupations et a stimulé les recherches pluri-disciplinaires : l'Institut a entraîné ses membres à regarder chez 'les voisins' et les historiens se sont habitués à écouter les linguistes, pendant que les sociologues collaboraient avec les historiens de l'art. De plus, la revue a essayé d'attirer constamment la pensée des spécialistes étrangers qui ont été invités à publier des articles et des comptes rendus dans nos pages.

L'Avant-propos n'aurait pu commenter directement les événements contemporains, car l'histoire contemporaine et toute étude penchée sur l'actualité restait l'apanage des gens 'qualifiés', ceux qui collaboraient avec la Section de la Propagande du Parti. Il était évident pour nous 'simples' chercheurs que l'actualité et les profondes nous étaient interdits, d'où l'absence des études sur les phénomènes contemporains et sur le phénomène religieux dans les sommaires de cette revue. L'Avant-propos n'aurait pu aborder les questions traitées par Lucien Febvre en 1946, quoique les chercheurs savaient qu'il fallait « s'adapter à un monde perpétuellement glissant » et que l'historien devait « se situer dans le temps et dans l'espace... Est-ce un hasard si, depuis dix ans, blasées sur une planète sans inconnu, nous rêvons de fusées, d'excursions dans l'infini, en direction de cette lune blafarde que nous finirons bien par atteindre un jour ? »² Sous nos yeux, Neil Armstrong avait mis le pied sur la lune, mais nous n'avons pas eu le droit d'attaquer les questions brûlantes ou de sortir des confins d'un matérialisme historique transformé en dogme. En principe, parce qu'en pratique ce dépassement des limites d'une idéologie usée s'avérait obligatoire.

D'ailleurs, la vie de la revue s'est insérée dans la vie de la société roumaine qui, après le stalinisme des années '50, a connu un certain dégel dans les années '60 et '70, lorsque le dogmatisme matérialiste a été remplacé par un « autochtonisme » assez vague et quand la politique officielle anti-soviétique a favorisé une certaine critique du dogmatisme. Une fois parties dans une direction plus généreuse, les recherches n'ont pu être freinées par la dictature de type stalinien des années '80, lorsque l'accent est tombé non pas sur le dogme, mais sur un « héros national ». Les immixtions dans l'activité de la revue sont devenues de plus en plus fréquentes au nom d'une suffisance qui méprisait le comparatisme et les grands espaces. Les fêtes imposées se sont multipliées afin d'instaurer « un nouvel imaginaire, un messianisme du salut laïque à portée de la main, grâce à la prétendue théorie scientifique »³. Le caractère téléologique de la

² Lucien Febvre, *Face au vent*. Manifeste des 'Annales' nouvelles dans *Combats pour l'histoire*, Paris, Armand Colin, 1965, p. 37.

³ Jacques Paternot & Gabriel Veraldi, *Lettre ouverte aux chrétiens qui ne veulent pas guérir du marxisme*, Editions de l'Allois, 1991, p. 45.

durée historique a été accentué pour suggérer que l'évolution de la société roumaine avait atteint son but — l'apparition du « génie des Carpates ». L'autochtonisme a sombré dans le « protochronisme ».

La série des fêtes donnait un plus de clarté au nouveau rythme qui dirigeait la vie quotidienne. Les exigences collectives occupaient tout l'écran de l'existence de chacun et le programme de travail était suivi de fastidieuses séances où on discutait longuement les questions qui étaient déjà résolues : 'le temps libre' était utilisé d'une manière très pratique — pour faire la queue. 'L'étatisation du temps' dans les sociétés socialistes⁴ a contribué à l'anéantissement de l'individu, à sa dépersonnalisation. Les fêtes inventées soumettaient l'individu à la volonté collective, en fait à la volonté du cercle du pouvoir. Les chercheurs qui pouvaient aisément comparer ce calendrier aux fêtes traditionnelles dont le but était de faire revivre de bons exemples personnels étaient plus aptes que les autres à saisir son mécanisme et ses objectifs. Si la revue a publié quelques déclarations officielles insérées dans un mélange d'exaltations lyriques, en échange aucun texte d'inspiration 'protochronique' n'a vu le jour dans nos pages : car le 'protochronisme' essayait de surenchérir et d'ajouter aux fêtes fictives des anniversaires absurdes qui devaient prouver que « les nôtres » sont meilleurs que les autres. Ce courant politique promu par la revue « Săptămîna » établissait une relation rudimentaire entre l'ethnocentrisme et le culte de la personnalité du « grand chef » : opération simpliste, mais capable d'obtenir l'adhésion des gens fatigués par le rythme 'socialiste'. Pour les esprits plus vigilants et perspicaces les fêtes manquaient de profondeur : le jour de la libération ou de la République marquaient, au fond, le chemin parcouru par l'équipe au pouvoir pour conquérir les postes de commandement, car les fêtes n'avaient qu'une seule signification, celle issue de la lutte pour la suprématie politique. De questions plus importantes, comme la présence du Mal, le refus d'accepter une autre opinion, l'inégalité sociale qui augmentait, le contrôle par la peur rendaient évident le fait que « l'introduction du Mal dans le monde est un acte de création », mais que l'homme ne doit pas se soumettre au César qui prétend être Dieu⁵ ; leur discussion adoptait toujours les formes allusives.

Ensuite, il fallait profiter des questions mal couvertes par le marxisme et qui sollicitaient une plus ample réflexion : c'était surtout le cas des formes de solidarité gommées par le concept de la lutte des classes, comme la résistance des paysans face à l'assaut des empires, la question du féodalisme byzantin, l'autonomie des activités culturelles, la frontière entre patriotisme et idéologie nationaliste, etc. C'est surtout dans la direction des activités culturelles que s'est dirigée notre attention, car dans les sociétés à économie freinée cette activité échappe à la prétendue détermination de l'infrastructure économique. La revue a fait paraître,

⁴ Voir Katherine Verdery, *The 'Etatization' of Time in Socialist Romania dans Temps et changement dans l'espace roumain* recueil publié par Al. Zub, Iași, 1991, p. 231—242.

⁵ C'est un des grands problèmes discuté dans le magnifique journal qui raconte avec une lucidité et une générosité troublantes la vie dans les prisons communistes : Nicolae Steinhardt, *Jurnalul fericiirii*, Cluj, Dacia, 1991.

en 1972, plusieurs fascicules comprenant des contributions concernant les 'contacts culturels' et a continué dans cette voie.

Contourner la célébration des fêtes par de simples déclarations et attaquer les aspects mal éclairés par l'idéologie officielle ont assuré l'autonomie nécessaire aux analyses qui n'étaient pas hanté par la lutte pour le pouvoir. Pendant que l'histoire officielle s'occupait seulement de la lutte politique et de la galerie des voïvodes qui se terminait en beauté, nous avons mis le cap sur l'histoire intellectuelle. Pour sortir des confins de l'idéologie imposée, nous avons dédié presque chaque année un fascicule ou deux à des congrès internationaux : de cette manière, nous avons fait paraître des articles insolites, mais qui pouvaient démontrer que l'historiographie roumaine abordait sans réticences les sujets les plus modernes. Au nom de la « propagande », nous avons maintenu un certain niveau intellectuel dans la société roumaine et, sans doute, dans notre Institut. C'est ainsi que nous avons dédié des fascicules entiers au Congrès d'études sud-est européennes d'Ankara (2/1979), au Congrès d'Histoire de Bucarest (2/1980), au Congrès d'études byzantines de Vienne (3 1981), au Congrès de littérature comparée de New York (2/1982), au Congrès des Lumières de Bruxelles (2 1983), au Congrès d'études sud-est européennes de Belgrade (2 et 3/1984), au Congrès d'Histoire de Stuttgart (1/1985), au Congrès d'études sud-est européennes de Sofia (fascicule préparé pendant l'année 1989, comme le fascicule dédié au Congrès des historiens de Madrid qui a vu le jour, sans modifications, en 1990, ce qui veut dire que le travail scientifique ne se soumettait pas à la conunande de la Section de la Propagande du Parti Communiste). Nous avons fait paraître ces mélanges, même si nous savions que les textes arriveront au congrès sans leurs auteurs (au Congrès de Bruxelles de 1983, j'ai dû retourner le ticket d'avion envoyé par les organisateurs !) Mais le jeu est devenu de plus en plus serré vers la fin de la décennie '80, quand les fascicules ont maigri subitement : un interdit formel a stoppé la publication du volume dédié à la Révolution française en 1989 (car « nous étions bien fâchés de la politique française » et de celle occidentale, en général. . .) Parfois, tout n'a pas marché sereinement : en 1975, nous avons préparé un groupage d'articles sur « idéologie et sociétés », avec de remarquables contributions signés par les regrettés Fr. Thiriet et Marcel Emerit, mais au dernier moment le 'conducător' a mis sa photo après le sommaire, comme s'il voulait nous rapeller qu'il était l'incarnation de l'idéologie et de la société (2/1975).

On pourrait établir un spectre des disciplines cultivés dans notre Institut qui étaient plus ou moins atteintes par le rayonnement de la doctrine officielle : la linguistique, l'archéologie, le folklore se trouvaient à l'abri des rayons émises par le petit et intransigeant cerveau de la Section de la Propagande, pendant que l'histoire contemporaine se trouvait sous leur action intense. Partout, il y avait, quand même, des zones libres : comme l'a constaté Marc Ferro, « d'innombrables aires d'autonomie existaient, pour autant qu'elles ne remettent pas en cause le système en son principe »⁶. Nous avons découvert que l'histoire ambiguë et toute

⁶ Marc Ferro, *Penser le communisme dans Penser le XX^e siècle*, Editions Complexe, 1990, p. 49.

neuve des mentalités offrait à nos recherches un territoire protégé et, en même temps, situé au milieu des débats sociaux et surtout humains. Nous avons organisé un débat publique en 1979 et les actes ont vu le jour dans le fascicule n° 4/1980.

Bien entendu, l'histoire des mentalités nous a attiré en tant qu'histoire totale ; mais son attrait est venu aussi « du dépaysement qu'elle offre aux intoxiqués de l'histoire économique et sociale et surtout d'un marxisme vulgaire »⁷. Accueillie dans une société qui a été mise devant les questions essentielles de l'existence — l'homme et son environnement, les limites de la liberté, existence et éternité — l'histoire des mentalités s'est avérée capable de fournir un riche matériel utile à un enjeu plus important que celui avancé par *l'École des Annales*. Ce type d'histoire nous permettait de nous détacher sans le risque de divaguer du bruit et de l'agitation quotidienne pour retrouver les attitudes fondamentales, les structures, le jeu des niveaux, le climat et surtout les modèles et leurs rapports avec les formes culturelles⁸. Au lieu d'avancer horizontalement, nous avons choisi les explorations en profondeur qui pouvaient nous expliquer non seulement « la plébéianisation du pouvoir »⁹, mais surtout la politisation progressive de l'existence humaine, l'intervention brutale de l'Etat dans la vie intime, la dégradation de l'acuité mentale qui ne caractérisait pas seulement notre époque, mais aussi le 19^e siècle. Dans ces conditions, nous avons commencé à nous demander s'il ne s'agissait pas d'un processus plus long et plus systématique de démantèlement des structures traditionnelles qui avait favorisé la saisie du pouvoir par un groupe qui n'avait aucune qualification professionnelle, mais qui s'était installé au tableau de contrôle : en agitant les gens sans éducation civique, ce groupe réalisait la grande performance de lancer un programme et d'obtenir d'autres résultats. Il fallait, donc, s'occuper des « cultures populaires », du « lavage de cerveau » qui avait été fait au long de l'époque moderne¹⁰, des concepts acceptés sans réserves, comme la notion de progrès. Car, il y a dans l'histoire de l'humanité une orientation « que nous avons à réapprendre et qui, sur une incomparable profondeur de temps, a trouvé dans la dépendance assumée et l'impouvoir à l'égard de son propre univers le moyen d'une coïncidence avec soi-même dont nous avons en revanche perdu le secret »¹¹.

C'est un problème qui n'a pas été inséré dans une conjoncture, mais qui appartient au monde moderne dans son ensemble, d'où la nécessité de l'approfondir en évaluant aussi bien les conquêtes de l'homme confiant en son système moderne de pensée que ses défaillances. Pour souligner cette continuité et cette obsession, nous avons mis, en 1990, dans le sous-titre de notre revue le mot « Mentalités ».

⁷ Jacques Le Goff, *Les mentalités : une histoire ambiguë dans Faire de l'histoire*, Paris, Gallimard, 1974, 3^e vol., p. 79

⁸ C'est ce que nous avons essayé de montrer dans notre livre *Literatura comparată și istoria mentalităților*, Editura Univers, 1982

⁹ Marc Ferro, p. 47.

¹⁰ C'est le terme utilisé par Philip Sherrard dans son recueil d'études *The Sacred in Life and Art*, Golgonooza Press, 1990, p. 140–141, où il se demande comment il a été possible de séparer la raison de l'imagination et de préférer les trivialités à la place des grands thèmes.

¹¹ Marcel Gauchet, *La désenchantement du monde*. Une histoire politique de la religion, Paris, Gallimard, 1985, p. VII.

L'étude des mentalités nous a fait sortir du monde clair, sans mystères, stérile et ennuyeux, bâti par une raison désireuse de simplifier pour mieux dominer. Maintenant, il peut nous faire comprendre les causes de la tragique expérience que nous avons dû traverser et nous offrir des solutions. L'approche pluri-disciplinaire et l'étude comparée nous ont dirigé loin de l'esprit de clocher et de l'érudition déboussolée qui reflète le savoir sans sagesse. Or, toutes les contraintes de la dictature, et surtout celles humiliantes (comme le contrôle exercé sous les apparences de la coopération), nous ont enseigné que la meilleure réplique n'est pas le refuge ou l'attaque violent, mais l'attachement aux valeurs profondes. Ni le 'refuge esthétique', ni le 'sabotage de l'histoire' n'ont offert des solutions acceptables : 'l'homo aestheticus' qui s'est réfugié dans un monde de rêves a confondu d'habitude ses propres ambitions avec les aspirations fondamentales. Mais ce refuge a été illusoire puisqu'il n'a pu échapper à l'intrusion subtile qui a transformé l'isolement en collaboration tacite. Comment séparer le collaborationisme de l'opportunisme et de la duplicité auto-contrôlée sans plonger dans les ressorts des actes qui, à la surface, sont pareils ?

Ce que nous savons maintenant, c'est qu'il faut inventer d'autres coordonnées de l'étude historique apes à nous faire sortir du discours nationaliste, qui a isolé les peuples les uns des autres, et de la vision consolatrice d'un progrès inéluctable. Après l'expérience traumatisante des années '80 il est curieux de retrouver dans le sommaire des revues étrangères des articles qui partent d'un schéma mental inchangé construit sur le triangle peuple — nation — Etat, comme si la source du bonheur éternel se trouverait dans l'Etat national rassembleur de toutes les brebis de la grande ethnie. Il est évident que la recherche de l'identité nationale est très forte et souvent justifiée dans la région orientale de notre continent ; mais il est tout aussi clair que cette identité ne saura être retrouvée en partant des critères qui séparent nettement 'les nôtres' des étrangers et qui ont été habilement utilisés par le pouvoir totalitaire.

La dictature a fouillé tout le temps nos âmes et a obligé le discours profond à se réfugier dans les églises : dans les années '50, les meilleurs articles sur l'histoire roumaine se trouvent dans les revues ecclésiastiques¹². Le grand problème qui se pose maintenant devant nous est de retracer non pas de nouvelles frontières géographiques, mais les frontières de l'intimité, de refaire l'équilibre entre vie privée et vie publique, en démarquant le territoire du pouvoir politique. Dans ce sens, il me semble urgent d'analyser la parution et le développement de l'Etat national, dans ses rapports avec l'Eglise et les citoyens, ainsi que l'altération de ce processus et la formation de l'*Etat éléphantiasique*. Ensuite, de restituer à la culture sa dimension individuelle, capable de stopper l'action des idéologues qui séparent les hommes en maîtres nés et en 'stupid people', en soulignant les responsabilités de chacun. Enfin, de replacer le Sud-Est européen dans son contexte continental pour mieux expliquer les échanges, les similitudes et les divergences : comment présenter le développement de la

¹² Surtout dans « Biserica Ortodoxă Română » des années '50, mais aussi dans « Mitropolia Olteniei » (où nous avons publié régulièrement des commentaires et des essais, au cours des années 1956—1958, sous pseudonyme).

conscience nationale sans prendre en charge l'évolution de la conscience européenne? Comment retrouver notre identité sans parler des racines de la conscience européenne¹³?

Nous n'avons pas traversé le désert seuls : les contributions envoyés par nos collègues, les commentaires parus dans les revues étrangères ont assuré un certain prestige à la revue et a découragé l'immixtion des producteurs d'« indications précieuses » dans l'activité rédactionnelle. Des savants réputés nous ont confié les résultats de leurs recherches et réflexions, et la liste de leurs noms et longue¹⁴, pendant que les comptes rendus arrivaient toujours à temps pour nous offrir un appui moral (comme, par exemple, les comptes rendus de Claude Michaud parus dans « Dix-Huitième Siècle »). Mais nous avons connu aussi le découragement provoqué par l'indifférence à l'égard des régions « arrières » de l'Est ou par les confusions qui déchargeaient de leurs lourdes responsabilités les auteurs des grandes répressions des années '50. (Même aujourd'hui, la revue « Histoire » — Janvier 1992 — prétend qu'Anna Pauker a été « victime d'une purge à forte connotation antisémite », en dépit du fait notoire qu'elle est responsable des mesures ayant comme but la suppression physique des « bourgeois » et de l'opposition politique, et qu'elle est sortie du jeu politique à la suite de la lutte pour le pouvoir entre son groupe et celui de Gheorghiu-Dej).

Notre Revue jouit d'une tradition scientifique apte à inspirer son activité future. Mais la continuité doit être toujours renouvelée à la suite des contacts directs avec les réalités vécues, c'est-à-dire avec les événements quotidiens qui sont maintenant plus captivants que n'importe quel type de fiction; et avec les réalités profondes voilées par le réductionnisme, les idéologies rudimentaires et le mensonge.

¹³ Quelques réflexions dans notre étude *New Ideas and Old S. C. Myths Concerning the Common Roots of European Culture* dans *Dialog Westeuropa-Ostereuropa, Dialogkongress 1990* des Österreichischen College in Alpbach, p. 109—120.

¹⁴ Un bref et suggestif bilan chez Mircea Muthu, « *Revue des études sud-est européennes* » dans *Studii literare, Cluj, Editura Dacia, 1987*, p. 335—347.

LA ROMANITÉ BALKANIQUE. ORIGINES ET DIFFUSION

II

ELENA SCĂRLĂTOIU

Depuis un certain temps les préoccupations pour une meilleure connaissance du mégl. et de ses locuteurs sont de nouveau dans l'attention des spécialistes. Dans une étude de date récente j'ai exprimé mes propres points de vue et théories au sujet de l'origine des Mégl.⁶⁰

I. Parmi les spécialistes qui ont soutenu la non-autochtonie des Mégl. dans le Péninsule balkanique se trouve aussi Ovid Densușianu. Le savant a émis l'hypothèse que le mégl. est un sous-dialecte du droum., qu'« une colonie daco-roumaine ancienne sur le territoire macédo-roumain doit être celle du Méglen ». Il fait en même temps la mention qu'il serait souhaitable d'établir l'époque où le mégl. s'est séparé du droum. : « Nous ne saurions fixer avec précision l'époque où le mégl. se détache du droum. Il a pourtant quelques indices dont on peut déduire, d'une manière approximative l'époque où ce fait a dû se produire. Dans son travail *Vlacho-Méglen...*, G. Weigand fait remarquer que la majorité des habitants du Méglen se distinguent des autres Roumains par leur type particulier, ce qui montrerait un mélange de population roumaine avec un élément étranger. Cet élément ne serait autre chose, d'après C. Jireček... que les Petchénègues. On sait, en effet, que des colonies petchénègues s'établirent dans le Méglen en l'an 1091, lorsque Alexis I Comnène battit les Petchénègues à Choirenoi et Levunion et donna à ceux qui en restèrent après cette défaite des terrains dans différents points de l'empire byzantin... On peut donc admettre avec une certaine vraisemblance que les Méglénites sont les descendants de ces colonies petchénègues qui s'établissent en Macédoine et s'y mêlèrent avec une population roumaine venue du nord et qu'elles trouvèrent là. Il se peut même que quelques Daco-roumains soient venus en Macédoine dans la compagnie des Petchénègues, puisque nous savons que les Roumains s'associèrent souvent aux incursions de ceux-ci dans l'empire byzantin... Aussi, est-il probable que les Méglénites se trouvaient déjà en Macédoine au XI^e siècle »⁶¹. Par conséquent, cette colonie droum. ancienne aurait dû s'établir dans le Méglen — selon Densușianu — à une date antérieure à l'année 1091.

⁶⁰ Elena Scărlătoriu, *Românii balcanici în evul mediu* (Les Roumains balkaniques au Moyen Âge), in « Cercetări de istorie și civilizație sud-est europeană », IV, București, Centrul de Documentare și Informare al A.S.S.P., București, 1988, p. 72—77.

⁶¹ O. Densușianu, *Opere* (Œuvres), Edité par les soins de B. Cazacu, V. Rusu et I. Șerb. II. *Lingvistica* (Linguistique). *Histoire de la langue roumaine*, București, 1975, p. 310.

La théorie de Densușianu est acceptée aujourd'hui par Petar Atanasov qui n'enrichit pourtant pas l'argumentation déjà connu : « nous croyons que la descente des Mégl. vers la région Méglén a été beaucoup plus pensée vers l'ouest que la route indiquée par Capidan » pour continuer ensuite : « Le phénomène partial de palatisation des labiales en mégl., l'utilisation de l'infinitif long avec une valeur verbale, dans certains cas, ainsi l'attestation de l'infinitif court dans certaines expressions pétrifiées, certains restes du supin, la présence du suffixe (sic !) *gode* en mégl. et istr., l'évolution de /l'/ à /li/ dans quelques-uns des parlers mégl., la conservation de la construction *volo + l'infinitif* (*vă veari, vă tal'ari, vă iri, vă vinit*). les nombreux éléments lexicaux communs avec le droum. et tout spécialement avec les parlers du nord-ouest du territoire droum. (Banat, Crișana, Maramureș) et d'autres aussi avec l'istr., puis de nombreuses et différentes concordances, peuvent former autant d'arguments pour une origine nord-danubienne du mégl. qui assurent un appui considérable à la théorie de Densușianu ⁶².

II. La deuxième catégorie d'hypothèses coopte plusieurs adeptes. Selon Weigand ⁶³ les Mégl. seraient les descendants des Vlaques qui, avec les Bulgares ont fondé l'Etat Vlaquo-bulgare aux XII^e — XIII^e siècles. L'hypothèse de Weigand est acceptée aussi par I. Gheție : « Parmi les opinions présentées /.../ la plus plausible nous semble celle formulée par Weigand et acceptée finalement par Capidan : les Mégl. sont les continuateurs des Roumains de la Bulgarie médiévale, historiquement attestés à la fin du XII^e s., comme habitants des Monts Haemus » ⁶⁴.

Malheureusement, aucun des toponymes présentés comme arguments à l'appui de l'hypothèse mentionnée ci-dessus ne présente les caractéristiques du mégl., mais celles du droum.

Dans un compte rendu au livre de Weigand, l'historien C. Jireček, se rapportant à l'origine de la même population, apprécie qu'elle est la descendante des Petchénègues établis dans la région du Méglén après avoir été conquis par l'empereur Alexis Comnène à l'aide des Coumans, population ultérieurement roumanisée ⁶⁵.

Dans sa réponse au compte rendu mentionné, Weigand a démontré que, en fait, le point de vue de l'auteur du compte rendu n'exclut pas le sien, bien au contraire, il vient l'affermir. La conclusion de Weigand est que, la roumanisation des Petchénègues a été possible parce que les Vlaques étaient plus nombreux. Ces Vlaques, « qui ont dénationalisé les Petchénègues » pourraient être les ancêtres des Mégl. et les descendants des fondateurs de la dynastie des Assénides ⁶⁶.

N. Iorga, dans un commentaire en marge de l'ouvrage de A.I.B. Wace et M.S. Thomson, *The Nomads in Balkans*, (Londres, 1914), considère que le groupe des Roumains du Méglén représente les descendants

⁶² *Tratat de dialectologie românească* (Traité de dialectologie roumaine) (chapitre consacré au méglénoroumain, rédigé par P. Atanasov), p. 486.

⁶³ G. Weigand, *Wiacho-Meglen (eine ethnographisch-philologische Untersuchung)*. I. *Land und Leute* ; II. *Das Verhältniss des Meglen zum Dako-, Makedo- und Istro-Romanischen* ; III. *Texten*, Leipzig, 1892, p. 52—56.

⁶⁴ Ion Gheție, *art. cit.*, p. 140.

⁶⁵ C. Jireček, *Über die Walachen von Moglena*, *AsIPh*, XV, 1895, p. 95—97.

⁶⁶ G. Weigand, *Die Aromunen*, p. 249.

d'une colonie de prisonniers Roumains, qui ont lutté dans l'armée du tzar bulgare Samuel, colonie qui aurait été fondée par l'Empereur byzantin Basile II, dans la région de Rhodope⁶⁷.

Pericle Papahagi, en sa qualité de philologue et de linguiste a étudié non seulement les parlers de Mégl. mais aussi certaines sources historiques qui apportent des témoignages concernant l'existence de cette population dans la Péninsule Balkanique. En insistant sur l'origine des locuteurs du dialecte mégl., il est d'avis que ceux-ci sont les descendants des Patsinaques « au sujet desquels Jannes Zonaras croit qu'ils ont été, à ce moment, des Roumains. La confusion découle du fait — ajoute Papahagi — que dans le passé les Roumains étaient dénommés Patsinaques au lieu de Vlaques ». En interprétant d'autres passages tirés des sources, le même auteur suppose que « les Roumains de la Mèglénie, au moment qu'ils se sont établis dans ces régions y ont trouvé d'autres Roumains /.../, car, dans cette époque existait probablement dans les Balkans une population roumaine très répandue et assez compacte ; c'est la seule explication possible pour ces règnes roumains si fréquemment discutés dans l'histoire »⁶⁸.

S. Pușcariu, en s'occupant lui aussi de l'origine des Mégl., appréciait qu'ils sont des autochtones de la Péninsule Balkanique, habitant, au début, dans la région comprise entre le Danube et les Balkans, et faisant partie, avec les Aroum. du groupe qu'il désignait par « les Roumains de l'Est ». Le linguiste fonde ses affirmations sur les ressemblances et, assez souvent, sur l'identité des particularités des dialectes mégl. et aroum, particularités que l'on ne rencontre que dans leurs éléments latins⁶⁹.

A son tour, Th. Capidan, soutient la théorie de S. Pușcariu et met en discussion une importante particularité du mégl. : la transformation de la voyelle *ă* accentuée dans le diftongue *oá*. Partant de cette découverte il conclut que les locuteurs du dialecte ont emprunté la particularité mentionnée des parlers bulgares de l'Ouest des Rhodopes, particularité expliquée par le fait que les Mégl. se sont arrêtés plus longtemps dans cette région, dans leurs trajet du Nord vers le Sud, notamment de la région située entre le Danube et les Balkans, jusqu'au Mèglen⁷⁰.

Les thèses formulées par Al. Philippide⁷¹, Al Rosetti⁷² et I. Coteanu s'approchent de celles appartenant à S. Pușcariu et Th. Capidan. Les premiers deux sont d'avis que les Mégl. sont une branche des aroum., tandis que I. Coteanu considère que le mégl. « s'est différencié du droum. ou de l'aroum. mais, évoluant dans des conditions d'indépendance, il s'est conservé à côté de l'aroum. comme un dialecte de celui-ci »⁷³.

⁶⁷ « Bull. », 6, 1913, p. 29 et suiv.

⁶⁸ Per. Papahagi, *Megleno-Români*. Studiu etnografico-filologic (Les Mègléno-Roumains. Étude ethnographique-philologique), I—II, București, 1902, p. 7.

⁶⁹ S. Pușcariu, *Limba română* (La langue roumaine), vol. I, București, 1940, p. 255—256.

⁷⁰ Th. Capidan, *Meglenoromâni* (Les Mèglénoroumains), vol. I, p. 65.

⁷¹ Al. Phillipide, *Originea Românilor* (L'origine des Roumains), vol. II, Iași, 1927, p. 405.

⁷² Al. Rosetti, *Istoria limbii române. De la origini pînă în secolul al XVII-lea* (Histoire de la langue roumaine depuis ses origines jusqu'au XVII^e siècle), 2 éd., révisée et augmentée, București, 1978, p. 251.

⁷³ I. Coteanu, *Elemente de dialectologie a limbii române* (Éléments de dialectologie de la langue roumaine), București, 1961, p. 115.

G. Ivănescu, se rapportant aux déplacements des Roumains sud-danubien, aux X^e – XIV^e ss., montre qu'en Bulgarie et en Macédoine habitaient au Moyen Âge des Roumains dont le parler était de type mégl. et qu'une partie de ceux-ci se sont établis, vers la fin du Moyen Âge, en Olténie et en Munténie. Selon son avis, le fait que les Mégl. de Țîrnareca ne diphtonguent pas la voyelle *ă* sous l'accent, nous permet de supposer qu'au Moyen Âge ont existé deux noyaux mégl. : le premier en Macédoine, représenté par le parler de Țîrnareca et le second, en Bulgarie, représenté par l'idiome des localités où *ă* sous accent est diphtongué : « Si la patrie du Moyen Âge des Mégl. qui ont transformé *ă* en *oă* devait s'identifier, ainsi que l'a admis Capidan, dans les Rhodopes, il m'est impossible de croire que /.../ la patrie du Moyen Âge du parler de Țîrnareca et de ceux qui lui sont apparentés, qui ont migré au Nord du Danube a été fondée dans les Balkans. Lorsqu'il est question du Moyen Âge, de nombreux faits nous obligent de placer, le parler de Țîrnareca dans la Macédoine. En ce qui concerne le second noyau — celui de Bulgarie — l'auteur est d'avis qu'ils est originaire de la région des Balkans de l'ouest et que, ultérieurement, au Moyen Âge, il s'est déplacé en Rhodopes ⁷⁴.

En ce qui nous concerne, nous croyons que G. Ivănescu a raison lorsqu'il parle de ceux noyaux mégl. dans la Péninsule Balkanique : un en Macédoine, l'autre dans l'actuelle Bulgarie. Mais, le noyau de la Macédoine n'est pas représenté uniquement par le parler de Țîrnareca ainsi que l'auteur l'affirme, mais aussi par celui de Huma, dans lequel se distingue la même particularité phonétique : sous accent *ă* n'est pas diphtongue. Donc, aux deux extrémités — du Nord et du Sud — de la dernière frontière linguistique du dialecte mégl. nous rencontrons l'identité d'une caractéristique phonétique essentielle.

Le noyau « bulgare » est représenté, bien entendu, par le parler des autres communes où *ă* accentué est diphtongué (particulièrement à Lungunța, Oșani, Berislav, Ninta).

Nous nous dissociions pourtant de l'opinion de G. Ivănescu sur l'origine du noyau « bulgare » à l'Ouest des Balkans. Selon nos informations, il n'y a pas de traces en mesure d'attester un habitant originaire des Mégl. dans les Balkans mais dans les Rhodopes. Il sera difficile d'expliquer autrement la puissante influence des parlers bulgare de la zone des Rhodopes sur la phonétique et le lexique mégl.

En discutant, à d'autres occasions, le problème de l'autochtonie des Aroum. dans les Balkans ⁷⁵ nous avons démontré que dans la zone en question avaient existé certains noyaux linguistiques de ce qui devrait devenir plus tard les parlers aroum., même avant l'arrivée des Slaves et de la colonisation de la Péninsule par ceux-ci. Au sujet des Mégl. nous croyons qu'il serait possible de soutenir la même hypothèse : au moment de l'arrivée des Slaves, le niveau atteint par l'évolution de leur dialecte était, en général, le même que celui des Roumains de partout. Mais, la position géographique, le contact soutenu avec les Slaves bulgares et

⁷⁴ G. Ivănescu, *Istoria limbii române* (Histoire de la langue roumaine), Iași, 1980, p. 398–399.

⁷⁵ Elena Scărlătoiu, *The Balkan Vlachs*; eadem, *Relații lingvistice ale aromânilor...* (Relations linguistiques des Aroumains)...

macédoniens ainsi que le milieu politique qui leur était propre, ont imprimé ultérieurement un cours de développement tout à fait différent par rapport aux autres groupes de Roumains. Notre assertion est soutenue par nos conclusions au sujet de la situation de l'inventaire des voyelles du dialecte mégl. : la série centrale est incomplète (le phonème /i/ n'existe pas), exactement comme dans le parler des Aroum. de Frasarî, parler développé comme *île* linguistique dans un milieu albanais. Si l'on admet que la voyelle *ǎ* est un héritage du substrat, en albanais et en roumain, que les Slaves ont « adopté » dans la période de la transformation de *ier* en position intense en voyelle (approx. XI^e s.); si nous admettons la thèse de Al. Rosetti selon laquelle le roumain commun (VI^e — XI^e ss.) ne connaissait pas la voyelle *î*⁷⁶, nous pouvons conclure que le mégl. est un dialecte de la langue roumaine commune, entré très tôt en contact étroit avec les dialectes bulgares qui à leur tour avaient transformé le *ier* grand se trouvant en position intense, en *ǎ*. La pression de système exercée par les parlers bulgares eût été si importante que le mégl. n'aurait plus développé le *î*. Dans la même situation s'est trouvé, probablement, aussi le parler aroum. de Frasarî (l'Albanie) sur lequel a été ressentie la pression de système des parlers albanais.

Ainsi, à l'Ouest et au Sud-Ouest de la Péninsule Balkanique les Aroum. de Frasarî et à l'Est les Megl. sont ceux qui grâce aux circonstances historiques et aux conditions linguistiques dans lesquelles ils ont évolué ont conservé jusqu'à nos jours une des caractéristiques phonétiques de la langue roumaine commune, parlée non seulement au Nord du Danube mais aussi dans plusieurs régions des Balkans, tant au Nord qu'au Sud de la ligne Jireček.

En ce qui concerne l'istr., les deux catégories d'hypothèses sont aussi présentées dans la littérature spécialisée.

I. Pour la non-autochtonie des Istr. dans les Balkans nous avons le plaidoyer d'Ovid Densușianu : ce sont des Droum. venus du Sud-Ouest du territoire droum. (Banat, Bihor, Carpates occidentales). Son assertion s'étaye sur certaines concordances entre l'istr. et les parlers du Banat et du Sud-Est de la Transylvanie⁷⁷. Iosif Popovici augmente la liste des concordances citée par Densușianu⁷⁸.

D'autres adeptes de la théorie sont : Al. Rosetti, N. Drăganu, I. Coteanu, E. Vasiliu⁷⁹.

II. L'hypothèse de l'autochtonie des Istr. dans les Balkans, soutenue par Miklosich, Jireček, Weigand⁸⁰, connaît dans son développement ultérieur trois variantes :

A. La variante Petrovici selon laquelle les Istr. sont venus dans la Péninsule Istria du nord-est de la Péninsule Balkanique, en provenance

⁷⁶ Al. Rosetti, *Istoria limbii române* (Histoire de la langue roumaine), 11^e éd., p. 66—70 ; 365—370.

⁷⁷ O. Densușianu, *Opere II. Lingvistica* (Œuvres II. La linguistique) p. 338—344.

⁷⁸ Iosif Popovici, *Dialectele române (Rumänische Dialekte)*. IX. *Dialectele române din Istria* (Les dialectes d'Histrie). 1^{ère} partie, Halle, 1914, p. 114—127.

⁷⁹ Cf. Matilda Caragiu-Marioțeanu, Șt. Giosu, Liliana Ionescu-Ruxăndoiu, Romulus Todoran, *Dialectologie română* (Dialectologie roumaine), p. 106.

⁸⁰ Cf. Sextil Pușcariu, *Studii istroromâne* (Études istroroumaines), en coll. avec M. Bartoli, A. Belulovici et A. Byhan, vol. II, București, 1926, p. 345.

d'une région située à l'Est de l'isoglosse bulgare *št, žd*. Nous avons démontré dans la première partie de cette contribution pourquoi nous ne sommes pas d'accord avec E. Petrovici dans le problème de l'isoglosse en discussion.

A ce même sujet Ion Gheție vient avec la précision suivante : « les isoglosses actuelles de certains phonétismes ne peuvent être évoquées afin de soutenir l'aire d'expansion de celles-ci avec plus d'un millénaire auparavant. Après leur établissement dans les Balkans, les Bulgares ont établi le centre de leur vie politique vers l'Est tandis que les Serbes ont occupé, au début, les régions ouest de leur patrie actuelle. Avec le temps, les Bulgares ont manifesté des tendances vers l'Ouest, et les Serbes vers l'Est. Le contacts entre les uns et les autres ne s'établirent que plus tard, les isoglosses qui séparent les langues slaves méridionales ne se sont constituées que vers le IX^e s. »⁸¹.

B. La variante Pușcariu : à l'époque de la langue commune (le protorumain) au Nord de la Péninsule Balkanique, sur le territoire actuel de la Serbie vivaient les Roumains occidentaux, descendants de la population roumaine de ces régions de la Péninsule. Au demeurant ils ont formé un seul groupe avec des Droum., puis se sont séparés de ceux-ci en s'orientant vers Istria dans des étapes successives, surtout aux XIV — XV^e s.

Les documents médiévaux étudiés par Silviu Dragomir, auxquels se rapporte S. Pușcariu, attestent sous la dénomination de *Vlaques, Morlači, Uscoci* et *Ciči* une population roumaine composée surtout par des bergers, qui se trouvait au XIII^e s., sur la côte Dalmate et ultérieurement en Bosnie et Herzégovine. Aux XV^e — XVI^e s., ces Roumains, descendants des « Roumains occidentaux » sont arrivés en Slovénie, Carintie, Istrie, et dans l'île Veglia. Leurs survivants sont les Istr. de nos jours. La majorité des Roumains occidentaux ont été assimilés par les Slaves. Des traces de leur existence d'autrefois se retrouvent dans la toponymie, les anthroponymes et les emprunts roumains du serbo-croate⁸².

Parmi les adeptes de la Théorie de Pușcariu comptent aussi Th. Capidan, Al. Procopovici, Silviu Dragomir et, plus récemment, Ion Gheție. Voici l'opinion de ce dernier : « Après les recherches très poussées de Dragomir et Pușcariu il n'y a nul doute que les Istr. sont les descendants des Roumains attestés en Serbie dès le XII^e s. C'est ici qu'ils avaient leurs organisation et leurs droit ethniques reconnus et protégés par les autorités. Sous la dénomination de Vlaques ou Maurovlaques (Morlaques, Vlaques noirs) ils se dirigent vers l'Adriatique, en Dalmatie, où nous les trouvons aux XIII — XVI^e s. Une partie s'est établie à Veglia en survivant jusqu'au XIX^e s/. . ./. Les conquêtes turques ont obligé les masses de Morlaques à émigrer à la recherche de régions plus tranquilles. Un certain nombre, connus sous le nom de *uscoci* (errants) sont arrivés en Croatie, Slavonie, Carniola, Stiria, Carintia, Enfin, d'autres sont arrivés à l'Istrie. Pourtant — continue Ion Gheție —, le problème du lieu d'origine des Roumains attestés en Serbie médiévale reste encore obscure /. . ./. Conformément à l'opinion exprimée par Pușcariu, nous n'avons aucun signe d'ordre historique ou linguistique à l'appui, afin de nous permettre de croire que les Roumains occidentaux soient venus d'autres parts, dans les régions où

⁸¹ Ion Gheție, *art. cit.*, p. 143.

⁸² S. Pușcariu, *Studii istroromâne* (Études istroroumaines), II, p. 345—347.

ils sont attestés pour la première fois par les documents »⁸³. A son tour Silviu Dragomir, fondé sur les toponymes qui présentent le phénomène du rhotacisme conclut que le territoire qu'avaient habité ces Roumains se trouvait dans une région comprise entre la Morava et le Drin vers le Sud des Monts Rudnik, jusqu'à Kosovo Polje et vers l'Ouest, depuis Stari Vlah jusqu'aux environs des monts Šar »⁸⁴. Si nous acceptons ce point de vue — explique I. Gheție — il résulte que « les ancêtres des Istr. ont habité depuis les temps les plus reculés en Moésie supérieure, c'est-à-dire là où nous sommes tentés de voir, selon les témoignages de Kekaumenos, l'ancienne patrie de Aroum. Dans le cas où les récits de l'écrivain byzantin se rapportent à la Pannonie inférieure, ce qui n'est pas exclus, alors Pușcariu et Dragomir ont raison de chercher le territoire d'origine des Roumains occidentaux dans la zone des premières attestations écrites, notamment en Serbie. Le cas contraire, nous sommes obligés de fixer ce territoire en Pannonie inférieure et d'amentre qu'ils sont descendus dans la région délimitée par Dragomir, après le départ des Aroum. (terminé au XI^e s.), probablement sous la pression des Hongrois, établis au X^e s., entre le Danube et la Tisza. De nombreux éléments communs entre l'istr. et les parlers du Banat et de l'ouest de la Transylvanie donnent raison à ceux qui soutiennent que la place d'origine devrait avoir été quelque part non loin des régions Sud-Ouest du domaine linguistique daco-roumaine »⁸⁵. Et pourtant, continue I. Gheție, les caractéristiques de la langue des Roumains occidentaux établies par Pușcariu en s'étayant sur les anciens emprunts roumains en serbe et sur les toponymes et anthroponymes roumains médiévaux en Serbie montrent une approche structurale entre l'istr. et le droum. (les parlers de l'ouest). Mais il est difficile d'affirmer qu'il s'agit d'un dialecte séparé et non d'un parler du droum. Rosetti considère que les Roumains de la Serbie sont des Droum⁸⁶.

En ce qui nous concerne, bien que nous n'avons porté un intérêt particulier à l'origine des Istr. et de ses locuteurs, tenant compte des informations qui nous peuvent être fournies par la présence dans le dialecte de l'élément slave ancien — qui attend encore une recherche systématique nous sommes enclins d'admettre que les Istr. se sont trouvés, au début, dans une continuité territoriale avec les Droum, et que leur parler a été d'abord un sous-dialecte du droum. Il reste à discuter si une partie des Istr. fut ou non autochtone dans la Péninsule Istria, comme le soutenaient A. Covac et Ioan Maiorescu. D'ailleurs dans la question de l'origine de la romanité balkanique, plus exactement « de sa patrie primitive » (« d'origine » la linguistique ne s'est pas encore prononcée. Afin d'exprimer un point de vue aussi proche que possible de la réalité historique s'avère nécessaire une approche d'ensemble réalisée sur un complexe de problèmes portant sur le roumain commun (protoroumain et les problèmes de son unité dialectale, sur son territoire d'origine et, en égale mesure, sur la relation langue-dialecte.

⁸³ Ion Gheție, *art. cit.*, p. 144—145.

⁸⁴ Silviu Dragomir, *Vlăhii din nordul Peninsulei Balcanice* (Les Vlahs du Nord de la Péninsule Balkanique), București, 1959, p. 158.

⁸⁵ Ion Gheție, *art. cit.*, p. 145.

⁸⁶ Idem, *ibidem*.

LA GÉOGRAPHIE ETHNOLINGUISTIQUE DANS LA RECHERCHE COMPARÉE DES LANGUES SUD-EST EUROPÉENNES*

ZAMFIRA MIHAIL

L'utilisation des méthodes linguistiques modernes dans l'étude comparée des langues sud-est européennes représente un desideratum formulé dès l'étape de délimitation de ce domaine en tant que linguistique balkanique¹. On ne saurait rappeler suffisamment à ce propos le nom de Tache Papahagi, qui lançait déjà au premier Congrès de philologues roumains à Bucarest, en 1925, l'idée d'un atlas linguistique « balkanique »². Des raisons d'ordre financier ont empêché la mise en oeuvre de ce projet, également entravé par l'organisation des enquêtes en vue d'un « Atlas linguistique roumain ». Toutefois, cette initiative de Tache Papahagi, encore ignorée par la littérature spécialisée, mérite d'être mentionnée, notamment parce qu'il préconisait dans ce domaine des enquêtes ethnolinguistiques.

Ce qui compte tout d'abord dans la linguistique comparée sud-est européenne c'est que les contacts interethniques ont dans cette zone une dominante orale. Or, pour cette catégorie de faits linguistiques tout spécialement Gheorghe Ivănescu a proposé l'utilisation des méthodes typiques à l'étude de la « langue parlée »³.

Entre les autres méthodes d'étude d'une langue parlée permettant la délimitation de chaque aire de phénomènes, il y a aussi la géographie linguistique, fondée sur la récolte de l'expression orale mise en lumière par l'enquête (directe ou par correspondance)⁴, ce qui fait que les variantes territoriales peuvent s'étudier avec l'aide des cartes linguistiques. Nous rallions l'avis suivant lequel la géographie linguistique serait une méthode plutôt qu'un domaine de la linguistique, soit que ce terme s'applique à la seule étude des ramifications territoriales d'une langue au moyen des

* La communication présentée aux « Cours internationaux pour les jeunes linguistes », Loveč (Bulgarie), sept. 1989, complétée par l'étymologie discutée à la Table ronde « La latinité dans le Sud-Est de l'Europe », à l'Académie Roumaine, nov. 1991.

¹ Cr. Sandfeld, *Balkanfilologien*, Copenhague, 1926 (édition française en 1930, *Linguistique Balkanique*).

² Zamfira Mihail, *Tache Papahagi*, in RESEE, 1973, n° 1 et *Tache Papahagi, Promoteur de la recherche ethnolinguistique du Sud-Est européen*, in « Revista de etnografie », 1989, n° 4.

³ Gh. Ivănescu, *Storia della lingua letteraria e storia delle lingue parlate*, « Philologica », Craiova, II, 1972.

⁴ Cf. Zamfira Mihail, *La primera encuesta lingüística romanica debida a Bogdan Petriceicu Hasdeu (1877—1883)*, in « Recueil d'études publiées à l'occasion du XIX^e Congrès International de Linguistique et Philologie Romanes », București, 1989.

cartes linguistiques, soit qu'il englobe aussi la rédaction même des cartes et atlas linguistiques.

Les atlas unilingues, généraux et régionaux, rédigés pour les langues romanes (français, roumain, italien = ALF, ALR, AIS) ont représenté une riche expérience pour les dialectologues. Au cours des années '50, l'idée d'un atlas linguistique balkanique a été reprise par les spécialistes, mais elle n'a pas encore dépassé ce stade de desideratum⁵. Les atlas roumains, réalisés par Sever Pop et Emil Petrovici sur l'initiative de Sextil Pușcariu, ALR I Cluj (1932—1942) et ALR II Bucarest (1956—1986), sont de véritables modèles du genre. Au cours des dernières décennies, le type d'atlas roumain s'est diversifié grâce à l'édition d'un « Nouvel Atlas Linguistique Roumain par Régions » (NALR).

De leur côté, les linguistes bulgares rédigèrent un « Bălgarski Dialekten Atlas » (BDA) en 4 volumes (Sofia, 1964, 1966, 1975, 1981) et deux autres atlas « d'auteur », dus à I. Ivanov et P. Božkov⁶. Mais leur travail a suivi une autre voie que celle adoptée pour la rédaction des atlas linguistiques portant sur les langues romanes. En effet, ces derniers ont embrassé d'emblée l'ensemble du territoire de la langue concernée, pour ne s'occuper de ses différentes zones que par la suite, afin de pouvoir approfondir la recherche⁷, alors que les enquêtes relatives à la langue bulgare démarrèrent dans toutes les localités du pays à la fois. Leur résultat a été distribué de façon conventionnelle en quatre parties égales, englobant chacune le nord-est et le sud-est, le nord-ouest et le sud-ouest de la Bulgarie. Ce n'est qu'une fois publiés les quatre volumes respectifs qu'on a procédé à la distribution dialectale des parlers du bulgare et à la délimitation de l'aire couverte par certains termes c'est-à-dire pour les termes relevés sur les cartes générales, car d'autres termes ne figurent que sur les cartes de tels ou tels volumes. Afin de remédier à ces inconsistencies, un « Atlas Général de la Langue Bulgare » (BDA) est en train de paraître : déjà un premier volume est sorti de sous presse (Sofia 1988), avec une étude introductive et 25 cartes — dus à I. Kočev.

On constate, par conséquent, que pendant les dernières années les spécialistes ont créé les instruments nécessaires à l'approche — ne serait-ce que bilatérale — d'une étude comparée sud-est européenne à la lumière de la géographie et la géologie linguistiques⁸. Cette sorte d'étude n'a pas été envisagée par Cr. Sandfeld, parce qu'il n'a pas eu pour instruments de travail que les grands recueils de littérature populaire en langues albanaise, bulgare, roumaine et serbe, sans avoir la possibilité de délimiter la diffusion territoriale de certains mots dans chaque langue.

⁵ Mirko Deanović, *Due atlanti plurilingui e la linguistica romanza*, « Bolletino dell'ALM » 4, 1962, p. 12 ; Al. Rosetti, *Quelques remarques sur les Atlas linguistiques plurilingues*, in *Mélanges linguistiques*, Ed. Univers, Bucarest, 1977, p. 65—69.

⁶ I. Ivanov, *Bălgarski dialekten atlas južno zapadni bălgarski govori*, Sofia, 1972 ; Rangel Božkov, *Bălgarski dialekten atlas. Severo zapadni bălgarski govori v Taribrodsko i Bosiligradsko*, Sofia, 1986.

⁷ K. Jaberg, *Grossraumige und kleinräumige Sprachatlanten*, « Vox Romanica », 14, 1954, p. 1—61.

⁸ Cf. la synthèse de Maxim Mladenov, *Geografia lingvistică în Bulgaria*, in « Romanoslavica », X, 1964, p. 491—494 + cartes.

Pour l'étude à fond des similitudes et des différences entre les diverses langues sud-est européennes, il faut avoir en vue constamment l'expression dialectale propre à chacune de ces langues et susceptible de mettre en lumière leurs rapports. La délimitation territoriale des termes communs à plusieurs langues permet d'expliquer de façon nuancée leur circuit. Si chaque mot a sa propre histoire, la comparaison entre des séries de mots doit avoir pour point de départ : 1° — les aires communes à plusieurs mots ; 2° — l'origine commune des mots en usage dans deux ou plusieurs langues européennes. En effet, partant des aires de diffusion de tels ou tels mots, la restitution de leur histoire avec l'étymologie respective devient possible, avec pour résultat de saisir les relations dans le cadre d'un groupe onomasiologique, etc. L'étude de la diffusion géographique des mots d'origine commune permet la précision des zones où ils se sont pépétés et de la mesure où ces zones se superposent. La géographie linguistique rend possible l'étude des frontières changeantes des convergences de certains phénomènes linguistiques, ou encore de certaines aires linguistiques et zones ethnographiques.

Ainsi qu'il nous a été donné d'argumenter dans une autre étude⁹, un mot de telle langue sud-est européenne emprunté à telle autre langue de cette région commence, généralement, par circuler dans une zone limitée. Le cours de son histoire à partir de là se développera en fonction du nouveau contexte devenu sien. De cette façon, partant d'une zone donnée que nous pourrions qualifier de zone « de premier degré », le mot rayonnera dans des zones disons « secondaires », ultérieures au point de vue chronologique, en raison d'un processus de migration ou irradiation au niveau des parlars de la nouvelle langue. L'explication de cette sorte de processus se trouve souvent en étudiant le facteur ethnographique. Les avantages de l'étude de la *réalia* suivie de celle de la terminologie de détail et générale ont été déjà soulignés à maintes occasions¹⁰ ; nous-même¹¹, nous avons bon nombre de fois plaidé pour l'approche ethnolinguistique, interdisciplinaire, des recherches dans ce domaine.

L'étude entreprise, sur l'initiative de Marius Sala, par une large équipe de chercheurs dont nous faisons partie et portant sur « Les éléments latins hérités par la langue roumaine » repose aussi sur les principes susmentionnés. Cette étude visera justement les éléments latins des langues balkaniques, qui représentent des témoignages importants en ce qui concerne les rapports linguistiques sud-est européens.

D'ailleurs, en Roumanie, l'étude des éléments latins relevés dans les langues sud-est européennes compte déjà une longue tradition. Si Th. Capidan et Tache Papahagi en sont les pionniers, il est incontestable que le regretté Haralambie Mihăescu lui aura apporté des contributions essentielles, notamment dans son ouvrage *La langue latine dans le Sud-*

⁹ Zamfira Mihail, *La méthodologie de la recherche comparée du lexique des langues sud-est européennes*, RESEE XVII, 1979, 1, p. 107—122.

¹⁰ *L'Ethnocartographie en Europe*. Actes de la Table ronde internationale, Aix-en-Provence, 1983. Cf. aussi *Etnografia e dialettologia* (Atti dei XIII Convegno per gli Studi Dialettali Italiani) 2 vol., Pacini Editore, Pisa, 1986, in spec. Parte Seconda : In memoria di Hugo Plomteux.

¹¹ Cf. Zamfira Mihail, *Quelques termes pour « métiers à tisser » en perspective ethnolinguistique sud-est européenne*, RESEE, XXVI, 1988, n° 3, p. 229—235.

Est de l'Europe (Bucarest-Paris 1983). En langue bulgare, les éléments latins firent l'objet des études de St. Romanski¹², B. Siméonov¹³, en serbocroate, de Petar Skok¹⁴; H. Haarman¹⁵ et d'autres encore se sont occupés de l'aire balkanique, en général.

La remise en question de certaines étymologies devient possible maintenant grâce aussi au nombre croissant des témoignages recueillis, en même temps que le développement d'une méthodologie plus raffinée. L'une des étymologies avancées durant la dernière décennie, sans qu'elle soit contestée jusqu'à présent, regarde le mot *talpă* du vocabulaire daco-roumain, considéré comme hérité du latin *talpa*¹⁶. A l'appui de cette étymologie latine, Marius Sala a évoqué « tous les critères en usage pour la précision d'une étymologie » (p. 107). Les sens du terme daco-roumain *talpă* s'organisent selon deux grands groupes : l'un développé à partir du sens de base I. 1 « partie inférieure plante du pied », l'autre, II., « pièce de bois ou ensemble de pièces posées à la base d'une construction »; par extension, « fondation »... « pièce de bois, solive », par extension, « gros madrier », sens ayant revêtu pour commencer un caractère métaphorique. L'un de ses sens développé sans l'ombre d'un doute dans le champ du roumain est celui de « corvée de sciage »; comme il est attesté dès le début du XV^e siècle, il est à présumer que le sens de « cherestea » = « bois scié » était déjà bien représenté en roumain, ce qui a permis l'éclosion du dérivé signifiant un « nom d'agent ». Cette sorte d'évolution sémantique s'inscrit dans une série, en roumain le nom des divers impôts découlant du nom de la *realie* respective, cf. le terme *ciubote* « la taxe du percepteur d'impôts, qui usait ainsi ses chaussures (= « ciubote »). Cela suggère, considérons nous, que le processus qui métaphorisa le mot *talpă* a dû avoir eu lieu de bonne heure.

En ce qui concerne la situation de ce mot dans les autres langues balkaniques, Marius Sala prend note de ce que le mot *talpă* figure dans les dictionnaires généraux *Bălgarski Tălkoven Rečnik* et *Rječnik Hrvatskoga ili Srpskoga Jezika* seulement dans son sens dérivé de « solive, madrier; planche épaisse », en concluant, à juste titre, qu'il ne pense pas « qu'il puisse être question d'une influence slave en roumain ».

Si la diffusion de ce terme dans d'autres idiomes romans avec le même sens est de nature à consolider la thèse que pour le roumain aussi il s'agit d'un mot hérité du latin, son aire de diffusion en langue bulgare ne fait que raffermir encore plus cette thèse et prouver qu'il s'agit bien d'un mot ancien. D'après N. Geïov (*Rečnik na bălgarskii ezyk*, Tyrnovo 1898), le terme de *talpa* est employé dans le Sud de la Bulgarie, la zone des localités Ardino, Asenovgrad, Devin, Madan et Smoléan. De son

¹² St. Romanski, *Lehnwörter lateinischen Ursprungs im Bulgarischen*, in « XV-ter Jahresbericht des Instituts für Rumänische Sprache », Leipzig 1909, p. 89—134; Al. Milev, *Latinsките имена в bălgarskija ezyk*, « Bălgansko ezikoznanie », VII, 1957.

¹³ B. Simeonov, *Kăm văprosa za rannite latinski zaemki v starobălgarski* « Slavjanska filologia », X, 1968, Sofia, p. 121—131.

¹⁴ P. Skok, *Etymologijski rječnik hrvatskoga ili srpskoga jezika*, Zagreb, 4 vol., 1972—1974.

¹⁵ H. Haarman, *Balkantlinguistik I, Arealinguistik und Lexikostatistik des Balkantaleinischen Wortschatzes*, Tübingen, 1978.

¹⁶ Marius Sala, *Rom. talpă: imprunul sau moștenit?* « Studii și cercetări lingvistice » XXXI, 1980, p. 151—160; M. Sala, *Cwinte de origine latină*, in Ion Coteanu, Marius Sala, *Etimologia și limba română*, București, 1987, p. 105—107.

côté, T. Stoïčev (*Rodopski rečnik*, Sofia, 1965) le localise dans la zone du Rhodope. Dans cette zone et tout particulièrement dans son angle sud-est, dans les montagnes de Strandža, le mot sert à désigner un élément caractéristique du bâtiment d'une maison, suivant le type de solive utilisée pour les murs des maisons dans cette zone. Par exemple, Ch. Vakarelski présente une étude détaillée de la maison dite « type Strandža », qu'on appelle « *talpena kăšta* », avec des murs de grosses pièces en bois de chêne¹⁷ et la carte de son aire. Il pense que cette sorte de maison reproduit un type archaïque, généralement à un seul niveau (l'étage n'étant que fort rare). Comme vestige d'une période révolue, ce type de maison persiste encore à l'Ouest des massifs Sredna-Gora et Stara-Planina, à travers toute la Bulgarie méridionale. Les murs de *talpa* sont également utilisés pour les greniers, dans la même zone du Rhodope et vers le Nord-Est, en Trakia et Dobrudža (Thrace et Dobroudja). Pour Vakarelski, l'explication de ce genre de bâtiments doit prendre comme point de départ le bois utilisé dans la construction des bateaux — par un processus d'imitation, on s'en est servi ensuite dans la construction des maisons. Dans le contexte de l'architecture balkanique, l'utilisation des grosses pièces de bois pour d'autres éléments que les assises (ou dans le cas de la solive du seuil) représente une exception. Le terme en question est également utilisé dans cette même aire avec les sens de « planche épaisse » et « planche pour le planchéage » — en opposition avec *doska*, la planche commune, pris comme générique, ou *žorda* « pièce de bois mince et longue », terme en usage dans la zone Ardin, Asenovgrad, Plovdiv, Smolėan (T. Stoïčev, s.v.).

La littérature serbo-croate offre peu de renseignements sur la diffusion géographique du mot *talpa*¹⁸. Mais ses différents sens sont précisés même dans les dictionnaires bilingues, tel celui de I. I. Tolstoi, *Serbskohorvatskii-russkii slovari* (Moscou 1982). On y trouve enregistrés les sens de « plache épaisse ; clôture de planches ; palissade ; palanque » et un dérivé du terme respectif, *talpara* indique une « maison entièrement de bois ». Cette dernière sorte d'édifice peut servir, nous le savons d'après les travaux des ethnologues, soit de dépendances, dans le cadre de l'habitation collective destinée à la « grande famille slave » — c'est-à-dire la pièce à part construite dans la cour pour y faire coucher les jeunes mariés —, soit comme un édifice mobile, dressé sur des patins, à l'instar traîneau, susceptible d'être transféré d'un endroit à l'autre, pour abriter le sommeil des bergers à proximité de leur troupeau au pâturage¹⁹. Par ailleurs, la langue serbo-croate connaît elle aussi quantité de synonymes partiels, de même que le générique *doska* aussi que *greda*, etc.

¹⁷ Ch. Vakarelski, *Etnografija na Bălgaria*, Sofia, 1974, p. 260 et 274 + cartes.

¹⁸ A. Belić, *Dialekti istočne i južn Srbje*, Belgrad, 1905 ; P. Ivić, *Dialektologija srpskohrvatskog jezika*, Novi Sad, 1956 ; A. Peco, *Pregled srpskohrvatskih dialekta*, Belgrad, 1978 ; cf. Mitar Pešikan, *Prilog kartografskoj obradi crnogoskih govora.*, Glasnik, 6, 1985, p. 177—190 ; D.A. Jahić, *O lingvogeografičeskom ižučenii bosniisko-gercegovinskih govorov*, « Sovetskaja slavjanovedenja », 1986, 2.

¹⁹ I. Cvijić, *La Péninsule Balkanique*, Belgrad, 1918, p. 225—251. M. Murko, *Zur Geschichte des Volkstümlichen Hauses bei den Südslaven* (Mitt. der antrop. Gesel. in Wien XXXV/VI, 1906).

L'étymologie de ce mot (*talpa*) dans les langues sud-slaves a été largement débattue, sans qu'on soit arrivé à une solution satisfaisante. Dans son ouvrage, P. Skok (*op. cit.*, III, p. 438), relève la diffusion de ce terme dans la zone Kosmet, ainsi que sa présence dans le dictionnaire de Vuk Karadžić, avec le sens de « planche épaisse » (« kao debela daska što se meće popijeko kad se ćuprija gradi »), tout en notant aussi le dérivé *talpara* « maison faite de grosses planches ». Selon Skok, les termes identiques du roumain et du bulgare ont le même sens et il estime que la dérivation du roumain *tâlpoaie* serait faite au moyen du suff. lat. *-ones* > *-oae* : *tâlpoae*. Quant à l'étymologie de St. Mladenov, citée par Skok (qui ne s'y rallie pourtant pas), elle renvoie à une vieille forme bulgare : *talii* « grana štanga », *talija* = *talije* f.pl. « grane »; russe *tal* « salix cinerea » et le dérivé non attesté *talpa*, d'une racine ario-altaïque avec l'ancien suffixe *-pa*.

Il nous reste à ajouter l'impossibilité de lui attribuer une étymologie hongroise, puisque le Sud de la Bulgarie ne comporte guère d'éléments empruntés d'origine hongroise. Enfin, Marius Sala s'abstient de suggérer des solutions étymologiques pour les termes des langues sud-slaves.

Pour notre part, nous pensons que le terme *talpa* en ces langues a été emprunté du lat. *talpa*. On doit attirer l'attention sur le fait que la distribution de ce mot en bulgare semble confirmer le principe de la géographie linguistique, suivant lequel les aires isolées et latérales (au même titre que les aires majeures et les aires tardives) gardent des formes de langue d'époque ancienne²⁰. La diffusion du mot *talpa* d'abord dans la zone méridionale de la Bulgarie, puis en Trakia et vers le nord, situe son noyau initial au Sud et à l'Est, tandis qu'en Yougoslavie il se trouve à l'ouest, zone Kosmet.

Les territoires couverts par le mot *talpa* dans les deux langues sud-slaves mentionnées sont si différenciés dans l'espace qu'ils interdisent la supposition de l'inter-échange. Plus crédible nous semble l'hypothèse que les deux langues respectives aient fait appel au même étymon du latin balkanique *talpa*, qui, bien que non attesté par H. Mihăescu (*op. cit.*), s'avère quand même possible, ainsi que Marius Sala l'a démontré de façon convaincante pour le daco-roumain. On pourrait introduire également dans le débat le fait relevé par Max Pfister, à savoir qu'il faut tenir compte du latin *talpa* dans la discussion des interférences avec les étymons allemands : „Neben der semantischen Struktur, der inhaltlichen Seite des sprachlichen Zeichens, muß auch die lautliche und formale Seite beachtet werden. Im Bereich der Homonymie ergeben sich zusätzliche Schwierigkeiten, welche die Aufgabe des Etymologien erheblich erschweren. Von Wartburg, weist darauf hin, daß bei der Behandlung von fr. *étuve* neben dem Etymon τρυφειν 'fumer' — wegen ihrer lautlichen Ähnlichkeit — auch die Etyma germ. *stopfon*, *stuppa*, *top*, *topp*, *tupp* und lat. *talpa* berücksichtigt werden mußten. Malkiel weist mit Recht auf die zahlreichen Interferenz — und Beeinflussungsmöglichkeiten verschiedener Wortfamilien hin”²¹.

²⁰ Matteo Bartoli, *Saggi di linguistica spaziale*, Torino, 1945.

²¹ Max Pfister, *Einführung in die Romanische Etymologie*, Darmstadt, 1980, p. 96 (Y. Malkiel, *Etymology and the Structure of Word Families*, • Word •, 10, 1954, p. 265–274).

La force de pénétration du latin dans les territoires qui aujourd'hui n'appartient plus à la romanité est bien connu. La preuve dans notre cas est fournie par les attestations de *Lexicon latinitatis medii aevi Jugoslaviae* (auteurs Marko Kostrenčić, V. Gortan et Z. Herkov, Zagreb, 1978, fasc. VII, p. 1168) : *talpus* — abietis truncus : deblo jelovine, „ipsi-conducent tot pecias de talpo squadratas”, a. 1391 (J. Tadić, Građa o sli-karskoj školi u Dubrovniku XIII — XVI veka, Beograd, 1952, I, 36/18); aussi que *talponus* — operculum doliis obturandis, obturamentum : zaklo-pac (bačve), čep, „bullis super talpono seu coperculo... vasillius vini... habeat signa et bulla comunis cum filo super talpono posito per iusti-tiaros comunis...”, sec. XIV (U. Inchiostri, A. G. Galzigna, Gli statuti di Arbe, Archeografo Triestioni, N. S. XXIII/1900, 363 27); *talponus* — pōpulus : jablan, „una capsula de talpono noua”, a. 1457 (M. Zjačić, Knjiga riječkog kancelara i notara Antuna de Renno de Mutina, 1436—1461, Vjest-nik Državnog archiva u Rijeci, 5 1959, 455/22) et *talponus* — ? „... et II banchi talponi et laso, quod”, a. 1219 (C. de Franceschi, Chartularium Piranense, Atti e memorie della Società istriana di archeologia e storia patria, 36/1924, 275 15). A. Walde — Hofmann²² ont enregistré s. v. *talpa* ces dérivés : „später f. seit Plin., wonach *talpus* in Gl. (Glotta, Göt-tingen) und bei Fredegar hinzugebildet, rom. [italien. topo] *talpinus*, -a, -um, *talpiniola*... Abzulehnen : ... lit. *telpù, tilpi* « hineingehen, Raum worin haben », *talpá* « der ausreichende Raum zum Unterbringen von Sachen und Personen », *talpona* « eine Art Weinstöcke ».

Il nous semble devoir mettre aussi en parallèle les équivalents de *talpă* du dialecte aroumain. Les voici : *pată* et *pătună*, le premier d'éty-mologie inconnue, le second avec, seulement, des renvois aux termes ana-logues de l'albanais et du grec : cf. alb. *patunë*, gr. *patuna*, avec l'unique sens de « plante du pied ». Notons que l'aroumain *pată*, « plante du pied » ne pouvait servir en daco-roumain en raison de l'intolérable homo-nymie avec *pată* = « tache » < lat. *pitta* (mais, de son côté, le terme latin de *pitta* ne s'est pas perpétué en aroumain !). Ceci nous incite à penser que la diversification daco-roumain *talpă* — aroumain *pată, pătună* est le résultat de certaines tendances linguistiques internes.

Le dialecte aroumain a conservé pour désigner une planche le terme latin de *scandula* (« chez les Aroumains montagnards la plupart des maisons sont couvertes de planches »)²³. Cependant, comme ils ne se sont jamais bâtis des maisons entièrement de bois, l'emprunt de beaucoup ultérieur dans certains cas pour les *realia* « bûche (daco-roumain *butuc de lemn*) » « souche (daco-roumain *bustean*) » = *cușur* < gr. ; *bucium* < étym. ? , *kiutuk* < tc. *kutuk* et pour celle de « solive (= *grindă*) », = *grendă* < vsl. *gręda* („armănilî' și-fac casile cu *grendzi* di kin'i » Papahagi, D.) ; *pótan* < bg. *potan* ; *tăbane* < tc. *taban*, emprunts tardifs, s'explique donc sans diffi-cultés. Le dialecte aroumain se sert aussi du mot *blană* = 1. « planche » ; 2. « grande pièce de bois, grand morceau de fromage, etc. » — en revanche on n'y trouve pas le sens que lui donne en premier lieu le daco-roumain : « peau d'animal à poils » qui, en ce qui le concerne, utilise encore le sens « planche ».

²² A. Walde, *Lateinisches Etymologisches Wörterbuch*, éd. par J. B. Hofmann, 3-ème éd., Heidelberg, 1938; vol. 2, p. 644—645.

²³ T. Papahagi, *Dicționarul dialectului aromân explicativ și etimologic*, București, 1974.

L'étude de la diffusion géographique des termes communs à plusieurs langues sud-est européennes offre chaque fois un nouvel aperçu de l'histoire des mots en question, ainsi que sur les contacts entre les langues respectives, contacts ayant pu assurer la migration de ce mot. Il ne suffit pas de mentionner tel ou tel mot en usage dans la langue actuelle. Ce qu'il faut c'est délimiter les aires où tel mot est en usage actuellement, afin de tenter la restitution de son aire initiale (qui a pu se réduire ou augmenter au fil du temps)²⁴. On arriverait de cette façon à ébaucher les zones de contact réel entre les différentes langues et aborder une histoire de la naissance de l'aire de convergence sud-est européenne, fondée sur les données de la chronologie relative. L'exemple étudié ci-dessus suggère comme facteurs de convergence des éléments d'origine latine.

²⁴ Cf. Zamfira Mihail, *Convergences sémantiques de la terminologie sud-est européenne du logement*, « Revue roumaine de linguistique », XXVI, 1979, 1, p. 93—101.

QUELQUES REMARQUES SUR L'ADAPTATION PHONÉTIQUE DES EMPRUNTS LEXICAUX ROUMAINS AU TURC-OSMANLI

EMIL SUCIU

1. Un bon nombre de mots roumains empruntés au turec de Turquie¹ différent, au point de vue de leur forme, de leurs étymons tures. Les causes de ces différences sont, à notre avis, les suivantes :

- adaptation phonétique ;
- accidents phonétiques ;
- adaptation morphologique (surtout à la terminaison des mots)
- fausses interprétations phonétiques, morphologiques ou lexicales (confusions de sons, de groupes de sons ou de terminaisons, étimologie populaire, contamination etc.).

Ces causes et les différences mêmes n'ont été relevées dans aucun ouvrage consacré aux éléments tures de la langue roumaine. Lazăr Şăineanu² est le seul qui ait fait quelques remarques sur les changements du phonétisme des mots d'emprunt, mais il ne distingue pas les résultats des quatre causes, en augmentant ainsi la confusion qui persiste dans le domaine discuté ; il insiste d'ailleurs sur les changements accidentels, indépendants des traits caractéristiques des deux langues.

2. L'adaptation phonétique a déterminé la modification des sons, groupes de sons ou positions de l'accent impossibles ou inhabituels en roumain. Cette remarque est nécessaire vu qu'on pourrait considérer quelque changement phonétique qu'il soit comme adaptation à la langue roumaine. Les changements dont nous nous occupons sont réguliers et systématiques ; les rares exceptions sont sans doute négligeables. Quoique très intéressants au point de vue de la linguistique générale et même de la linguistique roumaine, les accidents phonétiques (métathèse, prothèse, aphérèse, assimilation, etc.), de même que les phénomènes dus aux fausses interprétations ou à l'adaptation morphologique, n'entrent pas ici dans nos vues. C'est la raison pour laquelle nous n'allons pas avoir en considération les variantes de tel ou tel mot, qui sont en réalité les résultats des causes mentionnées ci-dessus, excepté l'adaptation phonétique.

3. *Evolution du son tc. ö.* Les mots d'emprunt du roumain n'ont pu conserver aucune voyelle labiale prépalatale, étant donné que le système phonétique roumain ne possède pas ce type de voyelles. Dans le roumain,

¹ Nous allons noter dorénavant « turec » ou « tc » au lieu de « turec de Turquie ».

² *Influența orientală asupra limbii și culturii române*. București, 1900, Vol. I, p. XLIII—LI.

c'est un *o* qui correspond à ce son turc, mais la vélarisation de *ö* comporte deux traitements des consonnes précédentes : d'une part, les sons *k'* et *g'* conservent leur caractère fortement palatalisé (roum. *chi*, *ghi*) : *caraghios* < *karagöz*³, *chior* < *kör*, *chiostec* < *köstek*, *chioşc* < *köşk*, *ghioci* < *göç*, *ghiol* < *göl*, *ghiordum* < *gördüm*, *ghiotură* < *götürü*, etc. ; d'autre part, les autres consonnes précédant un *ö*, quoiqu'elles fassent partie des mots de la classe antérieure, perdent leur caractère quasi-palatal : *hoget* < < *höcçet*, *nobet* < *nöbet*, etc.

Un *u* correspondant au tc. *ö* peut s'expliquer par le changement *ö* > *ü* dans certains dialectes turcs de la Péninsule Balkanique (*chiu-seleu*, cf. tc. *kösele* ; *ciumlec*, cf. tc. *şömlək*).

4. *Evolution du son tc. ü*. Le roumain, ne possédant pas le son *ü*, l'a remplacé, dans la plupart des cas, par *u*. Les consonnes turques *k'* et *g'*, fortement palatalisées devant *ü*, ont conservé en roumain leur caractère palatal : *chiulaf* < *külaf*, *chiulhan* < *külhan*, *chiulug* < *külünk*, *chiup* < < *küp*, *ghiul* < *gül*, *ghiulea* < *gülle*, *ghiurgiu* < *Gürçü*, *ischiuzarlık* < < *işgüzarlık*, *luchium* < *lökün*, etc. Le reflet *u* est caractéristique également à la grande majorité des cas où le *ü* est précédé par d'autres consonnes sauf *k'* et *g'*, sans que dans ces cas les consonnes soient palatalisées en roumain : *buiuc-imbrihor* < *büyük imbrohor*, *ciuruc* < *çürük*, *dulgher* < < *dülger*, *duşman* < *düşman*, *duşumea* < *düşeme*, *giurmert* < *cümert*, *iuzluc* < *yüzlük*, *lulea* < *lüle*, *mujdea* < *müjde*, *musaip* < *müsaip*, *surugiu* < < *sürücü*, *tufeciu* < *tüfekçi*, *tutun* < *tütün*, *zuluf* < *züluf*, etc.

Parfois ces deux évolutions de la consonne précédente se confondent, de sorte que soit *k'* ou *g'* se dépalatalisent (*gugiuman* < *güceman*, *cuciuc-imbrihor* < *küçük imbrohor*), soit une autre consonne devient fortement palatalisée (*piuşcul* < *püşkül*, dial. *tiutiun* < *tütün*, dial. *tiure* < < *türk*).

À côté de sa vélarisation, le *ü* est substitué, dans certains exemples, par son correspondant non-labial. L'évolution *ü* > *i* s'est concrétisée dans les mots suivants : *borangie* < *bürüncük*, *chiftea* < *küfte*, *chilom* < *külünk*, *dirmea* < *dürme*, *ghiveci* < *güveç*, *ghizluc* < *güzlük*, *mudir* < *müdür*, *suliman* < *sülümen*. Cette substitution a eu lieu surtout dans l'entourage des consonnes *k'* et *g'*, mais aussi après d'autres sons (*d*, *ğ*, *l*).

Il y a aussi quelques cas d'évolution non spécifique de *ü* à la voyelle *o* ; ils s'expliquent probablement par le changement dialectal *ü* > *ö*, celui-ci étant remplacé en roumain par *o* : *ghiorde*, cf. tc. *kürdiye* ; *ghiozdan*, cf. tc. *cüzdan* ; *moft*, cf. tc. *müft* ; *soliman*, cf. tc. *süleymani*.

Il va de soi que nous n'avons tenu compte ni de l'évolution de *ü* en position finale (adaptation morphologique), ni des formes dues aux changements accidentels sur le terrain de la langue roumaine.

5. *Evolution des sons tc. ɣ et ɣ'*. Dans la plupart des cas, c'est le *g* (vélaire ou palatal) qui correspond en roumain aux consonnes spirantes tc. *ɣ* et *ɣ'* dont le graphème en turc littéraire d'aujourd'hui est *ğ*.

La spirante vélaire sonore *ɣ* a évolué d'habitude à l'occlusive vélaire *g* : *baga* < *bağ*, *bagdadie* < *Bağdadi*, *culoglu* < *kuloğlu*, *iatagan* < *yatağan*,

³ En ce qui suit, les mots précédant le signe sont roumains et ceux d'après ce signe sont turcs.

icioglan < *iş oğlan*, *lagum* < *lağum*, *magaza* < *mağaza*, *magzar* < *mağzar*, *nagara* < *nağara*, *odagaci* < *odağaci*, *ogur* < *oğur*, *zagan* < *zağan*, etc. Dans un nombre réduit d'exemples, le *ɣ* est remplacé par *h*, qui a une articulation fort semblable (*bohaz* < *boğaz*), par *k*, par aphonisation due à l'assimilation (*boccea* < *boğça*) ou par zéro, représentant le dernier stade de l'évolution (*balama* < *bağlama*, *boaz* < *boğaz*, *iamă* < *yağma*, *imurluc* < *yağmurluk*, *tura* < *tuğra*).

C'est l'occlusive palatale *g'* (graphiée *g* ou, devant les voyelles *e* et *i*, — *gh*) qui correspond d'habitude à la consonne spirante palatale *ɣ* du turc des XVI^e — XVIII^e siècles : *cighir* < *ciğer*, *eglenea* < *eğlence*, *lighean* < *leğen*, etc. L'évolution tc. *ɣ* > roum. *g* (vélaire) est attestée par le mot composé *sunet dugun* < *sünnet düğünü*. En dépit de l'existence des exceptions citées ci-dessus, le traitement fondamental des consonnes spirantes turques *ɣ* et *ɣ'* reste le *g* ou *g'* roumains.

6. *Aphérèse de i- devant le groupe s + consonne.* Quoique l'aphérèse comme phénomène linguistique général soit un changement phonétique accidentel, dans cet entourage concret elle relève des particularités des deux langues qui participent à l'emprunt linguistique. Si l'aphérèse des voyelles *i-*, *ö-*, *a-* des mots tc. *ikindi*, *ölefe*, *araba* (roum. *chindie*, *leafă*, *roabă*) peut être considérée à juste titre un accident phonétique indépendant des traits caractéristiques des deux langues, la disparition du *i-*, devant le groupe *-sk-* doit être liée au processus de la prothèse de *i-* dans les mots turcs de ce type empruntés surtout au grec et à l'italien. En effet, si le groupe *sk* en position initiale n'est pas possible en turc, le même groupe est parfaitement normal et habituel à l'initiale des mots du roumain; c'est ce fait qui a causé l'aphérèse systématique de *i-* devant le groupe *sk*: *schimni-aga* < *iskemi ağası*, *schimni-ceauș* < *iskemi çavuşu* (tc. *iskemi* < grec m. *σκαμνί*), *schele*, *schelă* < *iskele* (< ital. *scala*), *schirlet* < *iskerlet* (ital. *scarlatto*). Le même procédé s'applique aux mots d'autre origine, surtout persane, même si le groupe de consonnes comprend un *š* au lieu de *s*, ou un *t* ou *p* au lieu de *k*: *schingi* < *işkence*, *schimbea* < *işkembe*, *ștubeci* < *istübec*, *spahiu* < *ispahi*, *stambol*, *stamboală*, *Stambol* < *Istanbul*. La disparition systématique de *i-* en position initiale, devant les groupes *sk*, *st*, *sp*, *šk*, justifie son inclusion parmi les changements dus à l'adaptation phonétique.

7. *Dissimilation totale des consonnes t, d, ç, ğ et ș devant une affriquée.* A la rencontre d'une affriquée (*ç*, *ğ*) et d'une des consonnes occlusives ou fricatives dont elle est composée, ainsi qu'à la rencontre de deux affriquées, c'est le phénomène de la dissimilation totale qui s'est produit régulièrement dans presque tous les mots d'emprunt roumains. L'entourage habituel de ces combinaisons consonantiques est constitué par des mots dérivés à l'aide du suffixe tc. *-c° ~ -ç°*: — *iaurgiu* < *yoğurtçu*, *rahagiu* < roum. *rahat* (< tc.) + *-giu*, *simigiu* < *simiçti*, *șerbegiu* < *șerbetçi*, *zapciu* < *zaptçi*, *zarzavagiu* < *zarzavatçi*; — *peșchegiu* < *peșkeșçi*; — *hârâci-başă* < *haraççi başı*, *papugiu* < *papuçu*; voir aussi la même réduction en position médiane dans le mot non-dérivé *hoget* < *höcçet*.

La chute d'autres consonnes dans des circonstances similaires n'est pas systématique; c'est pourquoi nous ne la considérons qu'un change-

ment phonétique accidentel. Cf. *macagiū* < *makasçı*, *mecit* < *mesçit*, mais aussi *talhisçiū* < *telhisçi*; *begligiū* < *beglikçi*, et aussi *culucciū* < *kullukçu*, *iasacciū* < *yasakçı*, *tufecçiū* < *tüfekçi*. D'autre part, dans quelques exemples, la dissimilation de *t* ou *č* n'est que partielle: *haracciū* < *haraççı*, *inacciū* < *inatçı* (*čč*, *tč* > *kč*). Il en résulte que les seuls groupes consonantiques non conformes au système phonétique roumain sont les groupes *tč*, *tğ*, *dč*, *dğ*, *sč*, *sğ*, ainsi que, comme nous allons le voir, les consonnes géminées.

8. *Réduction des consonnes géminées*. À côté des groupes *čč* et *ğğ*, dont nous venons de présenter la réduction, toutes les consonnes géminées des mots turcs ont été réduites dans les mots d'emprunt roumains. La réduction des consonnes géminées — cas particulier de dissimilation totale — est un phénomène spécifique au roumain, langue qui n'admet pas, en général, cette sorte d'agglomération consonantique.

La gémination en turc est due parfois à la dérivation: *culucciū* < < *kullukçu*, *hamalič* < *hamallık*, *rizilič* < *rezillik*, *telalič* < *tellallık*, *tembelič* < *tembellik*, *vechilič* < *vekillik*; voir aussi les dérivés à l'aide du suffixe *-c°* ~ *-ç°*, au point 7. Dans d'autres cas, les consonnes géminées réduites en roumain apparaissent au milieu des mots simples, surtout d'origine arabe et persane: — *bb* > *b*: *cubea* < *kubbe*, *giubea* < *cübbe*; — *dd* > *d*: *madea* < *madde*; — *kk* > *k*: *nacaş* < *nakkaş*; — *ll* > *l*: *mahala* < *mahalle*, *mola* < *molla*, *mucalič* < *mukallit*, *telal* < *tellal*; — *nn* > *n*: *sunet-dugun* < *sünnet düğünü*, *temenea* < *temenna*; — *rr* > *r*: *mutafaraca* < *müteferrika*; — *yy* > *y*: *tain* < *tayyin*, *tainat* < *tayyinat* (le *y* n'est pas exprimé par des moyens graphiques); — *zz* > *z*: *muezin* < < *müezzin*, etc.

9. *Evolution des groupes tc. či, ği, ši, yi*. La langue roumaine littéraire n'admet les groupes *či*, *ği*, *ši* et *yi* en aucune position, notamment en raison de la nature palatale de leurs éléments consonantiques, contrevenant au caractère postérieur et fermé du son *i*, ainsi qu'à cause de la graphie des affriquées (*č* = *ci*, *ce*; *ğ* = *gi*, *ge*). Cette particularité du roumain a déterminé la substitution de la voyelle étymologique de ces groupes par *i*, *u*, *a* ou *o*. Dans la plupart des cas, ce sont *ği*, *či*, *ši* et *yi* (écrit *i*) qui remplacent les groupes turcs en discussion: — *či* > *ci*: *acie* < < *açic*, *cicriciniū* < *cıkırıkçı*, *cirac* < *çırak*, *ieniciema* < *yeni çıkma*; — *ği* > *gi*: *altıngic* < *altıncık*, *arpagic* < *arpacık*, *baargic* < *bayırcık*, *bostangi-başa* < *bostancı başı*, *capığı-baş* < *kapıcı başı*, *cävırgic* < *kıvrıcık*; — *ši* > *si*: *arşic* < *aşık*, *ceacşiri* < *çakşır*; — *yi* > *i*: *baırgic* < *bayırcık*, *caic* < < *kayık*, *ceair* < *çayır*, *halaică* < *halayık*, *panair* < *panayır*, *saigiū* < < *sayıcı*, *taingiu* < *tayınıcı*, etc.

Parfois la voyelle turque *i* est remplacée par *a* (*baargic* < *bayırcık*, *mangialic* < *mancınık*), *u* (*asmaciuc* < *asmacık*) ou *o* (*ciochină* < *çıkın*).

En position finale absolue, les mêmes groupes deviennent, par adaptation morphologique, *-giū*, *-ciū* (*bostangiū* < *bostancı*, *hagiū* < *hacı*, *odagiū* < *odacı*, *sofragiū* < *sofracı*, etc.), *-şá*, *-şă* (*başá*, *bášă* < *başı*, élément secondaire d'un grand nombre de mots composés empruntés) ou zéro (*baş* < *başı*, *odagaci* < *odağacı*). Ces dernières évolutions ne sont pas subordonnées exclusivement aux particularités phonétiques de la langue

roumaine. L'adaptation phonétique des groupes *či*, *ǰi*, *ši*, *yi* se réduit à la substitution de la voyelle étymologique par *i* et, dans certains exemples, par *u*, *a* et *o*. A proprement parler, les deux voies d'adaptation phonétique de *i*, dans cet entourage palatal, sont soit sa palatalisation, soit son remplacement par une autre voyelle postérieure, compatible dans les contextes phonétiques roumains similaires.

10. Changements d'accent. Le fait que, dans les mots de la langue turque, c'est en général la dernière syllabe qui est accentuée, ne contrevient à aucune règle linguistique roumaine que dans le cas où la terminaison vocalique turque ne peut pas être adaptée aux types flexionnels du roumain. Ce sont les noms ayant la voyelle *-a* en position finale accentuée qui ont posé des problèmes d'adaptation. Ces problèmes ont été résolus, en général, par deux moyens : d'une part, par l'adoption des étymons tels quels ou en les intégrant dans un type flexionnel semblable (terminaison *-ea* accentuée); d'autre part, l'accent a été déplacé sur une syllabe antérieure, en faisant ainsi possible le changement *-a > ă*, c'est-à-dire l'intégration des mots d'emprunt dans un type flexionnel bien représenté. Nous ne donnons ici qu'un nombre réduit d'exemples : *agă < aġa, asmă < < asma, beșleagă < beșli aġa(si), bugă < buġa, ciorbă < ġorba, cîșlă < < kișla, geantă < canta, iamă < yaġma, maramă < mahrama, moșmoală, mușmulă < mușmula, năstrapă < mașrapa, paceaură < paġavra, pastramă < pastırma, pașă < pașa, sobă < soba, sopă < sopa, taftă < tafta, tavă < tava, etc.* Les deux solutions d'adaptation ont conduit à l'existence de certains doublets formels : *ăgă ~ agă, pășă ~ pașă, tăftă ~ taftă, etc.*

Une série de noms turcs ayant d'autres voyelles en position finale a été assimilée par analogie au même modèle d'adaptation, le changement de l'accent en devenant ainsi un important moyen phonétique d'adaptation morphologique : *barutană < barutane, cergă < ġerge, chilă < kile, culă < kule, leafă < ôlefe, menghină < mengene, șabacă < șebeke ; casnă < < kasm ; ghiotură < ġötürü, etc.*

Quoique la raison du déplacement de l'accent soit surtout morphologique, le phénomène lui-même a également un solide fondement phonétique : la position inhabituelle de l'accent sur la voyelle finale d'un substantif⁴. C'est pourquoi nous l'avons inclus parmi les changements dus à l'adaptation phonétique.

11. Arrivés au terme de notre esquisse, nous allons résumer les principaux aspects de l'adaptation phonétique des mots roumains empruntés à la langue turque de Turquie.

A côté des changements dus à l'adaptation morphologique, aux fausses interprétations phonétiques, morphologiques ou lexicales et aux accidents phonétiques, il y a un nombre réduit de changements phonétiques qui consistent en la substitution ou la modification systématique

⁴ Les seuls substantifs roumains terminés au nominatif singulier, sans article enclitique, en voyelle accentuées sont : un nombre réduit de mots hérités du latin (*mârgea, stea, șea, vergea, zi, etc.*), un mot emprunté au grec (*za*), quelques néologismes d'origine française (*atu, tabu, taxi, etc.*) et les nombreux mots empruntés au turc de Turquie.

des éléments phonétiques turcs impossibles ou inhabituels en roumain. Ces changements sont en principe les suivants :

- la substitution de la voyelle *ö* par *o* (vélarisation) ;
- la substitution de la voyelle *ü* par *u* (vélarisation) ou par *i* (délabialisation) ;
- le traitement *g* ou *g'* des consonnes spirantes tc. *ɣ* et *ɣ'* ;
- l'aphérèse de *i-* devant le groupe *s* + consonne ;
- la dissimilation totale de *t*, *d* et *s* devant une affriquée ;
- la réduction des consonnes géminées ;
- l'évolution *čī* > *či*, *čĩ* > *gi*, *šĩ* > *ši*, *yĩ* > *yi* (palatalisation) ;
- le changement de l'accent en position inhabituelle en roumain.

Outre leur importance pour l'analyse du mécanisme de l'emprunt linguistique fait par le roumain au turc de Turquie, ces conclusions peuvent être utiles également pour l'identification des contextes phonétiques non admis par la langue roumaine.

SUR LE SENS DE QUELQUES TERMES ALBANAIS D'ORIGINE LATINE DANS «DICTIONARIUM LATINO- EPIROTICUM» DE FRANCISCUM BLANCHUM (1635)

CĂTĂLINA VĂTĂȘESCU

La plupart des études sur le lexique emprunté par l'albanais au latin sont des synthèses qui se proposent d'éclaircir surtout les rapports entre l'albanais et le roumain, d'une part, et l'albanais et les langues romanes de l'Occident, d'autre part¹.

Ces recherches ont établi de nombreuses ressemblances (rarement aussi des différences) sémantiques et phonétiques entre l'albanais et les divers idiomes romans. Les spécialistes ont dressé des listes des termes d'origine latine — qui existent ou qui manquent à l'albanais — afin de mieux saisir ce qui rapproche cette langue soit aux langues romanes occidentales, soit au roumain.

Dans ce bref article sur quelques termes puisés au *Dictionarium Latino-Epiroticum* (Dictionnaire latin-albanais) rédigé par Frang Bardhi (Franciscum Blanchum) en 1635, nous essayons de démontrer l'importance de la suivante direction de recherche : Avant de faire des classifications plus détaillées, il serait nécessaire de préciser les acceptions des termes d'origine latine en albanais et leurs relations de synonymie et d'antonymie avec d'autres termes, d'origine latine ou d'autre origine.

Il ne faut pas perdre de vue la comparaison avec les termes roumains qui en correspondent, tout en tenant compte des rapports que les termes roumains établissent à leur tour.

Nous avons choisi un texte écrit dans une phase ancienne de l'albanais, intéressant aussi parce qu'il met parfois en parallèle les termes albanais et ceux latins qui sont à leur origine et qu'ils traduisent.

¹ Pour citer seulement les études les plus récentes, nous mentionnons dans l'ordre chronologique : E. Çabej, *Zur Charakteristik der lateinischen Lehnwörter im Albanischen*, «Revue roumaine de linguistique» V II (1962) p. 161—199; H. Mihăescu, *Les éléments latins de la langue albanaise*, «Revue des études sud-est européennes» IV (1966) p. 5—33, 323—353; Al. Rosetti, *Istoria limbii române*, București, 1968 II. Haarmann, *Der lateinische Lehnwortschatz im Albanischen*, Hamburg, 1972, II. Haarmann, *Balkanlinguistik (1) Arcallinguistik und Lexikostastik des balkanlateinischen Wortschatzes*, Tübingen, 1978; H.R. Solta, *Einführung in die Balkanlinguistik mit besonderer Berücksichtigung des Substrats und des Balkanlateinischen*, Darmstadt, 1980; G. Ivănescu, *Istoria limbii române*, Iași, 1980; H. Mihăescu, *Locul elementelor lexicale latine din albaneză în cadrul romanității sud-est europene*, in *Semantică și semiotică*, București, 1981, p. 216—238; G. B. Pellegrini, *Alcune osservazioni sull'elemento latino dell'albanese*, «Studia albanica» XX (1983) 1, p. 63—83; G. Poghirc, *Philologica et linguistica*, Bochum, 1983, l'article *L'entativo di rivalutazione delle concordanze lessicali rumeno-albanese*; E. Banfi, *Linguistica balcanica*, Bologna, 1985, le chapitre *L'elemento lessicale latino e romanzo*; J. Kristophsen, *Romanische Elemente im Albanischen*, «Zeitschrift für Balkanologie» 24 (1988) 1, p. 51—93. Ces travaux comprennent une riche bibliographie et nous sont utiles pour établir les listes des mots empruntés par l'albanais au latin.

Prélat catholique du nord de l'Albanie, Frang Bardhi a rédigé son dictionnaire pour les prêtres albanais qui ne connaissaient plus le latin. Mario Roques² et K. Ashta³ (qui a édité le dictionnaire en partant des mots albanais) ont étudié d'une manière exhaustive ce texte. Notre but est uniquement de discuter, par rapport au roumain, quelques termes de ce livre du XVII^e siècle, fait qui nous permet, nous l'espérons, de prouver la nécessité de l'étude, préalable à toute classification, des textes albanais anciens⁴.

ANGUSTUS

À la paire synonymique de roumain, *îngust* et *strîmt*, correspond en albanais aussi une paire synonymique, *ngusht* et *shtrenjtë*, formée des termes provenant des mêmes étymons latins que les termes roumains : *angustus*⁵ et *strictus*⁶. Une partie des langues romanes ont conservé, comme l'a montré Florença Sădeanu, *angustus*, tandis qu'une autre partie ont conservé *strictus*; le roumain et l'espagnol, seulement, ont hérité à la fois les deux mots latins. À l'observation de Fl. Sădeanu, il faut donc ajouter que tout comme en roumain et en espagnol, l'albanais conserve les deux termes⁷.

Chez Bardhi, qui n'emploie nulle part *ngusht*, *i shtrejt* a les sens « étroit » et « avare », traduisant précisément *angustus* (v. aussi lat. *angustiae* : alb. *të shtrejtë*) (p. 5) et lat. *parcus*, ital. *scarso* (p. 83). Le sens « coûteux, d'un prix élevé » — devenu, dans l'albanais actuel, beaucoup plus fréquent par rapport au sans « étroit » — ne figure pas dans le dictionnaire de Fr. Bardhi⁸.

AVUNCULUS

L'albanais actuel fait la distinction entre « le frère de la mère » et « le frère du père » en utilisant des emprunts tardifs : *dajë*⁹, respectivement *zhaxha*.

Fr. Bardhi ne fait pas cette distinction et traduit *avunculus* et aussi *patruus* par *ungj* (chez Bardhi *ungjë*) (p. 85, 195), terme provenant du lat. *avunculus*¹⁰.

² Mario Roques, *Le dictionnaire albanais de 1635 édité avec introduction et index complet*, Paris, 1932; nous faisons les renvois aux pages de cette édition.

³ K. Ashta, *Leksiku i shqipes nxjerrë nga Dictionarium Latino-Epiroticum i Frang Bardhit (1635)*, « Buletin Shkencor », Shkodra, VIII (1971) 1, p. 139–167, IX (1972) 1, p. 131–155, X (1973) 2, p. 109–133, XI (1974) 1, p. 122–144; 2, p. 91–111; XII (1975) 1, p. 63–96.

⁴ Nous présentons les termes dans l'ordre alphabétique des étymons latins.

⁵ Pour l'étymologie et pour les parallèles en espagnol et en portugais v. aussi S. Puşcariu, *Etymologisches Wörterbuch der rumänischen Sprache*, Leipzig, 1905, p. 75, E. Çabej, *Zur Charakteristik...* p. 173–174, H. Mihăescu, *Les éléments latins...* p. 12.

⁶ Pour l'étymologie v. Puşcariu, EWR, p. 153; Çabej, *Zur Charakteristik...* p. 194.

⁷ Fl. Sădeanu, *Paralele lexicale între română și limbile iberoromane*, « Omagiu I. Iordan », 1958, p. 767. Cependant, S. Puşcariu, EWR observait déjà que l'espagnol continue lat. *strictus*, tandis que le roumain et l'albanais ont un **strictus*.

⁸ Quoiqu'il ne fasse pas l'objet de cet article, il faut souligner la nécessité de connaître en parallèle l'usage en contexte des termes alb. *ngusht* et *i*, *e shtrenjtë* et roum. *îngust* et *strîmt* et les différences notables qui en surgissent. Par exemple, l'albanais *rrugë e shtrenjtë* se traduit en roumain par *stradă îngustă* et nos pas par **stradă strîmtă* et inversement alb. *veshjet më rrinë ngushtë*, tandis qu'en roumain il est possible seulement *hainele îmi sint (vin) strîmte*.

⁹ *Dajë* « le frère de la mère », emprunt du tc. *dayı* (Çabej, *Studime etimologjike në fushë të shqipes*, III, C–D, Tiranë, 1987, p. 152).

¹⁰ Pour l'étymologie v. EWR p. 169 s.v. *unchi*; v. aussi Mihăescu, *Les éléments latins...* p. 12. En albanais contemporain aussi, *ungj* désigne « le frère de la mère » et « le frère du père », (*Fjalor*, 1954, p. 591).

CAMBIARE

À la différence du roumain, qui a hérité du latin seulement *excambiare* (> *schimba*), l'albanais a emprunté en plus au latin *cambiare* (> *këmbej*). Une situation semblable à celle de l'albanais se trouve en français (donc, dans une langue romane occidentale), qui continue les deux étymons : *changer* (< *cambiare*) et *échanger* (< *excambiare*)¹¹.

Chez Bardhi il y a uniquement *i këmbyem*, avec un sens figuré qui n'apparaît pas dans les langues romanes occidentales : « sot, imbécile, fou ». À l'aide de *i këmbyem*, Bardhi traduit lat. *vesanus* (p. 182), *subinsulsus* (p. 162), *stultus* (p. 161) ; pour rendre lat. *stultitia*, il dérive le nom *të këmbyemitë*¹².

L'adjectif *i këmbyer* et le verbe *këmbej*, *këmbehem* apparaissent dans l'albanais actuel aussi avec ce sens figuré caractéristique, à côté du sens principal « changé ». Le synonyme *shkëmbej* n'a pas de sens figuré, mais seulement le sens fondamental qui correspond au roum. *schimba*¹³.

CERTARE; CASTIGARE

Le roumain et l'albanais ont tous les deux lat. *certare* (> roum. *certa*, alb. *qërtoj*) et lat. *castigare* (> roum. *cîştiga* et alb. *ndëshkoj*). Il faut remarquer qu'en albanais *qërtoj* et *ndëshkoj* sont en partie synonymes¹⁴, tandis qu'en roumain, *cîştiga* a une évolution sémantique qui lui est propre, sans correspondance dans l'albanais et dans les langues romanes occidentales¹⁵. Donc, dans le roumain les relations établies entre *certa* et *cîştiga* sont différentes de celles établies en albanais entre *qërtoj* et *ndëshkoj*.

Ce qui nous intéresse dans le dictionnaire de Bardhi est le sens « punir, châtier » de *qërtoj*, inexistant dans l'albanais contemporain, sens qui rend plus proche le mot albanais de son correspondant roumain *certa*¹⁶ ; ce sens de *qërtoj* est prouvé par la synonymie entre *me qirtuem* et *me ndishkuem*. Bardhi utilise exclusivement *me qirtuem* dans la traduction de *castigare* (p. 11) et il emploie *me qirtuem* comme synonyme de *me ndishkuem*¹⁷ dans la traduction de lat. *reprehendo* (p. 130)¹⁸.

CAUSA

Tous les chercheurs sont d'avis qu'aucun des anciens auteurs albanais (Fr. Bardhi y compris) n'utilise pas *kafshë* (< lat. *causa*) avec le sens « animal » (sens très fréquent en albanais contemporain), mais seu-

¹¹ A. Dauzat, J. Dubois, H. Mitterand, *Nouveau dictionnaire étymologique et historique*, Paris, IV^e éd. s.v. *changer*.

¹² V. aussi K. Ashta, « Buletin... » X (1973) 2, p. 120.

¹³ Pour les sens v. *Fjalor* 1954, s.v. *këmbej*, *këmbehem*, *i këmbyer* ; *shkëmbej*.

¹⁴ L'albanais a encore un autre synonyme emprunté au latin *damnare* > *dënoj* (Çabej, *Studime etimologjike* III, C-D s.v. *dëm*), verbe qui n'apparaît pas chez Bardhi.

¹⁵ V. DA I^o tome, II^o partie, C, p. 186.

¹⁶ Selon DA (s.v. *certa* II) le sens « châtier » continue en roumain le sens du lat. *certare* « demander compte à quelqu'un devant les juges ».

¹⁷ D'autres équivalences entre le verbe alb. *me ndishkuem* et des verbes latins : lat. *moneri* (p. 60), *praemonere* (p. 106), *obiugare* (p. 71), *redarguere* (p. 125), *suadere* (p. 161) (v. aussi K. Ashta, « Buletin... » XI (1974) 1, p. 138).

¹⁸ Le sens « donner une peine légère, punir d'une peine légère » s'est conservé en albanais contemporain aussi, v. *Fjalor* 1980, s.v. *qorto*.

lement avec le sens « chose »¹⁹. Cependant, il semble que Bardhi emploie *kafshë* « animal » — il est vrai, une seule fois — dans la périphrase qui traduit lat. *refrenare* « brider (ou cheval) » : *me mos dhanë të lirë kafshëvet* « ne pas laisser libre de leur action les animaux » (p. 126). *Kafshë* « chose » est beaucoup plus fréquent chez Bardhi, qui donne aussi à *kafshë* le sens « cause, motif, raison », dans la traduction *për kish kafshë* de lat. *quapropter* (p. 119).

CIMEX

La forme *çimëk* (Bardhi, p. 12) qui traduit le lat. *cimex* (qu'il continue) pose de problèmes intéressants de phonétique, caractéristiques pour les emprunts faits par l'albanais au latin. Le mot en discussion, dialectal au commencement, est devenu général en albanais²⁰, tandis qu'en roumain il s'est conservé seulement dans une expression dialectale : *mi-săutul cince*²¹. La forme intermédiaire proposée par N. Drăganu pour le roum. *cince*, *cimce*, est* *cimece*. Cette forme est plus proche de la forme utilisée par Bardhi, *çimëk*, forme considérée par E. Çabej comme étant à la base de l'actuel *çimkë*. Si la chronologie des formes albanaises est celle proposée par E. Çabej, il reste à résoudre la question de l'évolution de la consonne occlusive *c* devant les voyelles palatales *e*, *i* : il serait, peut-être la seule fois, quand la consonne occlusive *c*, dans cette position ne se serait pas conservée en albanais²².

L'albanais *çimikë*, *çimëk*, *çimkë* et le roum. *cimce* font partie du groupe des noms féminins latins terminés en *-e*, différemment encadrés en albanais, par rapport au roumain. Pareil à *morte(m)*, *civitate(m)*, *santitate(m)* etc., *cimice(m)* garde la finale *-e* en roumain, tandis qu'en albanais toute cette catégorie perd son *-e* et s'encadre au masculin²³.

CIRCARE

Les descendants du lat. *circare* en roumain (*cerca*) et dans les dialectes de l'Italie centrale et de sud²⁴ ont en commun le sens « essayer, goûter » (DA s.v. *cerca* IV, 1) ; au roumain et à l'italien il faut ajouter le descendant albanais *kërkoj*, du lat. *circare*, utilisé avec l'acception « goûter les plats » (*Fjalor*, 1954, *Fjalor*, 1980, s.v. *kërkoj*). Ce sens ressort clairement et souvent aussi chez Fr. Bardhi : *me kërkuem* (traduit

¹⁹ E. Çabej, *Studime gjuhësore*, Prishtinë, I, p. 256–257.

²⁰ E. Çabej, *Studime etimologjike*, III, C–D, p. 120.

²¹ Mot discuté par N. Drăganu, (« Dacoromania », I, p. 293) qui attirait aussi l'attention sur la forme albanaise. En partant de l'albanais J. Kristophson, *Romanische Elemente* p. 76 suppose l'existence en roumain du terme, existence prouvée par N. Drăganu dans le syntagme cité.

²² En albanais, de règle, l'occlusive *c* est conservé devant les voyelles *e*, *i* : *civitate(m)* > *çytet*, *caepa* > *qepë* etc.

²³ Ce problème mérite une étude spéciale, vu la différence notable entre le roumain et l'albanais sous cet aspect concernant l'encadrement grammatical des mots d'origine latine. Il est intéressant que l'albanais a la possibilité de conserver ces noms comme féminins en *-e* (le type *nuse*), mais cette tendance n'a pas été suivie (v. E. Çabej, *Zur Charakteristik...*, p. 171–172).

²⁴ Puşcariu, EWR p. 29 ; Pellegrini, *Alcune osservazioni...* p. 79

lat. *gustare* : *gustant vinum* : *kërkonjetë renënë* (p. 30) et lat. *libare* : *libant vinum* : *kërkonjenë venënë* (p. 48)²⁵.

COGITARE

Alb. *me kujtuem* est utilisé fréquemment par Bardhi avec le sens « penser, songer, réfléchir, méditer », traduisant lat. *cogitare* (p. 13), *meditari* (p. 7) et *pensari* (p. 88) et même *praemeditari* (expliqué par la périphrase *me u kujtuem përpara* « réfléchir à quelque chose avant de l'accomplir ») (p. 106) ; ital. *pensieri* est traduit également par le nom *të kujtuem* : *një qind të kujtuem* : *cento carri di pensieri* (p. 212). Tous ces exemples prouvent l'identité de sens entre l'alb. *me kujtuem* et roum. *cugeta*, tous les deux continuant lat. *cogitare*. Le dérivé *me u përkujuem* traduit chez Bardhi lat. *recogitare* (p. 124), tandis qu'en albanais contemporain, *përkujttoj* connaît seulement le sens « commémorer » (*Fjalor*, 1954 s.v.).

Dans l'albanais contemporain, à l'encontre de l'albanais du XVII^e siècle, *kujtoj* n'a plus le sens « réfléchir méditer », mais seulement le sens « rappeler, renémerer, évoquer ; se souvenir » et, plus rarement, « être d'avis » (*Fja'or* 1980, s.v. *kujtoj*) ; chez Bardhi déjà *me kujtuem* traduisait lat. *opi vari* (p. 78), *putare* (p. 117).

Rare ment, chez Bardhi *me kujtuem* a aussi le sens « se souvenir » : *Ato kafshë qi bien të dhimtuënë s'duhet me i kujtuem* : *Meglio e passare con silentio che ricordarsi di quelle che portano dolore* (p. 210)²⁶.

INTELLEGERE

Lat. *intellegere* est continué par le roum. *înțelege* et a été emprunté par l'albanais *dëgjoj* « entendre, écouter » (*Fjalor*, 1954). Bardhi emploie la forme *me ndequem* dans la traduction de lat. *audire* : *ndeques* : *auditor*, *ndequem* : *audituo* (p. 7). Pourtant, le fait intéressant est que Fr. Bardhi — à l'encontre du verbe de l'albanais actuel, *dëgjoj* — donne *me ndequem* aussi avec le sens identique du correspondant roum. *înțelege*²⁷. De la sorte, les mots de la famille du lat. *intellegere* sont traduits par les termes de la famille du verbe *ndëgjoj* : *intellectus* : *të dëgjuem* ; *intelligens* : *ai qi degjon*, *ndëgjuës* ; *intelligenter* : *me të degjuem* ; *intelligentia* : *të dëgjuemitë* (p. 38).

De même, lat. *percipere* est traduit par le syntagme *me marrë veshtë* « comprendre » et la proposition contenant le verbe *percipere*, *percepi verba eius*, par *ndëgjova fjalët ty* (p. 89). Il y a même le syntagme qui contient justement le terme *ndëgjoj* et qui correspond au roum. *a du de*

²⁵ V. aussi K. Ashta, « Buletin » X (1973) 2, p. 121.

²⁶ Pour les sens du verbe *kujtoj* chez Bardhi v. aussi K. Ashta « Buletin » X (1973) 2, p. 126.

²⁷ Pour ce qui est de la forme, S.A. Mann, p. 307 donne une forme puisée au dictionnaire de Bardhi (que nous n'avons pourtant trouvée), très proche du roum, *înțelege*, à savoir *ëndi-glönj* « hear, understand ». Pour comprendre l'évolution caractéristique de l'alb. (*n*)*dëgjoj* par rapport au roum *înțelege*, il serait probable nécessaire de tirer au clair l'étymologie de l'alb. *kuptoj* « comprendre », provenant probablement du lat. *computare*. *Kuptoj* est synonyme de *ndëgjoj* ayant le sens « comprendre » et devient, à la longue, le verbe désignant l'action de « comprendre », en écartant ainsi (*n*)*dëgjoj* « comprendre ».

înţeles : *me dhanë me ndegjuem*, syntagme qui traduit lat. *persuadere* (p. 95) et *significare* (p. 152) ; lat. *significans* rendu par *ai qi ep me ndeguem* ²⁸.

PATIRE

En roumain et en albanais, les adjectifs dérivés des verbes *păti* et *pësoj* (< lat. *patire*) sont utilisés avec l'acception « éprouvé, expérimenté ». Chez Bardhi, l'adjectif *i pësueshim*, à côté de *i mëtshim*, traduit lat. *reterranus* et correspond ainsi au roumain *pătit* « ayant une longue expérience de vie » (Breban, *Dicţionarul general al limbii române, s.v. pătit*) ²⁹.

STERNERE

Fr. Bardhi se sert du mot *shtrroj* pour traduire lat. *sternere*. Quoique l'étymologie latine ³⁰ du mot albanais soit contestée par E. Çabej ³¹, on peut remarquer précisément cet emploi dans le dictionnaire de Bardhi du terme *shtrroj* comme traduction du lat. *sternere*. Bardhi ajoute aussi le synonyme *me ndeem* ³², suivi par le déterminant *për truëlit* « par terre », fait qui met en évidence la sens fondamental du mot albanais : « étendre » : *sternere* : *me shtruem, me ndeem për truëlit* (p. 159) ³³.

Cet emploi du verbe *shtrroj* chez Bardhi est un fait de plus rendant peu probable — comme l'a montré déjà Gr. Brăncuş — l'explication de *shtrungë* (: roum. *strungă*) « passage étroit où l'on fait passer les brebis une à une pour les traire », comme dérivant du verbe *shtrroj*. Il est difficile de supposer que *shtrungë* ait eu au commencement le sens « étendu par terre » et non pas « lieu étroit » ³⁴.

Les termes albanais que nous discutons dans la suite ne sont pas considérés d'habitude d'emprunts faits au latin. Nous sommes d'avis qu'on peut faire pourtant des observations intéressantes en ce qui les concerne.

NATALI

Une seule fois Fr. Bardhi utilise le terme *nata* comme traduction de l'adjectif lat. *natalis* (p. 63) ; le mot *nata* n'apparaît nulle part dans

²⁸ Il est intéressant d'observer que les constructions sont identiques en albanais et en roumain de point de vue grammatical aussi ; il s'agit de l'infinitif spécifique pour l'albanais correspondant en roumain au supin ; la parallèle est discutée par Gr. Brăncuş, « Limbă şi literatură », 13 (1967) p. 99—105.

²⁹ En albanais *i pësuar* « éprouvé, expérimenté » (*Fjalor*, 1954 s.v. *i pësuar*).

³⁰ Étymologie soutenue par S. Puşcarin, FWR p. 13 (s.v. *aşterne*) et plus récemment par E. Banfi, *Linguistica balcanica*, p. 91, qui observait aussi que l'albanais aurait emprunté le mot de base, tandis que l'italien continue un dérivé ; pourtant, Puşcarin *loc. cit.* (v. aussi DA s.v. *aşterne*) donne assez d'exemples puisés aux parlers italiens qui continuent le mot de base et non pas le dérivé.

³¹ E. Çabej, *Zur Charakteristik...* p. 192, Çabej, *Sludime etimologjike I*, Tiranë, 1982, p. 225, 255.

³² En albanais contemporain : *nden* « ausbreiten, ausstrecken » (Oda Buchholz, W. Fiedler, Gerda Uhlisch, *Wörterbuch Albanaisch-Deutsch*, Leipzig, 1977, p. 341).

³³ Pour traduire des synonymes du lat. *sternere*, Bardhi emploie alb. *shtrij* : lat. *porrigere* (p. 72), *obtinere* (p. 81), *velificari* (p. 102) ; on doit étudier de plus près les rapports entre les synonymes *shtrroj* et *shtrij*.

³⁴ Gr. Brăncuş, *Vocabularul autohton al limbii române*, Bucureşti, 1983, p. 118.

d'autres sources avec le sens « natal »³⁵. La forme *nata*, qui dans ce cas chez Bardhi semble n'avoir pas le sens « nuit », soulève d'autres questions aussi. Est-il possible que ce terme soit un néologisme ou une création de l'auteur du dictionnaire? S'il s'agit d'un emprunt fait justement au lat. *natalis*, quelle est la classe morphologique à la quelle il appartient, vu que sa forme n'est portant pas adjectivale en albanais? Lat. *natale* est déjà emprunté en albanais dans le syntagme *Christi natale* > *kërshëndellë* « Noël », ayant une ancienne forme *kërshëndall*³⁶, ou *-a-* est conservé³⁷, ainsi que la finale *-allis*. Dans le cas de *nata*, s'agit-il aussi d'un terme religieux comme dans le cas de *kërshëndellë*? Est-il permis, pour expliquer l'alb. *nata*, de recourir au roum. *nat* « Kind » (< lat. *natus*; lat. pl. *nati* s'est conservé aussi en espagnol : *nadie* « Leute », Pușcariu, EWR, p. 100).

PANICUM

Bardhi traduit lat. *panicum* par *pnik* (p. 82)³⁸. Le terme albanais correspond au roum. *pârîng, pârînc*, tous les deux continuant justement le lat. *panicum*. Il s'agit d'une parallèle qui n'a pas été discutée comme telle.

PICULA

Fr. Bardhi utilise le verbe *me peguluem*, dérivé de *pegull. pjegull* « goudron, poix »³⁹, nom qui correspond au roum. *păcură*. Le mot roumain continue directement le lat. *picula*, mais le terme albanais pourrait être emprunté de l'italien (*pegola*). Le problème, donc, est de savoir si le latin *picula* est conservé aussi au sud du Danube et non seulement au nord du Danube, en roumain.

RASTELLUS

Un possible terme d'origine latine pourrait être *rashqel, rashjtjellë* « râteau » (*Fjalor*, 1954 s.v.). L'étymologie latine a été proposée par K. Ashta pour le terme *rashjtjell*, qui traduit chez Bardhi lat. *rastrum* (p. 122)⁴⁰.

Comme dans le cas d'autres termes désignant des outils agricoles, il s'agit d'une autre correspondance entre l'albanais et les langues romanes occidentales⁴¹.

³⁵ K. Ashta, « Buletin... » XI (1974) 1, p. 135 considère que dans ce cas aussi il s'agit du nom *nalë, -a* « nuit », quoiqu'il traduise lat. *natalis*, qui, à coup sûr, ne provient pas de *nox, noctis*.

³⁶ E. Çabej, *Studime gjuhësore...*, Prishtinë, I, p. 280.

³⁷ *-a-* s'est mentenu dans le même contexte ou dans des contextes semblables; des exemples donnés par N. Jokl : *kunatoll* « Bruder der Frau », *kunat* « Schwager » (< *cognatus*), *mëkal* (< *peccatum*) (Jokl, *Slaven und Albaner*, « Slavia » XIII (1935) 2-3, p. 310).

³⁸ K. Ashta, « Buletin » X (1974) 2, p. 97 (v. aussi S. Mann, p. 363) donne la forme *penik, pënik*, qu'il explique du lat. *panicum*. Les dictionnaires de l'albanais contemporain n'enregistrent pas ce terme.

³⁹ Le nom apparaît chez Buzuku, v. S. Mann s.v.; le nom *pegull (pjegull)* et aussi le verbe *pegulloj (pjegulloj)* apparaissent en albanais contemporain. (*Fjalor*, 1954)

⁴⁰ Ashta, « Buletin » XI (1974) 2, p. 109.

⁴¹ Fr. râteau < lat. *rastellum* (Danzat, Dubois, Mitterand, *Nonveau dictionnaire*, p. 362). Gr. Brăneș a eu l'obligeance de nous tirer l'attention aussi sur le terme roum. *râsleu, restleu, restei* (*Dicționarul explicativ al limbii române*, București, 1984). Selon DEX le mot a une étymologie inconnue, tandis que Gr. Brăneș propose comme étymon justement *rastrum*. Il faut observer, pourtant, l'évolution de sens du terme roumain, d'une part par rapport au latin et de l'autre par rapport à l'albanais.

Dans notre article, nous avons essayé, à l'aide du matériel offert par ce dictionnaire albanais du XVII^e siècle, de démontrer la nécessité d'étudier comparativement les directions selon lesquelles le lexique d'origine latine se structure et s'organise en albanais et en roumain. Nous considérons tout aussi importantes que les listes des termes, présents ou absents en roumain, en albanais et dans les langues romanes occidentales — listes qu'ont proposées les recherches antérieures — les relations de synonymie et d'antonymie établies en roumain et en albanais entre les mots provenant du latin et les mots d'autre origine.

Nous avons discuté, de même, quelques mots albanais ayant une probable origine latine.

Le commentaire de quelques termes nous a permis d'attirer l'attention sur une série de problèmes phonétiques et morphologiques concernant l'encadrement des mots en discussion en albanais par rapport au roumain.

NUMISMATIC AND HISTORICAL REMARKS ON THE BYZANTINE COIN HOARDS FROM THE 12th CENTURY AT THE LOWER DANUBE

ERNEST OBERLÄNDER-TĂRNOVEANU

The author's intention is to present a global analysis of the structure and dating of 18 Byzantine coin hoards from the period 1092/1093–1204 discovered, until now, on the Romanian territory and the limitrophe regions¹.

Such a study was necessary due to the fact that most of the finds of that kind were published many years ago, using the old reference catalogues of the time², which are obsolete now. In the last two decades, the late Byzantine numismatics made great steps forward, which have produced many changes in the attribution and dating of the issues³. The process of the reanalysis of the older discoveries in the light of the last scientific achievements of the late Byzantine numismatics have begun early⁴, but unfortunately, some mistakes and wrong attributions slipped

¹ Fourteen hoards were discovered on the present territory of Romania — (nos. 2–4, 6–12, 14–17 hoards); one in Southern Dobruja, now in Bulgaria — (no. 1), three in Southern Bessarabia, — (nos. 5, 13, and 18). Because of the few and uncertain information, we exclude the presumed hoard of Salcia (Dolj County) cf. O. Iliescu, *Ilfov — File de istorie*, 1, 1978, p. 148 and footnote no. 68. We also exclude the hoard of Malu (Giurgiu County), see B. Mitrea, *Dacia*, NS, 13, 1969, p. 552, no. 70 and Zimnicea (Teleorman County), see C. Moisil, *BSNR*, 10, 1913, p. 21 and S. Mc. A. Mosser, *NNM*, 67, p. 35, p. 100 for the same reasons.

² J. Sabatier, *Description générale des monnaies byzantines frappées sous les empereurs d'Orient*, II, Paris, 1862 and W. Wroth, *Catalogue of the Byzantine Coins in the British Museum*, II, London, 1908.

³ We think first of all of the fundamental monograph of M.F. Hendy, *Coinage and Money in Byzantine Empire 1081–1261*, *Dumbarton Oaks Studies*, 12, 1969, later on abbreviated *Coinage*...

See also the important contributions of D.M. Metcalf, *Coinage in South-Eastern Europe 820–1396*, London, 1979, p. 104–138 later on abbreviated *Coinage 820–1396*... We also mention the works of: J. Touratsoglou, *Balkan Studies*, 14, 1973, p. 131–166; Iv. Yordanov, *Moneti i monetno obrăštenie v Srednovekovna Bălgarija 1081–1261*, Sofia, 1984, later on abbreviated *Moneti i monetni obrăštenie*...

On the historical background of the Lower Danube in the 12th century see: *Istoria României*, II, Bucharest, 1962, p. 60 sqq. For special problems of the history of Dobruja in the same period, cf. I. Barnea and Șt. Ștefănescu, *Din istoria Dobrogei*, III, *Bizantini, români și bulgari la Dunărea de Jos*, Bucharest, 1971, p. 153–166. On the history of Wallachia and Oltenia cf. Șt. Ștefănescu, *Țara Românească de la Basarab I "Întemeietorul" pînă la Mihai Viteazul*, Bucharest, 1970, p. 17 sqq. For the history of Moldavia, see: V. Spinei, *Moldova în secolele XI–XIV*, Bucharest, 1982, p. 55 sqq.

⁴ Cf. O. Iliescu, in *Cultura bizantină în România*, Bucharest, 1970, p. 187, nos. 419–420, idem, *Crest. Colect*, 39–40, 1972, p. 30–36, and idem, *Et. byz., et post. byz.*, 1, Bucharest, 1979, p. 9–19.

even in the recent studies concerning the monetary currency at the Lower Danube in the 12th century⁵.

Until a detailed and complete republishing of all the Byzantine coin hoards already mentioned before will be done, we think a useful enterprise to put at the disposal of the scholars some synthetical information concerning the structure and dating of the finds. In most of the cases, we had the opportunity of a direct access to the coins. In the other cases we had not, but tried to bring up to date the older references to Sabatier or Wroth, sincerely thinking that, despite the risks, of which we were fully conscious, the renewed information was anyway more useful than the possible mistakes.

We give a chronological list of the finds, including information about the places and circumstances of the discovery, the number and types of coins, the hoards dating and their present location, and some short bibliographical references. The asterisk marking the name of a hoard indicates that the references to Mr. M. F. Hendy belong to us.

LIST OF THE HOARDS

1. KALIPETROVO HOARD

G. Severeanu, in *Inchinare lui N. Iorga cu prilejul împlinirii vârstei de 60 de ani*, Cluj, 1931, p. 388—395; S. Mc A. Mosser, *NNM*, 67, 1935, p. 44—45; O. Ilicescu, *Et. byzantines et post-byz.*, Vol. 1, Bucharest, 1979, p. 12—14.

Said to have been found at Kalipetrovo, near Silistra (today in Bulgaria), in 1928 and to have consisted of about 4 kg of gold coins, ingots and several jewels.

Location: Bucharest, Archaeological Institute and "Maria and Dr. George Severeanu Collection" (the former three coins conserved there were mixed with other Byzantine coins of the same type of the collection?).

Recte: 30 nomisma histamena, one hyperperon, two gold ingots fragments and several gold jewels.

BASIL II AND CONSTANTINE VIII

MINT OF CONSTANTINOPLE

DOC, III, 2 class III	1 specimen
Class IV	1 specimen
Class VI	1 specimen

CONSTANTINE IX MONOMACHUS

Class II, var. a	6 specimens
------------------	-------------

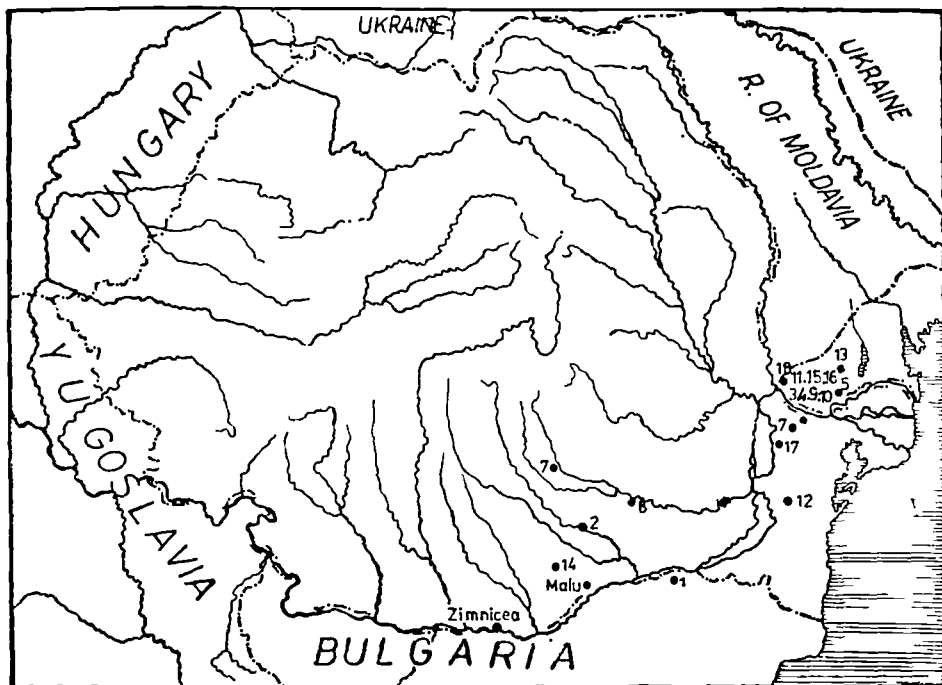
ISAAC I COMNENUS

Class II	1 specimen
----------	------------

⁵ Cf. C. Preda, *SCIV*, 23, 1973, 3, pp. 375—417 and idem, in *Relations between the Autochthonous Population and the Migratory Populations*, Bucharest, 1975, pp. 219—233 and O. Ilicescu, *Ilfov. File de istorie*, 1, 1978, pp. 143—155. Many other hoards dated here in the 12th century were in fact from the 13th century. Only the information concerning the hoards from Kalipetrovo, Bucharest and Bucov represent a significant modification of the data published earlier.

CONSTANTINE X DUCAS

Class I, var. a	1 specimen
Class II, var. b	2 specimens
Class II	1 specimen



ROMANUS IV DIOGENES, EUDOCIA, MICHAEL VII CONSTANTINE AND ANDRONICUS DUCAS

Class I	10 specimens
---------	--------------

MICHAEL VII DUCAS

Class I	6 specimens
---------	-------------

ALEXIUS I

MINT OF THESSALONICA — Reformed coinage

Var. to the Var. I (Rv. legend and some details of the imperial dress)—hyperperon 1 specimen
 Probable date of deposition: 1094.

2. BUCHAREST HOARD

O. Ilescu, *Crest. Colect.*, 39–40, 1972, p. 32; *CH*, III, 243⁶.

Said to have been found in Bucharest, on the former no. 9 Armaşului Street (today Eremia Grigorescu, no. 3), in a ceramic dish, in 1920 and to have consisted of 9 billion stamena of Alexius I, John II and Manuel I.

Location: Bucharest, National History Museum of Romania.

Recte: 9 billion stamena.

⁶ The structure of the hoard, as we established it, was not essentially different from that proposed by the first editor.

ALEXIUS I

MINT OF CONSTANTINOPLE

Third coinage		3 specimens.
	JOHN II	
Second coinage, var. B		2 specimens
	MANUEL I	
First coinage, var. A		1 specimen
Var. B		3 specimens
Probable date of deposition: 1148.		

3. ISACCEA III HOARD

by Yordanov, *Moneti i monelno obrăštenie*, p. 169, no. 82 (as Isacceca V Hoard).
 Found at Isacceca, Tulcea County, during the years 1916–1918, (but the find place not certain).
 The initial number of coins is unknown. Billon stamena of Alexius I, John II and Manuel I.
 Location: Varna, Historical Museum.
 Recte: 27 billon stamena.

ALEXIUS I

MINT OF CONSTANTINOPLE

Fourth coinage		1 specimen
	JOHN II	
	<i>MINT OF CONSTANTINOPLE</i>	
Second coinage, var. A		2 specimens
Var. B		18 specimens
	MANUEL I	
	<i>MINT OF CONSTANTINOPLE</i>	
First coinage, var. A		2 specimens
Var. B		3 specimens
Second coinage, var. B		1 specimen
Probable date of deposition: 1148		

4. ISACCEA VII HOARD

E. Oberländer-Târnoveanu, BSNR, 124–128, 1976–1980, p. 263–264 and pp. 267–268. nos. 1–44. CH, V, 219 and CH, VI, 234.
 Found at Isacceca, Tulcea County, on the place of the ancient and Byzantine fortress of Noviodunum, in 1977. Pot find (?), consisting of 44 billon stamena of Alexius I, John and Manuel I.
 Location: Tulcea, private collection.
 Recte: 44 billon stamena.

ALEXIUS I

MINT OF CONSTANTINOPLE

Third coinage		4 specimens
Fourth coinage		2 specimens
	<i>MINT OF THESSALONICA</i>	
Heudy, —. See E. Oberländer-Târnoveanu, no. 7	E., <i>op. cit.</i> , p. 264 and 267	1 specimen
	<i>MINT OF PHILIPPOLIS?/ADRIANOPOLIS?/</i>	2 specimens

JOHN II

MINT OF CONSTANTINOPLE

Second coinage, var. A		5 specimens
Var. B		13 specimens
<i>MINT OF THESSALONICA</i>		1 specimen

MANUEL I

MINT OF CONSTANTINOPLE

First coinage, var. A	11 specimens
Var. B	4 specimens
Second coinage, var. B	1 specimen
Probable date of deposition : 1148.	

5. ISMAIL HOARD *

P.O. Karyshkovskij, MASP, 7, 1971, pp. 80—81 no. 6 A; E. Oberländer-Târnoveanu, BSNR, 124—128, 1976—1980, p. 292, footnote no. 7 Said to have been found at Ismail, Ismail district, Odessa region, Ukraina, in 1961, during occasional diggings in the medieval fortress of the city and to have consisted of 200—250 “bronze” coins of Alexius I, John II and Manuel I.

Location : A.V. Souvorov Museum of Ismail.

Recte : 11 billon stamena.

ALEXIUS I

MINT OF CONSTANTINOPLE

Fourth coinage	2 specimens
----------------	-------------

MINT OF THESSALONICA

Hendy, —. See infra, hoard no. 3.	1 specimen
-----------------------------------	------------

JOHN II

MINT OF CONSTANTINOPLE

Second coinage, var. ?	6 specimens
------------------------	-------------

MANUEL I

First coinage, var. ?	2 specimens
Probable date of deposition : 1148.	

6. BUCOV HOARD

O. Iliescu, Crest. Colect., 39—40, 1972, p. 30—36, no. 66—94; CH, III, 244⁷

Said to have been found at Bucov, (today suburb of Ploieşti city) in 1907—1912 and to have consisted of 31 billon stamena of John II and Manuel I.

Location : Bucharest, National History Museum of Romania.

Recte : 31 billon stamena.

JOHN II

MINT OF CONSTANTINOPLE

Second coinage, var. A	5 specimens
Var. B	12 specimens

MANUEL I

First coinage, var. A	4 specimens
Var. B	5 specimens
Second coinage, var. A	4 specimens
Fourth coinage, var. A	1 specimen
Probable date of deposition : 1170 1180	

7. COCOŞ MONASTERY HOARD

E., Oberländer-Târnoveanu, BSNR, 124—128, 1976—1980, pp. 264—265 and 268—269 nos. 1—32; CH, 220 and CH, VI, 237.

Said to have been found in the orchard of the Cocoş Monastery, Niculiţel Commune, Tulcea

⁷ The same remarks as in footnote 6.

County, in 1972, during agricultural works and to have consisted of 32 billion stamena of Alexius I, John II and Manuel I. Iv. Yordanov, *op. cit.*, p. 167, no. 78, wrongly placed this hoard at Isaccea

Location : Niculițel, Cocoș Monastery Collection and private collection.

Recte : 32 billion stamena.

ALEXIUS I

MINT OF CONSTANTINOPLE

Fourth coinage 1 specimen

MINT OF THESSALONICA

Hendy, —. See infra, hoard no. 3. 1 specimen

JOHN II

MINT OF CONSTANTINOPLE

Second coinage, var. A 5 specimens

Var. B 13 specimens

MANUEL I

First coinage, var. A 8 specimens

Var. B 2 specimens

Second coinage, var. A 1 specimen

Third coinage, phase 1, var. B 1 specimen

Probable date of deposition : 1170/1180.

8. COPUZU HOARD *

Ir. Dimian, SCN, 1, 1957, p. 202 ; E. Oberländer-Târnoveanu, BSNR, 124—126, 1976—1980, p. 293, footnote no. 13.

Said to have been found at Copuzu, Crăsani Commune, Ialomița County in 1929, by ploughing. Pot find said to have consisted of 45 “bronze” coins of Alexius I, John II and Manuel I.

Location : ?

Recte : 1 pre-reform follis, 38 billion stamena, 5 billion tetartera and one “1/2 tetartera”.

ALEXIUS I

a) Pre-reform coinage

ORIENTAL MINT?/ OR MINT OF THESSALONICA?

Hendy, p. 76, pl. 3, 3 follis 1 specimen

b) Reformed coinage

MINT OF CONSTANTINOPLE

First coinage (stamena) 2 specimens

Third coinage 15 specimens

MINT OF THESSALONICA

First coinage (tetartera) 3 specimens

Third coinage 1 specimen

JOHN II

Tetartera 1 specimen

MANUEL I

MINT OF CONSTANTINOPLE

First coinage, var. A 2 specimens

Third coinage, first phase, var. B 7 specimens

Fourth coinage, var. B 12 specimens

Uncertain Greck mint (half tetartera) 1 specimen

Probable date of deposition : 1170/1180.

9. ISACCEA I HOARD *

C., Moisil, *Colect.*, 25, 1914, pp. 168—169 nos 225—229 ;

S. Mc A., Mosser, *NNM*, 67, 1935, p. 42—43.

Said to have been found at Isacceca, Tulcea County, in 1913 and to have consisted of 450 "bronze" coins of Alexius I, John II and Manuel I.

Location : Bucharest, National History Museum of Romania. (Impossible identification of the coins at present, as they have been mixed in at the evacuation of the Coin Room of the Romanian Academic Library in 1916, during the First World War).

Recte : 5 billion stamena.

ALEXIUS I

MINT OF CONSTANTINOPLE

Fourth coinage 1 specimen

MINT OF THESSALONICA

Hendy, —. See infra, hoard no. 3. 1 specimen

JOHN II

MINT OF CONSTANTINOPLE

Second coinage, var. ? 1 specimen

MANUEL I

Fourth coinage, var. ? 2 specimens

Probable date of deposition : 1170/1180.

10. ISACCEA VI HOARD

Unpublished. Briefly mentioned by B. Mitrea, *Dačia*, NS, 15, 1971, p. 413, no. 107 (as consisting of 500 specimens) and E. Oberländer-Târnoveanu, *BSNR*, 124—128, 1976—1980, p. 291 footnote no. 1.

Said to have been found at Isacceca, Tulcea County, in 1969, during building works on Tudor Vladimirescu Street. The coins were deposited in a wooden box and have consisted of more than 1 000 pieces of Alexius I, John II, Manuel I and Alexius III. Iv. Yordanov, *op. cit.*, p. 168, mentioned only 427 coins.

Location : Constantza, Museum for National History and Archaeology, Bucharest, National History Museum of Romania.

Recte : 759 billion stamena.

ALEXIUS I

MINT OF CONSTANTINOPLE

First, third and fourth coinage. } — 78 specimens

MINT OF THESSALONICA

Hendy, —. See infra, hoard no. 3.

MINT OF PHILIPPOLIS?|ADRIANOPOLIS?

JOHN II

MINT OF CONSTANTINOPLE

Second coinage, var. A + B 445 specimens

MINT OF THESSALONICA

MANUEL I

MINT OF CONSTANTINOPLE

First, second and fourth coinage 236 specimens

Probable date of deposition : 1170—1180.

11. ISACCEA IX HOARD

Unpublished. To be published by Gh. Mănușu Adameșteanu.

Said to have been found at Isacceca, Tulcea County, on the place of the ancient and Byzantine fortress of Noviodunum in 1987. The initial number of coins is unknown. Billion stamena of Alexius I, John II and Manuel I.

Location : Tulcea, Danube Delta Museum and also possible in private collections.

Recte : 500 billion stamena.

ALEXIUS I

MINT OF CONSTANTINOPLE

Fourth coinage?	? specimens
<i>MINT OF PHILIPPOLIS?/ADRIANOPOLIS?</i>	
	? specimens

JOHN II

MINT OF CONSTANTINOPLE

Second coinage, var. A and B	? specimens
<i>MINT OF THESSALONICA</i>	
	? specimens

MANUEL I

MINT OF CONSTANTINOPLE

First coinage, var. A and B	? specimens
Second coinage, var. ?	? specimens
Fourth coinage, var. A—D?	? specimens
Probable date of deposition: 1170—1180.	

12. DOBRUDJAN HOARD *

Unpublished. Briefly mentioned by I. Barnea, and Șt. Ștefănescu, *Din istoria Dobrogei*, vol. 3, Bucharest, 1971, p. 333, and by Iv. Yordanov, *Moneti i monelno obrăštenie*, p. 168, no. 80, but wrongly placed at Isaccea and with some other mistakes. Said to have been found in an unknown Dobrudjan place, at an unprecised date and to have consisted of 69 "bronze" coins of Alexius I, John II, Manuel I and Isaac II.

Location: Constantza, Museum for National History and Archaeology.

Recte: 1 electrum aspron and 68 billon stamena.

ALEXIUS I

MINT OF CONSTANTINOPLE

Fourth coinage	18 specimens
<i>MINT OF PHILIPPOLIS?/ADRIANOPOLIS?/</i>	
Hendy, —. Electrum aspron, similar as type to the billon stamenon	
	1 specimen
Billon stamenon	3 specimens.

JOHN II

MINT OF CONSTANTINOPLE

Second coinage, var. A	6 specimens
Var. B	24 specimens

MANUEL I

First coinage, var. A	8 specimens
Var. B	8 specimens

ISAAC II

Var. C	1 specimen
Probable date of deposition: 1185/1195.	

13. SOUVOROVO HOARD *

P. O., Karyshkovskij, *MAPS*, 7, 1971, p. 86, footnote no. 27 and A.O. Dobroljubskij and O.S. Stoljarik, *Arheologija-Kiev*, 43, 1983, p. 73.

Found in 1970 during archaeological excavations in a "nomadic" tumular tomb at Souvorovo, Ismail district, Odessa region, Ukraina, and consisting of 13 electrum coins of Manuel I, Andronicus I and Isaac II.

Location: Odessa Historical Museum.

Recte: 13 electrum aspra.

MANUEL I

MINT OF CONSTANTINOPLE

Type E (Fifth coinage?), var. ?	10 specimens
---------------------------------	--------------

ANDRONICUS I

Var. ? 1 specimen

ISAAC II

Var. A 2 specimens

Probable date of deposition : 1185/1195.

14. VLAȘCA COUNTY HOARD

Il., Băncilă, SCN, 1, 1957, p. 425.

Said to have been found in an unknown place in the former Vlașca County (30—60 km southward of Bucharest) in 1939 and to have consisted of 33 “bronze” coins of Tiberius II Constantine, Manuel I, Andronicus I and Isaac II.

Location : Bucharest, History Museum of Romania.

Recte : one follis and 32 billon stamena.

TIBERIUS II CONSTANTINE

MINT OF ANTIOCH

Follis, year VII/581—582. C. Morrisson, BNP, I, p. 169/04 1 specimen (Possibly an intrusive coin in the hoard).

MANUEL I

MINT OF CONSTANTINOPLE

Third coinage, phase 1, var. C	1 specimen
Phase 2, var. C	2 specimens
Fourth coinage, var. A	1 specimen
	(regularly clipped)
Var. B	2 specimens
	(1 regularly clipped)
Var. C	2 specimens
Var. D	2 specimens
	(1 regularly clipped)

ANDRONICUS I

Var. A	1 specimen
Var. B	1 specimen

ISAAC COMNENUS OF CYPRUS

MINT OF NICOSIA ?

Type B	1 specimen
--------	------------

ISAAC II

MINT OF CONSTANTINOPLE

Var. A	2 specimens
Var. B	11 specimens
Var. C	2 specimens
Var. D	3 specimens
Var. ?	1 specimen

Probable date of deposition : 1185/1195

15. ISACCEA II HOARD

IV., Yordanov, *Moneti i monelno obraštenie*, p. 169 no. 83 (as Isacceca VI Hoard).

Said to have been found at Isacceca, Tulcea County, during the First World War, in 1918 and to have consisted of several hundred billon stamena of Manuel I, Andronicus I, Isaac II and Alexius III.

Location : Varna (Bulgaria), National Historical Museum.

Recte : 780 billon stamena.

JOHN II

MINT OF CONSTANTINOPLE

Second coinage, Var. B	6 specimens
------------------------	-------------

MANUEL I
MINT OF CONSTANTINOPLE

First coinage, var. A	1 specimen
Third Coinage, 1st phase, var. A	39 specimens
Var. B	21 specimens
Second phase, var. B	4 specimens
Var. C	10 specimens
Uncertain	6 specimens
Fourth coinage, var. A	28 specimens
Var. B	34 specimens
Var. C	32 specimens
Var. D	16 specimens
Uncertain	54 specimens

ANDRONICUS I
MINT OF CONSTANTINOPLE

Var. A	1 specimen
Var. B	8 specimens
Var. C (Hendy, —.)	20 specimens
Uncertain	12 specimens

ISAAC II
MINT OF CONSTANTINOPLE

Var. A	32 specimens
Var. B	125 specimens
Var. C	17 specimens
Var. C, new var. (Hendy, —.)	10 specimens
Var. C/D (Hendy, —.)	2 specimens
Var. D	5 specimens
Uncertain	37 specimens

THEODORE MANGAPHAS, USURPER OF PHILADELPHIA
MINT OF PHILADELPHIA

1 specimen

ALEXIUS III
MINT OF CONSTANTINOPLE

Var. Ia	1 specimen
Var. IIa	14 specimens
Var. IIb	120 specimens
Var. IIc	1 specimen

Probable date of deposition : 1195—1203

16. ISACCEA VIII HOARD

Unpublished. To be published by E. Oberländer-Târnoveanu E. and Gh. Mănușu-Adameșteanu.

Found at Isaccea, Tulcea County, on the place of the ancient and Byzantine fortress of Noviodunum in June 1985, by ploughing and archaeological research. Pot find consisting of about 1350 billon stamena of Alexius I, John II, Manuel I, Andronicus I, Isaac II and Alexius III.

Location : Tulcea, Delta Danube Museum (1244 specimens) and private collections.

Recte : 1274 billon stamena, the rest dispersed.

ALEXIUS I
MINT OF CONSTANTINOPLE

Third coinage	1 specimen
Fourth coinage	4 specimens
<i>MINT OF PHILIPPOLIS? ADRIANOPOLIS?</i>	1 specimen

JOHN II
MINT OF CONSTANTINOPLE

Second coinage, var. A	3 specimens
Var. B	17 specimens

MANUEL I

MINT OF CONSTANTINOPLE

First coinage, Var. A	6 specimens
Var. B	1 specimen
Second coinage, var. A	1 specimen
Var. B	1 specimen
Third coinage, 1st phase, var.A	68 specimens
Var. B	159 specimens
Var. C	19 specimens
Var. D (Hendy, —.)	3 specimens
Uncertain	3 specimens
2nd phase, var. A	132 specimens
Var. A	15 specimens
Var. C	25 specimens
Var. D	27 specimens
Var. E (Hendy, —.)	3 specimens
Var. F (Hendy, —.)	1 specimen
Fourth coinage, var. A	151 specimens
Var. AB (Hendy, —.)	14 specimens
Var. B	138 specimens
Var. C	177 specimens
Var. D	159 specimens

ANDRONICUS I

MINT OF CONSTANTINOPLE

Var. (Hendy, —.)	2 specimens
Var. (Hendy, —.)	3 specimens
Var. A	78 specimens
Var. B	138 specimens
Var C (Hendy, —.)	4 specimens
Var. D (Hendy, —.)	1 specimen
Uncertain	2 specimens.

ISAAC II

MINT OF CONSTANTINOPLE

Var. A	5 specimens
Var. B	18 specimens
Var. C	14 specimens

ALEXIUS III

MINT OF CONSTANTINOPLE

Var. I	1 specimen
Var. II	8 specimens

Probable date of deposition: 1195–1203.

17. OSTROV HOARD

E., Oberländer-Târnoveanu, Cercet Num, 3, 1980, pp. 59–60 nos. 70 bis 72.

Said to have been found at Ostrov, Ostrov Commune, Tulcea County before 1979 and to have consisted of several billon stamena.

Location: Tulcea, Danube Delta Museum, and private collection in Ostrov.

Recte: 3 billon stamena.

ALEXIUS I

MINT OF CONSTANTINOPLE

Fourth coinage	3 specimens
----------------	-------------

Probable date of deposition: the second half of the 12th century?

18. RENI HOARD *

P.O., Karyshkovskij, MASP, 7, 1971, p. 79 no. 1.

Said to have been found at Reni, Reni district, Odessa region, Ukraina, in 1944 or 1945 and to have consisted of several "gold" and "electrum" coins, among them some of Manuel I.

Location : Unknown

Recte : one gold hyperperon and one electrum aspron.

MANUEL I

MINT OF CONSTANTINOPLE

Var. II	1 specimen (hyp.)
Type E (fifth coinage?)	1 specimen (El.)
Probable date of deposition : second half of the 12th century (?)	

★

A) Numismatical considerations

The Byzantine coin hoards from the 12th century can be chronologically grouped as follows :

1. The end of the 11th century or the beginning of the 12th century—one hoard (no. 1).
2. The middle of the 12th century (1148) — four hoards (nos. 2—5).
3. The 1170—1180 decade — six hoards (nos. 6—11).
4. The 1185—1195 period — three hoards (nos. 12—14).
5. The 1195—1205 period — two hoards (nos. 15—16).
6. The second half of the 12th century (unprecised date) — two hoards (nos. 17—18).

The hoards in view consists only of Byzantine coins. Till now no find has been known to contain both Byzantine coins and coins issued by other currency systems than the Byzantine one⁸. The hoards discovered in the Lower Danube region and the neighbouring areas have another common feature : they contain (with one exception)⁹ only coins issued

⁸ This phenomenon can be more easily explained if we take into consideration that until '30—'40 of the 13th century the Byzantine coins hold the first place in the monetary currency of the Lower Danube (excepting Transylvania and the Banate).

In the territories situated East and South of the Carpathians the Hungarian and Western coins of the 12th century are few. In *Moldavia*, the only known discovery was the hoard of Dolhăuți, Vrancea County, containing bronze coins of oriental type (CNH, I, 101) cf. O. Ilicescu, in C. Kirițescu, *Sistemul bănesc al leului și precursorii săi*, I, Bucharest, 1964, p. 361.

In Oltenia some discoveries of Arpadian coins are known among which we mention : Brinceoveni, Olt County (a Byzantine type bronze coin, CNH, I, 98—100) cf. El. Isăcescu, *Creșt. Colect.*, 51, 1975, p. 55. Hungarian silver coins of the 12th — beginning of the 13th were mentioned also at Mogoșești (?), Olt County, cf. B. Mitrea, SCN, 4, 1968, p. 409—412 ; Viespești-Sprincenata, Olt County, cf. C. Știrbu, *Muzeul Național*, 3, 1976, p. 193 ; Celciu, Olt County, cf. D. Ciobotea, AO, NS, 2, 1982, p. 81 ; Orlea, Dolj County, cf. I. Ionescu, *Mitropolia Olteniei*, 23, 1971, 7—8, p. 573. Several coins were discovered at Drobeta-Turnu Severin, cf. Al. Bărcăcilă, *Materiale*, 5, 1957, p. 775. Other unpublished bronze and silver coins from this place are in the collection of the Iron Gate Region Museum.

On the territory of Wallachia we don't know yet any Hungarian or Friesacher finds. A French silver coin of the 12th century from Melle, was discovered at Zimnicele, (Năsturelu Commune, Teleorman County), cf. C. Beda, *Cercet Num*, 3, 1980, p. 141—142, no. 52.

In Dobrudja extremely few Hungarian and Seljuk coins were discovered, cf. E. Oberländer-Târnoveanu, BSNR, 129—130, 1981—1982, p. 305, footnote no. 4. They were found at Isaccea and Silistra.

In the whole area East and South of the Carpathians and in Dobrudja there is no discovery of coins issued by the Russian principalities during the 11th—12th centuries.

On the monetary currency of the 11th—12th centuries in Transylvania, cf. I. Sabău, SCN, 2, 1958, p. 269—301.

⁹ The hoard from Copuzu (no. 8 in our list) contains only one follis issued by Alexius I between 1081—1092/1093 at Thessalonica ; M.F. Hendy, *Coinage...*, p. 80 considers it to be either from Thessalonica, or from an undetermined Eastern mint.

As to the folis of Tiberius II Constantine from the "Vlașca" hoard (no. 4), we consider it to be possibly an intrusive coin, added to the hoard after its being found.

after the Alexius I Comnenus' monetary reform of the year 1092/1093¹⁰. The discoveries show very clearly the major consequences of that reform upon the monetary currency of the Lower Danube territories. Those involvements did not limit to Dobrudja, which was under the Byzantine authority until cca. 1204, but spread further to the North, beyond the border of the Empire. Recent studies have proved that the reformed issues reached the Lower Danube zone very early, during 1092—1094¹¹. Nevertheless, the precarious and troubled local political and economic conditions have not allowed the generalization of the new coins earlier than around the years 1100¹². We may suppose the existence of a transitional stage, during which the old and new issues were used in parallel. This phenomenon is suggested by some Balkan gold coin hoard, as that from Kalipetrovo¹³ or by the large number of tetartera of Alexius I found in Northern Dobrudja¹⁴. The generalization of the new issues during the first years of the 12th century caused a sudden break in the monetary currency of the Lower Danube. That was clearly manifested especially in the currency of the petty coins, the old anonymous folles being entirely replaced by now¹⁵.

Another turning point in the monetary history of the Lower Danube region was the period between the years 1170 and 1180, when the stamena suffered a first debasement of the silver content (from cca. 6—7% during the first half of the 12th century, to cca. 5—6%¹⁶. The cut will be even

¹⁰ On the date and nature of the monetary reform of Alexius I see: M.F. Hendy, *Coinage...*, p. 14—64. Also D.M. Metcalf, *Coinage, 820—1396...* p. 104—106 and Iv. Yordanov, *Arheologija Sofia*, 1978, 1 p. 7—12 but with an unjustifiably large dating of the reform between 1087 and 1092.

¹¹ Cf. E. Oberländer-Târnoaveanu, *Dacia*, NS, 23, 1979, p. 269 and O. Iliescu, *Et. byz. cl. post-byz.*, 1, 1979, p. 9—17.

The first surely dated appearance of the new coins is in the hoard of Kalipetrovo, buried in 1094. Two stamena of the 1st coinage of Constantinople, issued by Alexius I were discovered at Isaceca, cf. E. Oberländer-Târnoaveanu, *op. cit.*, p. 266 (another specimen inedite yet). In the collection of the National History Museum of Romania there are other coins of this type found at Hirşova (Constanţa county) and Silistra, in Bulgaria. From Isaceca come one stamenon of the 2nd metropolitan coinage of Alexius I. On the territories North of the Danube one stamenon of the 1st metropolitan coinage of Alexius I is known in the Copuzu hoard and another of the 2nd coinage, at Orlea, Olt County, cf. O. Iliescu, *Ilfov. File de istorie*, 1, 1978, p. 145.

¹² Cf. E. Oberländer-Târnoaveanu, *op. cit.*, p. 269—270. The first reformed coins to be found in large numbers in the Danube Mouths region are those of the 3rd metropolitan coinage. The structure of the hoards mentioned before confirms it.

¹³ Among them we can mention: Sofia, — 1897, cf. D.M. Metcalf, *HBN*, 16, 1962, p. 273 and M.F. Hendy, *Coinage...*, p. 383. Hissar, cf. D.M. Metcalf, *op. cit.*, and M.F. Hendy, *op. cit.*, p. 354; Lepuri (Bankovač, Zadar — Croatia) — 1878, cf. I. Mirnik, *Coin hoards in Yugoslavia*, BAR, 95, Oxford, 1961, no. 378. The transition is also present in Anatolia, as indicates the hoard of Safranbolu, vyl. of Zonguldak, cf. *CH*, VI, 232. The Balkan hoards mentioned above consist especially of old, pre-Alexian and pre-reform coins, together with some pieces struck after 1902/1093. The Kalipetrovo Hissar and Sofia hoards were hidden shortly after the reform, maybe because of the Cuman invasion of 1094.

¹⁴ See: E. Oberländer-Târnoaveanu and Gh. Mănuicu-Adameşteanu, *Peuce*, 9, 1984, p. 258—259. We have considered the large amount of tetartera at Nufăru (Tulcea County) as reflecting the transition from the currency of old folles to that of the reformed coins. Some thessalonicean tetartera are overstruck on anonymous folles type K.

¹⁵ The gold coins have another status because they keep their intrinsic value after their official recall. Anyway, their survival rate is not very high, as the hoards indicate, cf. D.M. Metcalf, *Coinage 820—1396...*, p. 108.

¹⁶ Cf. D.M. Metcalf, *op. cit.*, and idem, *RBN*, 123, 1977, p. 115.

stronger during the reigns of Isaac II Angelus and Alexius III. The official rate of exchange of the stamenon and hyperperon falls down from 1/48 in 1136, to 1/120 in 1190 and 1/184 in 1199¹⁷. The hoards buried until 1204 were dominated by the coins of the old issues of higher value.

The prevailing denomination in the hoards from the 12th century in the Lower Danube region is the billon stamenon (the so-called "aspron trachy"). Moreover, it represents the bulk of the stray finds in the area. Only one hoard, Copuzu, contains also tetartera, the other billon denomination issued after the reform of Alexius¹⁸. The tetartera are not to be found in great number among the stray finds from Dobrudja either (cca. 16%)¹⁹. That determined us to believe that Copuzu find belonged almost certainly to the kind of the so-called "traveller's hoards"²⁰.

The gold and electrum coin hoard are scarce and concentrated especially on the right bank of the Danube, in an area where the monetary economy was weaker and the coins arrived either by commercial relations or by military ransackings and the ransom of captives. The hoards containing both precious and common metal coins are only exceptions in this area, as well as in the Balkans²¹. The situation may be explained in several ways. The existence of both an economic system firmly built on monetary principles and an active urban life in the Balkan provinces of the Empire, on one side, and a certain lack of precious metal coins, on the other, lead to the practice of reserving the high value coins for official payments or for foreign trade²².

The coins discovered in the hoards from the Lower Danube proceed from all the Byzantine mints active during 1092 and 1204. In the first place, by a large majority there are the coins struck at Constantinople²³, followed at a great distance by those of Thessalonica²⁴ and by those of

¹⁷ Cf. M.F. Hendy, *Coinage*... , p. 170–171. The silver content fall to cca. 2%, cf. D. M. Metcalf, RBN, 123, 1977, pp. 119–123.

¹⁸ D.M. Metcalf, NCirc, 1978, 12, p. 574–575 proves that the tetartera of the 12th century were of billon. D.M. Metcalf, *Coinage 820–1396*... , p. 106 supposes that the so-called 1/2 tetartera are in reality tetartera issued after a reduced weight standard.

¹⁹ Cf. E. Oberländer-Târnoveanu, Dacia, NS, 23, 1979, p. 271 and Idem and Gh. Mănucu Adameştcanu, Peuce, 9, 1984, p. 258–259. For other stray finds in North-Eastern Balkans, see: Iv. Yordanov, *Moneti i monetno obrăštenie*, p. 122, no. 1. The hoards containing tetartera are typical especially for Greece, see: Brauron, Corinth I, Kalentzi and Kastri, cf. M.F. Hendy, *Coinage*... , p. 330–331, 334, 350 and 352. In Thracia only two hoards containing this denomination are mentioned, that of Assenovgrad, *ibidem*, p. 327. and Stara Zagora I, see: I. Yordanov, *Moneti i monetno obrăštenie*, p. 208, no. 167.

We have already suggested that the hoard from Copuzu was gathered somewhere outside the Lower Danube region, maybe in the Thessalonicaean area.

²⁰ On these kind of hoards, see: D.M. Metcalf, *Coinage 820–1396*... , p. 98–101.

²¹ Only the Dobrudjan hoard contains one electrum aspron together with 68 billon stamena. On the rarity of the mixed hoards in the Balkans see: D.M. Metcalf, *op. cit.*, pp. 106–110. See also Iv. Yordanov, *Moneti i monetno obrăštenie*, p. 109.

²² D.M. Metcalf, *loc. cit.*

²³ Among the stray finds of Northern Dobrudja, the metropolitan issues represent cca. 89%. The amount is greater after 1118 cf. E. Oberländer-Târnoveanu, Dacia, NS, 23, 1979, p. 271.

²⁴ The Thessalonicaean issues represent cca. 6.63%, *ibidem*. They are larger represented in the finds from 1092–1118.

a provincial mint from Thracia—Philippopolis or Adrianopolis²⁵. The presence of the coins issued for Alexius I at Adrianopolis during 1092—1094 in most of the hoards found in Dobrudja from the period 1148—1180 gives them a characteristic feature among the other Byzantine coin hoards from the 12th century found in the Balkans²⁶. The receptivity of the monetary currency from the Lower Danube areas is proved among others by the appearance of some very rare coins as, for instance, the stamenon of Isaac Comnenus, the usurper ruling in Cyprus between 1184—1191 (in the “Vlașca” Hoard)²⁷, or the same denomination issued by Theodore Mangaphas, usurper at Philadelphia, in Lydia, between 1189—1190 (in the Isaceea II Hoard)²⁸. Nicosia and Philadelphia enrich the list of the Byzantine mints represented in the hoards from our region.

The hoards from the period 1148—1180 in the Lower Danube make up a distinct unity, apart from the other finds in the Balkans, a major specific feature being given by the fact that our hoards are composed mostly of early issues, prior to the struck of Manuel's 3rd and 4th metropolitan stamena coinages. The coins of Alexius I and John II are well represented in these hoards (in many cases they are even predominant). We can explain that, firstly, by the early beginning of the hoarding process at the Lower Danube compared to the Balkans. In our area this process started around the middle of the 12th century, while in the Balkans it began only after 1185/1186. The rapid debasement of the stamenon between 1160 and 1195 led to the withdrawal of the old issues and to the spread of devaluated new coins. The process was so complete and fast, that after 1185 when the Balkan hoards were buried, they contained extremely rare coins struck before the 3rd issue of Manuel I. Even when they appear, the old issues are in insignificant percentage²⁹. In this respect, the hoards from the Lower Danube represent a precious sample of the situation of the currency in the first half and the middle of the 12th century.

²⁵ M.F. Hendy, *Coinage* . . . , p. 87 and 97, hypothetically located this mint at Philippopolis. We adopted the opinion of C. Morrisson, BNP, II, Paris, 1970, p. 671—673 which located it at Adrianopolis. Cf also E. Oberländer-Târnoaveanu, BSNR, 124—128, 1976—1980, p. 265—266. In the Dobrudja finds this mint represent cca. 3.53% cf. E. Oberländer-Târnoaveanu, Dacia, N.S., 23, 1979, p. 271, but for the period 1092—1118 this coin represents about 10% of the reformed stamena of Alexius I.

²⁶ The issues of Adrianopolis appear only in two hoards: Gornoslav and Plovdiv-Bounardjik, see: M.F. Hendy, *Coinage* . . . , p. 379.

²⁷ The coin is unique until now on the Romanian territory, the issues of that usurper being extremely rare in the Balkans too. Other specimens in the Silistra I hoard, buried at the beginning of the 13th century, see: Iv. Yordanov, *Moneti i monetno obrâštenie*, p. 106, no. 161. For the Balkan finds, see the hoards from: Brauron, Lagodaš, Loukovo, Turnovo II, cf. M.F. Hendy, *Coinage* . . . , p. 331, 362, 365, 397 and Ovcarci, cf. Iv. Yordanov, *Arheologija Sofia*, 1975, 1, p. 64. Other finds at Melnik see: Iv. Yordanov, *Moneti i monetno obrâštenie*, p. 131.

²⁸ In Romania, a similar specimen was found at Isaceea (unpublished). For the Balkans, see the hoards of: Stara Zagora, Korten, Krasen, cf. Iv. Yordanov, *Numizmatika*, 1976, 1—2, p. 20—27, Gerakario, cf. J. Touratsoglou, *Balkan Studies*, 14, 1973, p. 146, pl. 1/1 (unattributed), “Southern Serbian” cf. D.M. Metcalf, *Coinage 820—1396* . . . , p. 101. Other finds are enlisted by Iv. Yordanov, *Moneti i monetno obrâštenie*, p. 45.

²⁹ See the hoards from: Novo Selo, Pisaraçi, Plovdiv (district), Souvatite, Stražiça, Suedinenie, Zgurli cf. M. F. Hendy, *Coinage* . . . , p. 372—373, 378—379, 383—384, 386, 386—387, 401 and Ovcarci, cf. Iv. Yordanov, *Arheologija Sofia*, 1975, 1, p. 61—69. In all these discoveries, the coins of Alexius I, John II and the first two issues of Manuel I are very few.

The hoards from our region have given us the opportunity to emphasize new monetary types or variants, struck by the Byzantine mints ³⁰.

The structure and the dating of some hoards from the Lower Danube (see hoards 6, 9 and 10) suggest that the chronological order established by Mr. M. F. Hendy for the last two stamena issues of Manuel I may not be the real one. The fourth coinage seems in fact to be earlier than the third ³¹. This problem must be furthermore in the researchers view, but a definite answer can't be given until the careful examination of more and more finds, discovered in conditions as clear as possible to verify.

B) Historical Remarks

The chronological distribution of the discoveries from the 12th century at the Lower Danube indicates more hoarding horizons. In most cases the reasons that caused their hiding in large geographical areas can be found in the narrative sources referring to various political and military events in those regions. The earliest hoard level, including the finds of Bucharest, Isaceea III and VII and Ismail, dates from the middle of the 12th century. We put it in relation with the Cuman invasion of 1148 ³². The lack of contemporary hoards in the area between the Danube and the Balkan Mountains made us believe that only the Danube Mouths zone, Southern Bessarabia and South-Eastern Wallachia were affected by that attack. Therefore, the accounts of Kinnamus and Choniates on that event must be geographically placed only in Dobrudja and the near areas North from the river ³³.

The second hoard horizon is also placed during the reign of Manuel I. It gathers finds of Bucov, Cocoş Monastery, Copuzu, Isaceea I and IX. Following the chronology of Mr. M. F. Hendy, we dated it between 1170 and 1180 ³⁴. It is probable that the hoards in discussion were hidden as an unrecorded Cuman invasion, which took place, sometimes, during the last years of Manuel I's reign ³⁵. Like the attack from 1148, this one was also limited to Dobroudja and Wallachia.

³⁰ A new type of stamenon issued by Alexius I at Thessalonica, between 1105–1108, see: E. Oberländer-Târnoveanu, BSNR, 126–128, 1976–1980, p. 264. An unknown, till now, issue of Alexius I appeared in the "Dobrudjan" hoard. It is an electrum aspron struck at Adrianopolis, between 1092 and 1094. The hoards of Isaceea II and VIII offered us several new variants of the stamena of Manuel I (third coinage), Andronicus I and Isaac II.

³¹ D.M. Metcalf, RBN, 123, 1977, p. 117 suggested that too, based on the analysis of the quantity of silver contained. See also E. Oberländer-Târnoveanu, BSNR, 126–128, 1976–1980, p. 292 footnote no. 10.

³² Cf. E. Oberländer-Târnoveanu, BSNR, 126–128, 1976–1980, p. 266.

³³ *Ibidem*. More recently on the accounts of Cinnamus (ed. Aug. Meinecke, Bonn, 1836, p. 93–94) and on Choniates, (ed. Imm. Bekker, Bonn, 1935, p. 104), see: P. Diaconu, *Les Coumans au Bas Danube au XI^e – XII^e siècles*, Bucharest, 1978, p. 78–90. The author located the events in North-Central Bulgaria and Southern Wallachia.

³⁴ E. Oberländer-Târnoveanu, BSNR, 126–128, 1976–1980, p. 264.

³⁵ The last known attack of the Cumans during the reign of Manuel I was mentioned in 1159. P. Diaconu, *Les Coumans*... p. 90. It is obviously clear that the invasion in case couldn't be that one but another one, at a later date.

Other two hoards date from the periods 1185—1195 and 1195—1203. The discoveries being obviously part of the large group of the Balkan hoards buried on the occasion of the fights between the Byzantine armies and the Vlachs and Bulgarian insurgents (1185—1203). From the first level, there are the “Dobrudjan” hoard, those from Souvorovo and the “Vlașca” hoard. The different shares of the Isaac II’s coins might suggest a more shaded chronology of these finds. It is possible that the “Dobrudjan” and Souvorovo hoard would have been hidden in the first years of Isaac II’s reign, maybe in 1186³⁶, while the “Vlașca” hoard a bit later. In our opinion the coins deposited in the tomb of Souvorovo represent a part of the booty taken by the Cumans in the area South of the Danube, during the fights against the Byzantines.

We know only two hoards, Isaccea II and VIII, dating from the reign of Alexius III. In both cases, extremely few coins of this emperor can be found in the hoards. That might be due either to an early hidden, during the first years of his reign or to a reduction of the quantity of new coins, that penetrated into the Danube Mouths region as a consequence of the gradual disintegration of the Byzantine administrative and military system in the Balkans, during the reign of Alexius III. We are inclined to accept the latter explanation, combined with the phenomenon of a deliberate exclusion of the devaluated coins of Alexius III from hoarding³⁷.

The numismatic discoveries and, first of all, the hoards represent the most important historical source in revealing the final date of the Byzantine rule upon Dobrudja. The analysis of the monetary finds denied that Dobrudja would have passed under the control of Asenides since 1186³⁸. The number of the coin hoards from the 1185—1203 period is much smaller in Dobrudja than in the neighbouring areas of the North-Eastern Bulgaria or from the Balkans, in generally speaking³⁹. The distribution of the hoards indicates entirely different military and political evolution of the Asenides Kingdom between 1185 and 1204. During cca. 1185—1195, the hoards appear mostly in the Central area of the Balkan Mountains, in

³⁶ On the occasion of the coming back of Peter and Assen from their refuge, North of the Danube, with the help of the Cumans and Vlachs, in 1186, cf. Theodore Skutariotes, ed. C. Sathas, 7, Paris-Venice, 1894, p. 373.

³⁷ Among the single finds there can be also observed a sharp cut of the coins supply in Dobrudja during the reigns of Isaac II and Alexius III, cf. E. Oberlädner-Târnoveanu, *Dacia*, N.S., 23, 1979, p. 270—271. Nevertheless we can’t speak of an interruption of the coin supply towards the Danube Mouths region.

³⁸ That is the general opinion of the Bulgarian historians, see: D. Angelov, in *Istoriija na Bălgarija*, III, *Vtora Bălgarska dărzava*, Sofia, 1982, p. 119—125, especially 125. The Byzantine coin hoards in the Lower Danube area dating from the time of Alexius III have much in common with the similar hoards in North-Eastern Bulgaria, especially from the area of Varna.

³⁹ From the period 1185—1195 we know three coin hoards in North-Eastern Bulgaria: Smjadovo, Preslav I (Šumen district) and Vodiča (Varna district), see: Iv. Yordanov, *Moneti i monetno obrăštenie*, p. 151, no. 37, p. 200, no. 149 and p. 208, no. 165. In the period 1195—1203 there are also mentioned not less than seven hoards: Provadja, Varna, Manastir, Varna district hoard, (Varna district) Šumen I, Vurbiča (Šumen district), Draganovec (Tărgoviște district) see: Iv. Yordanov, *op. cit.*, p. 144, no. 21, p. 153, no. 45, p. 161 no. 63, p. 203, no. 156 and p. 225, no. 199.

The number of the hoards is even greater in Thracia, Macedonia and Thessaly, the most affected by the conflict. For the discoveries of these regions see M.F. Henny, *Coinage...*, p. 325—404, *passim*, J. Touratsoglou, *Balk. Studies*, 14, 1973, p. 131—157 *passim* and Iv. Yordanov, *op. cit.*, p. 122—227 *passim*.

the Thracian Plain and the Rhodopes. The area coincides with the main scene of the battles between the Byzantine army and the rebels. Later on, between cca. 1195 and 1204, the situation changed and the coin hoards in North-Eastern Bulgaria grow much in number, overcoming those hidden in the South⁴⁰. Most of them are concentrated in the region between Šumen and the Black Sea coast. The hoards from Isaceea are among the discoveries of this new horizon. Their more precise dating is assured by the fact that hoards from North-Eastern Bulgaria could be put in connection with the fights from 1200—1202, which preceded the conquest of Varna⁴¹. That might be a sign proving that till the end of the 12th century, Dobrudja suffered less from the fights between the imperial army and the rebels than those of the Balkans did and that it remained under Byzantine control, till the beginning of the 13th century, or at least until 1201—1202.

The coin hoards from the 12th century discovered North of the Danube were new and important testimonies that the Byzantine Empire had under its control some territories across the river. The hoard horizons I (1148), II (1170—1180) and III (1185—1195) cover both the areas situated North and South of the Danube. This perfect parallel between the chronology of the hoards from Dobrudja and those from the South and Eastern Wallachia and Southern Bessarabia finds its explanation in the fact that they all suffered the same consequences during the Cuman invasions. The common element in the life of this regions in the second half of the 12th century can't be the Byzantine rule. In the light of the numismatic vestiges we can conclude that the Byzantines have assured their control over certain territories across the river also after the reign of Manuel I, until 1185—1195 at least⁴². On the other side, the 1185—1195 period must be considered as the beginning of the expansion of the Cumans over the areas near the Danube and their transformation in direct attack bases against the Byzantines and later against the Latins⁴³.

The monetary finds are an important proof of the economic development of the Lower Danube region in the 12th century. Dobrudja offers most of the finds, which is normal if we take into consideration the fact that the region was part of the Byzantine Empire even since the end of the 10th century. The reurbanisation, the presence of many troops, the economic links with the other regions of the Empire, the introduction of the use of money in everyday life⁴⁴. Since the 11th century, the petty bronze coins often appear both in the large urban sites and small

⁴⁰ Iv. Yordanov also remarked this fact, without further comments, see *Moneti i monetno obrištenie*, p. 110—111.

⁴¹ Varna was conquered by the rebels only in March, 1202 cf. Choniates, p. 766—707 and P. Diaconu, *Les Coumans*, . . ., p. 118. In connection with this event could be put the hoards from: Varna, Manastir, Provadja and Varna district Hoard. It is interesting that no historical sources mention the conquest of Dristra-Durostolon (Silistra), one of the most important political and economic centers of the Byzantine Dobrudja.

⁴² On the Byzantine domination North the Danube in the 12th century see: P. Diaconu, *Les Coumans*, . . ., p. 97—107. There is also the bibliography of the problem. On the numismatic proves for a Byzantine control over the South and East Wallachia and Southern Bessarabia cf. E. Oberländer-Târnoveanu, BSNR, 126—128, 1976—1980, p. 266.

⁴³ In the second half of the 12th century the core of the Cumans power was situated in Southern Russia, cf. P. Diaconu, *Les Coumans*, p. 119.

⁴⁴ Cf. E. Oberländer-Târnoveanu, *Dacia*, N.S. 23, 1979, p. 265—286.

towns as much as in the rural areas. Therefore, the use of the petty billon coins on such a large scale during the 12th century is no more surprising. Despite the events of the epoch, the urbanisation and the monetary economy will remain for ever a characteristic feature of the mediaeval history of Dobroudja.

The monetary discoveries make evident the continuous extension of the coin use in the Romanian area South and East of the Carpathians in the 12th century. The finds in Wallachia, Oltenia, Moldavia and Bessarabia, either hoards or stray finds, consists mostly of common metal coins. That kind of coin was fit for the economic necessities of the everyday life, for modest economic exchanges. The economy of the nomadic tribes that came one after another to the Lower Danube area during the 12th and 13th centuries was an archaic one, based on stock breeding but, mostly, on the tributes in kind and labour conscriptions taken from the sedentary agrarian communities or on the war loots. The nomad warriors were attracted by the precious metal coins — gold, electrum or silver, which were either hoarded or melted and turned into jewels. The first that used and hoarded the Byzantine coin hoards discovered in the areas situated North of the Lower Danube was the autochthonous sedentary population, the Romanians⁴⁵. The extreme modesty of the North Danubian hoards, which do not contain more than ten to thirty pieces, that is, worth less than one hyperperon, proves once more their attribution.

The coin hoards clearly show the progress of the monetary economy and the commodity production in the Romanian society of the 12th—13th centuries. This progress becomes more important as it is accomplished under the conditions offered by an almost entirely rural economy. We don't know yet any vestiges of urban life in this epoch on the Northern side of the Danube⁴⁶. The map of the geographical distribution of the monetary finds from the 12th and 13th centuries let us envisage a process of gradual moving of the economic and political centers of the Romanian society. For instance, the hoards and single finds discovered in Wallachia and Oltenia were in greater number than the ones found in Moldavia and Bessarabia, a fact that obviously points to a higher development degree of the regions to the South of the Carpathians.

Anticipating the conclusions of a study in progress, even in Wallachia we can perceive a continuous displacement of the monetary finds concentration areas. In the 12th century the bulk of the discoveries are concentrated in the Eastern and Southern plain zones, in the so-called Bărăgan. Beginning with the '30 of the 13th century we notice an almost completely lack of monetary finds (both hoards and single finds) in the plain regions of Wallachia. At the same time, they become more and more

⁴⁵ The Southern Russian plain area, the core of "Cumania" in the 12th century, offered very few coin finds and showed a different type of currency. On the finds of this area see: V.V. Kropotkin, *Topografia kladok i nahodok vizantinskih monet na territorij S.S.S.R.*, Moscow, 1962, p. 21, no. 3, p. 27, no. 88, p. 29, no. 119, p. 33, no. 197, p. 35, no. 244, p. 37, no. 281 and 284 p. 48, no. 89 a. Most of the coins were in gold or electrum and found in tombs.

⁴⁶ M.D. Matci, *Quelques problèmes concernant les débuts de la vie urbaine médiévale dans les Pays roumains*, in *Vor- und Frühformen der europäischen Stadt im Mittelalter*, (Abhandlungen der Akademie der Wissenschaften in Göttingen, Phil.-Hist. Kl.), 84, 1973, p. 278 sqq.

frequent in Western Wallachia and especially in Oltenia. As for Moldavia and Bessarabia, the monetary finds from the 12th century concentrated almost entirely on the Southern half of the region, while during the first half of the 13th century the discoveries become more and more scarce. That new situation must be put into relation with the disturbances caused by the coming of the Cuman tribal groups. These events affected more the open field areas than the Western highland, afforested regions. In the Western areas the social-economic progress was carried on, leading to the creation of the several viable political centers which became the core of the future state of Wallachia.

POUR LOCALISER VICINA : HISTOIRE ET MILIEU GÉOGRAPHIQUE

MARCU BOTZAN

Une étude relativement récente, portant sur la paléohydrographie du coude du Danube au contact des trois provinces : la Dobrudja, la Moldavie et la Munténie, montre que les amples changements hydrographiques de cette zone sont entrelacés à d'importants faits historiques et comment les uns éclairent et expliquent les autres. Dans ce cadre, une nouvelle hypothèse sur la localisation de Vicina a été formulée¹. Mais, entre temps de nouvelles études sur la paléohydrographie du cours inférieur du Danube ont été effectuées et de nouvelles contributions à l'histoire de Vicina nous sont parvenues.

Une riche synthèse sur les sources historiques concernant Vicina a été publiée en 1935, par G.I. Brătianu², et en 1971, C.C. Giurescu³ publie une autre sur les hypothèses de l'emplacement de cette ville-portuaire médiévale. Les deux études possèdent d'amples bibliographies. Ultérieurement, d'autres travaux ont paru ; dans le cadre restreint de cet article, il ne sera possible de citer que les plus significatifs.

La première mention de Vicina date depuis 1086 et on la trouve dans l'« Alexiade » d'Anne Comnène⁴ : les Pétchéniègues passent dans l'Empire Byzantin, au sud du Danube, après une entente avec les dirigeants des lieux, Tatos, Sesthlav et Satza⁵, « l'un ayant en possession Drista/Silistra/, les autres Vitzina et autres ». Elaborée en 1154, la « Géographie » d'Edrisi mentionne Disina, une ville commerciale sur le Danube, en amont du Delta. Presque en même temps, vers 1160, aura lieu à Ditzina la défaite des berladniques autochtones.

L'épanouissement de Vicina se place entre la deuxième moitié du XIII^e siècle et les premières décennies du XIV^e. Épiscopat de Byzance sous Michael Paléologue, entre 1260—1280, elle devient sous son fils Andronic, siège métropolitain ; entre 1285 et 1359 on connaît six métropolitains de Vicina⁶. En 1359, sous la pression de l'occupation mongole, le dernier métropolitain, Hyacinthe, déplace son siège à Curtea de Argeş, dans la Valachie d'Alexandru Nicolae Basarab.

¹ M. Botzan, *Dalarea unor importante schimbări hidrografice la Colul Dunării*, « Hidrotehnica », 7, 1986 (214).

² G.I. Brătianu, *Recherches sur Vicinia et Cetatca Albă*. Bucarest, 1935

³ C.C. Giurescu, *Localizarea Viciniei și importanța acestui oraș pentru spațiul carpato-dunărean*, « Peuce », II, 1971 (257).

⁴ Anne Comnène, *Alexiadē*, 3 vol. Paris, 1937—1945.

⁵ Satza-Sacceca on le retrouve dans le turc Isacca, ainsi que Brăila en Ibraïla.

⁶ P.S. Năsturel, *Les fastes épiscopaux de la métropole de Vicina*, « Byz. Neugriechische Jahrb. », 21, 1976 (33).

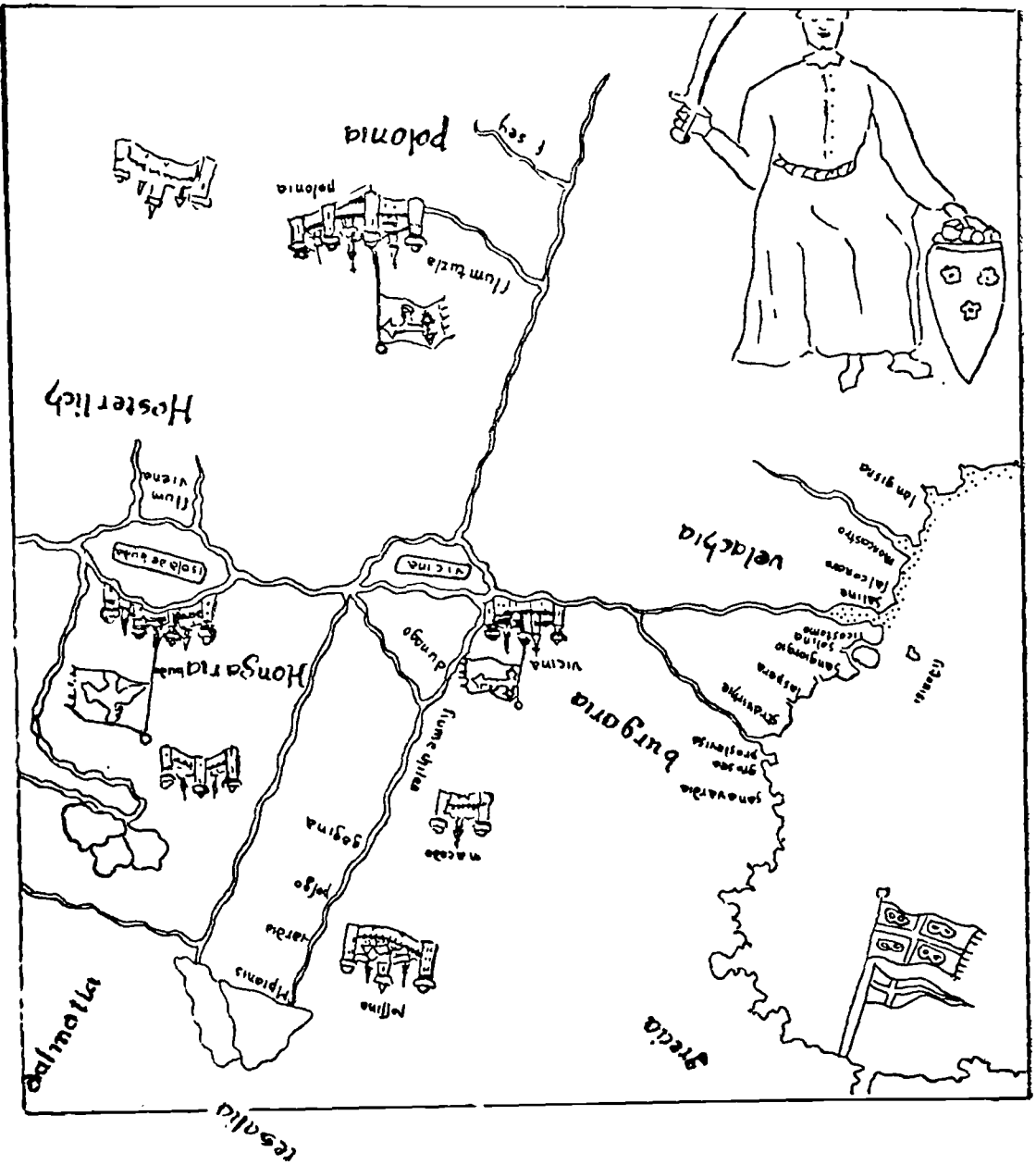


Fig. 2. Détail avec les bouches du Danube, le cours et ses affluents, dans le portulan de Conte Fredrucci (1497).

Pendant cette période, les marchands génois se trouvaient établis dans environ 20 localités de la Dobroudja, quelques-unes fortifiées et même administrées par leurs consuls. Les registres commerciaux inscrivaient à l'importation les pierres précieuses et les épices d'Orient, de même que les étoffes françaises et lombardes, et l'exportation consistait notamment en céréales, cire, miel, sel, vin, poisson ⁸.

Vers la fin du XIV^e siècle commence à se manifester un certain déclin de la vie économique de Vicina, plus sensible à partir de la première moitié du XV^e siècle. Les dernières mentions historiques datent du milieu de ce siècle, quand est signalée la présence de certains ex-citoyens de Vicina dans diverses villes de Crimée.



Sans répéter la synthèse de C.C. Giurescu de 1971, sur la localisation de Vicina, nous retiendrons le consensus pour un emplacement dans la zone Isaccea ; les arguments : c'est entre Măcin et Tulcea que l'on trouve les meilleures liaisons avec le nord du Danube et, plus loin avec la Baltique ; Isaccea-Cartal est un ancien nœud pour de telles liaisons ; le nom roumain Vicina d'origine romaine, dans une zone continuellement habitée par les Roumains.

À cette localisation, G.I. Brătianu avait déjà apporté en 1935 des importantes objections. Ainsi, il montre que dans des textes arabes datant de la première moitié du XIV^e siècle était mentionnée Isakdji, sur le Danube ; d'autre part, le nom Isaccea évoque le nom de Satza ou Saceea de l'Alexiade. Mais, dans le même passage de l'Alexiade (VI. XIV), Vicina est mentionnée séparément : donc il n'est pas possible d'identifier Vicina avec Isaccea, villes qui ont existé parallèlement sous des noms différents.

L'un des chercheurs qui s'était rallié à l'hypothèse de la localisation de Vicina à Isaccea, et plus probablement sur une île en face de la ville, est P.Ş. Năsturel. Mais celui-ci émet une proposition fort intéressante : il considère possible que Vicina ait été engloutie par le Danube, par suite d'un « abaissement » du terrain ⁹.

Nous verrons que le processus, de nature également tectonique et hydrologique, est bien plus complexe et il est surprenant que cette idée fertile n'ait pas été approfondie jusqu'à notre étude de l'an 1986. Sans avoir connu cet article, P.Ş. Năsturel renouvelle en 1987 sa proposition concernant l'opportunité de la recherche des vestiges de Vicina sous les alluvions du Danube, quelques part dans la zone du Delta ¹⁰.

Différemment du consensus conturé ces derniers temps pour la zone Isaccea, l'hypothèse P. Diaconu identifie Vicina avec la cité byzantine de l'île Păcniul lui Soare (20 km en aval de Siliştea) ; elle est fondée notamment sur le fait que la cité se trouve dans une île et sur la coïncidence de la chronologie des deux habitats ¹¹.

⁸ R. S. Ciobanu, *Aspecte ale civilizației portuare din Dobrogea la sfârșitul sec. XIII și în sec. XIV*, « Pontica », IH, 1970 (297).

⁹ P.Ş. Năsturel, *Așezarea orașului Vicina și fărâma de apus al Mării Negre în lumina unui portulan grec*, SC.IV, 1957 (295).

¹⁰ P.Ş. Năsturel, *Mais où donc localiser Vicina?*, « Byz. Forsch. », XII, 1987 (145).

¹¹ P. Diaconu, *Păcniul lui Soare-Vicina*, « Byzantinica », 8, Tessaloniki, 1976 (407).

En général on objecte sérieusement par la grande distance par rapport au littoral, ainsi que par l'absence des vestiges de caractère manifestement urbain. En plus, il y a des arguments spécifiques plaidant contre.

Un argument solide fut apporté par l'étude de I. Dumitriu-Snagov, qui a déterminé, à l'aide de deux cartes italiennes de la Renaissance (datées 1450 et 1508), la position de la ville de Vicina sur la rive droite du Danube, immédiatement en amont du début du Delta, et, plus loin en amont, noté « pe cui », un îlot fortifié¹².

Mais une preuve péremptoire à l'appui de l'hypothèse que Vicina devait se trouver immédiatement en amont du début du Delta sera apportée par P.Ş. Năsturel (dans son article de 1987, précité), où il analyse un contrat génois conclu en 18 octobre 1360 à Kilia. Par ce contrat, Georgio Gingenbo de Savona s'engageait changer à Péra une somme d'argent, après avoir passé avec son bateau par Vicina, où il devait charger du blé. Mais, tenant compte de la saison avancée, Vicina ne pouvait pas être trop loin de Kilia, en aucun cas à Păcuiu lui Soare.

Nous pouvons en faire le calcul suivant. Pour parcourir les plus que 350 km jusqu'à Păcuiu lui Soare, même le siècle passé un voyage sur le fleuve se comptait en semaines (3—5, dans le meilleur cas), pour un bateau à voiles. Par conséquent, on devait quitter le Delta, pour prendre la route de Péra, seulement à mi-décembre, ce qui doit forcément exclure la situation de Vicina tellement loin de Kilia. Dépasser la date de 1 novembre devenait déjà périlleux pour la navigation sur le Danube, et, d'autant plus, sur la Mer Noire.

Cela confirme aussi l'évidente inexactitude du chiffre de 200 milles, inscrit dans le portulan pisan, présenté par Elisaveta Todorova¹³, chiffre trop rond pour ne pas être suspect (cf. P.Ş. Năsturel, 1987).

Une preuve analogue, même si pas tellement précise, avait été apportée aussi par M. Balard¹⁴, fondé sur les actes notariaux du Génois Antonio di Ponzò, qui accompagnait une cargaison à Kilia, pendant le printemps de l'an 1360. Les actes confirment la distinction faite par O. Iliescu¹⁵ entre Licostomo et Kilia (la première, emplacée à l'embouchure du fleuve, sous la forme d'une citadelle, la Periprava de nos jours, la deuxième à 20 km en amont, un entrepôt commercial); et, en ce qui concerne Vicina, on peut conclure qu'il était un port aisément accessible de Kilia, dans le voisinage immédiat d'Isacceia. Il faut observer que si l'on cherche à vérifier où conduisent en amont sur le Danube les 200 milles partant de la bouche d'Aspera, il faut considérer le parcours par le « Grand M » sur le bras de Sulina (coupé après 1856), par les lacs de Crapina et par Dunărea Veche (Canal de Măcin); il semble que ni E. Todorova (art. cité), ni P. Diaconu (art. : *Iarăşi despre localizarea Vicinei* « Rev. Ist. », 12, 1980, 2311) n'ont procédé de cette manière. Dans ce portulan on a utilisé la mille vénitienne de 1,32 km, ainsi qu'il est démontré par les distances vérifiables du littoral ;

¹² I. Dumitriu-Snagov, *Borgiana V și Borgiana VIII două hărți italiene din Renaștere și localizarea Vicinei*, « Rev. Ist. », X, 1979 (1941).

¹³ O. Elisaveta Todorova, *More about Vicina and the west Black Sea coast*, « Et. Balkan », 3, 1977 (112).

¹⁴ M. Balard, *Notes sur les ports du Bas Danube en XIV^e siècle*, « Südöst. Forsch. », XXXVIII, 1979.

¹⁵ O. Iliescu, *Localizarea pechiului Licostomo*, « Rev. Ist. », 3, 1972 (435).

usqu'à Păcuiul lui Soare il y a 292 milles, jusqu'à Hirşova 215 (assez proche de l'indication du portulan « CC millara »). Mais les fouilles archéologiques et les faits et documents historiques ne permettent pas de localiser Vicina à Hirşova, ce qui démontre encore une fois l'inexactitude de l'indication « CC millara ». On doit remarquer, par contre, que jusqu'à Cotu Piscii, un peu en amont d'Isaccea, il y a 114 milles ; serait-elle CX l'indication originale ?



Les indications des portulans et des itinéraires médiévaux limitent l'aire de la localisation de la ville-portuaire Vicina sur le cours inférieur du Danube, la plupart entre son coude et le début du Delta. À l'heure actuelle il est hors de doute que non seulement le cours du Danube en amont du Delta portait le nom de « fleuve de Vicina », mais aussi chaque bras du Delta, ainsi que chaque bouche était « la bouche du fleuve de Vicina »¹⁶.

On doit remarquer que la zone du coude du Danube entre Brăila et Isaccea correspond au rendez-vous des voies de commerce, arrivant par terre et par eau de Munténie et de Transylvanie (avec prolongements vers l'occident de l'Europe), de Moldavie et Bessarabie (avec prolongements en Pologne, vers la Baltique et par le nord de la Mer Noire, vers l'Orient), de Dobroudja (avec prolongements en Bulgarie, Grèce et Asie Mineure).

Un autre fait remarquable pour cette zone : entre l'extinction de Dinogetia, dans la deuxième moitié du XII^e siècle et l'attestation historique de Brăila, au milieu du XIV^e siècle (et de Galaţi, au milieu du XV^e) se trouve parfaitement encadrée chronologiquement l'existence de Vicina ; la première mention vers la fin du XI^e siècle et les dernières au milieu du XV^e. De cette manière, la continuité d'un puissant centre commercial, représenté par une ville-port, est assurée dans le centre d'un nœud de communications et d'interférences économiques. Et enfin, une analyse plus approfondie de deux des portulans médiévaux, celui de Marino Sanudo le Vieux et celui de Conte Freducci, vont nous aider à approcher une solution correcte pour le problème de la localisation de Vicina, dans le cadre de la zone délimitée.

Le premier portulan se trouve dans l'annexe d'un ouvrage de l'an 1321, qui affirmait qu'il donne les éléments pour la reconquête du Pays Saint ; auteur, Marinus Sanutus de Venetis¹⁷. Ce portulan s'avère extraordinairement exact dans ses détails, ainsi que dans ses proportions, tant pour l'ensemble de la Mer Noire, qui pour les bouches du Danube.

Le détail de la figure 1 reproduit les bouches du Danube, marquées du Sud vers le Nord : Grossida (la bouche Buaz ou Yadu, maintenant colmatée), Straviqui (Portiţa), Sancti Georgy (Sf. Gheorghe), Aspera (par Gîrla Impuţita, cf. P.Ş. Năsturel, 1974, où peut-être un peu plus au sud, par la suite des lacs Puiuleţ-Puiu-Roşu), Sollina (Sulina), Licostomo (Kilia). On

¹⁶ Ainsi qu'il résulte du portulan grec de Leyda, analysé par P. S. Năsturel (*Le littoral roumain de la Mer Noire d'après le portulan grec de Leyde*, « Rev. Et. Roum. », XIII—XIV, 1974, 121) et du portulan pisan, étudié par E. Todorova (op. cité) ; G. I. Brătianu avait eu l'intuition de ce fait (art. posthume : *Deux études historiques*, « Rev. Et. Roum. », IX—X, 1965, 34).

¹⁷ J. Bongars, *Liber secretorum fidelium crucis super Terrae Sanctae recuperatione et conservatione*. Cuius auctor Marinus Sanutus, Hanoviae, 1611.

remarque ici la correctitude de la représentation du bras du Kilia, plus court à cette date par rapport aux autres bras, fait confirmé par les études récentes de paléohydrographie ¹⁸.

Toujours sous l'aspect des détails apparaissent ici les deux boucles du Grand M sur le bras de Sulina, le canal (roum. *gîrla*) navigable encore Litcov-Perevolovca qui unit le bras de Sulina à Sf. Gheorghe et même la minuscule île du nord de Razelm, Popina, où les oiseaux aquatiques font leur ponte. Compte tenu de son échelle réduite, sous cet aspect le portulan est tout à fait remarquable, ce qui nous détermine lui accorder une attention et une confiance exceptionnelle.

En amont de la ramification des bras du Danube, le Danube est indiqué comme « flumé d'vicina ul'de danubio » et immédiatement en amont d'un grand ensemble de lacs se trouve indiqué « vicina », sur le même alignement du fleuve ouest-est, donc avant le coude du Danube, qui n'est pas compris dans le portulan. Il est évident que si cet ensemble de lacs est celui de Crapina (Bălțile Crapinei), avec le contour desquelles il a une ressemblance frappante, alors Vicina n'a rien en commun avec Isaceea, qui se trouve en aval de Bălțile Crapinei.

À la différence du portulan de Marino Sanudo le Vieux, celui de Conte Freducci ¹⁹, donc l'un des derniers qui marquent encore Vicina, nous présente le cours du Danube jusqu'en Autriche, ayant bien marqués une série d'affluents sur sa droite, de même que le Prut sur sa gauche, descendant de Pologne vers le Sud et débouchant dans le Danube à son coude, en face d'une île notée « vicina » ²⁰. À côté, ayant des murs et des tours comme une grande ville, est dessinée Vicina ; elle est figurée à côté peut-être parce qu'elle ne peut pas être contenue dans le dessin réduit de l'île de la bouche du Prut qui port son nom (fig. 2).

On verra ci-dessous la signification que pouvaient avoir au Moyen Âge, pour le cours du Danube, les lacs de Crapina tels qu'ils se présentent dans le portulan de Marino Sanudo le Vieux et aussi la signification d'une grande île à l'embouchure du Prut, d'après Conte Freducci.

Dans notre étude de 1986 citée, concernant les importants changements hydrographiques du Coude du Danube, était démontrée la coïncidence des indications de certains portulans et d'autres documents avec les amples processus d'affaissement et de changements du lit du fleuve et aussi d'intenses alluvionnements, pour fonder l'hypothèse de la localisation des vestiges de Vicina dans cette zone.

Mais comment s'explique qu'une pareille ville-portuaire, avec de puissants murs et d'importants édifices urbains, ait pu disparaître dans le Coude du Danube, à la bouche du Prut, sans laisser des vestiges visibles, aptes à la faire aujourd'hui dépestable ? Il y a plusieurs facteurs qui concourent à une telle explication. En premier lieu il s'agit des processus géologiques d'affaissement du nord-est de la Plaine Roumaine (incluant aussi la zone de débouchement du Danube) et la transgression actuelle de la Mer Noire, qui se prolonge en amont sur le Bas Danube. Leurs effets cumulés signifient affaissement, simultané avec inondation et fort allu-

¹⁸ M. Botzan, *Originea și evoluția Deltei Dunării*, « Hidrotehnica », 12, 1987, (465).

¹⁹ Avec le portulan de Marino Sanudo le Vieux, il est reproduit dans le *Periplus* de A.E. Nordenskiöld, édité à New York en 1897.

²⁰ Le cadre dessiné autour du nom signifie par convention une île.

vionnement, en même temps que le déplacement vers le Nord et le Nord-Est des lits des cours d'eau de la zone.

Depuis le début du siècle, les géographes Em. de Martonne et G. Vilsan avaient mis en évidence la zone de subsidence du Bas Siret et le centre séismique suivant la ligne tectonique Focșani—Galați—Tulcea, ainsi que leurs effets sur l'évolution du cours du Bas Danube ²¹.

Ultérieurement, P. Coteț établit une liaison entre le système de failles du côté ouest de la Dobroudja, qui se prolongent vers l'intérieur de la Plaine Roumaine, et le pôle séismique de la ligne Focșani—Tulcea, indiquant, pour le processus d'affaissement qui se manifeste ici, un rythme de 1—3 mm/an ; comme une conséquence, il s'est produit la chute rapide du fond du Danube, notamment entre Hirșova et Brăila, sous l'aspect de vraies cataractes et l'alluvionnement intensif de la plaine basse, dans cette importante zone de subsidence ²².

On sait maintenant avec précision qu'aux mouvements néotectoniques de hausse des Carpates, du Plateau Moldave et de la Plate-forme Moesique (y compris le Plateau de la Dobroudja), correspond l'affaissement continu de la Plaine Roumaine de nord-est, y compris le Delta du Danube. Dans ces conditions, la large plaine du Siret inférieur, qui atteint jusqu'à 30 km (davantage que la plaine basse du Danube), a le niveau le plus bas de la Plaine Roumaine et les accumulations alluviales quaternaires du Delta dépassent 100 m en épaisseur ²³.

Une étude synthétique sur l'origine du cours du Bas Danube montre que immédiatement en aval de la bouche de l'Argeș, la grande profondeur du lac quaternaire (qui se retirait vers l'Est, à mesure de son colmatage avec alluvions) a conduit à une stagnation dans la formation et l'avancement du cours du fleuve, durant trois glaciations. Ce processus d'alluvionnement continue encore de nos jours, comme suite de la subsidence du nord-est de la Plaine Roumaine ²⁴.

Il est important de signaler également le caractère de „défilé” que présente, au Coude du Danube, la plaine basse du fleuve entre le Plateau de la Dobroudja et le Plateau Moldave, présentant une ouverture de moins de 7 km. Ces conditions, ajoutées au fait que le fleuve y décrit un coude vers le Nord, en face d'un large banc de sable sur sa rive droite, favorisent la formation, à cet endroit, après les hivers rigoureux, de barrages de glace (roun. *zăpoare*) : le site est connu par les hydrologues sous le nom de Cotu Piscii (fig. 3).

En ce qui concerne les variations récentes de niveau de la Mer Noire, transmises aussi dans le cours inférieur du Danube, on sait que, à partir du II^e siècle, il se produit une transgression qui a élevé de 4 m le niveau de la mer, pendant les derniers siècles. Plus lent au début, le processus s'est intensifié après le XVII^e siècle.

Ainsi, après une première phase entre le II^e et le XVII^e siècles, dominée dans le Delta par l'activité des bras Sf. Gheorghe et Kilia, le nom-

²¹ Em. de Martonne, *Sur les mouvements du sol et la formation des vallées en Valachie*, « C.R. Acad. Sc. Paris », CXXXII, 1901 (1141) ; G. Vilsan, *Cîmpia Română*, București, 1915.

²² P. Coteț, *Cîmpia Română*, București, 1976.

²³ Univ. București, Inst. Geogr., *Geografia României*, I. București, 1983.

²⁴ M. Botzan, *Cursul și terasele Dunării inferioare (probleme de origine și datare)* « Hidrotehnica », 11, 1987 (429).

bre de 7 bouches du fleuve dans l'antiquité a diminué à 6 bouches pendant le Moyen Âge. Après le XVII^e siècle, dans le nord du Delta, il s'est produit un développement rapide du bras de Kilia, avec son delta secondaire, et dans le Sud la clôture presque complète de l'antique golfe Halmyris sous la forme du lac Razelm, de sorte qu'il a résulté un delta à 4 bouches²⁵. Le développement spectaculaire du bras Kilia est mis en évidence par la comparaison du portulan de Marino Sanudo le Vieux, et même de la carte de Dimitrie Cantemir (début du XVIII^e siècle), avec la situation actuelle (voir fig. 1).

La transgression en cours conduit continuellement à la hausse du niveau du Bas Danube et à l'intensification des alluvionnements.

Au Coude du Danube ce processus, superposé à l'affaissement de la plaine basse, a déterminé le recouvrement des tertres (roum. *popine*) moins élevés, la multiplication des lacs (roum. *bălți*) et le déplacement du cours du fleuve vers l'Ouest, par le Nouveau Danube et vers le Nord sous le Plateau Moldave; ont été raccourcis ainsi les cours inférieurs du Siret et du Birlad, indépendants jusqu'au Moyen Âge²⁶, ainsi que celui du Prut. Leurs vieux lits abandonnés sont visibles aussi dans le schéma de la situation hydrographique actuelle (voir fig. 4).

On peut constater l'évolution de ces changements en comparant la carte de F. Fried, de 1828 et la carte militaire russe, de 1835²⁷, avec la situation actuelle.

Dans l'esquisse de la figure 4 on essaie de restituer schématiquement les vieux cours d'eau du Coude du Danube, en utilisant ces relevés cartographiques anciens, ainsi que les plus récents. On observe les changements succesifs des lits du Danube vers l'Ouest et vers le Nord, s'éloignant en étapes par rapport au Plateau de la Dobroudja; on voit aussi les lits anciens du Birlad, Siret et Prut.

Nous trouvons significatif le double débouchement du Prut, soit simultanément, soit alternativement, vers l'un des vieux cours du Danube plus proche du Plateau de la Dobroudja. Ces deux bras pouvaient former avec ce cours du Danube, une vaste unité en forme d'île, ayant une *ressemblance frappante* avec les indications du portulan de Conte Fredrecci.

En synthétisant et en corroborant ces changements hydrographiques du Coude du Danube avec les faits historiques, nous croyons pouvoir distinguer trois phases dans l'évolution hydrologique, d'âge historique, de cette zone.

Pendant l'antiquité (fig. 5), le Danube coulait par le Vieux Danube, en faisant le coude à Dinogetia, pour contourner l'extrémité de nord-ouest du Plateau de la Dobroudja, et continuant par le trajet des canaux actuels Lăținea et Gîrla Mare (fig. 6). Les cours du Birlad et du Siret avançaient dans la plaine basse vers Dinogetia; sur le Grindul Oalelor, banc de sable longeant le vieux cours du Siret, on a décelé la voie romaine qui liait le *castrum* de Barboși avec Dinogetia, empierrément surnommé au

²⁵ M. Botzan, *op. cit.*, 1987 (465).

²⁶ N. Antonovici, *L'identification d'un affluent inconnu scythique du Danube, le Tiarantos (le Birlad)*, Varsovie, 1938.

²⁷ F. Fried, *Carte de la Valachie et de la Moldavie, comprenant aussi la Bessarabie, la Transylvanie et la Bukovine*, Vienne, 1828 (BAR. II. 121); *karta teatra vojna v Evropu 1828—1829, 1835* (BAR.H. III.461).

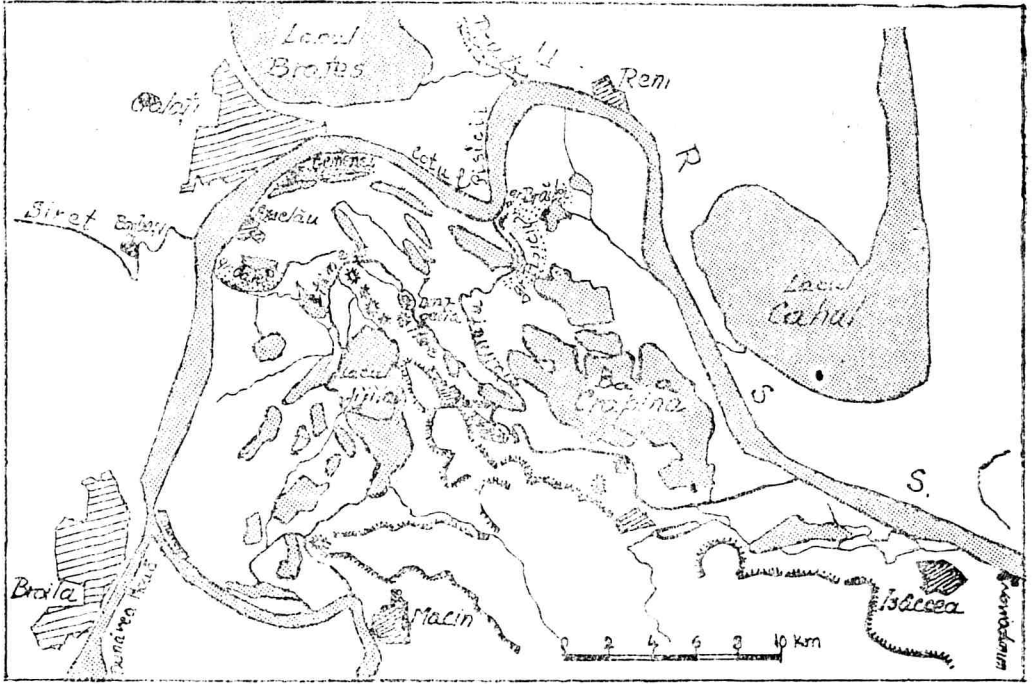


Fig. 3. Situation hydrographiques présente au Coude du Danube.

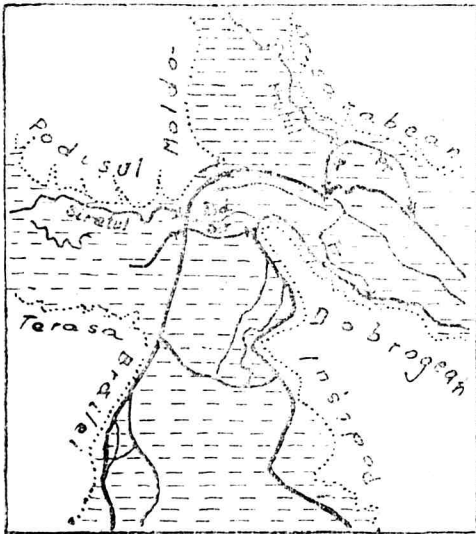


Fig. 4. Schéma des changements hydrographiques au Coude du Danube (Bd-Birlad, Sir-Siret, Pr-Prut).

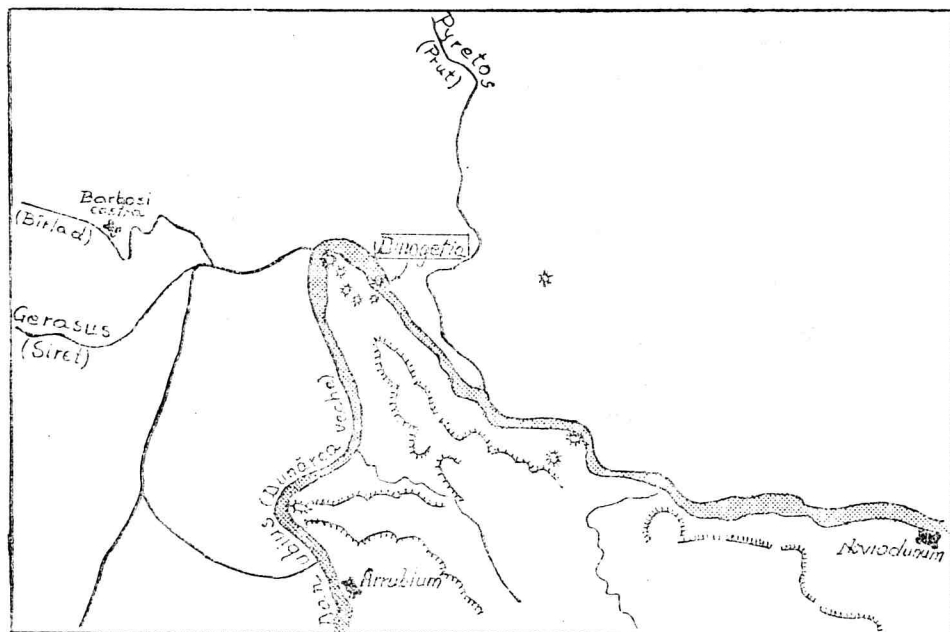


Fig. 5. Situation hydrographique au Coude du Danube dans l'antiquité (la phase Dinogetia).

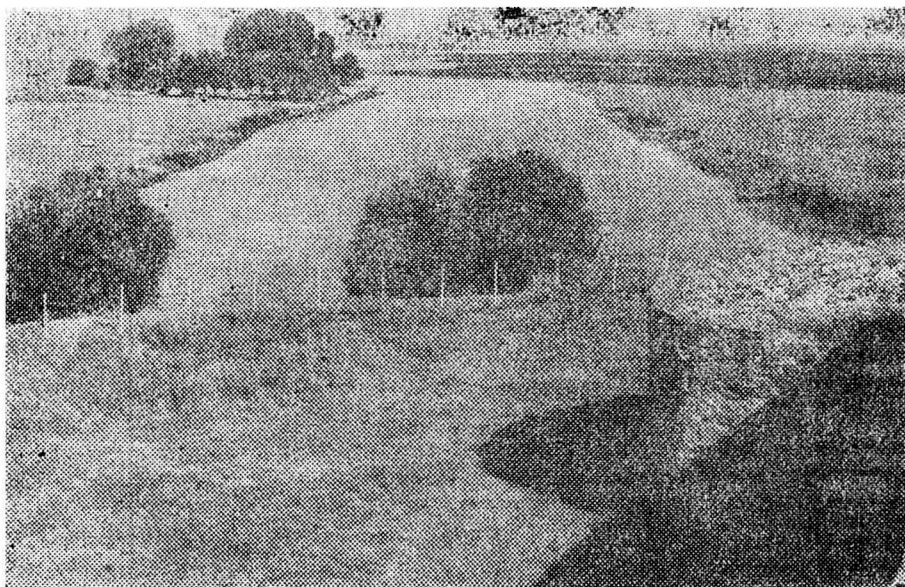


Fig. 6. Le canal Lătimea au nord-ouest du tertre de Dinogetia ; dans la plaine- basse inondable, vieux cours parallèles (août 1984).

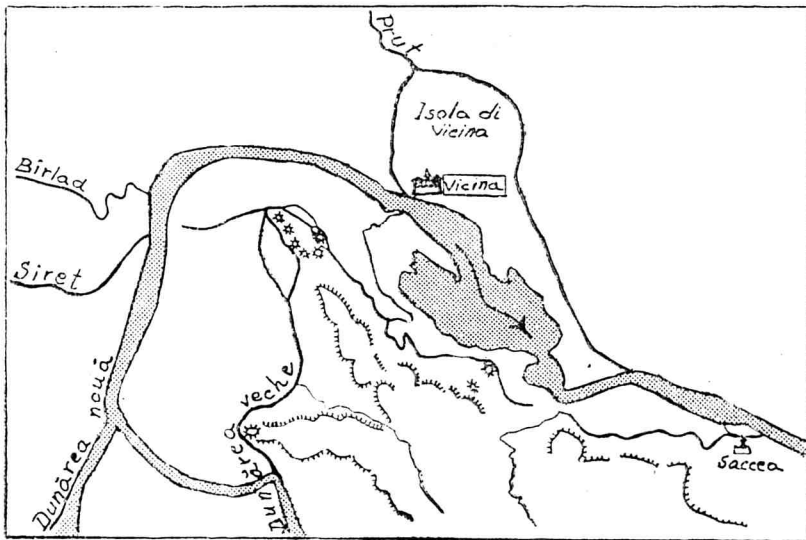


Fig. 7. Situation hydrographique au Coude du Danube au Moyen Âge (phase Vicina).

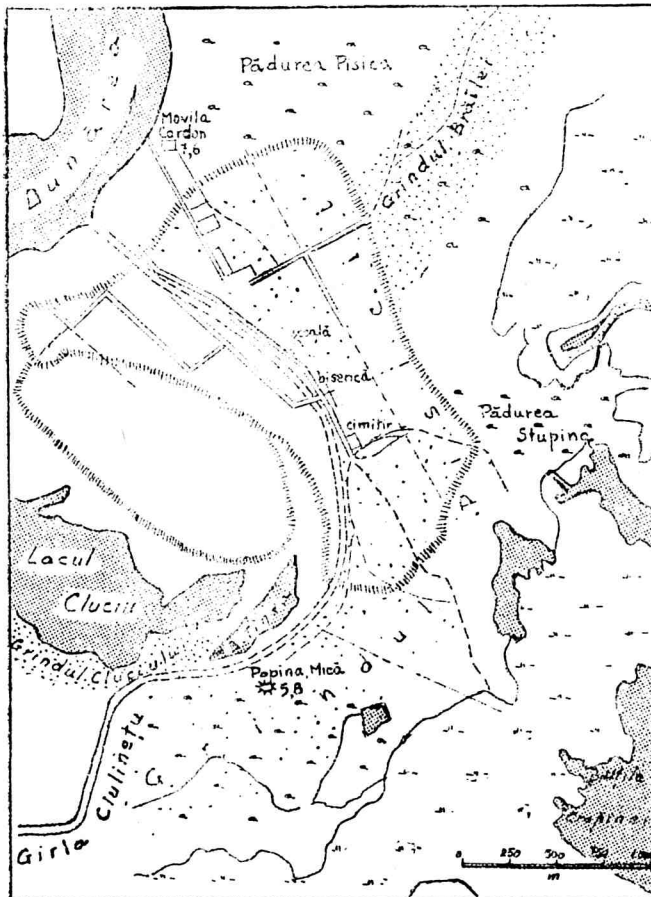


Fig. 8. Le village Grindu, endigué sur le banc de sable de Pisica, qui continue vers le Nord-Est avec Grindu Brăilei (d'après un relevé aérophoto de terrain métrique).

début du siècle « le Pont de Pierre »²⁸. Le Prut descendait vers le sud par le trajet actuel de la Gîrla Ciulineţul.

Au Moyen Âge (fig. 7), le Nouveau Danube devient le cours principal du fleuve ; à proximité de Brăila il reçoit le Siret et le Bîlad et forme le coude plus près de Galaţi, mais plus au sud qu'aujourd'hui. Puis, il reçoit le Prut (le vieux cours) et coule par le complexe des lacs de Crapina (comme dans le portulan de Marino Sanudo), pour rencontrer un deuxième cours du Prut (pareil au portulan de Conte Freducci).

Selon les indications de Marino Sanudo, Vicina se serait trouvée à l'entrée du complexe des lacs, probablement à la confluence du Prut (le vieux cours) avec le Danube, et les deux cours du Prut formaient avec le Danube l'île de Vicina figurant dans le portulan de Conte Freducci.

Aujourd'hui (voir fig. 3), le Danube se trouve près de Galaţi plus au Nord, et à Cotu Piscii le fleuve s'est dirigé vers le Nord, empruntant les deux cours médiévaux du Prut et revenant dans le cours médiéval du Danube en aval de Bălţile Crapinei. La formation du coude vers le Nord près du village de Pisica peut être due à un puissant barrage de glace, formé dans ce « défilé » et en face d'un grand banc de sable (*roum. grind.*) La situation a pu être aggravée à cause de l'existence de vestiges de Vicina, la dispersion des traces de l'énigmatique ville pouvant être expliquée par un cataclysme hydrologique.

Ce serait donc les changements hydrographiques survenus dans cette zone qui s'avèrent ainsi décisifs pour la fondation, l'épanouissement et la décadence successive de Dinogetia et de Vicina.

Toutes ces considérations nous déterminent à chercher les vestiges de Vicina avant tout à Cotu Piscii, sous quelques mètres de dépôts alluviaux dans le grand Grindu Piscii²⁹, sur lequel se trouve de nos jours le village Grindu (ex-Pisica) et d'où partait vers le Sud l'importante Gîrla Ciulineţul, encore navigable au siècle passé. Par l'endiguement du village, inondable bien que situé sur un banc de sable, on a coupé la liaison de ce canal avec le Danube (fig. 8).

En nous maintenant dans les limites des données réunies plus haut, un autre périmètre intéressant pourrait se trouver le long du Grindu Brăilei, notamment à l'endroit où celui-ci part de Grindu Piscii.

Grâce à ces considérations interdisciplinaires, même si on n'a pas effectivement résolu le problème de la localisation de Vicina, nous espérons avoir réussi à faciliter l'aboutissement à une solution réelle.

²⁸ P. Polonic, Arhiva (mss. 7, cahier 11 BAR)

²⁹ Dans un forage pour études géotechniques, effectué en novembre 1984 par l'ing. V. Dron, sur le « grind », 20 m à l'est de l'église du village, on a trouvé, à 7 m de profondeur, des fragments de bitume, l'un adhérent à un copcau de bois de sapin ; le bitume avait été appliqué sur le corps d'une embarcation ; c'est la preuve du puissant alluvionnement de la zone.

ВИЗАНТИЙСКАЯ ЗОЛОТАЯ ИКОНА ТРОННОЙ БОГОМАТЕРИ

ВАСИЛИЙ ПУЦЦО
(Калуга)

В науке предрассудки иногда обладают удивительной живучестью. До сих пор далеко не все историки византийского искусства готовы признать, что черты нового стиля, определяющего произведения эпохи Палеологов, свойственны уже продукции константинопольских мастеров рубежа XII-XIII веков. Миниатюрная золотая икона, широко известная в литературе как памятник византийской торевтики XIII века, как нам представляется, дает повод вернуться к решению этой проблемы. Это тем более существенно, что икону, ныне хранящуюся в Государственном Эрмитаже в Ленинграде (рис. 1, 2), принято рассматривать в качестве классического образца раннепалеологовского стиля¹. Между тем, насколько мы осведомлены, никто не представил в существующей литературе детального разбора указанного уникального памятника, и таким образом предлагаемая дата изготовления иконы фактически остается не аргументированной. Указание В. И. Лазарева на популярность иконографической схемы этого изображения Богоматери в XIII веке² еще не предопределяет уточнение датировки, хотя бы уже потому, что эта схема известна по эмали переносного алтаря работы мастера Эйльберта в Вельфеншатце в Гильдесгейме, датируемой около 1155 года³. Что же представляет собою интересующая нас икона и какое место она должна занять в истории византийской пластики?

¹ А. В. Банк. Византийское искусство в собраниях Советского Союза. Ленинград-Москва 1966, илл. 247—248, с. 321; она же. L'art byzantin dans les musées de l'Union Soviétique. Léningrad 1977, fig. 259—260, p. 320; она же. Прикладное искусство. В кн.: История Византии, т. 3. Москва 1967, с. 298, илл. на с. 297; она же. Черты палеологовского стиля в византийском художественном металле. В кн.: Византия, южные славяне и древняя Русь, Западная Европа. Искусство и культура. Сборник статей в честь В. И. Лазарева. Москва 1973, с. 156—157; она же. Взаимопроникновение мотивов в прикладном искусстве XI—XV веков. В сб.: Древнерусское искусство. Проблемы и атрибуции. Москва 1977, с. 78; Искусство Византии в собраниях СССР. Каталог выставки, вып. 3. Москва 1977, № 908.; А. В. Банк. Прикладное искусство Византии IX—XII вв. Очерки. Москва 1978, с. 152.

² В. И. Лазарев. Этюды по иконографии Богоматери. В его кн.: Византийская живопись. Москва 1971, с. 284, илл. на с. 287/работа впервые опубликована на английском языке в 1938 году/.

³ Там же, с. 282, илл. на с. 287.

Икона прежде находилась в собрании Н. П. Лихачева, который впервые ее опубликовал, не уточняя материал и датировку⁴. В. Н. Лазарев, относя произведение к XIII веку, сослался на характерность иконографического типа для этого времени, но для позы Христа, однако, привел в качестве типологической параллели изображение на миниатюре хранящегося в Ватиканской библиотеке кодекса второй четверти XII века Гомиллий Иакова Кокиновафского (греч. 1162)⁵. В работах А. В. Банк икона стала фигурировать как раннепалеологовское произведение. А. В. Банк справедливо указала на то обстоятельство, что процветший крест на оборотной стороне и начертание надписи связывают памятник с произведениями XI—XII веков. Вместе с тем, она отметила эмоциональную трактовку фигур, в известной мере объемную их передачу, своеобразное по южнице трона Богоматери, поставленного под углом, повороты фигур пророков, отступление от плоскостности в их изображении, а также индивидуализацию как обычные для искусства эпохи Палеологов. Из контекста статьи, в которой приведены эти наблюдения, можно заметить, что внимание прежде всего акцентировано на тех деталях, которые препятствуют отнесению иконы к более позднему времени⁶. Вопрос о правомерности сопоставления памятника с более ранними произведениями даже не ставится. Действительно ли икона входит в группу палеологовских произведений торовитики или ей присущи черты иконографии и стиля, которые препятствуют ее включению в их ряд? Попытаемся разобраться путем детального анализа этой иконы, поступившей в составе собрания Н. П. Лихачева в Русский музей, а с 1930 года хранящейся в Эрмитаже⁷.

Икона, как было уже сказано, небольших размеров (8, 3 × 6,6 см). На деревянную основу со всех сторон наложены золотые пластины с чеканными изображениями; сверху на шарнире укреплено ушко в виде многогранной бусины, украшенное камнем. В центральной части в углублении под аркой, опирающейся на витые колонки, представленная сидящая на троне Богоматерь с младенцем, в иконографическом типе „Умиление“, с обычными греческими монограммами. Поля украшены десятью круглыми медальонами с Этимасией, а также погрудными изображениями двух архангелов, четырех пророков и троих святых воинов; пространство между медальонами заполнено чеканным растительным орнаментом с мотивом крина; вокруг средника и по краям иконы тонкий жгут; отделенное очертанием арки пространство верхних углов средника заполнено трилистниками. Медальоны с Этимасией (вверху) и святым воином (внизу), а также крины на боковых частях обрамления ныне закрывают несоразмерно большие камни в кастах с четырьмя крапанами и плотно сдвинутыми, расположенными вертикально полыми колечками

⁴ Н. П. Лихачев. Историческое значение итало-греческой живописи. Изображения Богоматери в произведениях итало-греческих иконописцев и их влияние на композиции некоторых прославленных русских икон. С.-Петербург 1911, с. 153, рис. 355.

⁵ В. Н. Лазарев. Этюды по иконографии Богоматери, с. 318, илл. на с. 287.

⁶ А. В. Банк. Черты палеологовского стиля в византийском художественном металле, с. 156.

⁷ Инв. №. о 840. На оборотной стороне иконы четыре новых гвоздя, частично препятствующих прочтению текста на обрамлении; два сквозных отверстия от гвоздей; два камня выщерблены.

(рис. 1). По заключению Ю. Д. Аксентона, эти оправы камней выполнены в начале XI века в той же мастерской, из которой вышел золотой оклад Евангелия Успенского собора в Москве⁸. На оборотной стороне иконы изображение процветшего креста с крупными чеканными монограммами; обрамление заполнено греческим текстом гимна, прославляющего Богоматерь (ΘΩΝ ΒΡΕΦΩ ΠΛΑΣΤΗΝ...), в пятнадцать строк (рис. 2). Оформление лицевой и оборотной сторон иконы по своему характеру является столь различным, что на первый взгляд может показаться разновременным. Однако это не так: в обоих случаях можно ясно видеть признаки индивидуальной манеры исполнения, и, следовательно, разнотипность следует рассматривать в качестве признака переломной эпохи.

Оформление оборотной стороны иконы может быть сближено с ранними образцами. В частности тип процветшего креста сопоставим с чеканным на датируемом началом XI века реликварии св. Димитрия в соборной ризнице Гальберштадта⁹. Графические формы букв и прием расположения текста на обрамлении в значительной мере соответствуют хранящемуся в Лувре реликварии конца XII века с изображением Жен у гроба¹⁰. Следует отметить, что аналогичная форма заполнения текстом обрамления может быть указана также на датируемой XII веком „Филофеевской“ ставропекте, хранящейся с 1354 года в Москве¹¹, и на произведениях византийской живописи, одним из которых является находящаяся в монастыре св. Екатерины на Синае, с изображением Богоматери Великой Панагии в сопровождении пророка Моисея и иерусалимского патриарха Евфимия (1105—1112)¹². Для произведений византийского искусства эпохи Палеологов этот прием заполнения обрамления иконы текстом, играющим в данном случае также декоративную роль, не является типичным. Украшенный эмалью оклад, покрывающий икону Богоматери в соборе Фрейзинга, относимый к середине XIII века, имеет иной характер заполнения полей текстами, начертания букв которых отличаются более поздними эпиграфическими признаками по сравнению с надписью на оборотной стороне золотой иконы в Эрмитаже¹³. Таким образом, характер оформления оборотной стороны этого византийского

⁸ Ю. Д. Аксентон. „Дорогие камни“ в культуре древней Руси /по памятникам искусства и литературы XI—XV вв./ Москва 1974 /автореферат канд. дис./, с. 12—13; он же. Способы оформления вставок из драгоценных камней по памятникам ювелирного искусства древней Руси XI—XVII вв. — Сборник трудов Всесоюзного научно-исследовательского и проектно-конструкторского института ювелирной промышленности, вып. 3. Ленинград 1973, с. 130. Об окладе см.: Т. Ухова, Л. Писарская. Лицевая рукопись Успенского собора. Евангелие начала XV века из Успенского собора Московского Кремля. Ленинград 1969 /публикация одного памятника, вып. 2/.

⁹ Byzantinische Kostbarkeiten aus Museen, Kirchenschätzen und Bibliotheken der DDR. Spätantike-Byzanz-Christlicher Osten. Ausstellung im Bode-Museum. Berlin 1977, № 110.

¹⁰ D. Talbot. Rice. The Art of Byzantium. London 1959, p. 329, pl. 167; S. Radojčić. Zur Geschichte des silbergetriebenen Relief in der byzantinischen Kunst. In: Tortulae. Studien zu altchristlichen und byzantinischen Monumenten. Rom-Freiburg-Wien 1966, S. 237.

¹¹ Искусство Византии в собраниях СССР. Каталог выставки, вып. 2, №. 549.

¹² G. et M. Sotiriou. Icones du Mont Sinai. Athènes, t. I, 1956, fig. 158; t. II, 1958, p. 138—139.

¹³ A. Grabar. Les revêtements en or et en argent des icônes byzantines du Moyen Age. Venise 1975 (Bibliothèque de l'Institut hellénique d'études byzantines et post-byzantines de Venise, N 7), p. 41—43, fig. 39 (N 16).

памятника, хранящегося в Ленинграде, указывает на время выполнения не позднее первой половины XIII. Если это действительно так, то отнесение иконы к числу палеологовских произведений тореветики надо признать ошибочным. Однако не будем спешить с выводами и перейдем к анализу лицевой стороны иконы, на которой находятся изображения.

Изображение тронной Богородицы с младенцем представляет вариант Елеусы (Умиления), особенностью которого является то, что младенец показан сидящим на левой руке Богородицы (рис. 1). Если из приведенных В. Н. Лазаревым примеров исключить случаи с изображением стоящего младенца, тянущегося к щеке матери, то можно заметить, что они хронологически ограничены концом XI — началом XIII веков¹⁴. Среди иконографически сходных памятников наиболее сопоставимы с золотой иконой три, а именно: уже упомянутая эмаль работы мастера Эйльберта (около 1155 года), сицилийская миниатюра (рис. 9), украшающая выполненный около 1200 года Сакраментарий в Национальной библиотеке в Мадриде (Ms. 52, fol. 80)¹⁵, а также миниатюра византийской Псалтири XIII века в Гос. Музее в Берлине (78 А 9)¹⁶. Эмаль мастера Эйльберта, при всех отличиях в деталях, сходна по пропорциям и принципам компановки. Сицилийская миниатюра мадридского кодекса отличается изысканными пропорциями. Фигура тронной Богородицы с младенцем, восседающей на массивном троне, красиво выделяется на золотом фоне. Характер арочного обрамления, с витыми колонками и пластично трактованными капителями и орнаментикой арки не исключает вероятности видеть в миниатюре воспроизведение настенной мозаики может быть украшавшей один из алтарных столбов византийского храма. По сравнению с золотой рельефной иконой миниатюра выдается тщательной детализацией. Однако эта черта не говорит о том, что известные нам произведения восходят к различным источникам. Вряд ли можно указать в византийском искусстве иконографически абсолютно тождественные изображения. В данном же случае мы сопоставляем памятник византийской тореветики миниатюрных размеров с лицевой латинской рукописью. Не больше сходства в деталях обнаруживает и маргинальная миниатюра греческой Псалтири XIII века в Берлине, с частично осыпавшимся изображением тронной Богородицы с младенцем, интересным в данном случае благодаря изображению трона, несколько напоминающего своим ракурсом чеканенный на золотой иконе.

Есть в изображении тронной Богородицы с младенцем на золотой иконе в Эрмитаже одна иконографическая деталь, насколько нам известно, не останавливавшая на себе внимания. Это покрывающий голову Богородицы поверх мафория плат, орнаментированный конец которого свешивается с правого плеча. Характер складок не позволяет видеть здесь своеобразно переданный мафорий: даже в миниатюрном золотом рельефе ювелир сумел воспроизвести фактуру плотной ткани, не облегавшей голову, но свободно ниспадающей, покрывая плечо. Ука-

¹⁴ В. Н. Лазарев. Этюды по иконографии Богородицы, с. 284—290.

¹⁵ H. Buchthal. A School of Miniature Painting in Norman Sicily. In: Late Classical and Mediaeval Studies in Honor of A. M. Friend, Jr. Princeton 1955, p. 316—318; V. Pace. Untersuchungen zur sizilianischen Buchmalerei. In: Die Zeit der Staufer. Geschichte-Kunst-Kultur-Bd. V. Stuttgart 1977, S. 347, Abb. 339.

¹⁶ Byzantine Art—An European Art. 2-nd Ed. Athens 1964, N 286.

занная деталь известна по немногочисленным византийским и русским памятникам рубежа XII—XIII веков, иконография которых отмечена определенными окцидентальными тенденциями, а некоторые из них даже вышли из византийских мастерских, обслуживавших крестоносцев¹⁷. Этот плат, в несколько видоизмененной форме, затем встречается в иконографии Мадонны в живописи итальянского дученто. Своеобразно переданный трон в золотом рельефе не находит полноценных аналогий в византийском искусстве. Элементы линейной перспективы в трактовке трона в резбе камен из кровавой ящмы с изображением Христа, украшающей французский реликварий конца XII века в виде архидиакона Стефана¹⁸ (рис. 6), вместе с другими элементами дали основание Г. Вентцелю предположить в указанном произведении глиптики западноевропейское подражание византийскому образцу¹⁹. Изображение тронной Богоматери с младенцем на золотой иконе в Эрмитаже сходно с фигурой Христа на этой камее по пропорциям, плотности компановки и по характеру рельефа. Если по отношению к этому памятнику применить те же методы атрибуции, которыми было отвергнуто традиционное определение камен эрмитажного реликвария как византийской, следует усомниться также в справедливости существующего определения иконы, о которой идет речь.

В десяти маленьких круглых медальонах на обрамлении золотой иконы, как мы отметили, представлены Этимаспя, а также погрудные изображения архангелов, пророков и святых воинов. Изображение Этимасии с поклоняющимися ей архангелами встречается на обрамлениях византийских окладов икон палеологовского времени, однако на четырехугольных пластинках²⁰, а не в медальонах, как это можно видеть на хранящейся в Эрмитаже ставроптеке XII века²¹. Отмеченное А. В. Банк положение фигур пророков, обращенных к центру, в отличие от фронтальных изображений святых воинов, говорит об их тематической к композиционной связи с тронной Богоматерью с младенцем. Эта тема, представленная романскими фресками конца первой четверти XIII века в апсиде Сан Сильвестро в Тиволи, где пророки с раскрытыми свитками в руках в процессии с двух сторон приближаются к тронной Богоматери²², получает распространение уже в византийском искусстве рубежа XII—XIII веков. Наиболее ранним примером данной иконографической темы Богоматери и Христа в окружении пророков является датированная кон-

¹⁷ K. Weitzmann. Icon Painting in the Crusader Kingdom. — *Dumbarton Oaks Papers*, XX, 1966, p. 66—67, fig. 34; B. Dab-Kalinowska. Krakowska ikona mozaikowa. — *Biuletin historii sztuki*, XXXV, 1973, s. 115—124; W. Pucko. O tendencjach zachodnich w malarstwie Rusi XII—XIII w. — *Biuletin historii sztuki*, XLI, 1979, s. 333—334, il. 2—6.

¹⁸ Э. А. Лапковская. Прикладное искусство средних веков в Государственном Эрмитаже. Изделия из металла. Москва 1971, с. 26, табл. 56.

¹⁹ H. Wentzel. Datierbare und datierbare byzantinische Kameen. In: *Festschrift Fr. Winkler*. Berlin 1959, S. 17—18; ср.: А. В. Банк. Прикладное искусство Византии IX—XII вв., с. 124. Попутно замечу, что проф. Г. Вентцель не был окончательно уверен в том, что каменная является византийской, и это он особенно подчеркнул в письме ко мне, присланном в 1969 году.

²⁰ A. Grabar. *Les revêtements*, fig. 43, 60 (NN 18, 23).

²¹ Искусство Византии в собраниях СССР. Каталог выставки, вып. 2, №. 548

²² O. Demus. *Romanische Wandmalerei*. München 1968, S. 55, 124—125, Abb. 50—52.



Рис. 1. Икона с изображением тронной Богородицы, золото. Лицевая сторона. Ленинград, Гос. Эрмитаж.



Рис. 2. Икона с изображением тронной Богородицы, золото. Обратная сторона. Ленинград, Гос. Эрмитаж.

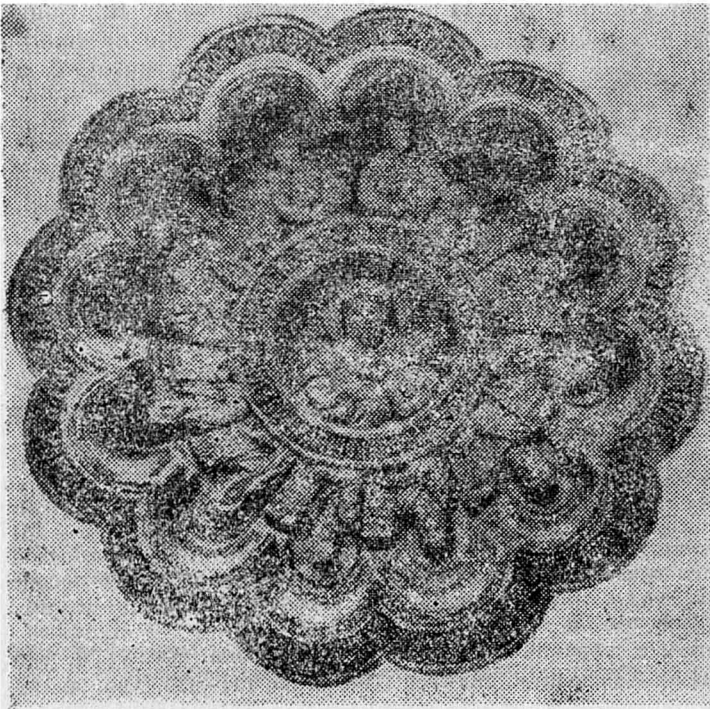


Рис. 3. Артосная панагия стеатит. Афон, монастырь св. Пантелеймона.



Рис. 4. Икона Уверения Фомы, стеатит. Варшава, Национальный музей.



Рис. 5. Икона с изображением тронного Христа-Пантократора, бронза. Ленинград, Гос. Эрмитаж.

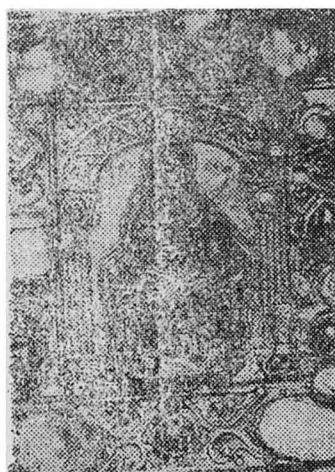


Рис. 6. Камень с изображением тронного Христа-Пантократора, яшма (принадлежность реликвария). Ленинград, Гос. Эрмитаж.

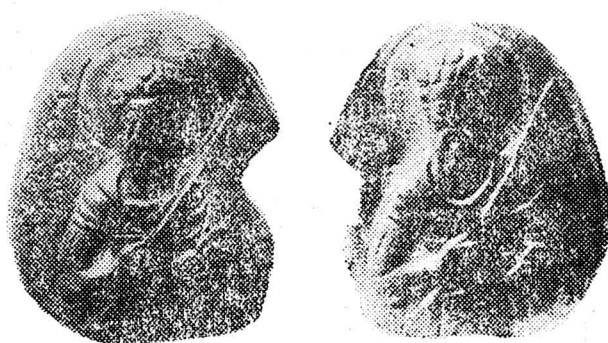


Рис. 7. Камень с изображениями свв. Феодора Стратилата и Феодора Тирона, яшма. Из собрания Б. И. и В. Н. Хаенко (место-нахождение неизвестно).

цом XII века икона в монастыре св. Екатерины на Синае²³. Рубежом XII—XIII веков датируется тематически сходная икона иного иконографического извода в Гос. Эрмитаже²⁴. Однако лучшим свидетельством о популярности этой темы в искусстве Константинополя около 1200 года служит хранящаяся в афонском монастыре св. Пантелеймона артосная панагия с упоминанием в обрамляющей центральной медальон надписи имени императора Алексея Комнина Ангела (1195—1204)²⁵. Иконография



Рис. 8. Оклад с изображением Христа во славе, серебро. Венеция, Сан Марко.

²³ G. et M. Sotiriou. *Icones du Mont Sinai*, t. I, fig. 54—55; t. II, p. 73—75; S. Der Nersessian. *Program and Iconography of the Parecclesion*. In: *The Kariye Djami*, vol. 4. *Studies in the Art of the Kariye Djami and Its Intellectual Background*. Princeton 1975, p. 313, fig. 1.

²⁴ Искусство Византии в собраниях СССР. Каталог выставки, вып. 3, № 883.

²⁵ Д. Айналлов. Византийские памятники Афона, III. Артосница Пантелеймоновского монастыря. — *Византийский временник*, VI, 1899, с. 73—75, табл. X; Н. П. Кондаков. *Памятники христианского искусства на Афоне*. С.-Петербург 1902, с. 222—225; Н. Малицкий. Панагияр Афонского монастыря Русик (св. Пантелеймона). В кн.: *Сборник статей в честь С. А. Жебелева*. Ленинград 1926, с. 596—602 (ГБЛ, машинописный экз.).

и стиль этого произведения позднекомниновской пластики настолько мало соответствуют сложившимся представлениям (рис. 3), что даже такой серьезный исследователь византийского искусства как Н. В. Малицкий в свое время решительно заявил о невозможности датировать пацагиар ранее, чем XV веком²⁶. В данном случае пацагиар интересен еще и тем, что позы пророков со свитками встречаются и весьма близкие изображениям на обрамлении золотой иконы, и еже динамичные, а обра-



Рис. 9. Миниатюра с изображением тронной Богоматери в Сакраментарии. Мадрид, Национальная библиотека.

мляющие круглый медальон и чашечку пацагиара надписи функционально и эпиграфически близки заполняющей обрамление на оборотной стороне рассматриваемого памятника.

Изображения святых воинов в медальонах, размещенных в нижней части обрамления золотой иконы в Эрмитаже, иконографическими чертами ничем принципиально не отличаются от известных по византийским

²⁶ Там же, с. 599, 601—602.

произведениям пластики XII века. Это, в частности, касается полу-фигуры св. Феодора в медальоне слева, которая сопоставима с двусторонней камеей на яшме, хранившейся в киевском собрании Б. И. и В. Н. Ханенко²⁷ (рис. 7), и правого медальона с бюстом св. Димитрия, типологически сопоставимого с византийской бронзовой иконой XII века, представляющей св. Георгия, из монастыря Раковац²⁸. В последнем изделии, хранящемся в Новом Саде, следует отметить также сходную форму щита. Поскольку камни закрывают медальоны с Этимастей и бюстом третьего святого воина (св. Георгия?), мы можем основывать свои заключения лишь с учетом изображений архангелов, пророков Иезекииля и Исаии (слева), Давида и Даниила (справа), а также свв. Феодора и Димитрия. Ни одно из них не дает оснований говорить о принадлежности иконы к числу произведений византийской металлопластики эпохи Палеологов. Заполняющий пространство между медальонами орнамент с мотивом крина инспирирован декором византийских рукописей XI—XII веков и не находит аналогий в орнаментике окладов палеологовских икон, сводку которых дает посвященная им книга А. Н. Грабара²⁹.

Привлеченные нами для сопоставления с золотой иконой тронной Богоматери памятники византийской пластики конца XII—начала XIII веков большей частью дают не только иконографические, но и стилистические параллели, хотя и не несут в каждом случае соединения всех признаков, которые своеобразно сочетались в изучаемом произведении торевтики. Своим общим характером стиля, и прежде всего свойствами рельефа, икона довольно близко напоминает камеею с изображением тронного Христа, являющуюся принадлежностью эрмитажного реликвария французского происхождения (рис. 6). В частности, сходными являются выделение головы и рук, трактовка складок одежд. Хранившаяся прежде в Киеве двусторонняя камеея с поясными изображениями свв. Феодора Стратилата и Феодора Тирона (рис. 7), а также относительно точно датированная двусторонняя камеея с изображениями Иоанна Предтечи и св. Георгия с колониопреклоненным Алексеем Дукой (Мурауфлом), в венецианском собрании Чини (около 1200 года)³⁰, свидетельствуют о том, что в первых двух случаях нашли отражение общие тенденции, показательные для определенного этапа в развитии византийской пластики. Афонский панагиар с именем Алексея Комнина Ангела (рис. 3), несмотря на необычность своих художественных форм, говорит в подтверждение этого же тезиса.

Произведения византийской пластики рубежа XII—XIII веков обладают стилистическими признаками, которые, с большей или меньшей определенностью, позволяют их отграничить от более ранних памятников. Свободное расположение фигур на плоскости уступает место более плотной компоновке: фигуры и композиции кажутся с трудом

²⁷ W. Putzko. Die zweiseitige Kamee in der Walters Art Gallery in Baltimore. In: Beiträge zur Kunst des Mittelalters. Festschrift für H. Wentzel. Berlin 1974, S. 179, Abb. 4.

²⁸ Народни музеј. Средњо вековна уметност у Србији. Београд 1969, № 16.

²⁹ A. Grabar. Les revêtements, fig. 18, 30, 31, 32, 37, 38, 42—65, 79, 87, 89, 98, 99, 101.

³⁰ H. Wentzel. Datierbare und datierbare byzantinische Kameen, S. 10—12, Abb. 2—3; id. Die byzantinischen Kameen in Kassel. Zur Problematik der Datierung byzantinischer Kameen. In: Museion. Studien aus Kunst und Geschichte für O. H. Förster. Köln 1960, S. 91 f., Abb. 91, 92.

вписанными в отведенное для них пространство. Это свойство не только золотой иконы в Эрмитаже, но и афонского панагиара (рис. 3), упомянутых камней (рис. 6, 7), бронзовой чеканной иконы тронного Христа, найденной в Херсонесе в 1955 году³¹ (рис. 5), византизирующего крохотного (высота 3,6 см) стеатитового рельефа с Уверением Фомы, из находок на Княжей Горе³² (рис. 4). Все перечисленные нами произведения в то же время отличаются пластической моделировкой объемов, особенно наглядно сказывающейся в трактовке складок, заметно отличающейся от линейной разделки преобладающей в мелкой пластике XI—XII веков, и прежде всего в стеатитах³³. В глиптике эта эволюция стиля не сказывается с такой ясностью, как в других видах прикладного искусства.

Другое обстоятельство, на которое приходится обратить внимание, — это близкое стилистическое сходство собственно византийских памятников пластики рубежа XII—XIII веков и изделий, созданных вне политических границ Византийской империи. К их числу, в частности, относится уже упомянутый стеатит из Княжей Горы, ныне хранящийся в Варшаве. Изображение Уверения Фомы имеет славянскую сопроводительную надпись, хотя стилистически оно является довольно близким золотому рельефу тронной Богоматери (рис. 1, 4). Трудно сказать, имеем ли мы в данном случае работу византийского резчика, выполненную в Киевской Руси (приток мастеров должен был усилиться после взятия Константинополя крестоносцами в 1204 году), или же общая эволюция стиля захватила и искусство культурно связанных с Византией стран. Отголоски этого стиля можно уловить и в произведениях западных ювелиров. Среди последних стоит сопоставить с золотой иконой в Эрмитаже чеканный серебряный оклад в Сан Марко в Венеции, датируемый 1230—1240 годами³⁴ (рис. 8). Украшающая его композиция „Христос во славе“ сохраняет все черты традиционной для искусства Запада иконографической схемы; голова Христа горельефно выделяется вместе с филигранным нимбом на гладкой поверхности глории, окруженной символами евангелистов. Однако в трактовке фигуры и в характере моделировки лица и одежд можно найти определенные точки соприкосновения стиля, помогающие понять и некоторые проявления окцидентальных тенденций в изображении тронной Богоматери, и дистанцию, отделяющую это произведение византийской торевтики от изделий западных мастеров.

В большей мере эрмитажная икона может быть сблизена с чеканными изображениями, украшающими хранящийся в Музее искусств в Кливленде серебряный реликварий в виде руки, датируемый временем около 1180 года и локализуемый Германием³⁵, а также с чеканными серебряными пластинами обрамлений переносных алтарей, с греческими

³¹ Искусство Византии в собраниях СССР. Каталог выставки, вып. 3, №. 909.

³² P. Ratkowska. Ikona „Wapicenia Tomaszowego” w Muzeum Narodowym w Warszawie. — Biuletin historii sztuki, XXXI, 1969, s. 139—149.

³³ А. В. Банк. Прикладное искусство Византии IX—XII вв., рис. 73, 75, 77—82, 86—88.

³⁴ Il tesoro di San Marco, t. II. Venezia 1971, p. 142—144.

³⁵ The Year 1200. A Centennial Exhibition at the Metropolitan Museum of Art, vol. I, New York 1970, N 110.

сопроводительными надписями, датируемыми рубежом XII—XIII веков³⁶. Сопоставление золотой эрмитажной иконы с чеканными рельефами окладов палеологовских икон³⁷ показывает, что она явно не относится к произведениям этого же круга³⁸.

Суммировав итоги иконографического и стилистического анализа хранящейся в Эрмитаже золотой иконы с изображением тронной Богоматери с младенцем, нетрудно заключить, что наиболее вероятным временем ее изготовления следует признать именно рубеж XII—XIII веков. Признаки стиля этого произведения пластики в основных пунктах совпадают с теми, которые установлены Р. Хаманом-Мак Леном на материале образцов книжного искусства³⁹.

Является ли эта золотая икона, выполнение которой мы можем предполагать около 1200 года, совершенно изолированно стоящим памятником византийской металлопластики? Кроме тех произведений, которые были привлечены при анализировании иконографии и стиля, следует с ней сопоставить группу бронзовых византийских икон, найденных в монастыре Раковац, датируемых XII—XIII веками⁴⁰ эти небольшие по размерам произведения литья отличаются высоким качеством исполнения. Две из них, с орнаментированными обрамлениями, представляют тронных Христа-Пантократора и Богоматери с младенцем. Существенно отличающиеся в деталях, они обнаруживают заметное стилистическое сходство, с эрмитажной, хотя и уступают ей по изысканности форм. Другие три иконы из Раковца, стилистически совершенно близкие предыдущим, имеют изображение тронной Богоматери с младенцем, а также поясные фигуры Богоматери в молении и св. Георгия. Особенностью указанных трех икон является заполнение их обрамлений греческими текстами, послужившими предметом исследования Ф. Баришича⁴¹. Расположение этих текстов идентичное отмеченному нами на обрамлении процветшего креста на оборотной стороне золотой иконы, но графические формы букв указывают на более раннее время/если только это не является свидетельством их принадлежности к иной эпиграфической традиции/. Поскольку на двух иконах из Раковца находится иконографич-

³⁶ O. von Falke, R. Schmidt, G. Swarzenski. Der Welfenschatz. Der Reliquienschatz des braunschweiger Domes und dem Besitze des herzoglichen Hauses Braunschweig-Lüneburg. Frankfurt am Main 1930, S. 109—111, Taf. 18, 19.

³⁷ S. Radojčić. Zur Geschichte des silbergetriebenen Reliefs, S. 239—242, Taf. 58—61; A. Grabar. Les revêtements, fig. 33—36, 47—52, 55—60, 82—86, 101.

³⁸ Не определяет ее место среди палеологовских произведений торевики по существу и А. В. Банк, ограничившаяся замечанием относительно трудности сопоставления золотой иконы с превосходящими ее размерами пластинками на охридских окладах. — А. В. Банк. Черты палеологовского стиля в византийском художественном металле, с. 157.

³⁹ R. Hamann-Mac Lean. Der Berliner Codex Graecus Quarto 66 und seine nächsten Verwandten als Beispiele des Stilwandels im frühen 13. Jahrhundert. In: Studien zur Buchmalerei und Goldschmiedekunst des Mittelalters. Festschrift für K. H. Usener, Marburg an der Lahn 1967, S. 225 f.

⁴⁰ Народни музеј. Средње вековna уметност у Србији, № 11, 12, 16; B. Radojković. Sitna plastika u staroj srpskoj umetnosti. Beograd 1977, s. 22—24, il. 12—15, 17, 18; I. Nikolajević. Depotfund bronzener Kunstgegenstände aus Rakovac—ein Beispiel des Export byzantinischer Kunst. In: Byzantinischer Kunstexport. Seine gesellschaftliche und künstlerische Bedeutung für die Länder Mittel—Osteuropas. Halle 1978, S. 218—231.

⁴¹ Ф. Баришић, Грчки натписи на иконама оставе у Раковцу. — Зборник Филозофског факултета, X/I. Београд 1968, с. 213—215.

чески сходные изображения тронной Богоматери с младенцем, весьма поучительно их сопоставить в деталях, чтобы в будущем избежать иллюзий относительно сходства и различия близких по времени исполнения произведений византийской металлопластики. К указанной серии бронзовых икон, как нам представляется, тяготеет и бронзовая пластинка с изображением архангела Гавриила, входящая в коллекцию Д. и Т. Тальбот Райс. Вокруг представленного в движении архангела на полях медальоны с погрудными изображениями святых, разделенные растительным орнаментом. А. В. Банк, основываясь на трактовке лицевых изображений, предполагает изготовление пластинки с архангелом в конце XIII⁴² века. Нам же представляется более логичным не отрывать ее от группы стилистически сходных с ней произведений византийской металлопластики рубежа XII—XIII веков.

Вопрос о комниновском наследии в раннепалеологовской металлопластике относится к числу тем, которые нуждаются в тщательной научной разработке. В отношении книжного искусства аналогичная работа уже проделана Г. Бельтингом и Г. Бухталем⁴³. При существовании подобного исследования нам в данном случае, в связи с атрибуцией одного произведения византийской терракоты, не пришлось бы поднимать весь пласт памятников, которые могут пролить свет на время изготовления изделия. Несмотря на отмеченные детали, свойственные западной иконографии, вряд ли приходится сомневаться в константинопольском происхождении золото иконы с изображением тронной Богоматери, изготовленной явно до 1204 года, когда Константинополь со своими несметными богатствами сделался добычей крестоносцев.

Остается сказать несколько слов, относящихся уже к истории произведения. В добавлении четырех камней, укрепленных на обрамлении золотой иконы, имеющих касты совершенно аналогичные находящимся на золотом окладе Евангелия из Успенского собора Московского Кремля, можно видеть свидетельство того, что в начале XV века икона находилась в Москве. Однако отождествить ее с иконами, которые упомянуты в описях кремлевских соборов XVII века не удалось. Нельзя, конечно, исключать и возможность перемещения камней на икону с какого-то иного произведения. Вообще же судьба византийских памятников в Московской Руси далеко не всегда прослеживается. Обычно не привлекающая внимания историков византийского искусства славянская надпись на оборотной стороне портативной мозаики с изображением св. Анны с младенцем Марией, в афонском монастыре Ватопеди, например, свидетельствует об ее принадлежности первой жене Ивана Грозного царице Анастасии⁴⁴. Возможно, что в зарубежных собраниях окажутся и другие византийские произведения, судьба которых связана с древней Русью. Золотая византийская икона, привлекавшая наше внимание, относится к числу тех редких памятников, которые, связанные с одним из интереснейших периодов в развитии искусства константинопольской терракоты, так резко и надолго прерванном вторжением крестоносцев.

⁴² A. Bank. A Copper-Gilt Plaque of the Archangel Gabriel. In: Studies in Memory of David Talbot Rice. Edinburgh 1975, p. 6—9, pl. 4.

⁴³ H. Belting. Das illuminierte Buch in der spätbyzantinischen Gesellschaft. Heidelberg 1970; H. Buchthal, H. Belting. Patronage in Thirteenth-Century Constantinople. Washington 1978 (Dumbarton Oaks Studies, vol. XVI).

⁴⁴ G. Millet, J. Pargoire, L. Pelit. Recueil des inscriptions de l'Athos, partie I. Paris 1904, p. 26—27, N 78.

SUR UN PORTRAIT VOTIF INÉDIT DE BISTRIȚA-NEAMȚ

MARINA ILEANA SABADOS

Rien de particulier ne distinguait, il y a trois ans, la tour d'entrée du monastère moldave de Bistrița-Neamț¹, sinon les deux images peintes sur la façade sud, dans une lunette (*La Dormition de la Vierge*, fête patronale du couvent) et sur le côté nord, dans une niche (*Saint Nicolas*, patron de la chapelle sise au premier étage). Grossièrement refaites à l'huile, au XIX^e siècle, elles furent longtemps ignorées par les érudits².

Les récents travaux de restauration de la peinture de l'église et de l'enceinte, entrepris entre 1986 et 1988, ont rendu aux deux images leur véritable identité, en dévoilant leurs particularités d'ordre technique, artistique et historique. C'est ainsi que, si la scène de la *Dormition* frappe par des qualités artistiques d'exception, qui la rangent parmi les chefs-d'œuvre de l'art médiéval moldave³, l'icône de *Saint Nicolas* s'individualise grâce à son caractère votif et aux problèmes de nature historique qui s'y rattachent.

Cette dernière image se rapporte à la bien connue vision de St. Nicolas avant son élection en tant qu'archevêque de Myre : vêtu d'un phélonion et d'un omophorion ornés de croix, l'Évangile à la gauche, le saint est assis sur un trône monumental, étant flanqué par les bustes du Christ, qui lui offre un livre, et de la Vierge, qui lui présente l'omophorion, enseigne de son investiture (fig. 1).

En bas du trône, au coin gauche, prend contour la silhouette d'un homme orienté en demi-profil vers St. Nicolas⁴ (fig. 2). Le personnage, la tête penchée en arrière, au menton poussé, semble être agenouillé⁵ et dresse les bras, pliés aux coudes, en signe de prière. Il porte une sorte de

¹ Simple construction parallélépipédique à trois niveaux et toit pyramidal ; au rez-de-chaussée on a aménagé le couloir d'entrée dans l'enceinte, au premier étage il y a une petite chapelle et la chambre du deuxième étage servait, probablement, au corps de garde, v. Ioanichie Bălan, *Mănăstirea Bistrița*, 1977, p. 23.

² C'est le mérite d'Irincu Crăciunaș d'avoir signalé la valeur artistique de la *Dormition*, en proposant sa datation aux temps de Petru Rareș, de même que pour l'icône de *Saint Nicolas* sur le paroi nord de la tour ; selon les affirmations de I. Crăciunaș, les deux peintures ont été couvertes d'une couche de crépi, éloigné en 1969 à l'occasion des travaux de restauration de l'architecture, *Biserica cu pictură exterioră din Moldova*, « Mitropolia Moldovei și Sucevei » XLVI/9-10, 1970, p. 482.

³ La présentation de cette image constituera le sujet d'une étude à part.

⁴ La présence de ce personnage ne fut jamais signalée, ni même par I. Crăciunaș. C'est pour nous un agréable devoir de remercier encore une fois le Dr. Marius Porumb pour sa contribution à la découverte du portrait votif.

⁵ L'état déplorable de conservation de la peinture de cette zone ne permet pas un clair déchiffrement du dessin. Étant donné, quand-même, l'attitude de prière du personnage, de même que les proportions du corps, la position la plus naturelle serait celle de s'agenouiller.

pèlerine à capuchon, close sous le menton. Cet habit, qui n'est pas caractéristique d'une certaine époque historique, pourrait être identifié à un vêtement commun de voyage, utilisé par le menu peuple. Une particula-

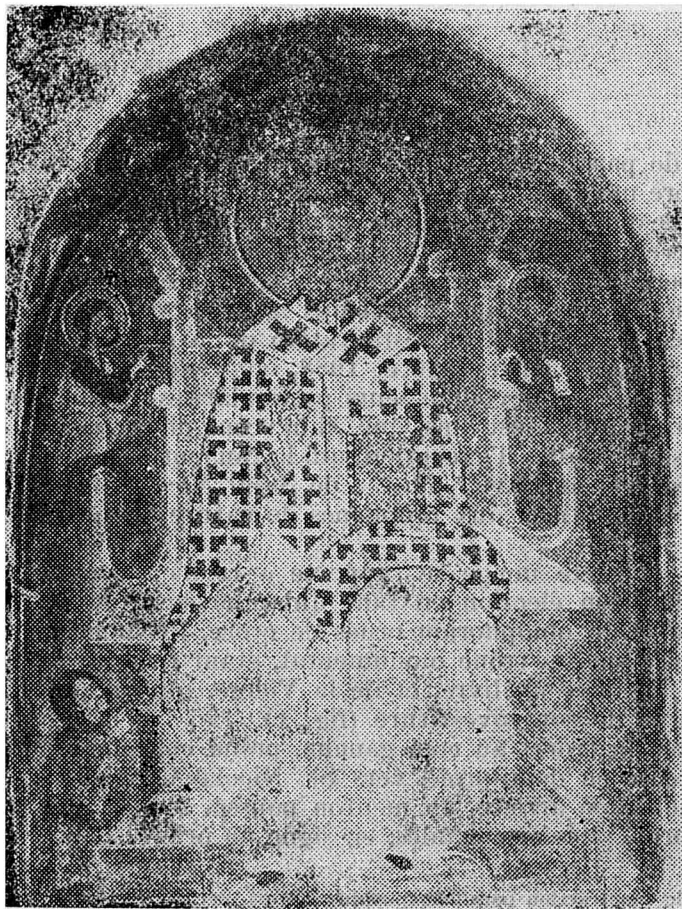


Fig. 1

rité physionomique digne à être retenue est constituée par le fait que le personnage ne porte pas de barbe, mais seulement une moustache aux extrémités baissées.

A la base de la niche on observe encore les bandes incisées qui délimitaient jadis les cinq rangées d'une inscription ⁶; à l'état actuel de conservation, on peut à peine constater que les lettres étaient peintes en blanc sur un fond foncé, bien probable le bleu-cobalt.

⁶ De nos jours, l'inscription est illisible. I. Crăciunaș, *op. cit.*, p. 482, mentionne que « au coin inférieur de la fresque il y a une inscription effacée elle aussi par endroits, de façon que difficilement on peut la lire ». En 1905, lorsque Nicolae Iorga publiait son recueil d'inscriptions des églises roumaines, il n'a pas pu voir cette inscription (alors couverte de crépi); autrement, il l'aurait assurément signalé, de la manière dont il a signalé celle de la tour du clocher du même monastère.

Qui est-il ce personnage dont l'identité n'est trahie par aucun indice matériel, et quelle est la cause de sa représentation d'une manière aussi inhabituelle par rapport aux principes de la peinture post-byzantine, voilà les questions auxquelles on va essayer de trouver une réponse.



Fig. 2

Vraisemblablement, ce tableau votif n'est pas sans liaison avec le fondateur de la tour d'entrée dans le monastère de Bistrița. Qui est donc ce fondateur ? Faute de données archéologiques⁷, la seule source à laquelle on peut recourir à ce propos est un document de 1546 (mars-septembre), émis par le prince de Moldavie Petru Rareș à Huși⁸. Le voïvode en faisait

⁷ La campagne archéologique de Bistrița fut entreprise entre 1972 et 1977 (v. I. Bălan, *op. cit.*, p. 23) par Lia et Adrian Bătrina qui n'ont pu lire que les résultats des fouilles de la zone appartenant à la maison princière, *O locuință domnească din vremea lui Alexandru cel Bun*, « Revista Muzeelor și Monumentelor, Monumente Istoric și de Artă », n° 2, 1975, p. 72—80.

⁸ Le document fut publié pour la première fois, d'après « un extrait du registre du monastère de Bistrița », par Theodor Codrescu, *Uricariul*, 1V^e partie, Iași, 1853, p. 421—424 ; il fut reproduit ensuite dans *Documente privind istoria României, Veac XVI*, A. Moldova, vol. I, București, 1953, p. 610—611 où il est considéré comme « douteux quant au contenu » ; enfin, il est édité d'après l'original slavon dans *Moldavița o epohu feudalizma*, I, Chișinău, 1961, p. 50—51, confirmant ainsi l'authenticité du document de *Uricariul*.

don au monastère de Bistrița du village de Mojești, en mémoire de son refuge au couvent pendant sa retraite de 1538 vers la Transylvanie, lorsque, abandonné par ses grands boyards, il se repliait devant les armées de Soliman le Magnifique qui avaient envahi la Moldavie.

La charte, intéressante à maints égards et surtout par le ton affectif dont est relatée la fuite de Rareș, nous livre quelques informations sur les travaux de construction et de peinture entrepris par Rareș après 1541 : *и помѣнилъ вебѣщаніе мое, и поновилъ, и въ основаніе създахъ, и оградилъ въ кѣнѣтрѣ, и кѣнѣлдѣ поукрасилъ нарскыи храмъ оупенїа прѣчистыхъ богородицѣ въ монастыри Бистрици* (et *Nous nous sommes rappelé notre promesse et Nous avons fait renouveler et Nous avons fait rebâtir dès les fondements et Nous avons fait clôturer par dehors, et au dedans Nous avons fait embellir l'église impériale de la Dormition de la Très Pure Mère de Dieu du monastère de Bistrița*)⁹. Ce n'est pas ici le lieu d'une analyse détaillée du texte reproduit ci-dessus pour identifier l'apport de Rareș aux travaux de Bistrița. A retenir, quand même, l'affirmation « Nous avons fait clôturer par dehors » qui, vraisemblablement, se rapporte à l'enceinte du monastère qui comportait également la tour de la porte¹⁰.

L'aménagement au premier étage de cette tour d'une chapelle dédiée à St. Nicolas peut être considéré comme l'accomplissement des promesses faites au saint, dont le prince avait assurément invoqué le secours pendant les moments difficiles de 1538¹¹. Mais pourquoi justement St. Nicolas ?

Plusieurs faits nous indiquent que, dès son avènement, Petru Rareș avait mis son règne sous la protection de St. Nicolas. Sa première grande fondation, conçue comme nécropole princière, l'église du monastère de Proboata, lui fut dédiée. D'ailleurs, le cycle de St. Nicolas occupe une place de choix dans les programmes iconographiques exécutés à l'époque de Rareș. Qui plus est, le culte de St. Nicolas s'identifiait, pour les Moldaves de la première moitié du XVI^e siècle, avec l'attitude de résistance devant les tentatives de diffusion de la Réforme¹² et, en général, des hérésies

⁹ La traduction de *Moldavia v epohu feudalizma*, p. 53—54, omet le mot *оградилъ* « Nous avons fait clôturer », ce qui modifie le vrai sens du texte (« et Nous avons fait rebâtir dès les fondements et par dehors et au dedans Nous avons fait embellir »), parce qu'on laisse entendre que Rareș a fait embellir (peindre ?) l'église de la *Dormition* à l'extérieur de même qu'à l'intérieur. La traduction de *Uricariul* est beaucoup plus libre par rapport à la lettre de l'original, mais elle saisit mieux l'esprit du document : « Nous avons renouvelé dès les fondements le saint monastère, en construisant tout autour une muraille et dedans Nous l'avons paré en l'ornant d'une église impériale de la Dormition ».

¹⁰ Au petit musée du monastère de Bistrița, à l'organisation duquel a participé aussi l'archéologue Adrian Bătrina (v. *supra* n. 7), est exposée une carte qui marque les étapes de construction du complexe monastique. Sur celle-ci, la tour de la porte est encadrée à l'étape due à Petru Rareș. Lia et Adrian Bătrina, *op. cit.*, p. 77, rejettent d'ailleurs l'affirmation de l'existence d'une enceinte du temps d'Alexandre le Bon à Bistrița, puisque « les recherches archéologiques de date récente ont prouvé que nul de ces établissements [les monastères moldaves] n'a bénéficié d'une enceinte jusqu'au milieu de la deuxième moitié du XV^e siècle ».

¹¹ On va reproduire, du document de 1546, un fragment révélateur pour cette manière de penser, spécifique à l'homme médiéval : « Et par la miséricorde de Dieu et avec la protection de sa Sainte Mère et par la miséricorde de tous les saints, lorsque Dieu a entendu la prière de l'un de ces saints, Il Nous a accordé protection et Nous nous sommes retournés de nouveau sur notre trône » (notre soulignement).

¹² Vasile Drăguț, *Pictura murală din Țara Românească și Moldova și raporturile sale cu pictura Europei de sud-est în cursul secolului al XVI-lea*, « Buletinul Monumentelor Istorice », n^o 4, 1970, p. 30.

religieuses¹³, ce qui l'avait consacré comme le saint le plus populaire du panthéon orthodoxe moldave. Et ne pas oublier un détail : St. Nicolas était également regardé, dans la mentalité médiévale, en tant que principal protecteur des voyageurs.

Par conséquent, nous croyons pouvoir affirmer que le personnage agenouillé aux pieds de Saint Nicolas ne peut être autre que Petru Rareș lui-même. Ceci dit, l'énigme n'est pas pour autant entièrement résolue : comment se fait-il qu'un prince régnant puisse être représenté, à l'encontre des principes de la peinture votive byzantine et postbyzantine, sans les enseignes de son pouvoir, dans le simple costumé porté par le menu peuple ? A cet état de la question, il convient d'examiner la relation de ce portrait de Bistrița avec le dramatique épisode de la fuite de Rareș en Transylvanie.

On a déjà fait mention du caractère insolite du document émis par le prince en 1546. Le récit de la fuite aventureuse de Rareș dévoile puissamment le côté affectif de sa personnalité : « Nous avons donné, Nous avons béni et Nous avons confirmé à notre suppliant monastère de Bistrița un village appelé Mojești, à moulins et avec tout son revenu ; Nous l'avons béni parce que Nous avons été bénis Nous-mêmes il y a peu de temps, quand la colère de Dieu s'est abbatue sur Nous et sur notre pays, la Moldavie, lorsque l'empereur de Tzarigrad Soliman a eu envie d'arriver avec toute sa puissance chez nous, à cause de nos péchés, surtout des miens. C'est lors qu'en considérant ne pas pouvoir leur tenir tête, Nous avons quitté nos armées, et tout en fuyant, Nous sommes arrivés au monastère de Bistrița et Nous sommes entrés dans l'église et Nous nous sommes mis à genoux devant les saintes icônes et Nous avons beaucoup pleuré, et à côté de Nous pleuraient le prieur du monastère et toute la communauté ; et Nous avons promis au Seigneur Jésus Christ et à sa Très Sainte Mère que si Nous rentrons au siège de Notre règne, Nous ferons renouveler de fond en comble et Nous ferons rebattir cette sainte église de la Dormition de la Très Sainte Mère de Dieu. Et les moines ont multiplié leurs prières vers Dieu et ont loué le nom de Dieu et ont fait des actions de grâce et des prières pour moi. Et Nous les avons embrassés, et ils Nous ont embrassés et Nous leurs avons dit : saints pères, priez Dieu et pardonnez moi, et Nous nous en sommes séparés et Nous avons passé par les routes désertes ».

Le chroniqueur du règne de Rareș, l'évêque Macarie, qui a rédigé son œuvre sur l'ordre du voïvode et, probablement, sous sa directe surveillance, raconte en détail, dans un langage flamboyant, le même épisode narré par la charte de 1546 : « Et comme il marchait à la hâte, en fuyant épouvanté et en évitant les Turcs, il se dirigeait *[vers la Transylvanie/]* sans quitter des yeux les montagnes à hautes cîmes, et, vers le soir, il fut reçu sans opposition au monastère de Bistrița afin de trouver repos à ses fatigues. Les ignorants et les abrutis et les malintentionnés *[i.e. les Turcs/]* lorsqu'ils l'ont appris, ont entouré le monastère et l'ont envahi comme des bœufs sauvages. Lui, en méprisant tout cela, il s'est mis fuir en s'échappant sur un cheval rapide, *[privé de tous les siens comme un serf fuyard/]* *[notre soulignement/]*. Oh, soleil qui vois tout ! Comment exprimer

¹³ Sorin Ulea, *Originea și semnificația ideologică a picturii exterioare moldovenești (II)*, « Studii și Cercetări de Istoria Artei » 19/1, 1972, p. 48.

ce qui s'était ensuite passé? C'est d'ici que ceux qui s'étaient enfuit avec lui se sont dissipés à tout vent, en s'avançant vers la montagne impénétrable, les uns de force, les autres de bon gré, jusqu'à ce que personne n'est resté. Et il demeura plus dépouillé que l'air et il s'est caché sous la terre pareil à l'étoile du matin, ou au vieux Cronos. Et il s'en éloignait en fuyant ne sachant pas où, septembre 18. Et il est arrivé à des endroits escarpés et abruptes et à des vallées boisées et n'y pouvant pas traverser, il y a laissé son cheval bien-aimé, celui qui n'acceptait pas d'autre cavalier. En s'avançant sur des routes impénétrables dominées par les bêtes, et parmi les murs hauts, tout nu, blessé aux mains et pieds nus, il marchait par un chemin inexploré, ce grand homme parmi les braves et furieux comme un lion dans la bataille... C'est ainsi qu'il a passé six jours affamé et sans vivres, ne parlant à personne, ne voyant nul visage; il s'avançait en errant, en mesurant la profondeur de l'abîme désert jusqu'à ce qu'il ait été trouvé au bord d'un certain ruisseau qui descendait vers le Pays des Szeklers, par quelques pêcheurs de la contrée... »¹⁴.

Il ne ressort concrètement ni de la relation de Rareș, ni de la chronique de Macarie, l'aspect du prince pendant sa fuite, mais on s'imagine aisément que ce « serf fuyard », « privé de tous les siens », cachait sa véritable identité sous un déguisement qui lui aurait permis de passer inaperçu. La tradition populaire, restée fidèle à la mémoire de Rareș, nous a transmis une légende au regard de l'exile du prince. Consignée par Ion Neculce¹⁵, elle fut reprise d'après une version locale, en 1881, dans une revue de Iași¹⁶. Il s'agit du passage orageux du voïvode par la bourgade de Piatra, en chemin vers le monastère de Bistrița : « le prêtre connu dans ce fuyard le voïvode Petru, *quoiqu'il fût habillé en vêtements paysans* » [notre soulignement/].

Ces vêtements qui ont caché l'identité de Rareș, le protégeant de ses poursuivants, et qu'il portait à son aise lui rappelant son humble condition d'avant l'avènement, celle de bâtard d'Etienne le Grand, peuvent être reconnus dans le tableau votif de la tour d'entrée de Bistrița. Ils y ont la mission d'évoquer la motivation même de l'acte de fondation de l'enceinte du monastère : échappé à la mort, beaucoup plus, monté de nouveau sur le trône moldave, le prince se souvient pieusement de l'hypostase humble qu'il avait traversé et se prosterne avec dévouement devant le saint protecteur auquel il attribuait le dénouement heureux de son aventure.

La destruction de l'inscription de la base de la niche nous enlève la preuve la plus importante de l'identification. Mais sa longueur inaccoutumée (cinq rangées) nous laisse supposer qu'elle contenait aussi une explication de la raison qui a déterminé l'acte de donation; elle devrait être, à ce qu'il semble, une vraie chronique murale, conçue en regard du document de 1546. D'ailleurs, ce type de chronique murale n'est pas étranger à la mentalité de Rareș qui, en 1529, faisait consigner son départ dans la campagne contre la ville de Brașov par un tableau votif, accompagné lui-

¹⁴ Ioan Bogdan, *Cronicile slavo-române din sec. XV—XVI*, édition revue et complétée par P.P. Panaitescu, București, 1959, p. 99—100.

¹⁵ *O samă de cuvinte*, le XII^e edit.

¹⁶ « Buciumul roman » III, Iași, 1881, p. 483—485, apud Constantin Rezachievici, *Un alt « cuvint » al lui Neculce confirmat de documente din veacul al XVII-lea și cîteva relatări în legătură cu « istoriile » sale*, « Revista de Istorie » 27/4, 1974, p. 583.

aussi d'une inscription à caractère de chronique, à Bistrița même, sur la tour du clocher¹⁷.

L'identification du fondateur représenté sur la tour d'entrée de Bistrița dans la personne de Petru Rareș, peut être renforcée à l'appui de deux autres arguments. Le premier repose sur l'analyse iconographique et stylistique de la peinture votive en vue de sa datation. Le respect de la tradition post-byzantine est évident dans le cas de la représentation de St. Nicolas. Son phélonion décoré de croix, les proportions monumentales du personnage, le contours ample du corps et des plis des vêtements, le trône à montants hauts et rigoureusement géométrisé, le fond bicolore suggérant le ciel et la terre (en bleu et vert), sont autant d'éléments caractéristiques de la peinture murale de l'époque d'Etienne le Grand et Petru Rareș. A cela on peut ajouter, avec une focalisation plus précise sur le règne de Rareș, les motifs décoratifs de l'embrasure de la niche, qui correspondent au répertoire ornemental et à la chromatique de cette période.

Le deuxième argument, d'ordre iconographique, se rapporte aux similitudes physionomiques qui existent entre le portrait de Bistrița et les autres portraits votifs du XVI^e siècle. Un passage en revue des portraits votifs authentiques de cette période, y compris la deuxième moitié du XV^e siècle, peut mettre en vedette le fait que les seuls donateurs qui ne portent pas de barbe, mais seulement des moustaches, sont Etienne le Grand et Petru Rareș¹⁸. Des détails comme les cheveux foncés et les extrémités baissées de la moustache du donateur nous conduisent vers les portraits de Rareș et non vers ceux de son père qui était blond. Il est vrai que le visage oval du personnage de Bistrița ne ressemble pas trop au visage rond du fondateur de Probota, Humor ou Moldovița, mais cette différence pourrait être due à la position en avant du menton, la tête étant penchée en arrière.

En corroborant tous les arguments exposés ci-dessus, il est bien naturel de voir dans le personnage du tableau votif de la tour d'entrée de Bistrița le prince Petru Rareș.

Les spécialistes qui se sont penchés sur la personnalité du voïvode ont remarqué son tempérament volontaire et émotionnel, l'idéalisme et la dignité de son comportement¹⁹. Véritable « homme de la Renaissance », cet « esprit entreprenant et actif » dépassait, par son non-conformisme, « l'horizon étroit de la vie féodale traditionnelle »²⁰. Indépendance de

¹⁷ Sujet traité en détail dans notre communication *Considérations sur le tableau votif de la façade de la tour-clocher du monastère de Bistrița-Neamț. La découverte de l'inscription originale*, présentée le 23 Juin 1989 à l'Institut d'Histoire et d'Archéologie de Iași; en train d'être publiée à *Studii și Cercetări de Istoria Artei. Seria Artă Plastică*, București, 1992.

¹⁸ Les portraits d'Etienne le Grand de Pătrăniți, Voroneț, *St. Elie de Suceava*, de l'Evangélique de Humor, ou des broderies, et ceux de Petru Rareș de Probota, Humor, *St. Dêmètre de Suceava*, Moldovița. On n'a pas pris en considération le tableau votif de Dobrovăț qui a une valeur symbolique, v. V. Drăguț, *Dobrovăț*, București, 1984, p. 7—8. Les portraits de Bogdan l'Aveugle et d'Etienne le Jeune de Dorohoi et Bistrița sont repeints; à *St. George de Suceava*, Etienne le Jeune est représenté imberbe. Tous les autres personnages de l'époque (le logothète Tăutu de Bălinești, le logothète Bubuioag de Humor, Luca Arbore de Arbore, Alexandre Lăpușneanu sur les broderies de Slatina, Ieremia Movilă à Sucevița etc.) sont représentés portant barbe et moustaches.

¹⁹ Leon Șimanschi, *Personalitatea domnului*, dans le recueil d'études *Petru Rareș*, București, 1978, p. 318—322.

²⁰ *Ibidem*, p. 319.

pensée, originalité d'expression, liberté à l'égard des conventions de son temps, des attitudes prescrites d'avance et des formules officielles, souvent signalées par les documents et le témoignage des voyageurs et diplomates étrangers ²¹, voilà le style personnel de Rareș, style qui justifie aussi l'inédit portrait votif de Bistrița.

Cette représentation insolite du prince Petru Rareș constitue un pendant du récit dramatique contenu dans le document de 1546. Ce qui unifie l'image et la charte et ce qui explique, en même temps, leur écart par rapport aux traditions artistique et diplomatique, c'est justement la personnalité de Rareș. L'image de *Saint Nicolas avec donateur* de Bistrița enrichit la typologie des portraits votifs de l'art médiéval roumain, tandis que l'identification du fondateur, en récupérant un portrait inédit de Rareș, complète l'iconographie historique de la Moldavie.

²¹ Voir aussi Ștefan S. Gorovei, *Petru Rareș*, București, 1982, *passim*.

UNE ICÔNE CRÉTOISE DU MONASTÈRE DE VIFORÎTA EN VALACHIE

MARIA GEORGESCU

Les recherches menées jusqu'à présent dans les musées et les collections roumaines ont signalé la présence d'un nombre important d'icônes crétoises des XVI^e—XVIII^e siècles¹.

Il convient donc de verser à ce dossier une nouvelle pièce : il s'agit d'une icône d'école crétoise tardive inédite, datée en 1753, et représentant Saint Spiridon (54 × 39 cm.), qui se trouve dans les collections du monastère de Viforîta, tout près de Tîrgovişte en Valachie.

L'ouvrage, dont le sujet est assez rare, s'apparente à l'icône de Saint Spiridon du Musée Benaki d'Athènes, signée par le maître Théodore Poulakis (1622—1692)².

Au centre de l'icône de Viforîta est représenté le saint, encadré par des scènes de sa vie, contenues dans cinq médaillons. Quatre portent sur la biographie de Spiridon et le cinquième, en bas à droite, contient le portrait de Saint Haralambe. En haut, des anges volent avec un rotulus déroulé, accompagnant la Sainte Trinité sur des cercles de feu. En bas de l'image se trouvent deux rameaux d'arbre avec des roses, qui forment les cadres des médaillons.

Tout en bas est placée une inscription en grec, écrite avec du rouge, tandis que les inscriptions qui nomment les scènes des médaillons, toujours en grec, sont écrites avec du noir.

La tête du saint garde des éléments plus anciens, de tradition byzantine : le visage est calme, sobre et équilibré ; la discrétion du mouvement est suggérée par le drapage du vêtement, réalisé d'une manière traditionnelle, mais avec une évidente tendance vers un maniérisme de type géométrique.

Dans les médaillons se trouvent des images complémentaires où les influences de la peinture occidentale sont très évidentes, surtout au niveau des paysages et des architectures. La science de la perspective y est assez

¹ Cf. Al. Efremov, *Triptic de școală italo-cretană din secolul al XVI-lea*, « Studii Muzeale » V, 1971, p. 13—28, fig. 1—7 ; Corina Nicolescu, *Icoane vechi românești*, București, 1976, p. 24—25, 26—27, 30, pl. 5, 24, 48 ; Eadem, *Muzeul de Artă al RSR Secția de artă veche românească*, București, 1965, p. 23, fig. 44 ; Eadem, *Icones grecques dans les collections de Roumanie*, Communication présentée au II^e Congrès des Etudes Sud-Est européennes et balkaniques, mai 1970, Athènes ; Adriana Boescu, Aurelian Stroe, *Cîteva icoane veneto-cretane din județul Dimbovița*, « Valachica » 12—13, 1980—1981, p. 313—317.

² Alexandre Embricos, *L'école crétoise, dernière phase de la peinture byzantine*, Paris, 1967, p. 226—227, pl. 117 ; Andreas Xyngopoulos, *Musée Benaki. Les icônes* (en grec), Athènes, 1935, p. 96—100, pl. 20—24.

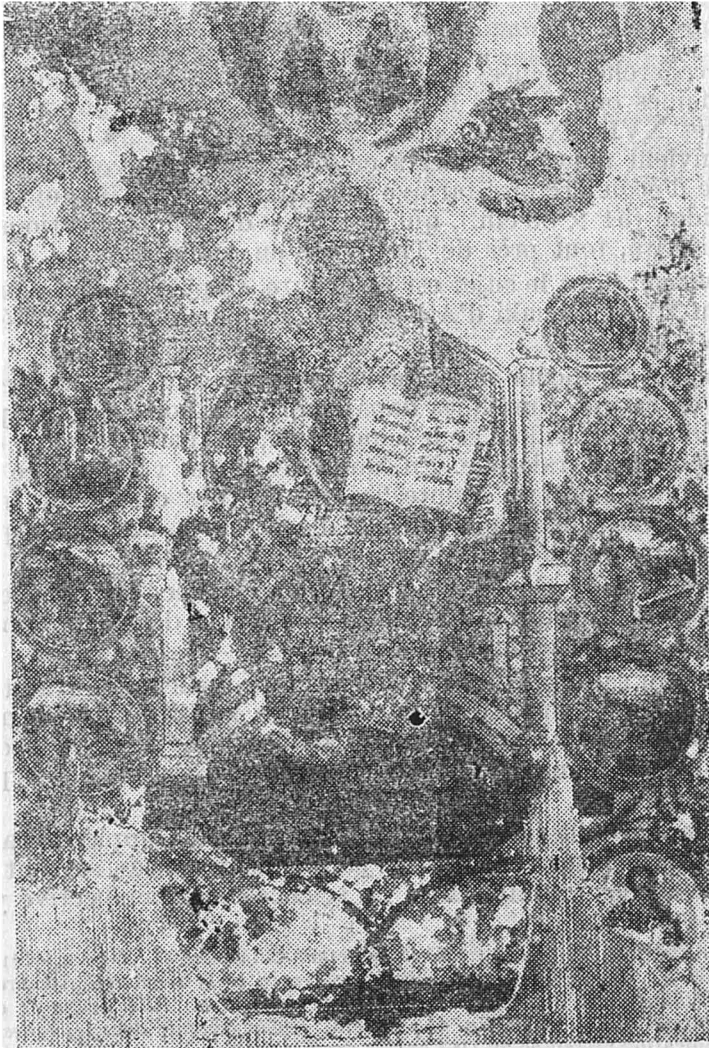


Fig. 1 Saint Spiridon. Icône de 1753. Le Musée du monastère Viforlta. Vue d'ensemble.



Fig. 2 Détail. La tête du Saint Spiridon.

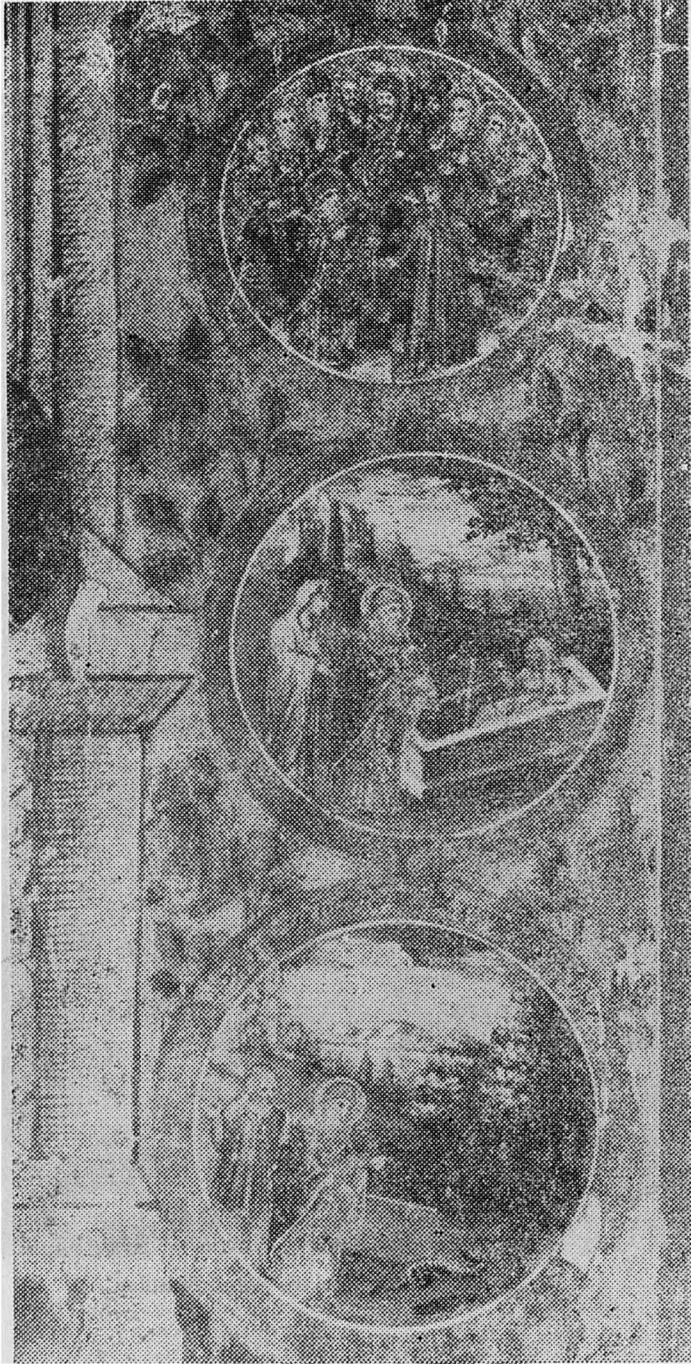


Fig. 3 Détail. Scènes de la vie du Saint Spiridon.

bien maniée ainsi que le traitement de la structure compositionnelle, centrée par le visage du personnage.

Le dessin et la couleur se fondent surtout dans de tonalités de brun, vert-olive et rouge, interrompues par la vivacité des lumières blanches.

L'icône de Saint Spiridon du monastère de Viforîta semble être l'œuvre d'un atelier de Venise, en jugeant d'après le matériel employé (support en bois de sapin) et la technique de la composition.

La diffusion de la peinture d'icônes crétoises dans les pays roumains au XVIII^e siècle compte beaucoup de témoins. L'icône de Viforîta en est une preuve de première main.

EIGHTEENTH CENTURY ROMANIAN INSTITUTIONS AND THE IMPACT OF THE FRENCH REVOLUTION

AN INTRODUCTION

ROBERT FRANK FORREST
(Louisiana)

The French Revolution significantly altered the lives of many West Europeans between 1789 and 1815. If the drastic social and political changes originating in France overwhelmed Western Europe, did these events also influence the Romanians living under Austrian and Ottoman domination? The Romanians inhabited a portion of the zone that divides Western from Eastern Europe. This fact provides historians with an opportunity to analyze the impact of the French Revolution on a society that is more East than West European.

Historians have attempted to describe the effect of the French Revolution on the Romanians for over a century. They have discovered that the Romanians obtained their knowledge of the Revolution from several different sources. Only a small portion of this information came from the French. Greeks, Poles, Austrians, and Russians provided most of it. Each nationality formed its own interpretation of the French Revolution that it wanted the Romanians to adopt. Thus, the Romanians possessed five rather than one rendition of the French Revolution, which they had to synthesize and integrate into their own culture.

The important issue of influence resides at the heart of this challenge. The word influence means that something has affected something else; however, an exact explanation of influence as a process is more complex. The impact of one society on another might be economic, political, social, or cultural. The last term includes several subheadings such as, music, art, literature, philosophy, education, science, and life styles. One, all, or any combination of these categories may influence a society. Since influence is transmitted either directly from the donor state, or indirectly, through one or more intermediaries, it is more accurate to speak of influences instead of an influence.

The extent of this borrowing and its superficiality must also be determined. Interaction between peoples may produce profound and lasting alterations in a civilization; however, trivial changes often appear extensive. Furthermore, national interaction frequently involves only a small segment of societies. The majority of the people remain unaware that an exchange has transpired.

The nature of the relationship created by influence has also caused confusion. The problem revolves around the issue of how sophisticated a nation must be before a more advanced society can influence it. The more equally developed the parties, the greater the likelihood that exchanges will pass between them. It is paradoxical that a severely underdeveloped civilization will usually fail to obtain its needs from an advanced civilization. If the two civilizations are similar, the donee will play an active role in choosing what it accepts. In this instance the donor stimulates the donee to change its civilization.

The acceptance of a foreign idea also depends on the internal rhythm of a nation. If it seeks an answer supplied by this idea, then it will be adopted, if not, the idea will be ignored or resisted. In short, a society must be gravitating towards a foreign idea before it can accept it¹. Romanian civilization lay somewhere between these two poles at the end of the eighteenth century.

Nationalism has only complicated these problems by encouraging Westerners to more closely equate themselves with European civilization. This concentration on the West, as though it were the sole repository of European civilization, may serve to harden the West's prejudices and strengthen its belief in the superiority of its traditions; however, it is an improper method for understanding the world². The West's tendency to disparage East European culture created an unrealistic explanation of the French Revolution's importance for the Romanians until recently.

Nearly all of the pertinent issues concerning the French Revolution's impact on the Romanians were raised before 1914. The most significant of these problems involve what the Romanians took from the French, and if they depended on France for their national growth.

Writing in 1888, Alexandru Demetrescu sounded a note of caution concerning French influence on the Romanians. Demetrescu maintained that French influence only became significant after the Porte expelled the Phanariot princes in 1821. During the nineteenth century, French literary styles came to dominate Romanian literature. He deplores this tendency, which spread to all facets of Romanian life, because it caused Romanians to abandon their own past and to erase every consequential Romanian tradition in favour of anything French³.

Demetrescu's colleagues did not share his opinions about the influence of the French Revolution on the Romanians. V.A. Urechia concluded that a large portion of Romanian society did find the French Revolution attractive. Such a vague and tepid conclusion contained no appeal for D. J. Ghika, who restricted his research largely to diplomatic history. Confusing interest with influence, Ghika believed that France exercised a powerful attraction on some Romanian boyars, who hoped to persuade Napoleon to liberate them from Ottoman suzerainty during the early years of the Napoleonic era. Although Napoleon disappointed them,

¹ Alexandru Duju, *L'étude comparée des cultures européennes et la recherche interdisciplinaire*, *Revue des études sud-est européennes* 12 (1974): 202-03.

² Geoffrey Barraclough, *Introduction to Eastern and Western Europe in the Middle Ages*, K. Bosl et al., (London: Thames and Hudson Ltd., 1970), p. 11.

³ Alexandre Demetrescu, *L'influence de la langue et de la littérature française en Roumanie* (Lausanne: Imprimerie Coubbez & Comp., 1888), pp. 34, 43.

Ghika maintains that the French at least helped the Romanians to develop a sense of national consciousness. Ghika's conclusion, also shared by Urechia, gained the acceptance of subsequent Romanian historians until the 1960s, when it began to crumble⁴.

A. D. Xenopol and Pompiliu Eliade considered French Revolutionary influence to have exceeded the limits of diplomacy and to have permeated every level of Romanian civilization with the exception of socio-economic conditions⁵. Unlike Demetrescu, both men believed that the experience was very positive for the Romanians. They concluded that French ideas civilized the barren, barbaric Romanian culture⁶. In short, Romanians depended on France for the development of their civilization.

Nicolae Iorga, the most renowned Romanian historian of the twentieth century, revised but did not discard, this theory of Western superiority derived from Western models⁷. Iorga concluded that the French Revolution had no immediate effect on the Romanians. Nevertheless, after 1840, French culture did become very important for Romanian modernization. This time lag, which Iorga detected, occurred because the Romanian economy, not being commercialized, [lacked a bourgeoisie, and was therefore too underdeveloped to utilize the revolutionary ideas emanating

⁴ V. A. Urechia, *Istoria Romanilor*, vol. 5: *Seria 1768—1800* (Bucharest: Tipografia și Fonderia de Litere Thoma Basilescu, 1893); D. J. Ghika, *La France et les Principautés Danubiennes de 1789 à 1815* (Paris: Chevalier-Mareseq et Cie Editeurs, 1896).

⁵ A.D. Xenopol, *Istoria Romanilor din Dacia Traiana*, 3rd ed., 14 vols. (Bucharest: Editura Cartea Românească, 1925—1930), vol. 10; and A. D. Xenopol, *L'influence intellectuelle de la France en Roumanie* (Paris: Plon-Nourrit et Cie., 1914); Pompiliu Eliade, *De l'influence française sur l'esprit public en Roumanie* (Paris: Ernest Ledroux, Librairie-éditeur, 1898). See Canil I. Murechan, „La Révolution française dans l'historiographie Roumaine,” *Annales historiques de la Révolution française* (July-September 1976): 475 for an excellent analysis of Xenopol's work on the French Revolution's impact on the Romanians.

⁶ Eliade based his work on the theory that a superior culture exist in the world, and all inferior cultures must copy it or perish. Alexandru Duțu severely criticizes this position in his Preface to *Influența Franței asupra spiritului public în România*, by Pompiliu Eliade (Bucharest: Editura Univers, 1982), p. ix—xi. Duțu can not accept Eliade's belief that Eastern Europe was completely inferior to Western Europe. In Eliade's view Romanians possessed only a black past, while the future under French influence became totally white. Duțu attacked this extreme interpretation for being too temporal. Eliade defines public spirit as those common opinions and sentiments which a people transmit from one generation to another. Based on this thesis, Romanians jumped from barbarism and Orientalism into a state of civilization and progress. Duțu maintains that the collective life of Romanians conditions (likes and dislikes for example) that were both temporary and permanent. See also Alexandru-Florin Platon, „Imaginea Franței în Principatele Române: modalități de difuzare (secolele XVIII—XIX)”, *Anuarul Institutului de Istorie și Arheologie "A. D. Xenopol"* 18 (1981): 201 for a discussion of Eliade's a priori conclusion that French influence created the rise of Romanian civilization, thus saving it from remaining Turkish.

⁷ Nicolae Iorga, *Points de vue sur l'histoire du commerce de l'orient à l'époque moderne* (Paris: Librairie universitaire J. Gamber, 1925); *Histoire des relations entre la France et les Roumains* (Iași: Imprimerie Progresul", 1917); *La pénétration des idées de l'Occident dans le sud-est de l'Europe aux XVIIe et XVIIIe siècle*", *Revue historique du sud-est européen* 1 (January-March 1924): 1—37; *Histoire des Roumains et de la Romanité Orientale*, 10 vols. (Bucharest: Monitorul Oficial, 1937—1945), vol. 8; *L'origine des idées d'indépendance balkanique*", *Le monde slav* (July 1927): 5—23.

from France. Romanian historians have never rejected this thesis⁸, although they have established that the Revolution made a profound impression on the foreign merchants living in Romania, as well as the boyars, who can not be characterized as bourgeois⁹.

Iorga's theory, based on the erroneous assumption that the French bourgeoisie was solely responsible for producing the French Revolution, preserves in an altered form the earlier conception that Romanian civilization needed French help. Consequently, Iorga's revision is more apparent than real. He still accepts the cultural superiority of the West, and he fails to explain why unhappy Romanians waited until 1848 to adopt French revolutionary methods. Moreover, he tends to restrict the problem of French influence to revolutionary ideology. The French Revolution produced more than just a model for revolution. It also deeply altered French economic, social, and cultural institutions, and these changes may have influenced the Romanians much earlier.

Several contemporary historians have sought the solutions to these problems. Valentin Georgescu has discovered several interrelated reasons for the French Revolution's failure to significantly influence Romanian social structure, and only one of them is the lack of a dynamic and revolutionary Romanian bourgeoisie. His more penetrating analysis notes that the French never really tried to export revolutionary ideology to the Romanians, and Romanian domestic problems were so overwhelming that they could not divert their attention away from these adversities to the Revolution. Being greatly separated geographically from France, also severely limited direct contacts between the French and the Romanians. The distance from France had a larger political than informational impact, because the Ottomans, the Austrians, and the Russians possessed sufficient power to easily crush any nascent Romanian rebellions not assisted by French military intervention¹⁰.

In spite of these reasons, Valentin Georgescu believes that the French Revolution did alter the Romanian mentality. Romanian social and political ideas were changed, but Romanian institutions remained unaffected by the French Revolution. New institutions were required to modify Romanian political and social conditions, but as long as the impact of the French Revolution remained purely intellectual, it could not produce them¹¹.

⁸ Iorga, *Histoire des relations*, p. 115; Andrei Oțetea, "Sfârșitul regimului turco-fanariot" in *Istoria României*, ed. Andrei Oțetea et al., vol. 2 (Bucharest: Editura Academiei Republicii Populare Române, 1960-1964), p. 603; P. P. Panătescu and Vasile Mihordea, review of *France et les Principautés Danubiennes (du XVIe siècle à la chute de Napoléon Ier)*, by Germaine Lebel, in *Studii. Revista de istorie*, 10 (June 1957): 191-92; Dan Berindei, *L'année révolutionnaire 1821 dans les pays Roumains*, trans. Madeleine Costescu and Radu Crețescu, *Bibliotheca Historica Romaniae*, no. 45 (Bucharest: Edition de la Académie de la République Socialiste de Roumaine, 1973), p. 28 contends that the influence of the French Revolution on the Romanians is incontestable, and that it stimulated the struggle of South-East Europeans for independence.

⁹ Paul Cornea, *Originile Romantismului Române. Spiritul Public mișcarea ideilor și literatura între 1750-1840* (Bucharest: Editura Minerva, 1972), p. 43-45.

¹⁰ Valentin Al. Georgescu, "Structures sociales et institutionnelles des Principautés Roumaines (fin XVIIe-début XIXe siècle)," *Annales historiques de la Révolution française* (July-September 1976): 377.

¹¹ *Ibid.*: 11. 377-78, 386.

Valentin Georgescu's work greatly refines Iorga's time lag theory. He grants that the French Revolution did immediately influence the Romanians, but this impact was without significance. Variations of this approach have also appeared in the writings of several Western historians. Stephen Fischer-Galati has expanded on Georgescu's theme by arguing that Balkan society was too politically and socially retarded to utilize French revolutionary methods; consequently, the social cause for the Romanians' failure to embrace French political tactics extends beyond a numerically weak bourgeoisie. There were simply no elements in Romanian society capable of organized political action. He has noted that the "Balkans lacked a militant or at least politically developed, intellectual class" that could catalyze the various social and economic factors and forces into political action¹².

Romanian backwardness has also been emphasized by R. W. Seton-Watson, John C. Campbell, and Peter Sugar. Seton-Watson believes that geographic isolation from the West caused Romanian underdevelopment and political degradation. Given these facts, he is amazed that French cultural influences penetrated so rapidly into Romanian civilization. However, like the historians discussed above, he was unable to detect that the French Revolution had a political effect on the Romanians between 1789 and 1815.

Campbell, on the other hand, thinks that Romanian retardation condemned the French Revolution's impact to insignificance. In this respect, Campbell agrees with Iorga. Both scholars refused to grant that the Revolution had either a socio-political or a significant intellectual impact before 1840.

Peter Sugar adds to Campbell's interpretation by stating that the inhabitants of the Balkans were aware of Western developments, but they could not understand them¹³. While Valentin Georgescu and Seton-Watson concede that the French Revolution at least modified the Romanian mentality, Sugar seems unwilling to allow any French influence on the Romanians.

Sugar reaches the identical conclusion for Balkan intellectual life as Fischer-Galati for the socio-political sector of Balkan civilization. Taken together, these two judgments leave little hope that the Romanians could adopt advanced Western principles. The opinions of Eliade and Xenopol concerning the West's superiority over the Orient are confirmed, and the opening for French intellectual influence on the Romanians is closed.

The above interpretation, based on the premise of Romanian backwardness, can only be overcome in time. It considers Eastern Europe inferior to Western Europe, and that the Orient depends on Western Europe for the development of its civilization. According to this theory, the Romanians were required to passively wait until they could accept

¹² Stephen Fischer-Galati, "The Social and Economic Coordinates of the Enlightenment in the Balkans", *East European Quarterly* 9 (January 1975): 388.

¹³ John C. Campbell, *French Influence and the Rise of Roumanian Nationalism* (New York: Arno Press and the New York Times, 1971), p. 15; R. W. Seton-Watson, *A History of the Roumanians from Roman Times to the Completion of Unity* (Cambridge: Cambridge University Press, 1934), p. 157; Peter Sugar, "The Enlightenment in the Balkans: Some Basic Considerations", *East European Quarterly* 9 (Winter 1975): 502-03.

what the West had to offer. Even the detailed study of Germaine Lebel falls into the trap created by this doctrine¹⁴.

Since the 1940s, a series of Romanian scholars have attacked the incompleteness of this thesis. Two Romanian students of the Enlightenment, Dimitrie Popovici and Ariadna Camariano, initiated the challenge. Camariano concentrated her research on the Danubian Principalities, while Popovici emphasized Transylvania.

Popovici published his history of the Romanian Enlightenment in 1945¹⁵. He discovered a number of Romanians in Transylvania sophisticated enough to understand the ideas of the Enlightenment. Most of them had studied Western philosophy in Rome or Vienna; some even worked in both cities. These Romanians, known today as the Transylvanian School, did not become enslaved to West European thought. They integrated their new knowledge with the aspirations of Transylvanian Romanians, and in turn merged the Romanian Enlightenment with the general European movement.

Popovici found no evidence that Transylvania was isolated from Europe. In fact, information flowed into Transylvania from all over Europe, and educated Romanians actively examined these fresh ideas. The Romanians who emerge from the pages of Popovici's book are not passive, ignorant barbarians, unable to grasp even the simplest Western concepts.

David Prodan, a Romanian scholar, and Keith Hitchins, an American historian, have both analyzed the political goals of Transylvanian Romanians and discovered that they can only be understood within the context of domestic Transylvania politics. Hitchins in numerous publications has studied the Transylvanian School's political program. The Transylvanian constitution excluded the Romanians from political life. It also refused to recognize the Orthodox Church as an accepted religion in Transylvania which greatly affected the Romanians, most of whom were Orthodox Christians. Hitchins argues that the Romanians only wanted political and social equality within the Austrian Empire; they were reformers not revolutionaries. Hitchins' research has revealed that the Transylvanian School developed its reforms during the course of the eighteenth century, and they selected only those French ideas that suited their needs¹⁶.

In 1948 Prodan published a monumental monograph on the *Supplex libellus Valachorum*. The *Supplex* was a petition requesting acceptance for the Romanians and the Orthodox Church in the Transylvanian con-

¹⁴ Germaine Lebel, *La France et les Principautés Danubiennes (du XVIIe siècle à la chute de Napoléon Ier)* (Paris: Presses universitaires de France, 1955). Lebel's monograph is largely a history of the French consulates in Bucharest and Iași. She derives her conception of the French Revolution's effect on the Romanians from Iorga. However, she avoids the pitfalls of Iorga's interpretation long enough to emphasize on page 304 that when the Revolution began, the Romanians had already formulated their idea of national consciousness. Iorga, like his predecessors, believed that the French Revolution was largely responsible for creating Romanian national consciousness.

¹⁵ Dimitrie Popovici, *La littérature roumaine à l'époque des lumières*, Bibliotheca Rerum Transilvaniae, no. 12 (Sibiu, Romania: Centrul de Studii și Cercetări private la Transilvania, 1945).

¹⁶ See Keith Hitchins, *The Rumanian National Movement in Transylvania, 1780–1849* (Cambridge, Mass.: Harvard University Press, 1969), pp. 58–135.

stitutions. The Transylvanian School prepared the *Supplex* during 1791—1792 and sent it to Emperor Leopold II. He rejected it, as did the Transylvanian Diet. In Prodan's view the *Supplex* culminated a century long Romanian effort at reform, but the French Revolution had little or no influence on it. Prodan indicates that the Transylvanian School was conservant with the philosophers and the French Revolution, but their arguments in the *Supplex* had been formulated earlier, and French ideas only clarified this thinking, they did not change its emphasis¹⁷.

The Transylvanian Romanians' knowledge of France had advanced beyond the Romanians living in the Danubian Principalities. The anti-Western and anti-Catholic attitudes of the Porte and the Orthodox Church had caused this difference. Nevertheless, Ariadna Camariano's research on Greek education in the Danubian Principalities has proven that these Romanians also had current knowledge of Western science and philosophy. Furthermore, Romanians from all social classes availed themselves of the opportunity to study this material. Camariano, like Popovici, reveals that Romanians selected only those Western ideas that answered their needs. They only ignored or resisted specific concepts that were useless to them¹⁸.

Alexandru Dușu and Vlad Georgescu have extended this thesis to Romanian cultural and political life. They contend that Romanian civilization was only economically inferior to the West. Dușu has studied Romanian intellectual and cultural development from the viewpoint of the long duration. By using this methodology he has been able to demonstrate that the West began to influence the Romanians long before 1789. Much of his research has been devoted to understanding the secular humanism that Romanian intellectuals synthesized during the seventeenth century from Byzantine traditions and Italian humanism. This experience prepared the Romanians to understand and to adapt the ideas of the secular Enlightenment to their own requirements¹⁹. In short, Romanians were not dependent on the West for their cultural growth.

Vlad Georgescu used the long duration to analyze Romanian political life, with results very similar to Dușu's. He learned that Romanian national consciousness evolved slowly throughout the eighteenth century. This process culminated between 1770 and 1775 when the Romanians

¹⁷ David Prodan, *Supplex Libellus Valachorum or the Political Struggle of the Romanians in Transylvania during the 18th Century*, trans. Mary Lazarescu (Bucharest: Publishing House of the Academy of the Socialist Republic of Romania, 1971). See especially his conclusion, p. 419—42.

¹⁸ Ariadna Camariano, *Spiritul Revoluționar Francez și Voltaire în mba Țara Greacă și Română* (Bucharest: Tiparul Cartea Românească, 1946); *Les académies princières de Bucarest et de Jassy et leurs professeurs* (Thessaloniki, Greece: Institute for Balkan Studies, 1974).

¹⁹ Alexandru Dușu, "Cas particuliers: La Roumanie", in *L'absolutisme éclairé*, ed. A. Kopeczi, A. Soboul, E. H. Bolzans, and D. Kosary (Budapest and Paris: Akademiai Kiado-CMRS, 1985), pp. 331—37; *Coordonate ale culturii românești în secolul XVIII* (Bucharest: Editura pentru Literatura, 1968); *European Intellectual Movement and Modernization of Romanian Culture*, trans. Adriana Ionescu-Parau (Bucharest: Editura Academiei Republicii Socialiste Româna, 1981); *Les livres des sagesse dans la culture roumaine* (Bucharest: Association internationale d'études du sud-est européennes, 1971); "L'image de la France dans les Pays Roumains pendant les campagnes napoléoniennes et le congrès de Vienne", *Nouvelles études d'histoire* 3 (1965): 219—42.

formulated their main political ideas. Vlad Georgescu believes that Romanian nationalism would have developed without the French Revolution. The Revolution only catalyzed the growth of Romanian nationalism ²⁰.

By analyzing Romanian history from the standpoint of the distant past rather than future, Dușu and Vlad Georgescu have developed a portrait of Romanian civilization superior to any other in existence ²¹. If historians utilize their methods they can achieve a more realistic interpretation of Romanian civilization. Romanians adapted French ideas to the needs of their own society, and their failure to stage a French-style revolution is irrelevant to understanding the impact of French civilization on them. In 1789, the French tried to resolve their domestic crisis through revolution, but Romanian's problems required a different solution. Neither an absent bourgeoisie, nor an unsophisticated civilization, prevented the Romanians from implementing French Revolutionary principles and tactics. If they had tried to adopt them, Turkey, Austria, and Russia would surely have intervened and crushed the attempt. Therefore, the Romanians decided to strengthen their society with the help of French Revolutionary concepts and to wait until the balance of power permitted them to become independent. However, this conclusion is impossible unless historians free the idea of influence from Western biases and analyze Romanian society from the perspective of the long duration.

²⁰ Vlad Georgescu, "Idées sociales et politique dans la littérature historique des Principautés Roumaines pendant la seconde moitié du XVIIIe siècle et au début au XIXe siècle", *Revue des études sud-est européennes* 5 (1967): 167–91; *Political Ideas and the Enlightenment in the Romanian Principalities (1750–1831)*, trans. Mary Lazarescu (Boulder, Colorado: East European Quarterly, 1971). See also Virgil Cindea, "Les lumières et la naissance de la conscience nationale chez les Roumains", in *Les lumières et la formation de la conscience nationale chez les peuples du sud-est européen*, ed. Circașa Grecescu and Sanda Rapeanu (Bucharest: Association internationale d'études du sud-est européen, 1970), pp. 83–95.

²¹ By focusing on the Romanians rather than diplomacy, Romanian historians have recently uncovered unexpected areas of French Revolutionary influence. For example, scholars have discovered that the Revolution touched all Romanian social classes, not just the elites. This was especially true in Transylvania where the peasants knew exactly what was transpiring in France, were very interested in French agricultural reforms, and dreamed openly of liberation from the Austrians by Napoleon.

L'OPINION PUBLIQUE DE ROUMANIE ET LES ÉVÉNEMENTS DES BALKANS (1908)

I

BEATRICE MARINESCU

La question orientale avec toutes ses implications — la crise provoquée par la révolution des Jeunes Turcs en 1908, les conséquences de l'annexion de la Bosnie et de la Herzégovine par l'Autriche-Hongrie, la proclamation de l'indépendance de la Bulgarie et la guerre italo-turque de 1911 — exerça une influence dominante sur les relations internationales en approfondissant l'abîme qui séparait les deux groupements dont les contours se précisaient à la fin du XIX^e — début du XX^e siècles. Les relations passèrent de l'unité qui anima les peuples balkaniques dans leur lutte d'émancipation politique et économique des premières années du XX^e siècle par la conclusion de différents accords, à une période de déclin qui débuta en 1907, marquant de la sorte le commencement de la crise. Au déclenchement de cette crise dans la péninsule — écrit D. Djordjevič¹ — a contribué le conflit croato-hongrois qui affaiblit le mouvement des peuples yougoslaves, nuisible non seulement aux forces qui s'opposaient à la politique expansionniste de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie mais aussi à la coalition croato-serbe et à la politique du gouvernement de Belgrade dans sa lutte contre Vienne. A ces fissures intervenues dans la coalition des Etats de la zone s'ajoute aussi le problème macédonien. De même, l'entente serbo-croate de 1904—1909 était sur le point de dégénérer dans un conflit armé tandis que les différends des diplomaties gréco-roumaine, serbo-muntenégrine, gréco-bulgare et bulgare-roumaine ne faisaient qu'approfondir cette crise régionale et internationale. La situation dans les Balkans s'aggrava aussi à cause des contradictions toujours plus marquées entre les grandes puissances.

L'implication de la Russie dans l'Extrême Orient détermina la France de tâtonner les possibilités d'un rapprochement de la Grande Bretagne, afin d'éviter son isolement en Europe, compte tenant de l'ascension et de l'expansion de l'Allemagne qui menaçait les intérêts politiques et économiques des deux Etats. L'Accord signé le 8 avril 1904 entre les deux puissances européennes conduira à un changement du rapport des forces sur l'échiquier international.

L'Allemagne profita des agitations déclenchées dans l'Empire Ottoman par l'augmentation et le raffermissement de son influence à Constantinople, par des jongleries avec le mouvement panislamique, en assurant

¹ D. Djordjevič, *Révolutions nationales des peuples balkaniques 1804—1914*, Belgrade 1965, p. 177.

l'instruction de l'armée turque et projetant la construction de la voie ferrée Bagdad nécessaire à son propre expansion dans le Golfe Persique². C'est là justement une des causes qui conduisirent à la conclusion de l'accord anglo-russe du 31 août 1907.

En même temps, dans le Sud-Est de l'Europe, les désaccords entre les deux puissances rivales, l'Autriche-Hongrie et la Russie devenaient toujours plus profonds après le « respiro » assuré par l'entente austro-russe de 1897 et 1903, qui les obligeait de respecter le statu-quo dans la région. L'affaiblissement de la position internationale de la Russie tsariste, comme une des conséquences de la guerre avec le Japon, ainsi que les difficultés que traversait la Turquie, permirent à l'Autriche-Hongrie de mettre en application ses plans d'expansion vers Salonique. A cette fin elle exerça des pressions à la Porte afin de lui concessionner la construction de la voie ferrée qui devait traverser le sandjak Novibazar et relier de la sorte les régions périphériques de la monarchie des Habsbourg à la Mer Egée. Se rapportant à la politique de Vienne dans les Balkans et à l'influence de celle-ci en Macédoine, Sir Edward Grey écrivait à O'Conor que le Ballplatz « had played the mean game of driving a bargain with the Porte in favour of her railway scheme at the expense of Macedonian Reforme »³. Le projet de cette voie ferrée provoqua des mécontentements en Russie surtout parce que le ministre des Affaires étrangères, Alois von Aehrenthal, ne l'avait pas prévue ; ce fait marquera le commencement de la fin de l'époque de coopération cordiale austro-turque dans les Balkans.

Ce fait a déterminé la Russie de conclure l'accord de 1907 avec la Grande Bretagne. La création de l'Entente ne fut, en grande mesure, qu'une réponse donnée aux tendances expansionnistes de l'Allemagne. Les tentatives du gouvernement de Berlin de présenter ses actions politiques et diplomatiques entreprises sur le plan international comme une nécessité dirigée contre le système des alliances dont le seul serait l'isolement de l'Allemagne restèrent sans profit.

L'année 1908 s'annonçait riche en événements. Les voyages des chefs d'Etat se multiplièrent, la question orientale entraît de nouveau dans l'actualité. Les pretextes de dissensions dans le Sud-Est de l'Europe demeurèrent les mêmes : des réformes en Turquie, équilibre dans les Balkans, désaccords entre Bulgares et Serbes, mécontentements des peuples slaves vivant dans l'Empire des Habsbourg — bref, comme l'écrivait l'officier libéral « Voinea națională » du 18 avril/1^{er} mai 1908 : « Il n'y a que les acteurs qui ont changé, le drame reste le même ».

Le pouvoir de l'Allemagne en Orient et dans la Méditerranée était devenu une réalité. Guillaume II voyageait de Jérusalem à Constantinople pour se trouver, à la fin du mois d'avril dans les Iles Ioniennes. L'Allemagne était maîtresse en Turquie, elle s'était installée en Palestine et en Asie Mineure, aspirant de toucher le Golfe Persique. L'Angleterre s'était

² G. P. Gooch, *Before the War. Studies in diplomacy*, vol. II. *The coming of the Storm*, London, 1938, p. 40—43 ; Hoffman, Ross J.S. *Great Britain and the German Trade Rivalry 1875—1914*, Philadelphia, 1933 ; Earle, Edward M., *Turkey, The Great Powers and the Baghdad Railroad*, Columbia, 1936.

³ *British Documents on the Origins of the War (1898—1914)*, vol. V, *The Near East*, 1928, edited by G.P. Gooch and H. Temperley, doc. no. 184.

emparée à son tour de Tanger et du Suez. La France gardait le Maroc en retirant ses postes de Palestine, Asie Mineure, Syrie et Egypte. En août 1907 Eduard VII accompagné par Ch. Hardinge, sous secrétaire d'Etat au Foreign Office rendait visite à Guillaume II et François Joseph et en juin 1908 il rencontrait le tzar à Reval⁴.

Sur le plan politique les deux positions se précisaient clairement. D'un côté la Russie, l'Angleterre et la France qui ne voulaient pas laisser les voies commerciales existantes dans les mains d'une seule puissance, intéressées de conserver leurs propres voies et de ne pas accepter celle qui leurs serraient imposée au moment de la mise en exploitation de la voie ferrée qui aurait traversé l'Europe, notamment la ligne allemande. Du Memorandum rédigé par Sir Charles Hardinge suit à l'entrevue de Reval, il ressort que Izvolski s'est prononcé d'une manière très dure au sujet du plan Aehrenthal dans le problème de la concession de la voie ferrée par le sandjak Novibazar et a manifesté sa disponibilité d'adopter n'importe quel plan présenté par l'Angleterre, accepté ou non par le Porte ou par les puissances. Ces oppositions seront clairement exprimées dans les réponses présentées à l'Autriche-Hongrie. La Russie demandait la concession de la ligne dans le secteur Danube-Mer Adriatique et la notification anglaise réclamait la nomination d'un gouverneur ottoman en Macédoine qui ne pouvait être dessaisi sans l'accord préalable des grandes puissances⁵. « C'est comme si la Russie aurait imposé la connexion du monde slave à l'Europe par une voie qui n'eût pas passé par l'Allemagne, comme si l'Angleterre aurait puni la Turquie pour son zèle mis dans l'accomplissement des exigences de l'Allemagne » — écrivait à l'époque un quotidien bucarestois de grand tirage⁶. D'ailleurs, conformément à ce même Memorandum, Londres se prononçait soit pour les deux concessions (la voie ferrée Danube-Adriatique et Bosnie-Novibazar) soit pour aucune des deux possibilités.

La méfiance d'Aehrenthal vis-à-vis de la Russie et de l'Angleterre était toujours plus évidente. Le ministre autrichien suspectait Izvolski

⁴ La presse russe informait sur la rencontre de Reval et sur l'intérêt qu'elle avait provoquée et envisageait, comme une des conséquences, une nouvelle amitié, durable, entre la plus grande puissance maritime et la plus grande force terrestre. Selon « Novoe Vremja », grâce à ce fait, la mission de la Russie en Asie et en Europe devenait plus facile et la paix plus sûre. Un autre journal appréciait que le renforcement des relations entre les deux grands Etats mettrait en premier plan la solution des problèmes de la Macédoine en Europe, et de l'Afghanistan, en Asie. On espérait que l'assistance mutuelle entre les deux Etats dans les respectives sphères d'intérêt conduira à l'amélioration du climat politique international (voir « Universul » du 11/23 mai 1908, no 127).

⁵ Ed. Grey estimait que le désintéressement pour la question macédonienne conduirait à une situation dangereuse en Europe. Il fallait à ce moment forcer les puissances européennes d'agir de concert afin que le manque d'une unité ne conduise pas à leur disparition. Comme prévu, aucune puissance ne l'a soutenu. L'Autriche n'entendait pas renoncer à ses plans ; l'Allemagne s'opposait à toutes mesures de pression vis-à-vis de la Porte ; la Russie trouvait la mesure trop dure et Izvolski défendit à Reval l'attitude prudente adoptée par son gouvernement dans la question macédonienne. G.P. Gooch, op. cit., p. 29, 31. Paprikoff, ministre des affaires étrangères de Bulgarie précisa le point de vue bulgare au sujet de la proposition britannique devant les représentants diplomatiques des grandes puissances, démontrant qu'il fallait d'abord que la Macédoine soit délimitée du point de vue géographique, qu'elle ait un statut en mesure d'assumer le droit de participation de la population à la direction du pays et que seulement après l'accomplissement de ces conditions la nomination d'un gouverneur devenait faisable.

⁶ « Voința Națională » du 18 avril/1 mai 1908, n° 6858.

d'être, depuis son installation au ministère des Affaires étrangères, le promoteur d'une politique de rapprochement entre la Russie et la Grande Bretagne⁷. C'est pourquoi Aehrenthal chercha un renouveau de la Ligue des trois empereurs. En mai 1907⁸, W. E. Goschen avertit Ed. Grey que l'Autriche-Hongrie et l'Allemagne déployaient des efforts conjugués afin d'écartier Pétersbourg d'une entente avec Londres, en lui promettant un appui dans les Balkans⁹. Aehrenthal essaya de gagner à ses côtés la Russie dans une action séparée dans le Proche Orient qui excluait l'Angleterre et l'Italie mais quand Pétersbourg refuse la proposition pour ne pas offenser Londres il pria le comte Mensdoiff de nier ce fait devant Ed. Grey¹⁰. A l'égard de l'Angleterre, le ministre autrichien ainsi que ceux qui lui ont succédé jusqu'au déclenchement de la guerre mondiale gardèrent la même attitude de suspicion. Il accusa la Grande Bretagne d'avoir incité la Serbie contre la double monarchie et d'avoir encouragé l'Italie et l'Albanie.

Dans ces conditions la diplomatie roumaine se vit obligée d'agir face aux événements qui ont eu lieu en 1908. Les gouvernements qui se sont succédés, libéraux ou conservateurs, ont essayé de promouvoir une politique de statu quo dans la zone et d'obtenir des compensations au cas de modifications territoriales et de veiller sur la sauvegarde des relations avec tous les Etats.



La révolution des Jeunes Turcs. L'insurrection éclata à Resan (Macédoine) au début du mois de juillet avec l'appui de l'armée de la Turquie européenne à laquelle se sont raliées les troupes de l'Asie Mineure, pour imposer au sultan le respect de l'ancienne constitution de Midhat Pacha de 1876 et proclamer le début d'une ère nouvelle.

Le déclenchement de la révolution de Resan et de Monastir a coïncidé avec la négociation entre l'Angleterre et la Russie qui visaient d'imposer, même de force peut-être, de nouvelles mesures de pacification et de réformes en Macédoins, ce qui témoignait d'une ingérence encore plus grave dans la politique de l'Empire ottoman, dont le résultat aurait été discutable tant que les Etats voisins n'étaient pas obligés d'arrêter le passage des troupes respectives.

Le discours d'Izvolski tenu dans la Douma en avril a été un exposé intéressant sur la politique étrangère russe. La plus grande partie a été consacrée au problème macédonien. Le ministre russe insista sur deux aspects : le premier se rapportait au fait que l'entente entre l'Autriche et

⁷ Barbara Jelavich, *A century of Russian Foreign Policy, 1814—1914*, New York, 1964, p. 253—254; René Albrecht-Carré, *A Diplomatic History of Europe Since the Congress of Vienna*, New York, 1973, p. 256. Izvolski, remplaça Lamsdorf en avril 1906. A Vienne il était considéré comme le représentant d'un gouvernement constitutionnel (en Russie, pour la droite, Izvolski et Stolipin passaient pour des libéraux, mais pour la gauche leur libéralisme était inexistant). Aehrenthal a été ambassadeur à Pétersbourg; on le considérait russophile, mais ses sympathies se sont dirigées plutôt vers les milieux réactionnaires).

⁸ Ibidem, voir aussi R.W. Seton Watson, *British Policy in the Near East (1900—1909)*, in « Contemporary Review » June, 1929, f. 15.

⁹ *British Documents on the Origins of the War (1898—1914) : The Near East*, vol. V, 1928. Edited by G.P. Gooch and H. Temperley, doc. 158 (en ce qui suit : *British Documents*).

¹⁰ Ibidem, doc. n° 159, 191.

la Russie au sujet des Balkans a perdu totalement son caractère initial ; le second portait sur la décision de Petersbourg d'accorder une attention particulière au problème du Proche Orient ¹¹. L'Angleterre était prête à accepter le projet russe de réformes en Moldavie en dépit de ses réserves au sujet des aspects financiers. Pour dégrever les revenus de la Macédoine elle demanda à la Porte de prendre à sa charge les troupes supplémentaires de la province ou de procéder à une réduction de leur nombre ¹². Ainsi que le quotidien « Universul » remarquait à juste raison, les grandes puissances « disposaient tranquillement du sort de l'Empire Ottoman comme si les Turcs n'existaient plus, et leurs combinaisons savantes partaient, avec une splendide assurance, de la prémisse que c'est à eux de délivrer l'Orient... » La première conséquence de la révolution des Jeunes Turcs est le fait que tous les plans de l'Europe ont été déjoués ¹³.

L'ancienne contradiction qui planait sur la politique européenne de l'Empire Ottoman — la contradiction entre la politique d'intervention et celle d'intégrité — d'où il n'y avait autre voie de sortie que la mise en œuvre des réformes, était de nouveau à l'ordre du jour. Pour faire diversion et masquer de la sorte l'échec de la politique de Müritzsteg, dans son célèbre discours du 27 janvier 1908, le baron Aehrenthal posa le problème des chemins de fer. Mais, deux jours plus tard, le roi Édouard VII réactualisait dans son discours le problème macédonien. L'effet fut considérable surtout par l'affirmation que « c'est aux Grandes Puissances » de remédier à cette situation. Ainsi, à la place des « deux puissances de l'entente », l'Autriche et la Russie, c'était le concert européen que s'assumait le rôle d'appliquer les réformes ; le mandat spécial des deux puissances prenait fin, ainsi que la note russe ne manquait pas de constater. La Grande Bretagne manifestait ainsi sa décision de jouer de nouveau un rôle et d'agir, si nécessaire, de son propre chef. Quelques jours après le discours, le secrétaire d'Etat britannique proposait aux Chancelleries européennes un programme radical de réformes, même si elle savait qu'il ne passera pas sans amendements.

On remarqua le fait que le Sultan, en échange pour les concessions de jonctions des voies ferrées, négociait avec la Grèce et la Serbie auxquelles il demandait de s'abstenir dans l'éventualité d'un conflit avec la Bulgarie, sans penser, ainsi que le désiraient les Jeunes Turcs, au rétablissement de la Constitution et aux réformes internes, les seules mesures qui auraient mis un terme à l'agitation stimulée par les voisins, et à l'intervention des Grandes Puissances. Par le rétablissement de la Constitution de 1878 le problème macédonien était simplifié, comme le remarquait Tevfik Pacha lui-même. « Des droits et des libertés égaux pour tous les citoyens » déclarait solennellement la révolution des Jeunes Turcs ; l'assertion trans-

¹¹ En 1905, l'Autriche profita des difficultés internes de la Russie et bénéficia au maximum de l'autorité qu'on lui avait octroyée dans la zone par les accords de 1897 et 1903. En 1908 la Russie était décidée de mettre fin à l'influence toujours croissante de l'Autriche dans les Balkans. Voir aussi M.A.E. Fonds 71, dos. 115/1908 vol. 1, f. 63, Alex. Lahovary à I.I.C.Brătianu n° 1050 confidentiel.

¹² La France et l'Italie avaient adhéré au projet russe.

¹³ « Universul » du 22 juillet 1 août 1908 no. 199. Pour les négociations russo-britanniques de Londres sur la question macédonienne, voir aussi « Novoe Vremja » du 22 mars (ancien style) 1908.

forma les populations chrétiennes divisées des provinces européennes de la Turquie en des cohabitants pacifiques. C'est dans ce sens que furent compris à Londres les événements de Turquie et la déclaration faite par Sir Éd. Grey dans le Parlement britannique au sujet du rétablissement de la Constitution et les possibilités de solution du problème macédonien furent reçus d'une manière favorable¹⁴.

Depuis Disraeli l'influence britannique à Constantinople était de nouveau sur le premier plan. L'Allemagne toute puissante était trop étroitement liée de l'ancien régime pour accepter avec bienveillance les changements intervenus en Turquie. Le rôle de l'Autriche-Hongrie était limité depuis quelque mois après que l'Angleterre et la Russie avaient pris l'initiative dans la question macédonienne et les événements de Constantinople semblaient satisfaire aux exigences de Vienne qui trouvait convenable l'idée du gouvernement turc de s'opposer à toute ingérence étrangère¹⁵. Du rapport d'Alexandre Lahovary du 15/28 juillet il ressort que des informations provenant de Ballplatz « l'Autriche-Hongrie se trouvait d'accord avec les autres grandes puissances pour ajourner sine die l'action diplomatique que l'on était à la veille d'entreprendre à Constantinople et que la révolution turque a si heureusement fait mettre de côté. Cela ne veut pas dire que l'on ait pleine foi dans les résultats favorables... de la mise en vigueur du régime constitutionnel en Turquie »¹⁶.

La note adressée à la Porte le 26 juillet par l'ambassade de Russie à Constantinople a produit un effet spécial. L'on y soulignait la satisfaction avec laquelle le Cabinet de Petersbourg poursuivait la mise en œuvre des réformes entreprises par le gouvernement impérial tout en appréciant que le droit de la Russie et des autres Grandes Puissances de « demander » des réformes est « terminé » si toutefois celles-ci seraient sérieusement appliquées en Macédoine. La note russe qui suivait aux félicitations reçues de la part des autres Etats à l'occasion du rétablissement du régime constitutionnel fut considérés comme une consécration définitive de ce régime en Turquie. Ainsi, la politique inaugurée par « La Ligue Ottomane pour l'union et le progrès » s'est avérée nécessaire et nouvel ordre ne pouvait plus se heurter des difficultés venant de l'intérieur ou de l'extérieur.

La reconnaissance de ce fait est mise en lumière aussi par l'interview accordée au quotidien français « Le Matin » du 10 août 1908 par Munir Pacha, l'ambassadeur de la Turquie à Paris qui déclarait, au moment même où les dépêches de Constantinople annonçaient sa révocation : « cette révolution était désirée, nécessaire, pour le salut de mon pays. Je ne pense pas qu'il y a un seul Turc bien pensant qui ne soit satisfait et qui ne soit pas partisan de toutes les concessions accordées par S.M. le Sultan »¹⁷.

Les événements récents de Turquie ont produit une impression favorable dans les milieux gouvernementaux de Roumanie où l'on appréciait que la paix et l'ordre avaient triomphé. Le ministre de l'Angleterre à Bucarest, Colville Barclay, était d'avis que la Roumanie désirait une Turquie puissante pour résister aux deux empires limitrophes. Aussi

¹⁴ *British Documents...*, vol. V, doc. n° 204, p. 263—264.

¹⁵ Arh. M.A.E., Fonds 71 (1900—1919), dos. 115/1908, lettre T, vol. I, f. 63. Vienne, le 15/28 juillet 1908. Alex. Lahovary à I.I.C. Brătianu, n° 1050 confidentiel.

¹⁶ *Ibidem*, f. 64.

¹⁷ Arh. M.A.E., Fonds 71, f. 259.

longtemps que la Roumanie s'intéressait au problème macédonien tous les partis semblaient accepter les événements de Constantinople et ils espéraient que sous le nouveau régime constitutionnel les droits des Aroumains seront mieux défendus contre les attaques des Grecs. Pourtant, selon l'avis du diplomate anglais certaines réserves existaient encore quant au déroulement ultérieur des événements et certains membres du gouvernement roumain doutaient du calme relatif qui s'était installé et qui aurait pu être le prélude d'une réaction qui entraînerait l'anarchie¹⁸.

Al. D. Sturdza, après ses recontres en Europe avec Isvolski, Aehrenthal, Bulow et Clémenceau, déclare dans une interview accordée au journal viennois « Neue Freie Presse » que la Roumanie a obtenu de la part du Sultan quelques concessions favorisant les Aroumains et qu'elle attendait du nouveau régime des avantages commerciales et un renforcement des relations¹⁹. Le ministre roumain souligna à cette même occasion l'intention de la Roumanie de continuer la politique du maintien du statu-quo dans les Balkans, aux côtés des grandes puissances qui visaient le même but²⁰.

Les Jeunes Turcs ont appliqué au début un programme de réformes ; dans leur propagande visant les libertés ils allèrent jusqu'à dénommer cette étape historique une ère de la révolution nationale. L'idée qui animait le mouvement de l'Empire ottoman, observait N. Iorga, était que "chacun peut être Grec, Serbe, Bulgare ou Aroumain, digne représentant de cette nation, frère de tous les autres, mais rester quand même un ottoman parfait"²¹. C'est ce qui explique pourquoi le mouvement des Jeunes Turcs s'est déclenché en Macédoine, où la population qui vivait dans les plus difficiles conditions l'accepta avec enthousiasme. Les anciennes organisations, actives dans la période antérieure dans les montagnes, commencèrent à l'organiser du point de vue politique, dans le cadre du nouveau régime constitutionnel. Ainsi, l'aile gauche du I.M.R.O. organisa le « Parti national fédératif » qui inscrivait dans son programme des libertés politiques, l'émancipation des paysans de sous l'oppression féodale, le droit des peuples à l'autodétermination et la constitution d'une fédération libre balkanique. Les organisations grecques formèrent des clubs à Krusevo, Bitolia, Melnik etc. La population serbe fonda la « Ligue démocrate serbe » tandis que les organisations bulgares jetèrent les bases de « l'Alliance des clubs constitutionnels de Turquie ».

Au sujet des événements en Turquie, I.N. Papiniu, représentant diplomatique roumain à Constantinople mettait en lumière, par un rapport confidentiel adressé I.I.C. Brătianu le 24 juillet 1908, le patriotisme des jeunes officiers ottomans qui « au prix de leur vie » ont résisté aux forces de la police et de l'administration en obligeant le Valy de Monastir et Halim Pacha lui-même d'informer le Sultan que « ni les bons conseils ni les repressions ne pourrions anéantir leur but celui de rétablir la Constitution »²².

¹⁸ Archives de l'Etat de Bucarest, microfilms, Angleterre, rôle 250 ; Public Record Office, Foreign Office 371/510, f. 412 (en ce qui suit : Arh. Et. Buc., microfilms Angleterre r... P.R.O.F.O.)

¹⁹ *Ibidem*, r. 252 ; P.R.O.F.O. 371/511, f. 163.

²⁰ *Ibidem*, f. 164.

²¹ *Ibidem*.

²² Arh. M. A. E., Fonds 71, ccs. 115/1908, lettre T, vol. I, f. 65.

Le ministre plénipotentiaire de la Roumaine à la Porte était informé pas des gérants des Consulats roumains de l'Empire sur la manière dont la population aroumaine acceptait l'insurrection des Jeunes Turcs ainsi que sur la participation, à côté des autres nationalités, aux événements ayant lieu dans les villes respectives devenues centres de la révolution bourgeoise-libérale turque de Macédoine.

Ainsi, C. Metta, le gérant du Consulat roumain de Bitolia, rapportait que les manifestations de joie revêtaient « des proportions extraordinaires »²³. Il décrivait au ministre plénipotentiaire de la Roumanie à la Porte les danses populaires auxquelles participaient des Turcs, Bulgares, Grecs et Roumains « qui ont tous oublié, au moins pour un moment, les anciennes inimitiés ». La communauté roumaine, a été invitée, à côté des autres, « de prêter serment à la constitution ». A cette occasion le chef de la « Ligue ottomane pour l'union et les progrès », le colonel Muri Bey déclarait : « il n'est pas nécessaire de demander aux Roumains de prêter serment, car ils se sont identifiés avec nos aspirations, avec le destin de la population musulmane et nous sommes persuadés que l'élément roumain et le plus attaché à l'Etat. Aujourd'hui vous êtes peu nombreux et faibles, mais nous agissons dans le sens d'un raffermissement de cette nation »²⁴.

Le même jour, les notabilités turques et quelques membres de la Ligue ottomane visitèrent le lycée roumain. A cette occasion le caïmacan de Florina a remercié de nouveau les autorités roumaines pour leur participation à la lutte dédiée à la conquête des libertés constitutionnelles en les assurant de l'appui de la Ligue pour le développement et la prospérité de l'élément roumain. Au nom de la communauté roumaine répondirent Gh. Papahagi, professeur de langue turque et Margarit T. Dumitrescu²⁵. Le quotidien bucarestois « Adevărul » donnera des informations dans son numéro du 20 juillet (v.s.) concernant les manifestations des Aroumains de Monastir du 12 juillet organisées à l'occasion de la proclamation de la Constitution²⁶. Dans l'article « Les Aroumains et la constitution turque » l'auteur écrivait : « portant tous des cocardes rouges et blanches et des drapeaux », les manifestants qui se sont déplacés de l'internat de l'école commerciale roumaine, conduits par l'archimandrite Agatanie et l'adjoint de l'inspecteur du Conseil d'administration des écoles, I. Bura jusqu'au Tribunal où ils ont été accueillis par des officiers ayant Enver Bey au premier rang. Celui-ci leur dit : « Maintenant nous sommes tous comme des frères, donc il faut agir en faveur de notre patrie ». L'archimandrite Agatanie répondit : « l'élément roumain toujours loyal aux autorités continuera d'agir à côté des libérateurs de la patrie ». Il finit son discours par les paroles « Vive la Constitution, la patrie et la liberté ». Parmi les notabilités qui prirent la parole rappelons encore Sava Saru, I. Bura, Gh. Cionga, réviseur, V. Miricu, directeur. La réponse fut donnée par Enver Bey. La manifestation des Aroumains impressionna beaucoup et il furent acclamés par des officiers, par l'armée et la population civile²⁷.

²³ *Ibidem*, f. 139, C. Metta à I.N. Papiniu, le 12 juillet 1908, f. 139.

²⁴ *Ibidem*.

²⁵ *Ibidem*.

²⁶ « Adevărul » du 20 juillet 1908, no 6784.

²⁷ *Ibidem*.

Le consul roumain de Ianina, S. Greceanu informait lui aussi sur les mêmes manifestations de joie les ovations pour la liberté le progrès et l'union de toute la population de l'Empire ottoman sans aucune discrimination²⁸. Il mettait en même temps en lumière l'attitude de la population albanaise qui, tirant profit de la nouvelle situation exprimait en public, par des discours, la sympathie et la reconnaissance qu'il portaient à la Roumanie qui assurait depuis des années l'impression des livres en langue albanaise, instruments importants dans la formation de la conscience nationale du peuple albanais²⁹. A côté des autres nationalités, les Roumains de Salonique, Veles et Ghergheli etc., exprimèrent eux aussi leur sentiments de joie pour la mise en place du nouveau régime³⁰.

I.N. Papiniu, par un rapport confidentiel adressé à I.I.C. Brătianu le 18/30 juillet³¹ considérait nécessaire que les Roumains de la Turquie prennent part à la lutte électorale pour le nouveau parlement ottoman, tenant compte du fait qu'ils étaient appréciés par les autorités et par la population musulmane qui les encourageait de prendre part à la nouvelle vie politique. Le représentant roumain suggérait au ministre l'idée de la fondation d'un journal à Salonique, en dialecte aroumain, en demandant à cette fin que la somme de 20 000 lei soit mise à la disposition de la Légation roumaine à Constantinople.

Le nouveau régime installé en Turquie dans les années 1908–1909 avança plusieurs proposition d'alliance avec la Roumaine, surtout parce qu'elle craignait des éventuelles attaques de la part de certains pays voisins, de la Bulgarie en premier lieu, ou de la part des Grandes Puissances. L'inquiétude manifestée par les Jeunes Turcs en été 1908 au sujet de la position de la Bulgarie était injuste. Le général S. Paprikoff, le ministre des affaires étrangères bulgare, déclarera dans un entretien avec N. Mișu, représentant de la Roumanie à Sofia, comme d'ailleurs aux autres représentants des Grandes Puissances de la capitale de la Bulgarie que son pays « ne sortira de son attitude actuelle, correcte et réservée », que dans le cas où le désordre et l'anarchie « dégèreront dans un massacre » de la population de la Macédoine. « En ce cas » déclarait Paprikoff « La Bulgarie ne pourra pas rester impassible et sera obligée de quitter l'attitude réservée imposée actuellement par les circonstances »³². Le ministre bulgare recevra le même conseil de la part de ministre des affaires étrangères de la Russie, Izvolski³³. La déclaration de D. Stanchoff, ministre de la Bulgarie

²⁸ Arh. M.A.E., Fonds 71 (1900–1919), dos. 115/1908, lettre T, vol. II, f. 206. S. Greceanu à I.N. Papiniu, le 17/30 juillet 1908.

²⁹ *Ibidem*; Voir aussi « Adevărul » du 18 30 juillet 1908 n° 6782. L'article « Turcia constituțională » (La Turquie constituonnelle) soulignait le rôle des Albanais dans le mouvement de Turquie et les opinions de quelques Albanais au sujet des droits des Aroumains.

³⁰ *Ibidem*, f. 168. I.N. Papiniu à I.I.C. Brătianu, le 21 juillet/3 août 1908.

³¹ *Ibidem*, f. 160. I.N. Papiniu à I.I.C. Brătianu, le 18/31 juillet 1908, rapport confidentiel, f. 206.

³² *Ibidem*, f. 236, N. Mișu à I.I.C. Brătianu, confidentiel, n° 770, Sofia, le 26 juillet/7 août 1908.

³³ *Ibidem*. Il convient de mentionner que le 4 août, à l'Université de Sofia, sous la présidence de Grigore Naciovici, ancien agent diplomatique de la Bulgarie à Constantinople a été fondé le Comité de l'Alliance qui visait établir des relations entre la Bulgarie et la Turquie constitutionnelle. Les participants avaient la conviction que dans les circonstances qui caractérisaient la période, la cause bulgare ne saurait être servie que par une politique d'entente avec la Turquie. *Ibidem*, Fonds 71 (1900–1914), dos. 7/1908, lettre B, f. 23. Alex. Iacovaky à I.I.C. Brătianu, Sofia, le 7 20 août 1908, no 802.

à Paris, publiée dans « Le Matin » le 12 août 1908 (st. a) exprimait la même idée « La Bulgarie désire le maintien de la paix, le calme et l'ordre dans l'empire voisin ; elle n'a aucun intérêt à une conflagration en Turquie et elle désire que les événements se déroulent d'une façon pacifique et normale »³⁴.

La Turquie était intéressée de connaître quelle sera l'attitude de la Roumanie dans l'éventualité d'une « attaque bulgare » ainsi que déclarait l'homme d'Etat Hilmi Pacha³⁵.

Ahmed Riza, chef du comité des « Jeunes Turcs » de Paris et en même temps président de l'Assemblée ottomane, proposait la création d'une confédération balkanique comprenant la Turquie, la Serbie, la Bulgarie, le Monténégro et la Roumanie visant surtout à entraver la pénétration des Grandes Puissances dans le Sud-Est de l'Europe.

Dans une interview accordée à B. Brănișteanu pour le journal « Adevărul » la grand Vizir Kiamil Pacha laissait entendre que si la Roumanie adopterait une attitude favorable à la Turquie, la Bulgarie serait obligée de modérer ses demandes, « la possibilité d'une guerre » n'existant plus. « Je n'entend pas par là que nous désirons une alliance guerrière (...) notre intention est de maintenir la paix (...). A cette fin pourrait contribuer aussi la Roumanie si, je le répète, elle manifesterait des intentions pacifiques envers la Turquie »³⁶. Le même correspondant du quotidien « Adevărul » interviewait Tewik Pacha, ministre turc des affaires étrangères, qui déclarait qu'à ce moment la Roumanie et la Turquie « tiennent dans leur mains l'équilibre balkanique » fait qui exigeait la conclusion d'un accord entre ces deux Etats « un accord cordial dont le but soit justement le maintien de la paix » Tewik Pacha montrait que des démarches ont été entreprises à cette fin auprès du gouvernement roumain, sans qu'il puisse obtenir un résultat positif parce que Bucarest apprécie la situation comme « trop compliquée ». « En effet, en matière de politique, chaque pays ne peut agir que dans le sens de ses propres intérêts » avait continué le ministre turc, « mais entre la Turquie et la Roumanie existent des intérêts majeurs, politique et surtout commerciaux ». Tenant compte de ces faits l'accord pourrait être facilement conclu, pour devenir la plus sûre garantie de l'équilibre balkanique, donc de la paix³⁷.

Le gouvernement roumain a refusé chaque fois les démarches de la Porte visant la conclusion d'une alliance, car, fidèle à sa politique de neutralité et d'amitié avec tous les Etats de la Péninsule Balkanique, elle ne désirait pas de changements territoriaux. Sur cette base devaient se développer les relations avec la Turquie.

Le 16 juillet 1909 arrivait à Bucarest une mission spéciale turque qui annonçait l'avènement au trône de Mohamed V. La mission, formée par Noradunghian bey, ministre de travaux publique et le général Halil Pacha fut reçue en audience par le roi Charles I^{er} à Sinaia. La nouvelle loi turque concernant l'amélioration des conditions ecclésiastiques en Macédoine était considérée en Roumanie comme un signe d'encourage-

³⁴ *Ibidem*, Fonds 71 (1900—1919), dos. 115/1908, lettre T, vol. II, f. 272.

³⁵ *Ibidem*.

³⁶ « Adevărul » du 8 octobre 1908, no 6863.

³⁷ « Adevărul » du 9 octobre 1908 (ancien style) no 6864.

ment et la mission devait informer le gouvernement et le peuple turc, à son retour à Constantinople, sur les bons rapports d'amitié existants entre les deux Etats. En effet, la mission offrit une nouvelle occasion à la presse gouvernementale d'exprimer sa sympathie pour le nouvel régime ainsi que l'espoir que les résidents roumains dans l'Empire ottoman auront des meilleurs conditions mais rien ne laissait entrevoir la possibilité d'un accord dont le gouvernement de Constantinople était tellement intéressé³⁸. La presse de Roumanie informait par des amples articles sur l'évolution des événements qui se déroulaient en Turquie tels la proclamation de la Constitution, l'histoire du premier Parlement turc promulgué le 16 février 1878 et convoqué de nouveau après 30 années etc. Des titres comme « La révolution et la proclamation de la Constitution de Salonique et de Bitolia » ; « La Turquie constitutionnelle » ; « Le serment du Sultan » ; « L'Italie et la nouvelle situation en Turquie » etc. couvraient la première page de la majorité des quotidiens de grand tirage, témoignant de la sorte de l'intérêt de l'opinion publique roumaine pour les événements de Turquie. Le quotidien « Universul » publiait les photos des dignitaires turcs comme Ahmed Riza, Mohamed Reşad, l'héritier légitime du trône, et même des photographies des uniformes des révolutionnaires turcs, la salle du premier parlement turc, le palais du ministère de la justice etc. A son tour, « Adevărul » commençait, par l'intermédiaire de son envoyé spéciale à Constantinople une série d'articles concernant les événements de Turquie, les personnalités de la vie publique et leur opinions. Dans son numéro du 3 octobre³⁹, la direction du journal annonçait qu'elle visait offrir, par cette « enquête » la possibilité d'une meilleure compréhension, plus objective, des événements et des différentes opinions, afin que « les lecteurs puissent former eux-mêmes un jugement et permettre à l'auteur, B. Branîşteanu, une synthèse de ce qu'il a vu et entendu afin d'entrevoir, à partir du présent confus et compliqué ce que nous réservera l'avenir ». En ce sens il était nécessaire de donner des détails sur l'armée et les finances ottomanes ainsi que sur « le grand anonyme au nom et aux dépenses duquel se passaient tous ces événements — le peuple turc ». Le lecteur du quotidien bucarestois sera pour quelques semaines le compagnon du correspondant de « L'Adevărul » dans son périple à travers la Turquie⁴⁰. Il l'accompagnera dans les salons des nouveaux et anciens ministres, dans les palais des ambassades et des légations de Therapia, dans les maisons des « Jeunes Turcs », les bureaux des financiers et des militaires. « J'espère que les

³⁸ Arh. Et. Buc., microfilms, Angleterre, r. 251 ; P.R.O.F.O. 37/274, t. 118. Des relations ournies par Ch. Green il ressort que le roi Charles I^{er} n'appréciait pas particulièrement Abdul Hamid qui était « a monument of passive resistance » et qu'il fallait déployer certains efforts pour obtenir de lui quelque chose. Pendant une audience le roi Charles I^{er} lui apprit que le Sultan l'a traité avec beaucoup d'égards, lui a envoyé des missions militaires, diplomatiques etc., lui a transmis l'expression de ses meilleures intentions mais toutes ces démarches n'aboutirent à rien. Les conventions commerciales et consulaires, bien que paraphées, restaient sans effet car la Roumanie devait présenter d'abord le « bakchich » sans lequel rien ne bougeait à Constantinople. Ibidem, role 252 ; P.R.O.F.O. 371 511, f. 14.

³⁹ « Adevărul » du 3 octobre (ancien style) 1908, n° 6858.

⁴⁰ Ibidem, le 4 octobre (ancien style) 1908, n° 6859 (entretien avec Hakim bei, ministre des Affaires Intérieures) ; le 5 octobre 1908, n° 6860 (Au ministre des travaux publics, Gavriel Effendi Muraduk ian) ; le 8 octobre 1908, n° 6863 (Au grand vizir Kiamil pacha) ; le 9 octobre 1908 n° 6864 (Teivfie pacla, ministre des Affaires Etrangères) ; le 10 octobre 1908 n° 6865 (Ferid pacha, ancien grand vizir) etc.

lecteurs verront, à la fin de cette enquête — écrivait Branîşteanu — que sous un régime libéral la Turquie saura se développer et témoigner de ses qualités qui étonneront l'Europe. Ils verront comment la liberté peut transformer un peuple en 24 heures »⁴¹. Intéressant était aussi l'éditorial paru dans le même journal bucarestois le 22 juillet 1908 (st. a). Il reflétait la manière dont les Roumains jugeaient les événements de Turquie et l'attitude des Grandes Puissances, « Il serait éronné de croire que ce mouvement est un phénomène accidentel et éphémère... le mouvement des Jeunes Turcs a tiré le peulpe de l'apathie et ils sont décidés de résoudre par eux-mêmes le problème oriental... De toute façon si les événements de Turquie furent une surprise pour le Sultan il ne l'ont été pas moins pour les Grandes Puissances qui, au moment où les Jeunes Turcs étaient sur le point d'obliger leur souverain de changer sa politique, continuaient de disposer tranquillement du sort de l'Empire ottoman comme si les Turcs n'existaient pas et dans leurs calculs savants ils partaient avec une splendide certitude de la prémissse que le salut de l'Orient ne peut venir que de leur part... la première conséquence de la révolution des Jeunes Turcs est celle d'avoir déjoué tous les plans de l'Europe »⁴². Avant de conclure, « Universul » exprimait la conviction que les Grandes Puissances et les États balkaniques en comprenant l'événement, adopteront une attitude correcte, de non ingérence dans les affaires internes de l'Etat ottoman. C'était en fait la ligne adoptée par la politique du gouvernement roumain.

Le directeur du journal « Bukarester Tageblatt », Iuliu Pop, interviewa le ministre plénipotentiaire de la Turquie à Bucarest, Kiazim-bei, au sujet des événements de son pays. Celui-ci, après avoir exprimé sa confiance dans la révolution des Jeunes Turcs déclara « les étrangers qui croient dans la possibilité d'une réaction se trompent en dépit des difficultés présentées et qui surviendront peut-être encore, la nouvelle ère constitutionnelle est définitive. L'Empire turc se renforcera sous le nouveau régime, l'activité des groupes ostiles cessera et la paix sera rétablie. Les intrigues des différentes races n'auront plus d'objet, tous les citoyens de l'Empire ottoman, sans aucune discrimination se développeront librement »⁴³. Les déclarations du représentant diplomatique turc ont été reproduites par la majorité des journaux de Roumanie car elles produirent un écho favorable parmi les Roumains intéressés du sort de la population aroumaine de la Macédoine.

L'intention du nouveau régime de Constantinople d'entretenir de bonnes relations avec le gouvernement de Bucarest ressort aussi des déclarations d'un militant de la révolution bourgeoise libérale turque faits à un correspondant de presse roumain le 24 septembre 1908 (st. a). Elles reflètent en même temps le prestige des Roumains en Turquie. « La Roumanie a inscrit dans son programme un principe en accord avec ses habitudes et avec ses conceptions historiques — déclarait l'homme politique turc — l'hospitalité et le bon voisinage ». Voici nos convictions en ce qui

⁴¹ *Ibidem*, du 3 octobre 1908, n° 6858.

⁴¹ bis Arh. Et. Buc., microfilms Angleterre, r. 251, P.R.O.F.O. 37/274, f. 118.

⁴² « Universul » du 22 juillet (ancien style) 1908, n° 199.

⁴³ « Universul » du 26 juillet (ancien style), 1908, n° 203.

concerne les Roumains. Nos coreligionnaires de la Dobroïdja nous ont décrit dans les couleurs les plus vives la vie paisible et les profits d'une législation sage et libérale. Notre admiration était grande. Nous avions libre accès dans le pays. Nous nous sommes appliqués à étudier les institutions de ce pays, nous sommes persuadés du travail prodigieux qui caractérise l'ensemble de l'activité roumaine. L'amitié de la Roumanie nous est chère. Voilà pourquoi l'élite de notre pays s'est empressée de répondre à la visite des quelques roumains qui ont en la bienveillance de nous honorer de leur présence. Notre gouvernement a les meilleures intentions vis-à-vis de la Roumanie »⁴⁴.

Sur le plan externe, les événements de la fin de l'année 1908 — début 1909 ont forcé l'Empire ottoman de céder à l'Autriche-Hongrie la Bosnie et l'Herzégovine, et de reconnaître l'indépendance de la Bulgarie, tandis que sur le plan interne il a dû faire face à la contre-révolution. Ce dernier fait a produit des changements dans sa politique intérieure, dont les repercussions furent le passage graduel, en commençant par 1909, pour se manifester pleinement en 1910, d'une époque de libertés inscrites dans la Constitution, à un régime de dictature militaire. Les organisations politiques des nationalités seront mises sous interdiction. La réalité avait démontré aux nationalités que toutes les paléatives politiques n'avaient eu un autre but que de modifier la forme, le fond restant le même. Sur le plan externe, à cause de sa situation précaire, la Turquie mena une politique modérée. Le grand vizir Huseim Pacha déclarait que son pays « poursuivra une politique de neutralité et d'amitié avec toutes les puissances, une politique des mains libres, grâce à laquelle il espérait voir la Turquie devenir de nouveau une grande puissance militaire, à l'abri de laquelle le pays puisse développer toutes ses ressources matérielles et améliorer le niveau intellectuel de la population »⁴⁵.

Les insurrections des Albanais, l'échec du régime constitutionnel des Jeunes Turcs, les rapports tendus de la Turquie avec la Bulgarie et la Grèce ont créé le climat favorable au démembrement de l'Empire ottoman. L'année 1911, par la déclaration de guerre de l'Italie, marquait le début de la désagrégation. La guerre italo-turque, conclue par la conquête de la Tripolitanie, ouvrait la question orientale, en isolant la Turquie, mais en attirant en même temps les énergies des Etats balkaniques dans leur lutte de libération des derniers territoires de la péninsule qui se trouvaient encore sous domination ottomane.

⁴⁴ *Ibidem*, du 24 septembre (ancien style) 1908, n° 263.

⁴⁵ Arh. M.A.E., fonds 21, vol. 60, f. 112.

LES MOTS ET LES GESTES

CHRISTOPHE PROCHASSON
(Paris)

Il n'est guère de travaux consacrés aux intellectuels ou à leur histoire qui ne s'attachent à cerner une définition préalable des intellectuels. Cette catégorie sociale a suscité, depuis un siècle, des flots de littérature en tout genre. Comment en effet saisir, une fois pour toutes, un terme qui relève d'une approche sociologique et qui intègre une dimension affective ? Que faire d'un mot qui contient tout à la fois un essai de définition, une méprisante dénonciation et une fière revendication ? *Intellectuel* a deux connotations parfaitement contradictoires¹. L'une, négative, distille le poison. Selon elle, les intellectuels sont des agents sociaux pervers qui répandent le mensonge et abusent de leur autorité morale. Les intellectuels, authentiques produits de la démocratie bourgeoise, en sont ses premiers profiteurs au détriment de la nation (version d'extrême droite) ou de la classe ouvrière (version d'extrême gauche). L'autre prend le contrepied de ce dispositif : les intellectuels sont les instituteurs du peuple, le préservent des erreurs vers lesquelles on le conduit parfois — l'Affaire Dreyfus reste le référent par excellence — et honorent quand il le faut la nation par la qualité de leurs travaux. O Descartes ! O Voltaire ! O Pasteur et tant d'autres ! Les historiens français ont depuis quelques années investi le terrain pour tenter de débrouiller cet entrelacs d'enjeux. Ils se divisent aujourd'hui en plusieurs écoles aux approches apparemment concurrentes. Les uns mettent l'accent sur la sociologie pure des intellectuels. Les autres insistent sur les énoncés politiques ou intellectuels d'une catégorie sociale dont l'intérêt premier, disent ces historiens, est précisément qu'elle articule des textes ou des produits culturels. Tout se passe comme s'il avait incompatibilité entre ces différents travaux. Il nous semble donc utile de montrer qu'une histoire des intellectuels ne peut se débarrasser ni d'une histoire sociale (histoire des individus insérés dans un ensemble social, histoire de leurs pratiques mais aussi, ainsi que nous voudrions l'esquisser ici, histoire de leur comportement) ni d'une histoire des contenus. L'histoire intellectuelle, telle que nous l'envisagerions volontiers, se bâtirait sur la base d'une mise en phase de ces deux histoires. Elle permettrait ainsi d'éviter les longs développements essentialistes dans lesquels se noient de nombreux travaux, inutiles prolégomènes prétendant proposer en quelques lignes une définition définitive de l'intellectuel. C'est en saisissant les intellectuels en situation que l'on comprendra le plus exactement leur place et leur rôle dans la société française ainsi que la genèse de leur œuvre.

¹ Cf Jean-Paul Honoré, « Autour d'intellectuel » dans Géraldi Leroy (dir), *Les écrivains et l'affaire Dreyfus*, Paris, PUF, « Université d'Orléans », 1983, p. 149—157.

TROIS HISTOIRES

UNE HISTOIRE POLITIQUE DES INTELLECTUELS

Parmi toutes les approches possibles, celle qu'emprunte l'histoire politique est aujourd'hui la voie royale². Non sans raison. Nul n'est sans savoir ce qui lie les intellectuels français à la politique, à la République et à la nation. L'Affaire Dreyfus, qui a sanctionné leur existence, n'est pas autre chose que le point d'interférence de ces trois éléments. Chaque temps fort de leur histoire y est enchaîné. L'histoire de la production intellectuelle, elle-même, ne peut guère échapper à cette marque. Les hauts et les bas de la vie politique ou des conjonctures idéologiques impliquent les intellectuels jusqu'au cœur de leurs activités les plus intimes. Coller leur histoire à celle de la Cité et aux aventures de la nation put ainsi attirer des historiens par d'incontestables mérites épistémologiques. La première histoire des intellectuels français, synthèse d'un siècle de leurs faits et gestes, retint récemment ce parti pris³. Le plan de l'ouvrage suit ainsi fidèlement les linéaments de l'histoire politique de la France, les auteurs n'ayant de cesse de s'interroger sur les contrecoups qu'assuma leur population ou les anticipations dont elle fit preuve. Le postulat de ce type d'analyse est double : les intellectuels sont supposés être d'abord des agents du politique (leur activité proprement intellectuelle est délibérément refoulée) ; ils sont en outre chargés d'une responsabilité singulière résultant d'une lucidité supposée particulièrement clairvoyante. La revendication des intellectuels — implicite ou explicite — de constituer une catégorie à part, douée de plus d'esprit et armée d'outils théoriques exceptionnels, est ainsi prise pour argent comptant. La dimension profondément aristocratique du comportement et du discours des intellectuels français, sur laquelle nous reviendrons, n'est pas analysée. Elle est acceptée, quitté à être parfois retournée contre eux, lorsque ceux-ci sont pris en flagrant délit d'« erreurs ». Et on sait qu'elles ne manquèrent pas !

En dépit de sa pertinence historique, il n'est pas certain que la seule histoire politique assure la meilleure compréhension de ce qu'est un intellectuel en France. La forte spécificité de sa place et de son rôle dans l'ensemble du corps social dépasse largement les seules limites des rapports privilégiés qu'il entretient avec la politique. Que faire en effet des périodes, assez nombreuses au cours du XX^e siècle, durant lesquelles, par obligation ou par choix, sa voix fut étouffée et ses gestes contraints ? Faut-il cesser de le considérer comme un agent historique dès lors qu'il s'efface de la scène la plus apparente ? Les intellectuels socialistes, par exemple, ont-ils cessé d'exister après 1905, quand beaucoup refusèrent d'entrer dans un Parti socialiste nouvellement construit ? Leur abstention politique ne mérite-t-il pas autant de lignes que leur engagement dreyfusard ? Faut-il passer sur le malaise des intellectuels de gauche dans les années 1920 alors même que ceux de droite s'agitaient ? N'y a-t-il rien d'autre à conclure du mutisme politique des intellectuels au cours des

² Cf Jean-François Sirinelli, « Les intellectuels » dans René Rémond (dir), *Pour une histoire politique*, Paris, Le Seuil, « L'Univers historique », 1989, p. 123-149.

³ Pascal Ory et Jean-François Sirinelli, *Les Intellectuels en France, de l'Affaire Dreyfus à nos jours*, Paris, Armand Colin, « U », 1986.

années 1980 qu'une mort affreuse et sans espoir ?⁴. On aurait tort de s'en satisfaire. Il serait naturellement absurde de ne retenir de Léon Blum que son engagement socialiste, de délaissier l'œuvre théâtrale que Sartre accomplissait durant l'Occupation ou de renoncer à saisir l'inbrication de l'œuvre philosophique de Michel Foucault dans la société de son temps au profit de ses seules passions gauchistes. L'intellectuel est un tout. Pris en son entier dans les mailles de l'histoire, rien ne sourd de lui qui ne soit objet d'histoire. Aucun signe qui en émane ne peut échapper à notre vigilance. Tout trahit son être séculier : son œuvre la plus forte comme la plus discrète, son traité le plus fouillé comme sa moindre lettre d'amour, son geste le plus officiel comme sa manie la plus insignifiante. Sa face politique n'est qu'une parmi d'autres. Elle s'enfle par gros temps mais s'amenuise sous d'autres cieus. L'histoire, qui ne retient pas que le spectaculaire, a aussi affaire au silence. La parole articulée n'est pas son seul lot. Celle des intellectuels doit autant s'interroger sur le fracas de leurs engagements que sur leur ingrate réclusion. Il est donc plus que probable que les catégories habituellement offertes par l'histoire politique des intellectuels, en accolant à ceux-ci une épithète de caractère uniquement idéologique, ne suffit pas à englober l'ensemble de la catégorie sociale. Elle élimine ceux dont on ne peut savoir où ils se trouvent. Elle place délibérément l'histoire des intellectuels sur le seul terrain de l'exprimé, abandonnant la personne au profit de l'acteur. Il fallait tenter une autre démarche.

UNE HISTOIRE SOCIOLOGIQUE DES INTELLECTUELS

Pour échapper à ce réductionnisme et élaborer un système d'explication susceptible de rendre compte des agissements propres aux intellectuels, une autre démarche s'appliqua à faire de ceux-ci de simples acteurs sociaux, aux stratégies affinées et aux ambitions communes. La dimension intellectuelle des intellectuels le cédait non au profit du politique — envisagé avec à peine plus de sérieux que ne le serait une chinère —, mais en faveur de profils sociaux étudiés avec une précision et un soin tout particuliers. Les intellectuels perdaient cette plus-value intangible, mystérieuse, qui les rend rétifs à toute approche quantitative. L'ordre spirituel nous délivre de la matérialité du chiffre... La première armature théorique de cette famille de travaux fut fournie par Pierre Bourdieu qui conduisit notamment une étude serrée sur les universitaires français des années 1960, muni de concepts aujourd'hui reçus par plusieurs historiens des intellectuels⁵. La prosopographie — l'accumulation de données sociales pour chaque individu — est devenue la base de plusieurs études consacrées aux élites et aux intellectuels, deux termes souvent associés. Christophe Charle a ainsi importé les concepts de Bourdieu dans une investigation approfondie des élites sociales de la fin du XIX^e siècle⁶. Il

⁴ Cf Pascal Ory (dir), *Dernières questions aux intellectuels*, Paris, Oliver Orban, 1990.

⁵ Cf Pierre Bourdieu, *Homo academicus*, Paris, Les éditions de minuit, « Le sens commun », 1984.

⁶ Christophe Charle, *Les élites de la République, 1880—1900*, Paris, Fayard, « L'espace du politique », 1987.

passer au peigne fin scolarités, carrières, fortunes, stratégies matrimoniales et styles de vie qui caractérisent hommes de loi, fonctionnaires, professions libérales et universitaires de la « Belle Époque ». D'autres études ont adopté ce modèle d'analyse qui prétendent cerner des figures sociales et des *habitus* et en saisir l'évolution. Chaque choix fait par un individu renvoie à une place occupée dans un *champ*. L'analyse factorielle permet de croiser des données nombreuses et de gérer de considérables fichiers. Cette école introduit le soupçon, en réaction à une histoire descriptive ou essentialiste qui prend au pied de la lettre le propos ou la pratique des intellectuels. Il faut chercher, selon elle, *au-delà, derrière*, et ne pas se faire gruger par le système de valeurs que les intellectuels mettent en place pour justifier chacun de leur geste. En terre intellectuelle, il n'est point d'innocence. Le débat est ancien et l'on en trouverait comme un écho dans les manifestations de l'anti-intellectualisme de tout bord. Charles Péguy n'eut de cesse de dénoncer comme une trahison l'ambition qui rongait les intellectuels. Sournoisement, ils lui paraissaient user à des fins peu avouables, l'aura de gratuité qui baignait toute activité culturelle.

Il ne s'agit nullement de réduire cette approche des intellectuels à la forte tradition anti-intellectualiste existant en France. Pierre Bourdieu prend aujourd'hui vigoureusement la défense des intellectuels. Le grand intérêt de cette approche est d'enraciner l'histoire des intellectuels dans une histoire sociale à laquelle il est impensable qu'ils puissent échapper. La rigueur de ces travaux a en outre permis de quantifier certains phénomènes sur lesquels, depuis longtemps, les essayistes déversaient toute une littérature sans jamais vérifier le bien-fondé de leurs analyses. On sait combien les intellectuels ont, en France, suscité d'ouvrages emplis de passions, de débordements affectifs et de règlements de compte. Il était salutaire qu'une manière de réaction positiviste vienne mettre un terme (tout provisoire d'ailleurs) à cette bibliographie parfois sinistre. Une vérité statistique imposait une sérieuse révision à quelques clichés bien répandus. Il est tout de même frappant de constater à quel point cette volonté légitime de comprendre le fin mot de l'histoire et de ne pas s'en tenir à une pure analyse idéologique ou conceptuelle tend fâcheusement à ramener l'activité principale des intellectuels à un pur jeu de mots et d'influences. Que cette dimension soit présente — ô combien ! —, nul ne pourrait le contester, si ce n'est les premiers intéressés, eux-mêmes pris dans leurs propres illusions. Qu'elle puisse ôter toute autonomie au travail intellectuel paraît beaucoup plus douteux. Aussi cette approche a-t-elle souvent l'inconvénient de négliger le texte qu'elle a peine à prendre en compte. L'opinion ou le contenu entrent mal dans les catégories offertes par la prosopographie, soumis qu'ils sont au mouvement, à la dynamique, à la nuance. Les dictionnaires d'intellectuels se heurtent souvent à cet obstacle. Comment en effet caractériser en quelques mots les rapports à la religion, à l'idéologie ou à la pensée ?⁷ On a quelque mal à l'envisager.

⁷ Par exemple : Christophe Charle et Eva Telkes, *Les professeurs du Collège de France, Dictionnaire biographique, 1901–1939*, Paris, INRP-Éditions du CNRS, 1988 et *id.*, *Les professeurs de la Faculté des sciences de Paris, Dictionnaire biographique, 1901–1939*, Paris, INRP-Éditions du CNRS, 1989.

UNE HISTOIRE INTELLECTUELLE DES INTELLECTUELS

Prenant argument de cette faiblesse, une histoire intellectuelle pure s'est opposée à toute démarche sociologisante. La tradition est ancienne. Elle vise à saisir des généalogies d'idées par la mise en place de systèmes explicatifs dans lesquels la ressemblance fonde l'influence voire la parenté. Rappporter un texte à un autre, comparer un auteur à son semblable, permettent de supposer de brillantes filiations. S'imposent ainsi parfois des familles idéologiques qui relèvent davantage de l'apparence ou du jeu de mots que de la plus authentique réalité intellectuelle. Qu'a-t-on en effet montré lorsque l'on a pu établir une proximité entre deux textes, deux auteurs, deux corpus philosophiques, deux œuvres d'art ? Rien d'autre que la ressemblance de la lettre. Le renvoi d'œuvres à œuvres et l'installation, si séduisante soit-elle, de l'agencement de miroirs le plus complexe qui pût être, appartient d'abord au plaisir de l'esprit. Ces rapports restent à révéler historiquement si l'on veut saisir avec précision le mécanisme des influences. Les réceptions ne se font jamais sans contresens et n'empruntent pas toujours les voies les plus balisées⁸. Les livres circulent dans l'espace et dans le temps. Les textes sont lus et relus, maniés et remaniés, trahis et bouleversés, sans que l'opinion de l'auteur ne dût nécessairement emporter l'adhésion. L'histoire des réceptions constitue un pan entier de l'histoire intellectuelle et, par conséquent, de celle des intellectuels.

L'appartenance d'œuvres à une même sphère intellectuelle peut relever de plusieurs types d'explications. Il peut d'abord s'agir d'un pur hasard qui peut d'ailleurs n'être qu'un malentendu, une fausse ressemblance. Des historiens croient reconnaître des familles d'esprit dans ce qui n'est qu'une réaction commune. Les exemples sont néanmoins nombreux dans lesquels l'histoire des idées décèlent justement ce qu'elle nomme par commodité des *influences*. Une histoire intellectuelle digne de ce nom a pour tâche d'aller au-delà de ce premier constat. Saisit-on la matérialité de cette influence ? Les intellectuels dont il est question se sont-ils trouvés en contact les uns avec les autres ? Existe-t-il des correspondances ou des archives qui permettent d'établir la réalité de ces échanges ? Et en quels sens ceux-ci ont-ils joué ? Si l'on ne peut manquer, par exemple, d'être frappé par la proximité d'analyses que développèrent les intellectuels socialistes français, disciples d'Emile Durkheim, avec celles des Fabiens, leurs contacts réels semblent avoir été bien tenus. Peu d'échanges épistolaires, peu de notes de lectures, peu de références. Dès lors que faire de cette influence probable si l'on ne peut la fonder ? Un autre ordre d'explications, moins aisé à manier, peut être utilisé.

Les intellectuels sont tous pris dans un contexte social, politique et, surtout pour ceux qui sont le plus liés à un travail de type universitaire, travaillent sur un socle intellectuel commun, une *épistémé*. Nier le poids de ces instances au nom de l'autonomie des superstructures n'est qu'une vérité passagère, fruit d'une mode dont le marxisme est naturellement aujourd'hui la première victime. La pensée occidentale s'est-elle libérée d'un insupportable carcan idéologique pour s'abîmer dans une langue de bois,

⁸ Cf. « Réception et contresens », *Revue de synthèse*, 1, Janvier-Mars 1989.

de même nature que la vulgate gauchiste des années 1970 et dont seule la lettre est renversée ? Michel Foucault, auquel il ne peut être reproché d'avoir usé et abusé du marxisme, analysait simplement son travail en ces termes : « Chaque fois que j'ai essayé de faire un travail théorique, ça a été à partir d'éléments de ma propre expérience : toujours en rapport avec des processus que je voyais se dérouler autour de moi. C'est parce que je croyais reconnaître dans les choses que je voyais, dans les institutions auxquelles j'avais affaire, dans mes rapports avec les autres, des craquelures, des secousses sourdes, des dysfonctionnements, que j'entreprenais un tel travail — quelque fragment d'autobiographie »⁹. Le rapport réel de la production intellectuelle à l'histoire doit constituer une priorité d'analyse. Elle naît de la rencontre d'une singularité (l'intellectuel ou l'artiste) avec son temps. C'est précisément cet achoppement qu'il faut saisir au risque de sombrer dans des appréciations trop générales, tautologiques et parfois même tout à fait erronées.

Le débat qui a opposé les historiens français à l'historien israélien Zeev Sternhell a souligné les différences qui conduisent deux conceptions de l'histoire intellectuelle à se heurter. Celle de Sternhell est descriptive et pourchasse chez les intellectuels français du XX^e siècle le moindres propos à consonances fascistes, susceptible d'illustrer sa thèse sur les origines françaises du fascisme¹⁰. Or en décontextualisant tout discours, en puisant dans un creuset insolite rempli de phrases désincarnées et dont l'auteur a soudain disparu, Sternhell tombe dans les pièges les plus grossiers. Combien de ces intellectuels français, « théoriciens » du fascisme français selon Sternhell, se retrouvèrent dans les rangs de la Résistance ! Et que penser de l'alliance nouée, d'après le même auteur, entre syndicalisme révolutionnaire et nationalisme antisémite, lorsque les contacts se réduisent à quelques hommes ? Il y a là un raccourci fulgurant qui ne veut s'en tenir qu'à la surface des mots et à celle des choses.

La solution la plus raisonnable offerte à une histoire intellectuelle est bien de tenir ensemble histoire des idées, histoire des contextes et histoire des comportements. La place qu'occupent les intellectuels dans la société française a partie liée avec leurs œuvres. C'est une des raisons pour lesquelles ces trois approches sont indissociables. Si les deux premiers types d'histoire sont, comme nous venons de le voir, assez bien représentés en France, il n'en va nullement du troisième qui reste à promouvoir.

UNE HISTOIRE COMPORTEMENTALE DES INTELLECTUELS ?

CERNER DES PRATIQUES ET DES COMPORTEMENTS

Il serait inexact d'affirmer que le comportement privé ou public des intellectuels, des artistes aux universitaires, n'a jamais été l'objet d'attention¹¹. Il n'a en revanche jamais été retenu systématiquement

⁹ Michel Foucault, « Est-il donc important de penser ? », *Libération*, 30 Mai 1981.

¹⁰ Zeev Sternhell, *Ni droite, ni gauche : l'idéologie fasciste en France*, Paris, Le Seuil, 1983.

¹¹ Cf Jean-François Sirinelli, « Les intellectuels », dans René Rémond (dir), *Pour une histoire politique*, op. cit., p. 219—220.

comme l'un des éléments permettant d'envisager la place des intellectuels dans la société, moins davantage encore comme l'une des clés d'accès aux œuvres en dépit des multiples « la vie et l'œuvre ». On a souvent verser dans l'anecdote voire le ragot dont les fumets anti-intellectualistes ne sont pas toujours absents. On ne compte plus les rumeurs et les « petits faits vrais » qui alimentèrent de tout temps les chroniques, écrites ou parlées, du monde intellectuel. Des ouvrages entiers en encombrent les bibliothèques. On aime passionnément déceler les petits côtés des grands hommes ou de ceux qui passent pour tels. . . Il est une autre approche, plus rigoureuse et beaucoup moins voyeuse, qui saisit toute l'importance qu'il y avait à s'emparer de données biographiques habituellement reléguées par l'histoire des idées au rayon des accessoires inutiles. Elle appartient encore à Pierre Bourdieu et son école qui ont souci de décrypter l'ensemble d'habitudes et de comportements socialement acquis (*habitus*) qui contribuent à définir un individu et son champ d'appartenance¹². Passent ainsi, sous le regard aiguisé du sociologue, des pratiques, des goûts, des manies, des prises de position. Récusant toute démarche biographique et toute analyse conceptuelle, lorsqu'il s'agit d'intellectuels, cette approche limite souvent l'analyse à une mise à jour de mécanismes complexes où interviennent des déterminations conscientes ou inconscientes. Cette voie intermédiaire entre l'anecdote biographique et la macro-sociologie ne satisfait pas tout à fait. Retenant d'une sociologie lourde l'appareil quantitatif, elle ne peut traiter toutes les informations qui pourraient répondre à bien des questions pourtant essentielles. Il nous paraît donc nécessaire de recourir à une micro-histoire de milieux d'où pourront se dégager des comportements significatifs. L'ordre du nombre n'est pas toujours le plus pertinent en histoire ou en sociologie des intellectuels. Parmi ceux-ci, certains ont pu disposer d'un rayonnement supérieur et ont ainsi des modèles ou des exemples à l'ensemble du corps social. Il paraît donc légitime de considérer par priorité le rapport possible entre leur œuvre et leurs dispositions, quitte à discuter plus tard la validité de ces premières remarques.

Une histoire des pratiques, sociales, militantes, intellectuelles, professionnelles, privées aussi, assurerait sans nul doute une meilleure compréhension de ce qu'est un intellectuel en France et du sens profond qu'il faut conférer à chaque œuvre. L'histoire des mentalités serait d'un recours précieux si elle permettait de saisir les conjonctures psychologiques qui entourent l'activité des intellectuels. Les conditions du travail intellectuel, les lieux et les milieux où il s'élabore, ne sont pas sans peser sur lui. Il n'est pas possible de mettre sur le même plan un travail alimentaire, accompli sous la contrainte du besoin, et une œuvre sereinement accomplie, un ouvrage universitaire et un pamphlet journalistique, un article scientifique et un texte militant. Les conditions de l'élaboration ont leurs conséquences sur l'économie interne de l'œuvre. C'est là une évidence qu'il n'est pas inutile de rappeler. Sartre disait toujours écrire contre quelqu'un. Dans sa récente biographie consacrée à Roland Barthes, Jean-Louis Calvet affirme déceler un rapport entre le corps et ce qu'il produit¹³.

¹² Pierre Bourdieu, « Champ du pouvoir, champ intellectuel et *habitus* de classe », *Scolitis*, 1, 1971.

¹³ Jean-Louis Calvet, Roland Barthes, Paris, Flan n.arion, 1990, p. 14-15.

Ce constant s'impose avec particulièrement de vigueur chez Barthes, lorsque l'homosexualité ne parvient pas à s'affirmer explicitement, échappe à toute forme ouverte du discours pour se lover discrètement au cœur de l'œuvre, en silence. La preuve la plus nette — mais est-il nécessaire de prouver des évidences? — en est fournie par certaines conjonctures historiques durant lesquelles le politique intervint jusqu'à l'absurde dans la production intellectuelle. Car en France — c'est là encore une redondance — l'intellectuel se mêle aussi des affaires de la Cité. L'histoire l'a ainsi baptisé.

LES INTELLECTUELS ET LA POLITIQUE

Depuis la fin du XIX^e siècle, les intellectuels ont leur mot à dire en matière politique. L'installation (presque) définitive de la République, grosse consommatrice de Verbe, n'est pas étrangère à ce phénomène. L'Affaire Dreyfus fit le reste. Il fut désormais bien compris que la politique et ces deux succursales que sont la nation et le social furent investis par les intellectuels. Ces trois termes — politique-nation-social — habitèrent l'esprit de la plupart des intellectuels, guidèrent tous leurs pas et furent les principaux ressorts de la production culturelle du XX^e siècle. Ce grand intellectuel nationaliste que fut Charles Maurras ne s'y trompait d'ailleurs pas en lançant son mot d'ordre : « Politique d'abord ! ». Cet investissement considérable n'alla pas sans exciter l'ironie ou la colère de ceux qui estimaient voir dans cet engagement les signes d'une trahison ou d'une maladie inhérente à la démocratie. La même année, en 1927, et chez le même éditeur, deux auteurs s'en prenaient aux intellectuels de leur temps : l'un, Albert Thibaudet, sur un mode vaguement ironique¹⁴, l'autre, Julien Benda, sur le ton de la fureur¹⁵. Il faut bien reconnaître que l'entre-deux-guerres semble avoir bousculé le rapport établi entre intellectuels et politique. Dans l'Affaire Dreyfus, les intellectuels avaient soumis la politique aux valeurs. L'affirmation de la politique moderne, l'émergence du fascisme et du communisme renversèrent les termes de ce rapport. Les intellectuels devaient désormais entrer dans les cadres de logiques politiques. Le modèle libéral d'avant-guerre tendit à disparaître au profit d'un modèle militant.

Entrés en politique comme éducateurs ou comme cautions morales, artistes, professeurs, savants et professeurs durent se muer en experts ou en militants. L'hégémonie culturelle du Parti communiste après la Deuxième Guerre mondiale et la fascination qu'il exerça sur un nombre important d'intellectuels marque le terme de cette évolution. En se mêlant de politique, ceux-ci avaient prétendu apporter des réponses ou esquisser des conseils. Quelques-uns le pensaient d'ailleurs encore au risque de rompre avec le primat du politique qu'imposait le Parti moderne. Le courant planiste, qui estimait, non sans quelque raison, que le socialisme français souffrait dans les années 1930 d'une cruelle misère théorique, dut plier bagage : le départ forcé de la SFIO en 1933 des néo-socialistes se réclamant du planisme peut ainsi s'analyser en d'autres termes que seuls

¹⁴ Albert Thibaudet, *La République des professeurs*, Paris, Grasset, 1927.

¹⁵ Julien Benda, *La trahison des clercs*, Paris, Grasset, 1927.

ceux relevant d'enjeux politiques. Le Parti moderne fait une plus forte consommation de mythes que de pensée théorique. Le PCF des années 1950 a sanctionné cette évolution qui tendait à mettre au pas les intellectuels engagés en réduisant leur autonomie intellectuelle. En 1947, au Congrès du Parti communiste de Strasbourg, Maurice Thorez prononça un discours proprement impensable pour un intellectuel dreyfusard d'avant 1914 : « Nous préconisons une littérature optimiste, tournée vers l'avenir, exaltant l'effort, la solidarité, la marche vers une société meilleure qui est à bâtir de nos mains et que nous bâtirons. Aux intellectuels désorientés, égarés dans le dédale des interrogations, nous apportons des certitudes, des possibilités de développement illimité. Nous les appelons à se détourner des faux problèmes de l'individualisme, du pessimisme, de l'esthétisme décadent et à donner un sens à leur vie en la liant à la vie des autres. Nous les appelons à puiser dans un contact vivifiant avec les masses populaires l'élan et la force qui permettent les œuvres durables »¹⁶.

Après tant d'années de sujétion qui contraignaient les plus lucides ou les plus cyniques à adopter un véritable double discours préservant leur indépendance, on ne s'étonnera pas de voir, depuis la deuxième moitié des années 1970, les intellectuels français renouer avec les pratiques et les paradigmes discursifs des années dreyfusardes. Il s'agit désormais de sauvegarder la liberté de l'esprit et ne plus répondre aux injonctions du politique¹⁷. Plusieurs essais des années 1980 n'eurent de cesse de défendre le bon plaisir de l'intellectuel et de manifester une méfiance, quelquefois rassise, face à toute forme d'engagement partisan. Seules les grandes causes humanitaires, à vocation universelle, celles dans lesquelles les « droits de l'homme » sont en jeu, ont l'heur de plaire aux intellectuels contemporains. Il est tout à fait caractéristique qu'Alain Finkielkraut plaça son ouvrage, *La défaite de la pensée*, sous les auspices de Julien Benda dont il reprend en partie les thèses : rompre avec les engagements particularistes commandés par l'esprit de parti pour n'accepter de défendre que les « grandes causes »¹⁸. Les intellectuels rêvent de redevenir les instituteurs de la nation comme au temps des Universités populaires¹⁹, lorsqu'ils venaient enseigner la philosophie, l'histoire, la littérature, les sciences et les mathématiques à une classe ouvrière avide de savoir. Cette heureuse époque reste dans l'imaginaire des intellectuels français comme un âge d'or : celui de leur domination par la Connaissance²⁰.

LES INTELLECTUELS ET L'ARGENT

On décèle souvent chez les intellectuels de criantes contradictions entre les discours affichés et les pratiques réelles. C'est là un jeu auquel se livre depuis plus d'un siècle une tradition antiintellectualiste bien installée. Le rapport à l'argent fait partie d'un complexe culturel qui d'ailleurs

¹⁶ Cf Jeannine Verdès-Leroux, *Au service du Parti. Le Parti communiste, les intellectuels et la culture (1944-1956)*, Paris, Fayard Les éditions de minuit, 1983, p. 269-270.

¹⁷ Cf Bernard-Henri Lévy, *Eloge des intellectuels*, Paris, Grasset, 1987.

¹⁸ Alain Finkielkraut, *La défaite de la pensée*, Paris, Gallimard, 1987.

¹⁹ Cf Lucien Mercier, *Les Universités populaires : 1899-1911. Education populaire et mouvement ouvrier au début du siècle*, Paris, Les éditions ouvrières, « Mouvement social », 1986.

²⁰ Cf Evelyne Ritaine, *Les stratégies de la culture*, Paris, Presses de la FNSP, 1983.

ne touche pas seulement les intellectuels français. Jusqu'à une époque récente, l'argent demeurait un fait obscène, une valeur récusée. Les intellectuels français nourrirent un discours d'hostilité à l'argent qui les conduisait, toutes familles idéologiques confondues, à une haine viscérale de la bourgeoisie dont on pourrait trouver les racines chez Flaubert et bien au-delà. L'intellectuel a pour premier ennemi le bourgeois. Le bourgeois a pour implacable adversaire l'intellectuel. Cet avatar de la lutte des classes est sommaire mais radical, terrible, meurtrier. Le bourgeois est du côté du travail et de l'accumulation mesquine. L'intellectuel et son double dyonisiaque, l'artiste, versent dans l'oisiveté et la dépense inconsidérée. Tels sont les clichés qui irriguent toute une littérature.

Pour survivre socialement, les intellectuels ont la nécessité de promouvoir des valeurs qui échappent à la logique du monde marchand. Leur travail ne se mesure pas à l'aune des critères du rendement puisqu'il est entendu que la valeur marchande d'une œuvre d'art ou d'un ouvrage scientifique ne saurait renseigner sur sa valeur réelle. Ils s'évadent ainsi de l'univers bourgeois qui ne les reconnaît pas autrement que comme des parasites. Ils refusent d'appartenir, même les plus matérialistes d'entre eux, aux sphères du matériel, du consistant, du quantifiable. La violence de leur mépris pour l'argent a cette signification. Ils veulent se distinguer autrement. « Pour moi, écrit Georges Bernanos, je souhaiterais m'asseoir tous les jours à la table de vieux moines ou de jeunes officiers amoureux de leur métier. La conversation d'un brave châtelain-paysan ne me déplaît pas non plus, parce que j'aime les chiens, la chasse, l'affût des bécasses au printemps. Quant aux potentats du haut commerce, discutant du dernier Salon de l'automobile ou de la situation économique du monde, ils me font rigoler. Au large ! Au large ! Ce qu'on appelle aujourd'hui un homme distingué est précisément celui qui ne se distingue en rien. Comment peut-on les distinguer ? »²¹. Il est ainsi préférable de fréquenter ceux qui socialement ne se distinguent pas que ceux qui pensent se distinguer. Les noces troubles de l'intelligentsia et du prolétariat trouvent par cette remarque quelques bribes d'explication. Même pour l'intellectuel de droite qu'était Bernanos, comme pour certains monarchistes du début du siècle, mieux valait fréquenter et soutenir les *ignobles* à l'âme noble et à la cause grandiose que les rustres qui usurpaient la place des élites traditionnelles. Chez les intellectuels, on a toujours préféré le côté Guermantes au côté Verdurin.

Il serait inutile, dans le cadre de cette courte étude, d'accumuler des cas innombrables. L'anti-bourgeoisisme est une constante. Philippe Soupault commence ses *Mémoires de l'Oubli* par une virulente diatribe contre le monde bourgeois qui est un modèle du genre : « Ma famille représente assez bien cette bourgeoisie qui fait, paraît-il, la force de la France. J'ai beaucoup de mépris pour cette classe de la société, et j'assiste avec plaisir à sa lente décomposition. Cette bourgeoisie prétend s'appuyer sur deux principes : la religion et les bonnes mœurs. En réalité, elle ne respecte véritablement que l'argent »²². Toute l'œuvre de Barthes est habitée

²¹ Georges Bernanos, *Les grands cimetières sous la lune*, Paris, Plon, 1938, p. 318.

²² Philippe Soupault, *Mémoires de l'Oubli, 1897-1927. Histoire d'un Blanc* (publié en Juin 1927), rééd., Paris, Lachenal et Ritter, 1986, p. 15.

par la même haine de la bourgeoisie, moins honnie toutefois que l'esprit, naturellement étiqué, du petit-bourgeois, espèce de monstre social, aux aspirations douteuses et mesquines. Le texte qu'il consacra à Poujade a pour toile de fond cette grille d'appréciation²³.

Il est tout de même remarquable de constater que les rapports réels des intellectuels à l'argent ne viennent pas toujours en écho de leurs discours. Encore faut-il analyser l'évolution de ce comportement. Il est d'abord un fait que les intellectuels, dans leur grande majorité — les travaux de Christophe Charle le montrent avec netteté —, sont issus de couches sociales moyennes ou supérieures, autrement dit du monde bourgeois ou petit-bourgeois qu'ils abhorrent. Rien de vraiment étonnant à cela. Ce qu'il faut davantage relever et comprendre est le rapport direct que les intellectuels entretiennent avec l'argent. Souvent agrégés aux élites sociales, dont le pouvoir d'achat est nettement supérieur aux leurs, les intellectuels sont contraints de vivre au-dessus de leurs moyens²⁴. La vie mondaine du professeur de philosophie de la Sorbonne, Caro, le conduisait à mener un train de vie dépassant ses émoluments de fonctionnaire. Les intellectuels aujourd'hui impliqués dans une vie mondaine doivent avoir recours au cumul des tâches, recherchant d'ailleurs tout autant à combler leur désir de paraître qu'à profiter d'avantages pécuniaires²⁵. Il reste cependant nécessaire de ne pas faire sentir aux autres le travail fourni pour vivre. Il importe de ne pas révéler cette *mancha* du labeur, cette espèce de tâche indélébile qui marquait les juifs convertis dans la ville d'Espagne. Jean-Paul Sartre cultivait avec l'argent des rapports d'aristocrate : « En somme, pendant très longtemps, pendant presque toute ma vie, je n'ai pas su ce que c'était que l'argent »²⁶. Dépensant sans compter, redoutant par dessus tout d'avoir à compter, laissant aux garçons de café de très gros pourboires, pensionnant ses amis et quelques jeunes étudiants en détresse, Sartre affecta de vivre sur le mode inverse de l'épicier. D'autres comportements le révèlent d'ailleurs également.

LES INTELLECTUELS ET LA MORALE

En 1895, l'Angleterre victorienne condamnait Oscar Wilde, convaincu d'homosexualité, à deux années de prison avec travaux forcés. Le verdict fut accompagné d'une explosion de joie. Toute la presse britannique s'était déchaînée contre Wilde²⁷. Un intellectuel aux mœurs dissolues, objet de scandales depuis plusieurs années, venait de tomber, victime de la morale établie. En s'en prenant à l'ordre moral, il avait paru mettre en péril l'ordre social. La France républicaine semble, elle, avoir accepté ce que la vieille

²³ Roland Barthes, « Quelques paroles de M. Poujade » dans *Mythologies*, Paris, Le Seuil, 1957.

²⁴ Cf. Edmond Goblot, *La barrière et le niveau*, Paris, PUF, 1925. Je remercie Jacques Julliard d'avoir attiré mon attention sur cet ouvrage dans le cadre de son séminaire de l'École des hautes études en sciences sociales qu'il consacre aux intellectuels (1990—1991).

²⁵ Cf. Hervé Hamon et Patrick Rotman, *Les intellocrates. Expédition en haute intelligentsia*, Paris, Rainsay, « Documents », 1981.

²⁶ Entretiens de Jean-Paul Sartre avec Simone de Beauvoir (Août-Septembre 1974) dans Simone de Beauvoir, *La cérémonie des adieux*, Paris, Gallimard, 1981, rééd., Folio, p. 483—484.

²⁷ Cf. M. Hyde, *Les procès d'Oscar Wilde*, Paris, Mercure de France, 1966.

Angleterre refusait. Mais lors de l'affaire Wilde, des intellectuels français refusèrent de signer la pétition lancée en faveur de l'écrivain. A droite, François Coppée voulait bien signer « en tant que membre de la Société protectrice des animaux ». Alphonse Daudet s'étonnait que l'on pût lui proposer de l'associer à pareille initiative : « En tant que père de famille, je ne peux manifester que mon horreur et mon indignation ». A gauche, Jules Renard acceptait de signer à la condition que Wilde « prenne l'engagement d'honneur de ne jamais écrire »²⁸. Dans les mêmes années cependant, des écrivains « décadents » dissipaient des œuvres osées et menaient joyeuses vies. Dans l'entre-deux-guerres, il fut bien admis que la « vie d'artiste » se passait naturellement au-delà des limites imposées par les codes sociaux. Mieux, un artiste avait le devoir de provocation. Il avait pour mission d'ébranler la morale qui guidait les pas du plus grand nombre. La perversion rendait artiste. Dante avait déjà placé, au neuvième cercle de l'Enfer, les intellectuels avec les sodomites. Et Gide faisait dire à son porte-parole Corydon : « Pour un peu j'irais jusqu'à dire que les seules périodes ou régions sans uranisme sont aussi bien les périodes ou régions sans art »²⁹.

Qu'en fut-il exactement ? On ne peut contester qu'en France, nombre d'intellectuels jouèrent avec la licence, en firent parfois une espèce d'art de vivre et la défendirent autant qu'ils le purent. L'homosexualité fut un grand thème de mobilisation. Depuis 1810, celle-ci n'était plus punie en France ainsi que dans la plupart des pays qui avaient adopté le Code Napoléon. Elle était surtout devenue une question morale, réduite par l'opinion publique à l'état d'une déviance condamnable car « contre-nature » ou d'une manie un peu ridicule. La défendre ou s'en réclamer n'entraînaient donc pas les mêmes risques juridiques qu'en Angleterre ni même qu'en Allemagne où le paragraphe 175 du Code pénal était dirigé contre les homosexuels. Il existait néanmoins en France une pression morale telle que durant tout le premier quart du siècle, la plupart des écrivains homosexuels durent évoquer leur homosexualité par des voies détournées. Proust dut transformer Albert en Albertine dans *A la recherche du temps perdu* et traiter de l'homosexualité comme d'une déviance au moyen d'une théorie quelque peu empâtée. Il eut néanmoins l'audace de porter à la littérature, comme l'on porte aujourd'hui à l'écran, les scènes homosexuelles les plus crues. Le début de *Sodome et Gomorrhe* constitue l'une des scènes de drague les plus osées de la littérature française : « (...) se décidant à accorder à M. de Charlus ce que celui-ci venait de lui demander, Jupien, après des remarques dépourvues de distinction telles que : „Vous en avez un gros pétard !”, dit au baron d'un air souriant, ému, supérieur et reconnaissant : “Oui, va grand gosse !” »³⁰. Il y a en outre chez Proust une approche subtile de l'homosexualité qui contredit ce qu'une lecture superficielle pourrait laisser croire. Proust a conscience que l'« uranisme » est une question sociale puisqu'il exclut, qu'il distingue, au même titre que la judaïté si ce n'est même l'intellectualité. Autre cas : André Gide avait achevé de rédiger l'essentiel de son *Corydon* en 1908 mais attendit 1924

²⁸ Dominique Fernandez, *Le rapt de Ganymède*, Paris, Grasset, 1989, p. 81.

²⁹ André Gide, *Corydon*, Paris, Gallimard, 1924, p. 129.

³⁰ Marcel Proust, *A la recherche du temps perdu*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. II, 1954, p. 610.

pour le publier. Non sans hésitation mais avec un certain courage intellectuel.

On aurait donc tort de présenter la France sous le jour d'une nation dans laquelle les intellectuels peuvent tout se permettre. La décence imposait des limites à chacun et les intellectuels ou les artistes furent rares à les franchir avant la Deuxième guerre mondiale et plus encore avant les années 1960. Il y eut, certes, quelques audaces. En 1907, un intellectuel aussi distingué, que Léon Blum, ancien élève de l'École normale supérieure de la rue d'Ulm, mais ayant fréquenté les cercles littéraires anarchisants de la fin du XIX^e siècle, publia un traité sur le mariage aux accents les moins conformistes. Il y manifestait une certaine compréhension de l'inceste entre frère et sœur, s'en prenait au mariage tel qu'il existait dans la société contemporaine, et prônait l'initiation des jeunes gens avant le mariage par des partenaires plus âgés : « Pour faire prendre à mon jeune homme ses premiers degrés, pour devenir, au sens double du mot, sa première maîtresse, j'entrevois donc une femme de vingt-huit à quarante ans, se trouvant à peu près sur la frontière entre l'âge des passions et l'âge matrimonial. Je veux dire qu'elle n'est point encore mariée, mais qu'elle a commencé à entrevoir l'idée prochaine du mariage. La fermentation de l'instinct et déjà tombée ; son avidité amoureuse est déjà satisfaite, et, à sa curiosité épuisée, il ne manque peut-être que d'avoir précisément formé un jeune garçon. Cette éducation viendra parachever sa connaissance de l'homme, son enquête amoureuse sera close, servira tout à la fois de limite et de liaison entre les deux âges de sa vie »³¹. Que Jaurès, le compagnon politique de Blum, se soit offusqué de pareils propos, s'explique aisément. Son puritanisme, légué par une tradition familiale et renforcé par une vie privée d'où était exclue toute fantaisie, ne pouvait attirer sa sympathie pour de telles propositions en dépit de ses opinions avancées. Il est en revanche plus singulier de lire ce que Gide écrit de Blum en réaction à *Du mariage* : « Je le tiens habile ; et, pourtant, assez dangereux. Les juifs sont passés maîtres dans l'art de désagréger nos institutions les plus respectées, les plus vénérables, celles mêmes qui sont le fondement et le soutien de notre civilisation occidentale, au profit de je ne sais quelle licence et quel relâchement des mœurs, à quoi répugne heureusement notre bon sens et notre instinct de sociabilité latine »³². Dans un autre genre, les frasques de Cocteau et de l'acteur Jean Marais dans l'entre-deux-guerres défrayèrent la chronique sans pour autant provoquer des poursuites judiciaires ni des lapidations publiques.

Il faut cependant apprécier à sa juste valeur le libéralisme des intellectuels en matière de morale. Il en fut plusieurs à vouloir défendre l'ordre éthique. Si Gide se choquait des écrits de Blum, Paul Claudel n'eut de cesse de reprocher à Gide le non-conformisme de ses mœurs. Le 2 Mars 1914, il lui écrit : « Si vous n'êtes pas un pédéraste, pourquoi cette étrange prédilection pour ce genre de sujets ? Et si vous en êtes un, malheureux, guérissez-vous et n'étalez pas ces abominations ». On connaît aussi tous les efforts de François Mauriac pour refouler de pressantes pulsions homosexuelles. Dans l'entre-deux-guerres, l'opinion réservait encore l'hom-

³¹ Léon Blum, *Du mariage*, rééd., Paris, Albin Michel, « Bibliothèque Albin Michel », 1990, p. 82.

³² André Gide, *Corydon*, op. cit., p. 115.

sexualité aux seuls intellectuels sur le mode d'une simple tolérance : le génie contre la déviance. En 1931, la presse fit pourtant un très mauvais accueil à la pièce de Roger Martin du Gard, *Un taciturne*, dans laquelle Louis Jouvet interprétait le rôle d'un homme qui finissait par se suicider après avoir découvert l'amour qu'il portait à son jeune secrétaire³³. Le « complot homosexuel » que fomenteraient les intellectuels et les artistes, acteurs de la décadence et agents de dissolution, est un thème récurrent de la littérature anti-intellectualiste du XX^e siècle. André Breton s'en était également pris agressivement aux homosexuels dans sa revue *La Révolution surréaliste* (15 Mars 1928) : « J'accuse les pédérastes de proposer à la tolérance humaine un déficit mental et moral qui tend à s'ériger en système et à paralyser toutes les entreprises que je respecte »³⁴. De nos jours, le thème n'a nullement disparu : « Tandis que les autorités dissimulent autant qu'elles le peuvent la fulgurante progression du Sida, une partie de l'intelligentsia occidentale s'efforce d'accréditer l'idée selon laquelle le mal peut frapper n'importe qui, n'importe quand, n'importe où »³⁵.

Malgré cette dernière citation, le climat semble avoir sensiblement changé depuis les années 1950. La tolérance bienveillante dont pouvaient profiter les intellectuels qui parvenaient à échapper au jugement commun s'est accrue. La mode existentialiste d'après-guerre et les « scandales » qu'elle put susciter fit admettre beaucoup de choses. Le modèle clanique que le couple Sartre/Beauvoir opposa à la famille traditionnelle fut reproduit en de nombreux exemplaires par des intellectuels de la haute comme de la basse intelligentsia. Le « Famille, je vous hais » qu'avait lancé Gide trouvait sa réponse en une manière de « Tribu, je vous aime » bien adapté à ces temps lévi-straussiens. Dans les années 1970, en outre, floués par le politique, les intellectuels choisirent parfois de s'engager dans des causes morales qui relevaient de l'histoire des mœurs. Dans l'ouvrage qu'il a consacré aux pétitions, Jean-François Sirinelli a bien montré ce repli qui marque l'après 1968³⁶ : pétitions des 343 en faveur de l'interruption volontaire de grossesse (Avril 1971), appel du 18 joint pour la dépénalisation du cannabis (18 Juin 1976), pétition de soutien à Bernard Dejeager, Jean-Claude Gallien et Jean Burckardt, accusés d'attentat à la pudeur sur des mineurs (Janvier 1977), etc. Les années 1950 sont bien loin. Les intellectuels, soucieux de faire admettre l'homosexualité, purent agir plus aisément. Il n'en reste pas moins que plusieurs grands intellectuels homosexuels ne révélèrent pas encore publiquement leur homosexualité. Ce fut le cas de Barthes et celui de Foucault dont on alla jusqu'à occulter les causes de la mort en 1984. Il est vrai peut-être aussi pour d'autres raisons. Il n'en demeure pas moins vrai que la marginalité sexuelle de Michel Foucault fut sublimée en des investissements intellectuels et militants qui ne trompent pas. Ces intellectuels devinrent néanmoins des symboles : le 26 Juin 1983, dans une manifestation organisée à New York dans le but de sensibiliser l'opinion publique à la question du Sida, des portraits

³³ Roger Martin du Gard, Prix Nobel de littérature 1937, est aussi l'auteur du *Lieutenant-colonel de Maumort*, où le thème de l'homosexualité est sous-jacent, roman inachevé qui ne parut posthume qu'en 1987.

³⁴ Dominique Fernandez, *Le rapt de Ganymède, op. cit.*, p. 100.

³⁵ Jean-Paul Pigasse, « Bloc-Notes », *L'Express*, 17 Avril 1987.

³⁶ Jean-François Sirinelli, *Intellectuels et passions françaises. Pétitions et manifestes au XX^e siècle*, Paris, Fayard, 1990.

de Gide, de Cocteau et de Barthes furent brandis ³⁷. Dans les années 1970, le critique Jean-Louis Bory, qui s'indignait des discriminations dont étaient toujours victimes les homosexuels et revendiquait haut et fort son homosexualité, n'eut de cesse de répéter que les intellectuels avaient le privilège de dire ce que les autres ne pouvaient que taire. Cette lucidité souligne la place particulière que les intellectuels occupaient dans la société française et des droits qu'elle leur conférait.

L'INTELLECTUEL : CLERC OU ARISTOCRATE ?

CRITIQUE DU MODÈLE CLÉRICAL

Il est convenu d'établir une généalogie de l'intellectuel à l'homme d'Eglise (le clerc) jusqu'à confondre les deux termes en un seul. Le succès du livre de Julien Benda et ses multiples rééditions y sont vraisemblablement pour quelque chose. L'histoire du Moyen Âge, Jacques Le Goff, a pris le mot au mot et l'a importé dans le vocabulaire du médiéviste ³⁸ en rappelant récemment que des antiquistes avaient déjà fait usage de cette catégorie ³⁹. Ainsi le modèle clérical est-il devenu celui de l'intellectuel moderne car le clerc n'est pas seulement un ancêtre, il semble être aussi un archétype. Gerson ou les avides lecteurs du chapitre de Laon seraient-ils de la même trempe que les intellectuels contemporains ? Lorsque les intellectuels se rallient à une doctrine, une philosophie ou une idéologie, qui pourrait bien passer pour une foi, tous les ingrédients semblent alors réunis. L'intellectuel est un clerc ou, pour le moins, il s'en rapproche métaphoriquement. Reste à voir si cette métaphore dépasse les lignes d'une jolie image ou si elle contribue pertinemment à saisir la place et le rôle des intellectuels dans la société française.

Reconnaissons-le d'emblée, bien des arguments vont dans le sens de cette analyse. Le clerc *ressemble* à l'intellectuel. Il en a les poses et les pratiques. Il est l'homme du livre, celui du savoir et de la réflexion. Il est aussi l'homme du verbe qui guide et instruit, « vendeur de mots », écrit Le Goff et foncièrement attaché au monde urbain ⁴⁰. Il n'est pas sans disposer d'influence politique et aspire au pouvoir. Il est parfois conseiller du prince ou son ennemi contenu au nom de la morale ou de la rigueur intellectuelle. Il est enfin sans conteste un homme de l'intellect. Est-il pour autant un intellectuel engagé du côté de la foi ? Et qu'a-t-on dit en établissant ces parallèles, ces concordances ? Existe-t-il un processus d'imitation conscient de l'homme d'Eglise chez l'intellectuel moderne, toujours soucieux, il est vrai, de s'ancrer dans des traditions valorisantes ?

³⁷ Gérard Vicent, « Une histoire du secret ? », dans Philippe Ariès et Georges Duby (dir.), *Histoire de la vie privée*, Paris, Le Seuil, t. V, 1987, p. 374.

³⁸ Jacques Le Goff, *Les intellectuels au Moyen Âge*, Paris, Le Seuil, « Le temps qui court », 1957 ; rééd., Le Seuil, « Points », 1985. Pour un usage transhistorique et transgéographique du terme, se reporter aussi à Jacques Le Goff et Béla Köpeczi (dir.), *Intellectuels français, intellectuels hongrois, XIII^e–XX^e siècles*, Paris-Budapest, Editions du CNRS-Maison d'édition de l'Académie des Sciences de Hongrie, 1985.

³⁹ Colloque *Il comportamento dell'intellectuale nella società antica*, Gênes, Istituto di filologia classica e medievale, 1980.

⁴⁰ Jacques Le Goff, Préface à la nouvelle édition des *Intellectuels au Moyen Âge*, *op. cit.*, p. II.

Il est peu probable que ce modèle ait pu fonctionner positivement dans l'avènement de l'intellectuel dreyfusard qui demeure la référence obligée de l'intellectuel contemporain. Se dégageant d'un contexte marqué par une profonde hostilité à l'Eglise, attaché aux valeurs républicaines — l'intellectuel est laïc par définition —, le « clerc » moderne n'est clerc qu'en apparence. Son originalité la plus radicale est de détenir son autorité sociale essentiellement en dehors de toute institution. Il n'est ni homme d'Etat, ni homme d'Eglise. Or, comme le fait remarquer, avec tant de force, Jacques Le Goff, qui rend ici hommage aux analyses de Gramsci, « les intellectuels du Moyen Age sont avant tout des intellectuels "organiques", fidèles serviteurs de l'Eglise et de l'Etat »⁴¹. L'existence de quelques intellectuels critiques est limitée aux marges, à quelques cas exceptionnels : Abélard, Thomas d'Aquin, Siger de Brabant ou encore Wyclif. Comme il est vrai que quelques écrivains — Ruteboeuf, Jean de Meung, François Villon ou Chaucer — paraissent se rapprocher étrangement du modèle d'intellectuel critique. Mais tout ceci relève bien plutôt des cas d'espèce. Benda rallie d'ailleurs ce point de vue en déniait le statut d'intellectuel aux intellectuels de parti, à commencer par ceux du Parti communiste. Cette autonomie revendiquée fait l'intellectuel dont la définition reste un enjeu moral et politique auquel sensible échapper trop aisément l'assimilation adnise de l'intellectuel au clerc. Quitte à chercher des *origines* à l'intellectuel, comme Marx partait à la découverte de celles du capitalisme tout en les distinguant de son *commencement*, d'autres modèles s'imposent avec plus d'intérêt.

Le clerc n'est pas la seule figure aux racines de l'intellectuel. Le XVIII^e siècle est tout empli d'un modèle dans lequel certains historiens ont bien voulu voir l'une des annonces de l'intellectuel contemporain. L'histoire du « philosophe » ou de l'« homme de lettres » constitue ainsi comme une espèce de préhistoire de l'intellectuel⁴². Dans son dernier ouvrage, Christophe Charle a ainsi tenté d'élaborer une « généalogie historique et sociale » de l'intellectuel en supposant une continuité, du XVIII^e siècle à la fin du XIX^e siècle, partant du « philosophe » — Voltaire défendant Calas — et passant par différentes étapes : l'« homme de lettres », le « poète », l'« artiste », le « savant »⁴³. De l'avis même de l'auteur, ces filiations doivent être prises avec prudence et n'ôtent rien à la singularité historique de l'intellectuel : « La généalogie sociale de l'"intellectuel" souligne combien ce néologisme est l'héritier de son temps, tandis que les essais ultérieurs ne cesseront d'en faire un idéal transhistorique. En lui est inscrite la trace non seulement du temps long des représentations antérieures qu'il remplace mais aussi celle du temps court de la conjoncture difficile des années 1890. »⁴⁴ Autrement dit, si l'on accepte, avec Jacques Le Goff l'idée d'un temps long, qui prolonge le Moyen Age jusqu'au XIX^e siècle, l'intellectuel, cette figure sociale, trouve bien son terreau en des temps anciens. Dans le temps plus court, quand les séquences se rapprochent,

⁴¹ *Ibid.*, p. III.

⁴² Cf Robert Darnton, *Bohème littéraire et Révolution, le monde des livres au XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard-Le Seuil, 1983 ; *id.*, « La République des lettres : les intellectuels dans les dossiers de police » dans *Le grand massacre des chats*, Paris, Robert Laffont, 1985, p. 137–175.

⁴³ Christophe Charle, *Naissance des « intellectuels »...*, *op. cit.*, p. 20–38.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 63–64.

car l'histoire se développe alors à un rythme accéléré par les bouleversements sociaux, l'invention de l'intellectuel prend toute sa valeur. La démocratie, l'âge des foules, la généralisation de l'instruction publique, sont liés à la formation d'un nouveau type dont la variante socialiste est l'une des épreuves les plus achevées.

DES COMPORTEMENTS ARISTOCRATIQUES

Il est même possible d'aller plus loin que ces simples réserves. A tout prendre, il existe peut-être un modèle de mieux répondre à nos interrogations sur la fonction et le fonctionnement de l'intellectuel. On aura peu de peine à montrer, à partir de ce que nous avons évoqué plus haut tout ce qu'il y a d'aristocratique dans les pratiques d'une catégorie sociale pourtant prônée par la République. Les anti-intellectualismes de droite et de gauche ont d'ailleurs fait de cette remarque l'un des points forts de leur critique. A gauche, Georges Sorel, Edouard Berth, Charles Péguy n'eurent de cesse de dénoncer, au tournant du XIX^e et du XX^e siècles, l'esprit de « caste » des intellectuels et le caractère aristocratique de leur comportement. A droite, les violents coups portés contre les intellectuels par Barrès ou Maurras depuis l'Affaire Dreyfus s'appuient sur des remarques semblables. Ces discours ont eu prise sur une réalité sociale interprétée au travers d'une idéologie. On aurait tort de ne lire dans ce propos de Bernanos le seul écho de son monarchisme : « Le démocrate, et particulièrement l'intellectuel démocrate, me paraît l'espèce de bourgeois la plus haïssable »⁴⁵. Il y a beaucoup plus. Les intellectuels peuvent bien en effet passer pour l'aristocratie dont se serait dotée la République en mal de reconnaissance. Il fallait à ce nouveau régime une geste de qualité, une distinction, que pouvaient lui accorder les élites de l'esprit qu'elle avait su dégager. L'élitisme républicain, qui s'appliquait à dénicher les meilleurs, de Jaurès à Herriot, via le système scolaire, portait bien son nom. La République ou comment réconcilier la démocratie avec l'aristocratie...

Les intellectuels se reconnaissent en outre à un ensemble de comportements sur lesquels l'ironie s'est souvent portée. Ces comportements les isolent et mériteraient une analyse serrée sur la durée du siècle. Des types de sociabilités auxquelles ils sont associés relèvent plus de l'aristocrate que du clerc. La constitution de salons, y compris chez les intellectuels de gauche, en est un exemple. De nombreux autres trahissent le goût des intellectuels à se retrouver entre eux, là où le dialogue est possible et les mérites intellectuels indisputés. La qualité de l'écrit ou celle de la parole n'ont simplement fait que remplacer celle du sang. La conception foncièrement hiérarchique de la société est conservée.

Les biographies consacrées à plusieurs intellectuels contemporains, comme si ceux-ci avaient droit à des récits de vie au même titre que les rois et les grands personnages de la nation, narrent des événements, évoquent des faits qui confirment bien souvent cette analyse. Dans ces entretiens de 1974 avec Simone de Beauvoir, Sartre a bien du mal à concilier un propos d'élite avec son désir d'être « n'importe qui ». Jeune homme, il jouait les surhommes avec Paul Nizan. A la Sorbonne, où ils devaient pren-

⁴⁵ Georges Bernanos, *Les grands cimelières sous la lune*, op. cit., p. 317.

dre quelques cours et passer leurs examens, ces deux normaliens avaient la fâcheuse réputation de traiter avec mépris les « simples » étudiants car, explique Sartre en 1974, « les sorbonnards représentaient des êtres qui n'étaient pas tout à fait des hommes »⁴⁶. Son refus des honneurs et des prix relève également d'une geste aristocratique : « (...) les hommes qui donnent l'honneur, que ce soit légion d'honneur ou prix Nobel, n'ont pas de qualité pour le donner. Je ne vois pas qui a le droit de donner à Kant ou à Descartes, à Goethe, un prix signifiant (...) »⁴⁷. Comment dès lors être un démocrate ? Sartre, au fond, ne sait pas répondre à la question qu'il esquive par un artifice rhétorique et s'embrouille dans les contradictions :

« J—P. S. : Je pense que je peux avoir un peu plus de talent qu'un autre, une intelligence un peu plus développée ; mais ce ne sont que des phénomènes, dont l'origine demeure une intelligence égale à celle du voisin, ou une sensibilité égale à celle du voisin. Je ne pense pas avoir une supériorité quelconque. Ma supériorité ce sont mes livres, dans la mesure où ils sont bons ; mais l'autre a aussi sa supériorité ; ce peut être le cornet de marrons chauds qu'il vend l'hiver à la porte d'un café ; chacun sa supériorité, moi j'ai choisi celle-là.

S. de B. : Vous ne pensez pas tout à fait ça puisque vous trouvez qu'il y a des gens qui sont des cons ou des salauds...

J—P. S. : Oui, sûrement, mais je ne pense pas qu'ils l'étaient à l'origine : on les a abrutis »⁴⁸.

En déresponsabilisant l'homme, Sartre sauvait son élitisme intellectuel et conservait ses options démocratiques. Mais il reste clair que même chez les intellectuels de gauche une approche aristocratique du monde empoisonne leurs relations avec d'autres couches sociales. On trouvera aisément des exemples ailleurs. Les deux récentes biographies de Barthes et de Foucault ne sont pas avares de signes où se manifestent les mêmes attitudes. Barthes passait volontiers pour adopter des comportements d'aristocrate même lors de ses longs séjours au sanatorium. Ses séminaires de l'École pratique des hautes études avaient, disait-on, tous les airs d'une petite cour. Sa fréquentation de quelques salons mondains de la Capitale, son « dandysme » et le refus de tout militantisme, malgré des opinions très avancées, ajoutent du poids à ce regard. La forme que prit son œuvre n'est pas sans rapport avec ce choix de vie. On pourra faire la même lecture de certains aspects du comportement de Michel Foucault⁴⁹, y compris ceux qui marquent sa période militante. N'y-avait-il pas un certain jeu aristocratique à combiner une présence agitée sur les barricades avec des heures obstinément passées à la Bibliothèque nationale et la préparation d'une élection au Collège de France ?

Si l'on accepte de lier l'analyse de la place et du rôle des intellectuels dans la société à celle de la production culturelle, il nous semble alors nécessaire de procéder à un décryptage des comportements. Il faut saisir l'« outillage mental » des intellectuels, aurait dit Lucien Febvre, dont l'une des manifestations est leur façon de répondre aux sollicitations de la vie quotidienne, pour pouvoir rendre compte du versant intellectuel

⁴⁶ Simone de Beauvoir, *La cérémonie des adieux...*, op. cit., p. 351.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 354.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 233.

⁴⁹ Cf Didier Eribon, *Michel Foucault*, Paris, Flammarion, 1989.

de leur activité. Non qu'il faille établir une liaison directe et univoque entre ce qu'ils font et ce qu'ils disent ou écrivent, mais repérer la nature complexe de celui qui permettra d'obtenir, si ce n'est des réponses, au moins quelques indications sur le sens de leur œuvre. Il est donc clair qu'il ne s'agit pas de se livrer par ce biais à la construction de ce qui serait *la psychologie* de l'Intellectuel : il existe une histoire des comportements, comme il y a une histoire des pensées et des arts, qui ôte toute légitimité à une analyse qui conférerait à l'intellectuel une essence pour l'éternité. Ainsi le rapport des intellectuels à l'argent est-il particulièrement soumis à des modifications qui suivent, semble-t-il, l'histoire de la place occupée par l'argent dans l'ensemble de la société. Nous avons également relevé des changements importants dans les discours et les comportements des intellectuels vis-à-vis de la sexualité. Même si le républicanisme laïc, dont a pu bénéficier la France, permet aux intellectuels de s'affirmer aux marges et de jouer de la licence, il est aussi apparu que la pression morale a longtemps limité leur possibilité d'expression. On a pourtant toujours beaucoup toléré des intellectuels et cette situation n'est pas sans expliquer la place impériale qu'ils détiennent en France. Cette situation leur a inévitablement profité et a contribué à développer un goût certain pour l'abstraction, une passion pour la Théorie au détriment de la culture technique ou financière. Ce que signifie aussi le thème rebattu de la mort de l'intellectuel n'est autre que le renversement de ces valeurs. Le modèle de l'« intellectuel libéral », né vers la fin du XIX^e siècle, semble céder la place aux nouveaux intellectuels de la fin du XX^e que sont les ingénieurs, les banquiers ou les techniciens du pouvoir. Reste à voir si cette évolution marque un tournant majeur ou une inflexion toute provisoire.

UNE PRÉHISTOIRE INTELLECTUELLE DE L'ACTION FRANÇAISE

(en marge d'un ouvrage récemment paru)

FLORIN ȚURCANU

Parmi les ouvrages historiques consacrés à Charles Maurras et à l'Action Française, celui que Victor Nguyen nous a légué — *Aux origines de l'Action Française. Intelligence et politique à l'aube du XX^e siècle*, Fayard, Paris, 1991, 958 p. — fera certainement date, comme le livre d'Eugen Weber il y a trente ans¹. Car si l'historien américain a écrit l'histoire de l'Action Française, Victor Nguyen nous découvre la préhistoire de ce mouvement en replaçant le problème de son identité sur le terrain des origines.

Il entend éclairer cette préhistoire par le truchement d'une biographie intellectuelle du jeune Maurras, un Maurras qui « sera tour à tour le produit et le catalyseur » de ces « éléments préexistants à l'Action Française et à qui ils allaient donner naissance »². Chronologiquement, l'analyse de Victor Nguyen s'achève avec 1898, à la veille de l'apparition de l'Action Française et au moment où l'Affaire Dreyfus bat son plein.

Pourquoi une biographie intellectuelle ? Parce que la vie d'un Maurras avant l'Action Française retrouve ainsi une valeur explicative remarquable par rapport à l'école de pensée politique que prétendit être, avant tout, le mouvement néo-royaliste.

D'autre part, le jeune Maurras sera directement concerné par cette « naissance des intellectuels » à laquelle Christophe Charle a consacré un excellent livre³ et qui laissa des traces profondes dans sa pensée.

Enfin, tentative singulière de dépasser ce que Nguyen considère une crise générale de l'Esprit dans la France « fin-de-siècle ». L'élaboration par Maurras des grands thèmes de sa doctrine marque un tournant dans l'histoire d'une culture fondée sur les valeurs de la Tradition et de l'Héritage. Née de la contestation des suites de 1789, nourrie par la critique d'une modernisation contradictoire, cette culture trouvera dans la pensée maurrassienne, à l'aube de XX^e siècle, l'agencement nouveau et séduisant de ses raisons d'être ainsi que les sources d'une combativité intellectuelle qu'elle n'avait plus connu depuis Joseph de Maistre et Chateaubriand.

¹ Eugen Weber, *L'Action Française*, Paris, Stock, 1962 ; rééd. Fayard, 1985.

² Victor Nguyen, *Aux origines de l'Action Française. Intelligence et politique à l'aube du XX^e siècle*, Paris, Fayard, 1991, p. 26.

³ Christophe Charle, *Naissance des « intellectuels » 1880—1900* Paris, Les Editions de Minuit, 1990.

L'ouvrage de Victor Nguyen est une biographie intellectuelle achevée parce qu'il est, avant tout, un exploit méthodologique. Dans les interstices de cette masse que forment les textes utilisés, l'auteur a installé un énorme réseau de pièges à idées pour établir les étapes et les milieux de leurs élaboration, leurs sources, les sensibilités qu'elles expriment, les contradictions qu'elles contiennent, leurs participation à des systèmes de représentation.

Victor Nguyen cherche dès les premiers comptes-rendus, dès les premiers articles et brochures de son personnage les traces de ses lectures, les indices de sympathies ou d'antipathies intellectuelles, les points de départ, les métamorphoses et le raidissement de ses idées. Dans ce cas rien ne pouvait se substituer à l'analyse exhaustive de ces textes publiques. Mais, pour mieux apercevoir les vacillements de la pensée, son arrière-fond, la chronologie d'une systématisation qui mûrira dans le texte public, Victor Nguyen utilise, si possible, la correspondance et les inédits.

Installé à Paris en 1885, à l'âge de dix-sept ans, Maurras traverse durant quelques années une crise religieuse que seule nous révèle sa correspondance avec l'abbé Penon, guide de ses premières quêtes intellectuelles au collège d'Aix-en-Provence. Ses lettres traduisent le doute et le découragement qui accompagnent la perte de la foi ou bien les emballements intellectuels qui cherchent à lui faire contrepoids. Dans une lettre de 1890 Maurras se dit « agnostique » en dépit des tentatives de l'abbé Penon d'empêcher un tel dénouement. A partir de ce moment la correspondance des deux hommes ou celle que Maurras entretient avec Henri Brémond, jalonne la route qui mène au premier livre du futur chef de l'Action Française : *Le Chemin de Paradis*.

Utilisant à la fois ces lettres et les inédits maurrassiens qu'il a mis au jour, Victor Nguyen refait le contexte de la genèse du livre : influence grandissante d'Anatole France dont il est l'admirateur et l'ami, désabusé face au spectacle d'un clergé catholique dépourvu de « la moindre hardiesse de pensée », abandon aux nostalgies du paganisme méditerranéen, dissociation intellectuelle du christianisme et du catholicisme pour faire de ce dernier un héritier du classicisme antique. La publication en 1894 du *Chemin de Paradis* apparaît comme l'aboutissement, rendu public, du divorce entre son auteur et la fois chrétienne et de l'installation du jeune Maurras dans un néo-paganisme caractéristique. Les contes inédits retrouvés par Nguyen montrent que les traits les plus hardis de ce néo-paganisme n'ont pas toujours osé se dévoiler.

C'est ainsi que se trouvent éclairées, dans l'intimité de la pensée maurrassienne, les racines du conflit qui, en 1926, marqua la rupture entre l'Action Française et la Papauté.

Maurras ne fait pas ses choix idéologiques et esthétiques uniquement l'intimité mais aussi au grand jour et, parfois, d'une manière bruyante, prenant partie aux débats, voire aux combats qui divisent le champ intellectuel. Analysant de près ces moments Nguyen ne manque pas de souligner leur signification.

Ainsi, le « Manifeste des félibres fédéralistes » (février 1892), tentative maurrassienne de redéfinir en termes politiques le mouvement de renaissance culturelle provençale, serait l'anticipation du « politique d'abord » de l'Action Française. Au sein même de ce qui était, pour l'essen-

tiel, une école littéraire, Charles Maurras dénie à la seule littérature la capacité de restituer une identité culturelle qui avait été meurtrie par les moyens d'une politique de centralisation.

Toujours dans le sens de la contestation, la fondation par Maurras, à côté de Jean Moréas, de « l'école romane » (1891), qui prônait le retour au classicisme, sera une manière fracassante de remettre en cause la légitimité du primat symboliste dans le champ littéraire. Les textes maurrassiens qui accompagnent la naissance de l'école (*Jean Moréas, Barbares et romans*) sont ceux d'un militant au service d'une esthétique de défi comme en témoigne ce passage de *Jean Moréas* : « Ainsi a répondu la Méditerranée aux 'grands barbares blancs' issus en tourbillon pressés de la forêt d'Ardenne où naquit Paul Verlaine et des glaces baltiques d'où nous vinrent, avec Rossetti, Swinburne et Shelley, Ibsen et Tolstoï. Elle a dépêché vers Paris un homme d'Athènes (Moréas n.n.). Et sa souple parole de poète tente déjà une harmonie »⁴.

Dans la même logique s'inscrivent les attaques dirigées contre Ferdinand Brunetière, l'influent directeur de la « Revue des Deux Mondes », contre Stéphane Mallarmé ou Huysmans.

L'exercice de la contestation dans le champ littéraire prépare Maurras pour les grandes polémiques à caractère politique. C'est ce que prouvent, dans le contexte de l'Affaire Dreyfus, sa campagne de 1897 contre les Monod ou l'article sur « Le premier sang », le sang du colonel Henry, datant de 1898.

Victor Nguyen nous dévoile ainsi les premières manifestations d'un certain style, « maurrassien », d'engagement intellectuel, d'écœuvrement et de tapageur qui collera à l'image de l'Action Française.

Mais les tendances de Maurras à s'intégrer et à se délimiter dans le champ littéraire s'expriment aussi par d'autres moyens, plus discrets, auxquels l'analyse de Nguyen restitue l'importance. Ainsi, c'est une étude consacrée à l'œuvre de l'écrivain provençal Théodor Aubanel qui lui apporte en 1888 le prix annuel du Félibrige de Paris et l'amitié de Frédéric Mistral.

L'admiration que le jeune Maurras éprouve pour l'œuvre d'Anatole France s'accompagne de l'amitié qu'il lie les deux hommes avant l'Affaire Dreyfus. Maurras devient un habitué du salon de madame de Caillavet, l'égérie d'Anatole France. Ce dernier préfacera en 1894 *Le Chemin de Paradis* de Maurras. Le futur chef de l'Action Française l'avait déjà indiqué publiquement comme « son cher maître » en lui dédiant *Jean Moréas*.

Victor Nguyen s'attarde pour reconstituer les réseaux de sociabilité au milieu desquels Maurras se trouve à un certain moment. Il consacre de nombreuses pages au collège d'Aix et aux rédactions des publications qui accueillirent les premières articles de Maurras — *Annales de philosophie chrétienne* et *l'Observateur français*. L'analyse des origines de l'idée régionaliste nous donne droit à un regard sur l'atmosphère du Café Voltaire, à Paris ou sur celle des banquets annuels organisés par les félibres provençaux.

L'historien nous découvre aussi certaines figures intellectuelles de l'entourage maurrassien dont l'influence sur la pensée du futur chef de

⁴ Victor Nguyen, *op. cit.* p. 521.

l'Action Française est aujourd'hui ignorée. C'est le cas du directeur de l'*Observateur français*, Denis Guibert ou de Hugues Rebell, ami de Maurras et collaborateur, comme lui, de la *Cocardé* barrésienne.

Pourquoi « intelligence et politique » ? En synthétisant ce rapport, Nguyen entend « bien garder au centre de (ses) préoccupation(s) les origines et la portée de la polysémie fondamentale que le mot 'intelligence', à la fois savoir et pouvoir, catégorie et fonction, sociologie et culture, reçut dès les années de genèse et de la pensée et de l'action de Maurras... »⁵.

Victor Nguyen a réussi, magistralement, à nous faire comprendre l'enjeu dramatique que ce rapport a du exprimer à l'aube de l'âge des foules, dans un monde que la modernité n'avait restructuré et rassuré que partiellement, dans un monde où la Vérité n'était plus une. Cet enjeu déborde la seule question de l'identité des intellectuels dans la France « fin-de-siècle ».

En premier lieu Maurras fera de ce rapport entre intelligence et politique un problème de transparence de la société française à elle-même. Après un siècle d'utopie révolutionnaire, égalitaire et universaliste, l'intelligence maurrassienne de la politique, qui se donne comme instruments l'empirisme de Taine et le positivisme de Comte, proclame la nécessité d'une politique française fondée sur ces pesanteurs que sont la Tradition, la Continuité, l'Héritage, les Hiérarchies « naturelles », les Régions historiques. C'est la réponse que donne Maurras à ses interrogations précoces concernant ce qu'il appelle « le 'rendement' de chaque régime »⁶.

Auguste Comte, Hippolyte Taine, Fustel de Coulanges, Ernest Renan, Frédéric Le Play fournissent les assises intellectuelles de cette revalorisation. Dans la mesure où leurs œuvres contestent les suites de 1789, et découvrent le poids ignoré de l'expérience historique, elles cautionnent, aux yeux de Maurras, la légitimité d'une nécessaire réaction.

Mais la nouvelle intelligence de la politique comprend une plus complexe réévaluation de la portée de l'action politique. Aux yeux de Maurras, le très moderne et trop dissolvant « problème social » perd ainsi son autonomie : « Je n'aime pas beaucoup ce mot de 'social', ni les composés où il entre. Si nous avions quelque souci, je ne dis pas de bien parler ou de bien écrire, mais de penser convenablement, nous renoncerions à ce mot. Il ne dit rien que ne dit parfaitement le mot 'politique'. Il pousse aux équivoques. Il permet des oppositions, des antithèses ridicules. Il institue une distinction absurde entre le fond, la substance de la vie d'un peuple et les institutions qui président à cette vie, ce qu'on nomme, désormais, avec ironie, la 'forme de gouvernement' »⁷.

En reproduisant ce texte, qui date de 1897, Victor Nguyen montre l'ancienneté des réticences de Maurras à un « aggiornamento » idéologique que demandait la montée du socialisme. Ces réticences pousseront l'Action Française dans son élitisme et finiront par lui donner l'air vétuste de ses dernières années.

La partie la plus originale de cette nouvelle intelligence de la politique est due à la réflexion esthétique de Maurras. En lui consacrant de

⁵ Idem. p. 31.

⁶ Charles Maurras, *Au signe de Flore*, Paris, Grasset, 1933, p. 10.

⁷ Victor Nguyen, *op. cit.*, p. 897.

nombreuses pages, Victor Nguyen a patiemment mis à nu la logique qui transforme le choix esthétique maurrassien en remède politique et en attribut distinctif d'une culture qui refuse de mourir. « Notre histoire littéraire ressemble trait pour trait à notre histoire politique ! », affirme Maurras⁸. Si, durant un siècle, la politique française a manqué d'intelligence, la littérature, elle, a évacué l'idée au profit du sentiment et de l'imagination effrénée. Le romantisme, « maladie de l'Esprit », « marque un moment de décomposition dans l'histoire de notre poésie. La sensibilité et l'imagination sont par lui affranchies de l'arbitre de la raison. Le goût de l'effet partiel succède à celui des vastes ordonnances et des magnifiques ensembles. La phrase est délivrée des convenances qu'imposait autrefois l'idée plan »⁹. Parnassianisme, symbolisme, naturalisme sont autant de corrosifs esthétiques de l'esprit classique français, donc d'un certain ordre de la pensée et d'une certaine hiérarchie de valeurs enracinées dans l'Antiquité. Revenir sur le terrain des saines réalités d'avant 1789 demande un retour à l'esprit classique. Et pour ne pas laisser de place au malentendu, Maurras évacue avec fracas Chateaubriand du Panthéon réactionnaire.

Aux yeux de Maurras, conclut Victor Nguyen « le classicisme, se révélait mieux qu'une esthétique, la manière la plus appropriée de maintenir le phylum d'une civilisation, condition de toutes les reprises, de tous les rattachements au-delà de toutes les coupures »¹⁰. Clé de voûte d'un système de philosophie pratique, ce « classicisme généralisé », comme l'appelle Nguyen, devient le terrain des retrouvailles de l'intelligence avec la politique.

Ce qui achève de transformer cette vision de la politique dans une arme est l'impitoyable logique d'exclusion qui permet à Maurras de mettre entre parenthèses, à quelques exceptions près, tout le XIX^e siècle. Au bannissement des pseudo-valeurs politiques, esthétiques, morales, s'ajoute l'identification des vecteurs du mal qui a corrompu les institutions et l'esprit de l'ancienne France : les Juifs et les protestants, sans-patrie porteurs des germes de l'anarchie et de l'individualisme.

Le choix final d'une solution monarchique pour la France sera l'aboutissement de cette réhabilitation des capacités d'organisation politique de l'Ancien Régime. Cette réhabilitation qui tourne à la démonstration veut séduire intellectuellement. Elle marque ainsi le début d'une politique de l'intelligence, « intelligence » ayant dans ce cas une connotation sociologique.

« Nul ne fut plus persuadé que Maurras d'un redressement conjoint de l'intelligence et de la politique, ou de leur affrontement réciproque »¹¹ écrit Victor Nguyen. En 1905, dans « L'avenir de l'intelligence », Maurras invite « l'Intelligence nationale » à s'embarquer « sur le navire d'une Contre-Révolution ». Mais, indique Nguyen, les grandes lignes de ce plan de « *captatio benevolentiae* » sont tracées bien avant, car la réflexion maurrassienne aura été profondément marquée, après 1890, par la remise en question de la place assignée aux intellectuels dans la société française. L'analyse que

⁸ Idem, p. 824.

⁹ Idem, p. 824.

¹⁰ Idem, p. 783.

¹¹ Idem, p. 31.

Nguyen fait de ce phénomène enrichi les perspectives ouvertes par quelques ouvrages importants, parus récemment ¹².

L'effritement de l'identité élitare des intellectuels dans l'avènement de l'époque des masses se trouve au centre des débats. Charles Maurras se fera le porte-parole des opinions qui regardaient l'intellectuel comme un perdant dans la course à la modernisation tout comme l'aristocratie traditionnelle. Il fera sienne l'idée d'une alliance de ces perdants, mais il ne réserve à l'intelligence que le rôle de « justifier une aristocratie qui lui pré-existe, et dont le pouvoir repose sur des services d'un tout autre genre, 'politique, militaires ou industriels' »¹³. Les méfaits politiques d'une intelligence livrée à elle-même, comme ce fut le cas vers 1789, seront ainsi évités. Cette subordination serait conforme à une certaine hiérarchie fonctionnelle qu'il faut reconstituer.

L'exemple du choix que firent des personnalités comme Anatole France ou Zola à l'occasion de l'Affaire Dreyfus renforcera cette forme singulière d'anti-intellectualisme. Elle participera pourtant à la rigueur d'agencement du système maurrassien et, donc, à son indéniable attrait intellectuel.

L'ouvrage de Victor Nguyen éclaire les origines de la plus cohérente doctrine réactionnaire de l'Europe du XX^e siècle. Sa cohérence, confrontée aux réalités changeantes de l'époque, a pu donner à l'Action Française cet air insolite que remarquait Eugen Weber — « mouvement traditionaliste qui prêchait le changement par la violence, mouvement de minorité à une époque de masse, mouvement intellectuel s'attaquant à une tâche de démagogie »¹⁴. Malgré tout, la pensée maurrassienne a gagné des fortes sympathies en dehors de la France, en Espagne, en Belgique, au Portugal, en Suisse et en Roumanie. Dans ce dernier pays les idées de Maurras semblent avoir été un ingrédient idéologique particulièrement apprécié dans les rangs des intellectuels et des politiques de la droite. Pourquoi la pensée maurrassienne a-t-elle réussi à répondre aux attentes des traditionalistes ailleurs qu'en France, voilà un problème que cet ouvrage aussi peut éclaircir.

¹² A part l'ouvrage mentionné dont l'auteur est Christophe Charle, voir Pascal Ory, et J.-F. Sirinelli, *Les intellectuels en France de l'affaire Dreyfus à nos jours*, Paris, A. Colin, 1986; J.-L. Fabiani, *Les philosophes de la République*, Paris, Les Editions de Minuit, 1988; C. Prochasson, *Les années électriques 1880—1900*, Ed. la Découverte, Paris, 1991.

¹³ Victor Nguyen, *op. cit.*, p. 903.

¹⁴ Eugen Weber, *op. cit.*, p. 582.

The Greek Novel AD 1—1985, edited by Roderiek Beaton, Croom Helm, London, New York, Sydney, 1988, XI + 229 pp. ; Roderiek Beaton, *The Mediaeval Greek Romance*, Cambridge University Press, 1989, XV + 261 pp.

The merits of the anthology called “The Greek novel AD 1—1985” (editor Roderiek Beaton) are in our opinion threefold : 1) The enrichment (with most consistent arguments) of the bibliography, favouring a unifying conception on the novel throughout the ages ; 2) A contribution to the elucidation of matters concerning historical novel ; 3) Last but not least, an important contribution in the dissemination of modern Greek literature (primarily the novel) into world literature. Let us now explain in turn the reasons of the opening assertions.

Part of the first point is the very “Editor’s Preface” (pp. 1—XI) stating that the novel is “fore and foremost a Greek invention” *.

Here is a paradox in deeming the Balkan mountains as a barrier between Greece and the rest of Europe while the Balkan Peninsula has been rightly considered as essentially open to invasions and influences **.

The continuous existence of Greek prose fiction is primarily due to language and less to a genuine literary tradition.

R. Beaton thinks that Greek modern prose shows a special respect for history. The matter is further discussed within the anthology but let us say from the beginning that it seems to be intended to dislocate a prejudice which we personally impart, namely that identifying the mentioned trait with a shortcoming, an inability to embrace fiction wholeheartedly.

Most of the contributions which belong to our first category are from Part II “Secular Fiction from the Middle Ages to the Eighteenth Century”.

Such is Charlotte Roueche’s “Byzantine Writers and Readers : Storytelling in the Eleventh Century” (pp. 123—134) which can be said to facilitate a revelation namely that the 11th century Byzantine novel met a public somehow alike to that met by modern European novel, i.e. a middle class.

Comes Roderiek Beaton’s “The Greek Novel in the Middle Ages” (pp. 134—143) which is a very successful demonstration of the fact that all the medieval Greek romances rely on sources with a Greek element in them. It reveals that the 12th cent. writers turned to the Hellenistic world for sources and settings as they shared unlike their predecessors who were subjects of the Byzantine universalist empire, an identity as Greek-speaking. Thus what in Beaton’s view, except for the Greek language, links the ancient Greek novel to the medieval one are ancient sources consciously sought in order to establish a renewed tradition of narrative art.

A special article is dedicated to the well-known *Erotokritos* by David Holton in his “Erotokritos and Greek Tradition” (pp 144—155). The famous masterpiece of the Greek medieval literature appears as the result of a new attitude (pertaining to late Renaissance) in approaching old and familiar themes of the medieval Greek romance tradition.

Belonging to Part III “The Birth of Novel in the Antiquity” is Thomas Hagg’s “The Beginnings of the Historical Novel” where criteria of the modern historical novel are tried on the ancient Chaereas and Callirhoe and Metiochus and Parthenope with a positive result.

To come back to our initial categories we would like to stress that the whole anthology under review serves as an argument for a unifying thesis by a skilled use of the critical apparatus one has at one’s disposal nowadays. Every single text approached is so deeply pervaded by what in an ultimate analysis is a scientific, that is conscient, that is deliberate manner of making things reveal themselves that the very fact that they endure means that they belong to the same sphere.

What else if not a discussion pertaining to Greek literature could in a better manner contribute new points of view on the historical novel? For at least two good reasons : a) its ties to the long tradition of the Greek language in which much history writings are included

* See a very consistent contribution in the field by Eugen Cizek in his “Le roman ‘moderne’ et les structures du roman antique “in Bulletin de l’Association Guillaume Bude, Supplement Lettres d’Humanite Tome XXXIII, Quatrieme Serie, Numero 4, decembre 1974.

** See Viotor Papacostea, “Balcania” I, 1938, pp I—III and “Balcania” VI, 1943, pp III—XXI.

and b) the obsession of modern Greek literature with historicity which called for certain for a scrupulous examination meant to establish whether that would be from an aesthetical point of view acceptable or not.

The most realistic contribution belonging to this second category is doubtlessly Peter Mackridge's "Testimony and Fiction in Greek Narrative Prose 1944-1967" (pp 90-103). Mackridge avoids formulating definite statements except perhaps for that showing that modern Greek novel was a sheer import from the West and started in 1834 with Soutsos' *Leandros*.

Greek literature's obsession with actual facts is explained as an identification of writing with a political act. Readers in their turn are said to mistrust "pure fiction" as pervadable by lie while writers are thus determined not to betray the truth.

An overt theoretical contribution to matters concerning the historical novel is again Tomas Hagg's article mentioned above. He establishes such criteria as a) time, b) characters c) setting d) truth or historical probability with the help of which one can possibly locate a historical novel and restates that, though a very popular genre, the historical novel produced a few masterpieces.

The intertwined relation between oral tradition and writing in the making of a short story by A. Karkavitsas and at large is the subject of Gina Politis' "The Tongue and the Pen: A Reading of Karkavitsas' *O Arheologos*" (pp 42-54). The article has already been remarked*** for the way in which it approaches the coming into being of the Greek nationalism to which in fact, we glean, prose writing links. As the nationalistic ideology was a continual quest for a definite identity, as also it belonged to the ruling middle-class to which prose writing was primarily addressed, here is a new possible solution for the obsession with history shown by the Greek prose-writing.

Here we come to the third category. Mention must be made from the beginning that the effort to make Greek literature known beyond the borders of the language in which it was written is not in any way the only virtue of the articles we shall further discuss.

The first in order is Mario Vitti's "The Inadequate Tradition: Prose Narrative During the First Half of the Nineteenth Century" (pp 3-11). This is in fact a description of how modern Greek novel came into being and how it built up its means.

As to what extent earlier tradition and post-Byzantine experiences were valued we must mention once more that in our opinion this is part from a larger pan-Balkan mid-nineteenth cent. phenomenon displaying disdain for tradition and an unconditioned admiration for the Western values.

Follows Michalis Chryssanthopoulos' "Reality and Imagination: The Use of History in the Short Stories of Yeoryios Viziinos", (pp 11-22), an account of the first short stories of modern Greek literature.

A wonderful demonstration of how to give an image of a less known piece of literature because of its appartenance to a literature of restrained circulation is David Riex's comparison between "Alexandros Papadiamandis and Thomas Hardy" (pp 23-30).

A contribution by Nasos Vayenas namely "Seferis' Six Nights on the Akropolis" (pp 54-62) is more likely to meet a knowledgeable public as to who Seferis was and adds to this the introduction of one of his works published after his death, a novel. This novel turns out a diary functioning as an act of compromise between poetry and the novel, 'as a mode of writing which allows him to satisfy much of his urge towards prose writing without any fear of betraying his nature as a poet'.

Another such contribution, this time by Peter Bien whose knowledge of Kazantzakis has been proved so many times, focuses on the same Kazantzakis, the best known abroad Greek writer. It is "Kazantzakis' Attitude towards Prose Fiction" (pp 81-89). We glean that the source of Kazantzakis' perpetual torment was his false conviction that he was primarily a dramatist and that prose was inferior to prose while being in fact a genius of prose where he made almost no effort for improvement.

Elisabeth Craik contributes a study of manner quite familiar with the history of culture, namely on how one's personal library builds up one's personality. It is "The Library of Mirivilis" (pp 63-69).

Dimitris Tziouvas eases the reader's introduction to a theoretical approach to the Greek novel by a well-known prosewriter, Theotokas. ("George Theotokas and the Art of Fiction" (pp 70-80)). Many quotations from his works and close comments reveal a critical spirit who does not for instance spare the *ithografia* from its conspicuous trait, i.e. mediocrity, and who

*** It has been quoted shortly after its issue in "Mandatoforos" no. 28 of December 1988.

believes less in experiments and more in a vigorous humanistic direction for the prose written in his vernacular.

Georgia Farinou-Malamatari's "The Novel of Adolescence Written by a Woman: Margarita Limberaki" (pp 103–109) and Eleni Yannakaki's "The Novels of Maro Douka's" (pp 110–122) tell us for sure into reading Limberaki and Douka and should one happen to be familiar with their literature one is surprised with the depth of the insight the articles succeed in approaching it.

We wish to seize the opportunity of this remark in order to end our review which did not in the least cover the doubtless richness of topics and insights of "The Greek Novel". Let us add a special mention of the remarkable cohesion should we keep in mind the personalities which authored the articles and of the invaluable order (chronologically reverse from what announced in the title) both of which help make the collection of studies a consistent contribution to the knowledge of what has been written in the Greek language for almost two thousand years. It adds to an already opened tradition by such a book as "The text and Its Margins" and will for certain stay as a landmark.

A wonderful completion to the above anthology is the monograph focusing on the Greek romance which belongs to its editor, Professor Roderick Beaton.

With data ranging from details on manuscripts and editions through translations and adaptations, genealogy up to elements which the Greek romances share (to which a new theoretical valuable proposal is made, stating namely that the Greek romances were written texts and that the writers and translators of the poems were poor in literary skills and had to make the best use of their limited talent) up to reception the theoretical side of the question is very minutely dealt with.

The book combines the virtues of a descriptive monograph richly illustrated with maps and provided with most consistent notes and a bibliography with an original outlook on such an intricate matter as the prelude of modern Greek fiction and modern European novel was.

We think that what we are offered here is a true landmark in a unifying for so documented and therefore convincing view on early Greek fiction to European fiction at large.

Lia Brad-Cisocof

PAUL MIHAIL, *Jurnalul călătoriei de studii în Sud-Estul Europei (1931)* (Le journal de voyage d'études dans le Sud-Est de l'Europe, 1931), Editura Institutului Biblic și de Misiune al Bisericii Ortodoxe Române, Bucaresti, 1991, 128 ff.

Ce « Journal de voyage » est, en fait, un véritable Mémorial culturel et éthique dû au licencié de fraîche date de la Faculté de Théologie de Chișinău qu'était, sur la fin de décembre 1930, le jeune Paul Mihail, originaire de Cornova, dans le département d'Orhei. Comme l'archevêché de Chișinău venait de récompenser ses années d'application étudiante, en lui octroyant une bourse modeste, le jeune homme décida d'entreprendre un voyage d'études et recherches en Bulgarie, Grèce et Turquie. De façon, disons miraculeuse, cette bourse devait lui permettre de subsister à l'étranger pendant toute une année, qu'il se proposait d'utiliser à de nobles aspirations. En effet, le jeune voyageur projetait d'apprendre sur le parcours de ces douze mois non seulement à connaître les trois pays en question, ainsi que leurs langues respectives, mais aussi de fréquenter les universités, de nouer des relations avec les enseignants et les étudiants, de faire, si possible, le tour des archives, des bibliothèques et des musées, d'en étudier également les monuments et de visiter les couvents. Ce qu'il visait en tout premier lieu c'était de découvrir quelques sources encore ignorées de l'histoire de son propre pays et de mieux faire connaître l'histoire et la culture roumaine, en contribuant de la sorte à resserrer les liens entre le peuple roumain et les trois pays visités.

Il eut à surmonter bon nombre de privations, il dût lutter contre la pauvreté, souvent aussi contre la maladie. La nostalgie de sa patrie le menait parfois à des crises de dépression, plus d'une fois contronté par ailleurs au manque de chaleur humaine et à des péripéties mettant sa vie même en danger (tels les tremblements de terre en Bulgarie ou le naufrage au large du monastère athonite de Xénophon). Malgré tout, notre voyageur allait réaliser admirablement son programme, au prix d'un grand effort de volonté, de courage et de discipline. Ses réussites et ses épreuves sont consignées dans ce « Journal de voyage d'études dans le Sud-Est de l'Europe (1931) », publié d'abord dans les pages de la revue « Mitropolia Olteniei », 41 (1989) n^o 3–6 et 42 (1990) n^o 1–3, ensuite en volume à part, aux Editions de l'Institut Biblique et de Mission de l'Eglise Orthodoxe Roumaine, Bucarest, 1991.

L'essence scientifique et culturelle de ce captivant Memorial réside notamment dans le récit des circonstances qui amenèrent l'écrivain à trouver, copier, photographier ou ramener

même au pays des documents et des manuscrits présentés par la suite dans plus de 50 ouvrages (livres, articles, comptes rendus, publiés dans l'intervalle des années 1932—1988 et mentionnés dans l'Annexe du *Journal*, p. 123—128). Vu les moyens d'information d'il y a soixante ans, vu surtout la pauvreté des moyens dont pouvait disposer un jeune homme inconnu et démuné, les découvertes avec lesquelles le Père Paul Mihail a inauguré son activité scientifique sont exceptionnelles. Il s'agit de chrysobulles princiers remontant aux XV^e — XIX^e siècles, rédigés en vieux slave, roumain ou grec ; de publications parues en Bessarabie durant les années 1812—1918 ; de sources concernant les rapports de l'Eglise de Moldavie du temps d'Etienne le Grand avec d'autres Eglises, des épisodes de l'histoire de la vie religieuse roumaine et des liens politiques et culturels de ce peuple avec ses voisins méridionaux, etc.

Le chercheur qu'il était n'ignorait aucune des principales collections faisant la richesse des endroits visités : la Bibliothèque Nationale (actuellement « Cyrille et Méthode »), le Musée ecclésiastique historique-archéologique, les Archives de la Renaissance Bulgare (Arhiv na Văzraždaneto) de Sofia ; la Bibliothèque du Monastère de Ryla ; la Bibliothèque Nationale d'Athènes et le Musée d'Histoire Nationale ; les monastères athonites de Dionysiou, Roussicon, Xénophon, Zographon et l'ermitage de Saint Elic ; la Trésorerie de la Résidence du Saint Sépulcre à Constantinople (de nos jours transférée à la Bibliothèque Nationale d'Athènes). L'espace de ses recherches fut encore plus vaste (englobant aussi les monastères de Bačkovo et de Drianovo, le Musée et la Bibliothèque de Plovdiv, le Musée de Tyrnovo, les monastères de Mégaspiléon et de Lavra au Péloponnèse, qui contenaient des documents roumains). Parfois aussi, il s'est heurté à des portes fermées, à des refus polis. Si on lui a permis de parcourir rapidement les chrysobulles de douze monastères athonites, il lui a été interdit de les transcrire ; ailleurs, on lui fit valoir les habituels prétextes (la permission d'une autorité supérieure à demander, une défection de serrure à la porte d'une bibliothèque...) — il s'en est suivi que le voyageur, vaincu, renonçait. Il a eu, pourtant sa revanche, amplement suffisante, à la Trésorerie de la Résidence du Saint Sépulcre, où il lui a été donné d'avoir des révélations exceptionnelles.

Grâce à une dramatique insistance auprès du conservateur Vladimir Mirmiroglou, le chercheur reçut, enfin, la permission de cataloguer les paquets de documents roumains qui, inaccessibles de par leur langue (vieux slave ou roumain) ou n'intéressant guère d'autres spécialistes, se trouvaient pêle-mêle rejetés dans des sous-sols et voués à l'anéantissement. Quelques pages pathétiques du *Journal* à leur sujet, revêtent un caractère anthologique pour l'histoire des découvertes scientifiques roumaines : «... Il me semble devenir fou et perdre le sens du réel. J'avais pénétré là où jamais pied roumain n'était entré. J'ai travaillé toute la journée aux Archives de la Résidence du Saint Sépulcre. Chrysobulles et documents, je les retirais à pleins bras des dédales et recoins d'une cave déserte, poudreux, chancis, déchirés et sens dessus dessous, je les ramenais dans une pièce et les essayais, les recollais, les défroissais et je tressautais de joie. Les XV^e, XVI^e et XVII^e siècles défilaient sous mes yeux comme les toutes dernières années, des signatures princières, des parchemins et des sceaux se trouvaient entre mes mains et je me demandais sans cesse si j'étais bien éveillé. Lorsque je suis tombé sur le cartulaire de 1406 d'Alexandre le Bon, j'ai bondi de ma chaise bancale, je me suis signé de la main droite, tout en le serrant sur mon cœur de ma main gauche. Revenu à la réalité, les heures de fatigue me semblaient pourtant courtes. Serais-je à même, moi, de déterrer ce trésor national ? » (*op. cit.*, p. 94). Des notes écrites de la même veine couvrent les pages consacrées à ces archives, jusqu'à la date du *Journal* de 28 septembre 1931. Ce sont des notes relatives aux documents importants, au nombre des registres (693, avec le surcroît de maints gros dossiers traitant des propriétés foncières des couvents roumains à l'obédience des Saints Licux), au progrès des pourparlers du jeune chercheur avec l'avocat Mirmiroglou en vue de récupérer certains documents qui risquaient de se perdre. Et, avant toute chose, on trouve dans ces pages maintes expressions d'un sentiment plutôt rare parmi les hommes : « Ivre de bonheur, je n'arrive à me séparer de ces papiers et parchemins déchirés, jaunés et poussiéreux... » « Je suis au comble du bonheur et je n'ai même pas faim » (après douze heures de travail ! n.n.) « Le bonheur continue et me conduit à l'excès. Aujourd'hui j'ai trouvé deux documents d'Etienne le Grand... » « Je suis pris d'une sorte de vertige en me rendant compte des grands trésors historiques qui passent par mes mains... Je n'ai pas assez d'argent pour faire faire des photos d'après des chrysobulles d'une beauté insigne et d'une admirable écriture... J'ai peine à croire que le Seigneur m'a destiné être celui qui sortirait au jour tant de documents roumains... Même si désormais je ne récolterais le moindre document, ce que j'ai amassé et copié maintenant serait suffisant pour le restant de ma vie. C'est avec angoisse que je me demande quel est l'établissement culturel qui éditerait mes documents, quels seront les maîtres et les guides à me porter aide ? Il s'agit d'une partie du trésor de l'histoire roumaine, pages de l'éternelle histoire nationale, déterrées du néant » (*op. cit.*, p. 94—98).

A l'époque, le Père Mihail ne pouvait guère prévoir qu'il lui faudrait des dizaines d'années pour faire paraître ses découvertes, car le 28 juin 1940, en quittant l'église « Soboru

Vechi » de Chişinău, où il officiait à l'époque, il dût prendre la route du refuge, vers Iaşi. Tous ses documents, ses livres et ses manuscrits furent enlevés les jours suivants de la maison paroissiale par les forces de l'envahisseur soviétique. Ce ne fut que des années plus tard qu'il en a récupéré un certain nombre, pour en faire don aux Archives d'Etat de Iaşi.

Journal de bord pour des découvertes scientifiques de grande portée, le Mémorial du Père Paul Mihaïl est, en même temps, un document d'époque pour ce qui est de la condition du chercheur roumain à l'étranger pendant l'entre-deux guerres, et aussi, sans doute, une source précieuse pour sa biographie. L'insatiable curiosité du voyageur lui fait visiter les hauts lieux et les monuments historiques, ainsi que les musées, les fondations culturelles, les universités ; aucun effort, aucune économie ne saurait le retenir. Son livre évoque l'importance des antiquités et trésors contemporains de Bulgarie, de Grèce et de Constantinople. Si jeune qu'il fût, le théologien et historien roumain faisait montre d'une grande sensibilité pour la qualité des gens rencontrés et d'un véritable don d'établir le contact. A Sofia, il est reçu, conseillé et apprécié par des scientifiques, universitaires, archéologues, historiens de l'art et théologiens comme Bogdan Filov, Ivan Snegarov, Ivan Gochev, Basil Zlatarski, Peter Mutavtchiev, André Protitch, Krăsto Mijatev, Jordan Trifonov, Nicolas Glubokovski, Ivan Peev Platchkov et bien d'autres encore, déjà illustres alors ou en train de le devenir. A Athènes, ce furent les savantes Georges Sotiriou, L.N. Politis et D. Pallas, les professeurs A. Keramopoulos et C. Dyovouniotis, à Thessalonique il rencontra l'historien Michel Laskaris et à Chalkis le réputé éditeur des documents de la Patriarchie oecuménique Callinic Delikanis. Il a connu de hauts prélats, des écrivains, des peintres et des journalistes ; il a connu, d'autre part, des ermites roumains au Mont Athos, dont Arsène Neluş et Antipa Dinescu, qui, de par sa prochaine canonisation, devrait entrer dans la Légende Dorée de l'Eglise roumaine. D'autres Roumains rencontrés au cours de ce voyage ont été le slavisant Emile Petrovici et le publiciste bien connu à l'époque, Vanghele Hrisicu, attaché culturel à la Légation roumaine de Sofia ou, à Athènes, quelques futurs grands noms de la théologie roumaine, à savoir : Dumitru Fecioru, Olimp Căciulă, Iustin Moisescu, Spiridon Cîndea, Nicolae Neaga, qui y préparaient leurs thèses de doctorat.

Par ailleurs, il y a dans ce Journal des pages consignant la vie intérieure de leur auteur, d'une pureté qui incita son maître, Gala Galaction, de lui suggérer l'adoption de la vie monastique comme mode d'existence (quoique le Journal du Père Grigore Pişculescu, Gala Galaction sous son nom d'écrivain, nous révèle ce maître à penser si attaché à sa vie de famille, dans le monde, qu'on ne le soupçonnerait pas de faire autorité en matière de retraite). Enfin, notons encore les accents du grand attachement ressenti par notre voyageur envers tous les siens — mère, sœurs, maîtres et bienfaiteurs, Cornova, son village, la Roumanie entière, dont il parle et qu'il évoque avec passion et fierté ; sur cette lancée, il donne des conférences et distribue d'importantes donations de livre demandés et reçus du pays.

Aussi, à la valeur documentaire du Journal rédigé par le Père Paul Mihaïl, s'ajoute encore la portée éthique des pages qui relatent, avec la modeste caractéristique de leur auteur, des fragments de vie chrétienne et roumaine exemplaire. Le Journal est donc non seulement d'une lecture agréable et instructive, mais — et surtout — édifiante.

Virgil Căndea

NEAGU DJUVARA, *Le Pays Roumain entre Orient et Occident ; les Principautés danubiennes au début du XIX^e siècle*. Publications Orientalistes de France, Paris-Madrid, 1989.

Connu surtout comme diplomate et juriste, Neagu Djuvara nous présente une image d'ensemble équilibrée du climat mental et des problèmes de la vie quotidienne dans une époque déterminante pour la modernisation de la société roumaine. L'ouvrage — délibérément conçu comme instrument de vulgarisation — s'occupe donc de la première moitié du XIX^e siècle roumain.

Du point de vue de la documentation — de bonne qualité et d'une interprétation très sérieuse — le livre rappelle l'ouvrage de Nicolae Iorga *Istoria românilor prin călători*, souvent cité par l'auteur, les récits des voyageurs étrangers étant la principale catégorie de sources prise en considération. A celle-ci viennent s'ajouter des références répétées au livre de Dinicu Golescu *Insemnare à călătoriei mele* qui offre au lecteur un groupe essentiel d'images et d'informations parallèles.

Ce que l'auteur vise, au fond, c'est de remettre en actualité l'image que l'Occident s'est forgée des Roumains il y a un siècle et demi et qui atteste, sur un plan plus large, un certain intérêt manifesté par l'Occident à l'égard des Pays Roumains. L'auteur ne cherche pas — par la sélection des motifs — de mettre en lumière seulement une facette des choses. Des images

favorables ou d'autres désagréables apparaissent l'une à côté de l'autre, mais c'est justement de ce jeu des images, des visions et des interprétations des voyageurs étrangers à l'égard des réalités roumaines que se constitue le panorama de la société dans toute sa complexité qui est finalement le résultat visé par l'auteur.

L'époque mise en discussion présente pour l'historiographie roumaine la difficulté primaire d'interpréter la « coupure » entre le « phanariotisme » du siècle précédent et le « nationalisme » du XIX^e siècle. Mais, « En réalité la coupure avec l'époque précédente est beaucoup moins nette qu'on ne l'a dit » (p. 36). C'est là un point de vue favorable pour une continuité de « longue durée ». Les éléments visés par l'auteur s'inscrivent d'ailleurs dans cette « longue durée » dont nous parle Braudel, mais quand l'auteur pousse son analyse au niveau de la « courte durée », des modifications qui surviennent même sur des petits segments de temps peuvent être facilement perçues. C'est justement ce qui justifie, selon notre avis, le titre de l'ouvrage. Il est vrai, il ne faut pas nous imaginer les Pays Roumains penduler entre deux points abstraits, l'Occident d'une part, l'Orient de l'autre. L'ouvrage ne prend nullement en compte une telle possibilité, bien au contraire, il y laisse se déceler d'une touche sûre la transition, avec toutes ses nuances, souvent contradictoires, de la prépondérance des influences orientales (grecques et ottomanes) à la prépondérance de celles occidentales. En fait il est question de la mise en lumière d'une nuance dominante, sur un segment temporel.

Mais le problème des influences occidentales dans la civilisation roumaine n'a pas été ouvert maintenant, au début du XIX^e siècle et c'est justement ce fait qui peut être reproché à l'auteur. Brancovan, les Mavrocordat, Cantemir avaient tous cherché de nouvelles voies et persévéré dans la direction d'un raffermissement des contacts avec l'Occident : en ce sens, des références à la littérature roumaine récente concernant les Lumières roumaines auraient été particulièrement nécessaires, surtout aux livres de Vlad Georgescu, Pompiliu Teodor, Alexandru Dușu. Les nouvelles contributions ont expliqué la manière dans laquelle l'« occidentalisation » est devenue un phénomène de fond, appartenant à la civilisation roumaine.

L'auteur s'attache à une présentation globale, qui embrasse des aspects économiques (revenus de l'Etat, « monopole turc », exportations/importations) problèmes sociaux jusqu'aux éléments de cérémonial, mode, culture et mentalités collectives. Bien que l'accent est posé semble-t-il, sur l'étude des élites, une place importante est occupée par l'analyse de classes moyennes de la société, y compris « des petits » selon l'heureuse expression de Nicolae Iorga : les marginaux, les pauvres, les tzigancs.

Les pertinentes analyses ethniques et sociales, l'étude des différentes occupations, la présentation des phénomènes chroniques de la société roumaine : guerres, dévastations, calamités naturelles ainsi que les réactions mentales de la société accomplissent un tableau de civilisation individualisé par des lumières et des ombres spécifiques, tableau contrastant mais en train de découvrir son équilibre. Toute cette image complexe, structurée sur des segments fondamentaux en étroite liaison (ville, village, élite, prince, tzigane etc.) est expliquée à l'intention du lecteur moins familiarisé avec l'histoire roumaine par une série de passages documentaires comprenant des informations essentielles d'ordre géographique, ethnique, linguistique, politique, administratif, certains allant jusqu'aux origines.

Augmenté par un glossaire d'une égale utilité (p. 339—373), une note sur l'orthographe et la prononciation des mots roumains rapportée à la prononciation française (p. 337), par une bibliographie et par un index et un tableau chronologique synchronisé avec la chronologie européenne de référence, l'ouvrage de Neagu Djuvara s'avère d'une incontestable utilité non seulement pour l'amateur occidental d'histoire roumaine, mais en égale mesure pour les spécialistes.

Deux détails méritent d'être consignés ici. Le premier se rapporte au problème du couronnement des princes roumains à partir de l'époque « phanariote » : nous considérons injuste le fait d'avoir négligé l'importance du couronnement de nos princes à Constantinople, au siège de la Patriarchie Orthodoxe ainsi que les similitudes avec le cérémonial byzantin¹. L'importance de cette réalité pour une opinion correcte concernant les Pays Roumains ne peut être niée. D'une portée au moins égale pour une vision d'ensemble est le problème du « hachichéf » de 1819, analysé dans tous ses détails par A. Oșetca², également négligé par l'auteur.

En dehors de ces deux problèmes qui ne portent que sur des détails, il convient de mentionner aussi un certain penchant pour des études parues à l'étranger ou pour des travaux de date plus ancienne, hors d'usage, remplacés actuellement par d'autres, plus complets.

¹ Voir surtout les études de Corina Nicolescu sur le couronnement et sur les insignes du pouvoir publiées dans RESEE XIV, 1976, 4 et XV, 1977, 2.

² *Un cartel fanariot pentru exploatarea Țărilor Române*, (Un cartel phanariote pour l'exploitation des Pays Roumains) in « Studii », « Revista de istorie », XII (1959), n° 3, p. 111—121.

Eerit dans un style cursif, élevé et vif, fondé sur une documentation riche et ayant l'avantage d'offrir une vue d'ensemble dynamique de la société roumaine de cette époque trouble, le livre constitue une lecture agréable pour les spécialistes aussi, même si l'auteur n'est pas un historien.

Radu Păun

VALENTINA PELIN, *Colecția bibliotecii mănăstirii Noul Neamț (sec. XIV—XIX)* (Collection de la bibliothèque du monastère « Noul Neamț », XIV^e—XIX^e s.), Chișinău, « Știința », 1989, 438 p.

C'est un événement pour la littérature roumaine ancienne que l'édition du catalogue des manuscrits appartenant à la bibliothèque du monastère « Noul Neamț ». La préface de cette édition fait état de tous les savants qui, au siècle dernier, ont étudié les manuscrits de Moldavie. De même, y sont mentionnés les collections de manuscrits de Moldavie à présent dispersés à travers le monde, en dépôt à Vienne, Munich, Dresde, Paris, Londres, Athènes, Jérusalem ou en Bulgarie, Yougoslavie, Pologne.

Des recherches préalables dépistèrent dans les archives, les bibliothèques et les musées de l'Union Soviétique environ 800 manuscrits de Moldavie, rédigés en langue slave et datés des XIV^e—XIX^e siècles, ainsi qu'environ 200 manuscrits en roumain, des XVII^e—XIX^e siècles. Leur nombre exact sera précisé lors de la parution du projet *Catalogue général des manuscrits moldaves conservés en URSS*, ouvrage conçu en plusieurs volumes (p. 7). Suivant l'auteur, ce catalogue du monastère « Noul Neamț » présente des manuscrits dans leur majeure partie publiés pour la première fois.

Le monastère « Noul Neamț » fut fondé le 13 janvier 1864 dans la commune de Chițcani, sur une terre de la contrée de Tighina, propriété de la Laure de Neamț, un monastère roumain qui, pendant cinq siècles, a été un foyer de culture, abritant de nombreux lettrés originaires de Bulgarie, de Serbie et d'autres pays.

Toutes les traditions encore en vigueur en 1859 de la Laure de Neamț furent adoptées par les moines de « Noul Neamț ». Teofan Cristea, régisseur des six propriétés foncières de la Laure de Neamț depuis 1858, allait traverser le Prut en compagnie d'Andronic Nanu le 1^{er} octobre 1861 pour fonder ensemble le monastère « Noul Neamț ».

En quittant la Laure de Neamț, Andronic emportait environ 30 manuscrits en slavon et en roumain, datés des XIV^e—XIX^e siècles. Ce début modeste devait s'enrichir grâce à diverses donations. Devenu archimandrite (prieur) du nouveau monastère, en 1890, Andronic lui légua plus de 60 livres écrits de sa propre main.

En 1884, Andronic avait dressé le premier Catalogue des livres du monastère « Noul Neamț ». Sa bibliothèque comptait à cette époque 146 manuscrits slavons et roumains, ainsi que 2272 livres imprimés en slavon, roumain, russe, grec, etc. Pendant la Deuxième Guerre mondiale, en août 1944, le monastère s'est trouvé pris dans les premières lignes de bataille, pourtant sa bibliothèque s'est miraculeusement conservée. Une dizaine d'années plus tard, le monastère sera fermé au culte le 16 octobre 1959, les 2408 manuscrits et livres de sa bibliothèque étant transférés aux Archives Centrales d'Etat de Chișinău.

Dans le chapitre du Catalogue intitulé *Description des manuscrits des XIV^e—XIX^e siècles* sont mentionnés 102 manuscrits slavons, de rédaction médiobulgare, serbe et russe. Les manuscrits slavons des XVIII^e et XIX^e siècles sont rédigés en slave d'église ; ces manuscrits se chiffrent à 48 pièces, pendant que les manuscrits roumains de la même période montent à 95 exemplaires. Il convient d'attirer l'attention sur les si pertinentes remarques de l'auteur du Catalogue à propos des copies manuscrites de Gavriil ; de même, retenons son argumentation développée pour refuter l'erreur de A.I. Jatzimirski, qui identifie ce copiste Gavriil avec Grigorie Țamblac (p. 20).

Le Catalogue donne la description de trois manuscrits de Gavriil, à savoir : les *Homélies de Grégoire le Théologien*, rédigé en 1424 et considéré comme le plus ancien des manuscrits datés du Monastère de Neamț ; le manuscrit n° 7 de 1448, qui est le *Codex de la plus ancienne œuvre originale en langue slavonne écrite d'origine roumaine* : « Stihuri sfintului Varvar » — ces « vers dédiés au saint Varvar » ont été composés par Ciprian de Neamț en 1435 ; enfin, le troisième manuscrit, décrit sous le numéro 8, est un *Ménologe avec synaxaire pour le mois de novembre*, rédigé en 1449 et estimé, jusqu'à présent, perdu.

Mais les plus anciens manuscrits du monastère de Neamț, emportés par Andronic en 1861, sont dispersés actuellement en Russie. En effet, le Musée d'Etat de Moscou est

en possession des manuscrits décrits sous les n^{os} 3 et 9; la Bibliothèque d'Etat de la Russie dispose de ceux numérotés 6 et 12; à la Bibliothèque de l'Académie des Sciences de Saint Petersburg (Leningrad) se trouve le manuscrit daté de 1448, décrit sous le n^o 7 et à la Bibliothèque de l'Académie de la République de Moldavie le manuscrit n^o 42, daté de 1802 et copié par Stratonic (389 ff.). Seize autres manuscrits de la fin du XIV^e siècle et un dernier manuscrit de 1869, dont l'actuel lieu de dépôt est ignoré, sont décrits d'après la bibliographie de Ganitzky et d'après A.I. Jatzimirski (Catalogue des livres du monastère « Noul Neamț », 1884).

Les manuscrits du XVIII^e siècle sont des traductions du grec et des langues slaves, représentant les copies d'après les œuvres de Paisic Velicicovski, en slave d'église et en roumain. Notre auteur mentionne à peu près 300 manuscrits comportant des traductions de la littérature patristique dont la présence avait été attestée par A.I. Jatzimirski en 1898. La plus importante des versions roumaines réalisées au monastère de Neamț était la Philocalie; une traduction slave, d'après l'original grec, comparée à la version roumaine, est l'œuvre de Paisie réalisée à Neamț et apportée de là à Moscou en 1793 pour y être imprimée.

Entre les manuscrits du monastère « Noul Neamț », on compte aussi les œuvres originales de stareț Vasile qui vivait à l'ermitage de Poiana Mărului, de Iosif (Typikon de la prière pour la pensée), de Siméon (Alăuta duhovnicească = la Guitare spirituelle). A part les manuscrits dus au courant créé par Paisie, notons encore le manuscrit roumain « Amartolon Sateria », 70 feuillets, copié en 1795 par le maître de l'ancienne école du monastère des Sts. Archange Michel et Gabriel de Chișinău, avec la note marginale suivante: « qui ont été traduits de la langue grecque en langue moldave, à présent refait pour la quatrième fois » (note rédigée en roumain, dans les termes suivants: « ce s-au tălmăcit din limba clinească pre limba moldovenească, acum s-au prefăcut a patra oară »).

Un chapitre spécial est consacré à la description de 41 manuscrits de l'archimandrite Andronic (n^{os} 102—143). Ses manuscrits, reliés, commencent en 1859, avec « Parole pour la mémoire des hiéroglyphes du monastère de Neamțu et Secu » (*Vorovă pentru pomenirea egumenilor m-rii Neamțul și Secu*); les manuscrits de 1859 et 1863 font suite. Quelques-uns de ces manuscrits sont des ouvrages originaux, quelques autres, des traductions ou copies d'après des manuscrits ou des livres imprimés. Parmi les manuscrits d'Andronic, 10 étaient préparés pour être envoyés sous presse, dont un intitulé *Istoria m-rii Neamțu și Secul* (Histoire du monastère de Neamțu et Secu). Du reste, la thématique historique est ce qui distingue la plupart de ses écrits, sans qu'elle soit pourtant son unique centre d'intérêt. Notons donc, à titre d'exemple, d'autres ouvrages: *Calătoria ieroschimonaului Andronic la Muntele Athos în 1859* (Le voyage du prêtre-moine Andronic au Mont Athos en 1859), 206 ff.; *Calătoria în Palestina* (Le voyage en Palestine), 118 ff.; *Sinaxar din Filocalia* (Synaxaire de la Philocalie) de 1867, 531 ff.; *Prolog pe noiembrie* (Prologue pour novembre) de 1870, 843 ff.; *Sinaxar pe decembrie* (Synaxaire de décembre), 1888, 132 f.; *Istorișiri pentru începutul creștinătății și ierarhiei în Moldova* (Récits sur le commencement de la chrétienté et la hiérarchie en Moldavie), de 1872, 462 ff., abrégé par la suite pour l'usage du même monastère de Neamțu, 234 ff.; *Marele pomelnic al m-rii « Noul Neamț »* (Grand obituaire du monastère « Noul Neamț »), 222 ff. Des centaines et des milliers de pages écrites de la main d'Andronic jusqu'en 1893 témoignent d'un zèle qui le rend digne de figurer dans l'Histoire de la littérature roumaine. En ce qui concerne la description des manuscrits, celle-ci a été effectuée conformément aux « Indications méthodiques » élaborées par l'Institut de langue et littérature de l'Académie des Sciences de la République de Moldavie.

D'autre part, le Catalogue de Valentina Pelin offre aussi (p. 366—377) une suite d'échantillons de textes, datés à partir du XIV^e siècle. Ils sont pris dans: *Povestea lui Varlaam și Ioasaf* (L'histoire de Barlaam et Joasaph), *Ménologe* du mois de novembre 1449, *Ménologe* du mois de mai, XVI^e siècle. Ces exemples se poursuivent avec *Puțină arătate... pentru așezarea slovelor* (Petite leçon... de la disposition des lettres), texte composé par Andronic vers le milieu du XIX^e siècle, et s'achève sur un fragment pris dans un manuscrit de 1864. Au total: 11 manuscrits.

Une contribution artistique de prix s'avère l'*Album* avec 47 illustrations reproduisant des manuscrits et des couvertures caractéristiques, datés du XIV^e siècle à l'an 1884. A ceci s'ajoutent les portraits-photos des fondateurs du monastère « Noul Neamț » — Teofan Cristea et Andronic Nanu. A propos de ce dernier, retenons que son véritable nom, c'est-à-dire Nanu, vient juste d'être précisé: auparavant, on pensait qu'il s'appelait Popovici, mais il est avéré maintenant qu'Andronic était le fils du prêtre Nicolas Nanu de la commune de Lușgani, dans la contrée de Cirligătura.

Enfin, deux Index, l'un avec les noms des personnes citées par les notes marginales, des copistes, des possesseurs et des commanditaires, des lecteurs de ces manuscrits, l'autre toponymique, complètent heureusement le Catalogue.

Qu'il nous soit permis d'apporter notre modeste contribution à cet ouvrage de haute tenue. Il s'agit de rappeler que pendant l'entre-deux guerre nous avons publié pour la première fois le texte slavon et sa version roumaine d'un manuscrit intitulé « Le prier Paise Velieiovski et l'hérésie du monastère 'Poiana Voronci' en Moldavie ». Ces textes ont été publiés par la revue « Arhivele Basarabiei » (n° 1—4/1938, p. 69—79) et ils suscitèrent deux comptes rendus, l'un dans « Neamul Româneș » (n° 94 du 1^{er} mai 1938) et l'autre dans « Luminătorul » (n° 1/1940, p. 62). Ajoutons encore que les derniers manuscrits copiés au monastère « Noul Neamț » ont été vus en 1939 : c'étaient deux *Evanghiles*, l'un de 1904 avec 558 pages copiés par le moine Isihic et l'autre de 1906 de 772 pages de la main du novice (« poslušnic ») Grégoire. Ces deux manuscrits n'ont pas été inventoriés. Enfin, retenons que le manuscrit intitulé *Psaltire* (Psautier) de 283 ff., copié par Ioan de monastère de Neamț en 1592 et conservé à « Noul Neamț », a été ancheté en 1952 par la Bibliothèque d'Etat de Léningrade (actuellement Saint Petersburg) (f. 117).

On ne saurait louer suffisamment le travail fourni par l'auteur de ce Catalogue d'une grande clarté d'exposition. Il nous faut lui exprimer aussi notre gratitude pour avoir mis à la disposition des chercheurs un instrument de grande valeur scientifique et cela, par une heureuse coïncidence, juste au moment où la langue roumaine avec sa graphie latine vient d'être proclamée langue d'Etat dans la République de Moldavie (le 31 août 1989).

Paul Mihail

ALEXANDRU DUȚU (A.D.), TUDOR TEOTEI (T.T.), LIGIA LIVADA-CADESCHI (L.L.C.), J. IRMSCHIER — Berlin (Irm.), V. PANAITE (V.P.), MUSTAFA ALI MEHMET (M.A.M.), MONA MUSCĂ (M.M.), MICHEL DION — Paris (M.D.), ZAMFIRA MIHAIL (Z.M.), MIRELA LUMINIȚA MURGESCU (M.L.M.), CĂTĂLINA VELCULESCU (C.V.).
Par les soins de *Zamfira Mihail*.

STUDI BALCANICI a cura di Francesco Guida e di Luisa Valmarin, Roma, Carucci editore, 1989, 351 p.

Ce recueil d'études dédié au V^e Congrès International d'Etudes Sud-Est Européennes s'impose à l'attention des lecteurs par le riche matériel fouillé dans les Archives italiennes, par l'amplitude des préoccupations et par la pertinence du discours historique ou philologique. La partie historique du recueil débute par la reconstitution des voies de communication entre Venise et l'Illyrie à l'époque romaine (Massimiliano Pavan) et présente ensuite les relations de Gênes avec les Etats latins de Grèce aux XIII^e et XIV^e siècles (Enrico Basso), avec la Chine (Geo Pistarino) et les parties orientales après la chute de Constantinople (Guistina Olgiate). Le contexte historique de l'année 1711, quand Pierre le Grand a perdu la bataille de Stănilești et Démètre Cantemir le trône de la Moldavie, est analysé par Domenico Caccamo, pendant que Rita Tolomeo refait l'histoire de la Dalmatie vénitienne au XVII^e siècle. Francesco Guida parle de la dernière expérience 'impériale' de Venise, la Morée après la paix de Carlovitz, et Carlo Pillai des Russes et des Ragusains qui par leurs conflits préparèrent l'entrée des troupes françaises et la constitution de la province d'Illyrie. Giuseppe Monsagrati s'occupe de la formation intellectuelle de Giuseppe Mazzini et de l'image de Grèce dans la pensée du grand homme politique, Carlo Ghisalberti nous offre des réflexions stimulantes sur les expériences constitutionnelles des peuples balkaniques au XIX^e siècle, Antonello Biagini des sources et des questions concernant l'activité de la commission alliée en Bulgarie après la Première Guerre mondiale, Marco Dogo des activités subversives et d'espionnage organisées par les Italiens et les Yougoslaves en Albanie en 1927 et Giuliano Caroli des rapports entre Rome et Bucarest pendant les années 1937—1939. Alda Giambelluca Kossova attaque un aspect des plus importants de la culture médiévale — le portrait du clerc, tel qu'il se dégage du 'Paterikon' et du 'Traité contre les Bogomiles', Angela Tarantino analyse le roman populaire roumain 'Filerot și Antusa', en surprenant sa position originale entre le roman courtois et la narration imprégnée d'éléments locaux, balkaniques, Gisèle Vanhese refait le trajet du 'Sylphe' de Victor Hugo dans la littérature roumaine, pendant que Rosanna Morabito étudie la valeur du parfait en croate et Luisa Valmarin le suffixe —esc. Un dense et intéressant volume qui met en valeur l'apport de l'érudition italienne à la connaissance de Sud-Est européen.

A. D.

FRÜHNEUZEIT-INFO. Herausgegeben vom Institut für die Erforschung der Frühen Neuzeit, Wien, I (1990), 1—2, II (1991), 1 et 2

Signalons même brièvement cet excellent bulletin édité depuis 1990, dans des conditions graphiques qui provoquent l'envie, par un enthousiaste Institut formé à Vienne et qui se propose de renouveler l'histoire moderne européenne. L'accent tombe sur l'Europe Centrale et sur les problèmes trop peu perçus jusqu'à présent, comme la civilité des mœurs, analysée par Norbert Elias, l'histoire des séismes ou de l'aristocratie. Dr Karl Vocelka présente, d'ailleurs, les objectifs de l'Institut dans le premier fascicule. La chronique et la bibliographie sont aussi bien informatives que stimulantes, car les informations concernent souvent l'activité de l'Institut qui a pris lui-même l'initiative d'une excursion ou d'une visite à une exposition, pendant que la biblio-

Rev. Études Sud-Est Europ., XXX, 1—2, p. 161—172, Bucarest, 1992

graphie passe toujours en revue les contributions théoriques et historiques les plus importantes. La publication occupe déjà une place insigne dans les recherches concernant l'histoire moderne et dans le renouvellement de la pensée historique.

A. D.

Proceedings of the International Congress Commemorating the Millennium of Christianity in Rus'-Ukraine in "Harvard Ukrainian Studies", XII/XIII, 1988/1989, 894 p.

Dans ce volume qui comprend les communications données en 1988 au Congrès de Ravenne, le lecteur trouvera des exposés faits par d'éminents savants sur la christianisation de la Rus' et ses multiples aspects. L'allocution inaugurale du pr Ihor Ševčenko sur les missions religieuses telles que les concevaient les Byzantins est suivie par des analyses de cas particuliers qui permettent une meilleure saisie de la conversion des Ukrainiens (l'exemple scandinave, hongrois, arménien, polonais), par des contributions sur la pénétration du christianisme avant la conversion, sur la transmission de la langue littéraire et de la culture, sur la politique religieuse et culturelle de Byzance à cette époque, sur le prince Volodimer, sur l'organisation de l'Église, sur les échos de la conversion et sur ses aspects linguistiques, idéologiques, juridiques et culturels. Les conclusions du congrès, avec un accent particulier sur le rapport entre la religion traditionnelle slave et la christianisation de la Rus', ont été tirées par Aleksander Gieysztor. S'y ajoutent les remarques finales du pr Dimitri Oholensky qui évoque le charme que la liturgie byzantine a dû exercer sur les émissaires de Volodimer et souligne l'ouverture vers l'universalité que l'orthodoxie offrait à ceux qui s'étaient intéressés, jusqu'à ce moment, aux affaires du tribu ou du clan, et le salut du pr Omeljan Pritsak qui a animé l'équipe des 'quatre grands' organisateurs du congrès — avec Ihor Ševčenko, Miroslav Labunka et Antonio Carile. Un volume qui fait date dans l'historiographie de l'orthodoxie, de Byzance et d'Ukraine, et par cela dans l'historiographie de la civilisation européenne.

A. D.

ECATERINA CINCHIEZA-BUCULEI, *Sur la peinture du narthex de l'Église du Monastère de Bucovăț (XVI^e siècle) : présence d'un peintre grec ignoré*, « Revue roumaine d'histoire de l'art », XXVI, 1989, p. 11—26

Située près de Craiova, en Olténie, l'église du monastère de Bucovăț a été érigée dans la première moitié du XVI^e siècle et refaite vers 1571 par Stepan et Pârnu, boïars fidèles à Alexandre II, l'adversaire du prince Jean le Terrible de Moldavie, célèbre pour ses luttes contre le pouvoir ottoman. L'auteur de cette étude établit la chronologie des travaux faits à Bucovăț, reconstitue le programme iconographique de cette église et ajoute un diagramme qui présente en détail ce programme. L'auteur a découvert des notes de travail sur les murs : ça et là, elle a identifié des mots en grec qui indiquaient la couleur que le peintre devait utiliser : par exemple, sur la chemise rouge d'un bourreau qui exécute un martyr le 27 avril (Saint Siméon) se trouve la mention « kokino » — « rouge ». « Il n'est pas exclu qu'étant rappelé avec toute son équipe pour achever le travail en cours, le maître-peintre... n'a plus repris le chemin de Bucovăț, y dépechant seulement son collaborateur, capable selon lui de finir tout seul l'œuvre de peinture du narthex... Le ménologe de Bucovăț se distingue par sa simplicité de tous les autres du moyen âge valaque, de même que de ceux que nous connaissons en Serbie, Bulgarie ou Athos... Comme hauts dignitaires de la cour et familiers de la Maison princière à laquelle les rattachaient les liens d'une vieille amitié et même d'une certaine parenté, les joupans Stepan et Pârnu se voulaient à la hauteur de leur rang, imitant pour ce faire le comportement du voïvode Alexandre II en amenant dans le pays des artisans étrangers ». Une étude qui confirme encore une fois la sagacité et compétence de Mme Buculei, et qui nous restitue aussi bien la production que la fonction des grandes fresques de jadis.

A. D.

EMILE TURDEANU, *Nouvelles considérations sur le Dit de l'empereur Nicéphore II Phokas et de son épouse Théophano*, tiré à part de la « Rivista di Studi Bizantini e Slavi » V, 1985, Bologna, 1989, pp. 169—195.

L'étude porte sur les objections soulevées par Mme E.L. Vranoussi dans la « Revue des Etudes Sud-Est Européennes » XVI, 1978, pp. 729—744 au sujet des opinions soutenues par le Professeur Turdeanu dans les pages de son édition du fameux récit slave sur l'empereur byzantin Nicéphore II Phokas et ses déboires avec sa femme Theophano, la « grande pécheresse... qui devait successivement se faire aimer de trois empereurs et être la mère de deux autres », édition que Turdeanu a publiée à Thessalonique en 1976.

L'idée maîtresse défendue par Mme Vranoussi c'est que nous avons à faire à un discours byzantin en l'honneur du saint empereur Nicéphore Phocas transmis par la littérature slave. Done, le texte slave publié par Turdeanu n'est qu'une simple traduction d'un ouvrage byzantin, rédigé, comme il était naturel, en grec. Bien sûr, en règle générale, la littérature slave du Moyen Âge doit beaucoup à la littérature byzantine. Dans la grande majorité (cela ne veut pas dire la totalité) des cas, il s'agit des traductions ou adaptations d'après les modèles byzantins. Mais il y a aussi une sentence qui dit que l'exception confirme la règle. En fin de compte, on doit partager l'opinion sereine et sans préjugés exprimée par Turdeanu, selon laquelle mieux vaut s'en tenir aux faits qu'au terrain des hypothèses : si quelque chercheur trouvera un jour une Vie de saint Nicéphore, identique ou simplement ressemblante à ce Dit, la littérature byzantine aura un nouvel acquis et la thèse de Mme Vranoussi trouvera sa meilleure confirmation. Jusqu'alors...

Les arguments invoqués par Mme Vranoussi à l'appui de sa thèse concernent la forme (ou, plutôt, le lexique du texte slave, très lié au lexique grec, mais ce fait nous semble naturel quand il s'agit de la même aire de civilisation), le contenu et le milieu qui a produit cette création littéraire. Elle a été tentée de soutenir qu'un moine grec de culture moyenne a rédigé un « Logos » (= Discours) en l'honneur de Nicéphore en tant que saint de l'Eglise byzantine, vraisemblablement à la Grande Laure athonite, communauté monastique fondée avec l'appui moral et matériel de Nicéphore Phokas. Tout ce qu'on a pu trouver parmi les manuscrits grecs en liaison avec ce sujet est une acolouthie, un office (publié par L. Petit) en l'honneur de Nicéphore II, un empereur qui n'a jamais été sanctifié par l'Eglise byzantine.

À notre avis, même en admettant la thèse de Mme Vranoussi, il est clair que, par rapport au supposé original grec, le texte slave, conservé dans plusieurs rédactions et deux versions qui datent, au plus tard, du XIV^e siècle, a connu une certaine dégradation : par ex. Jean Tzimiskès est un simple serviteur, pas empereur byzantin, Nicéphore et Tzimiskès se donnent réciproquement la mort, et enfin, l'accent tombe plutôt sur le drame du mariage de Phokas avec la « maudite » Théophano que sur la personne de Nicéphore. Qui plus est, un « sbornik » serbe du XV^e siècle, énumérant « les saints hommes qui ont souffert du fait des femmes » mentionne aussi « Théophano qui tua l'empereur Phokas et tous ses braves frères ». Il est difficile à concevoir que de telles assertions aient pu paraître dans un milieu byzantin, soumis au contrôle rigoureux de la hiérarchie ecclésiastique. Nous avons affaire à des attitudes « populaires », à des « médisances » colportées dans les bas milieux. et l'historien pense immédiatement aux milieux allogènes de la Péninsule Balkanique. La cause de l'adultère de Théophano, les privations ascétiques de Phokas, ainsi que l'allégorie utilisée par Théophano pour rappeler à son mari ses devoirs conjugaux constituent des raisons pour aller plus loin, jusqu'à admettre une certaine influence bogomile. C'est un motif de plus pour se tourner vers les sus-dits milieux allogènes, le bogomilisme étant très fort en Bulgarie médiévale et dans le monde sud-slave en général.

T. T.

GILBERT DAGRON, *L'homme sans honneur ou le saint scandaleux*, « Annales E.S.C. », 4, Juillet-Août, 1990, p. 929—939

Résultat de la disparition de la « polis » et de la christianisation des nouvelles structures urbaines qui l'on remplacé, le saint scandaleux est traité par G.D. dans une double perspective : la littérature religieuse, vouée à démontrer la vanité de la gloire — l'honneur antique (Kenodoxia) — et la littérature hagiographique prête à mettre en évidence les « saloi », les saints scandaleux. Pour comprendre le phénomène du « salos » il faut rappeler le paradoxe moral formulé par Evagre selon lequel il est difficile de dépasser la tentation de la vaine gloire car tout ce qu'on entreprend pour s'en purifier ne fait que la relancer. Le comportement non-conventionnel d'un « salos » prétend à renverser ce paradoxe. Trois éléments contribuent à l'apparition du « salos » : l'expression paulinienne de la folie selon le Christ, la réflexion morale autour de l'honneur (la

vaine gloire) et un phénomène social réel (la folie simulée ou non-simulée). En analysant les caractéristiques du saint scandaleux, G.D. adhère à l'opinion de Michel de Certeau selon laquelle la signification de ce phénomène est l'impossibilité de créer des rapports entre le saint et la communauté dans laquelle il se perd. G.D. explique la sainteté cachée du fou comme une réaction à l'encontre de la sainteté trop officielle des ascètes; sa vertu reconnue le transforme en homme d'honneur.

Pour les contemporains c'est le troisième et le plus haut degré de sainteté. En utilisant trois textes des XI^e–XII^e siècles (Grégoire Dekapolites, Kekaumenos, Théodore Baisamon), l'auteur essaie d'établir en quelle mesure la folie d'un «salos» était réelle ou théâtrale. Jadis on distinguait théoriquement plusieurs catégories de fous, mais pratiquement il était presque impossible de savoir si on avait affaire à un messager de Dieu ou du Diable. En conclusion, G.D. considère que les fous, très nombreux dans les villes, ont des traits qui semblent être ceux d'un anti-héros urbain. Les rapports qu'ils suscitent sont exactement le contraire de la sociabilité poliade. En introduisant dans la cité des personnages (le moine, le saint) et dans la morale des valeurs nouvelles (le renoncement à la vaine gloire), la ville devient le lieu de la nouvelle spiritualité chrétienne.

L.L.C.

JOACHIM HERRMANN, HELGA KÖPSTEIN, REIMAR MÜLLER *Griechenland – Byzanz – Europa*. Ein Studienband, 2. Aufl., Berlin, 1988 (Berliner byzantinistische Arbeiten. 52).

Der Johannes Irmscher zum 60. Geburtstag 1980 gewidmete Studienband konnte in zweiter Auflage vorgelegt werden – für eine Festschrift schon ein Unikum! Er soll in seinen 27 Einzelbeiträgen die durch den Titel gekennzeichnete Entwicklungslinie europäischer Kultur an wesentlichen Punkten markieren, ein Ziel, das im großen und ganzen erreicht wurde. Mitgearbeitet haben J. Ritoók, Budapest; D. Zástérová; H. Ditten, Berlin; F. Winkelmann, Berlin; I. Rochow, Berlin; O. Jurewicz, Warschau; M. Bibikov, Moskau; H.G. Thümmel, Greifswald; H. Herz; V. Beševliev, Sofia; Z. Gočeva, Sofia; F. Thiriet, Straßburg; E. Winter; Z. Udal'cova; R. Günther, Leipzig; J. Schneider, Berlin; E. Kriaras, Thessaloniki; K. Kyrris, Nicosia; W. Draeger, Berlin; R. Dostálová, Prag; W. Schwickardi, Berlin; H. Wilsdorf, Dresden; G. Mühlpfordt, Halle; R. Müller, Berlin; P. Nagel, Halle; I. Rosenthal-Kamarinea, Bochum; Th. Papadopoulos, Nicosia.

Irm.

G.D. ZIOTOS, *Γράμματα στην Κατερίνα*, Athen, 1989.

G.D. Zoiopoulos-Ziotos (geb. 1903 in Makrynitsa im Peliongebirge, gestorben am 9. November 1967 in Paris), diplomierter Jurist in Athen, sozialistischer Journalist, Verleger und wissenschaftlicher Schriftsteller (Geschichte, Wirtschaftsgeschichte, Zeitungswissenschaft), lebte von 1947 bis zu seinem Tode in Paris in politischer Emigration, während seine Tochter Katerina zunächst in Griechenland verblieb und dann nach Westberlin übersiedelte. Die Briefe von G.D. Ziotos an seine Tochter reflektieren die politischen Entwicklungen Griechenlands im übergreifenden Maßstab und reflektieren zugleich dessen weitgespannte Studien auf philosophischem, politischem und literarischem Gebiet.

Irm.

ANDREAS CHRISTOPHIDIS, *Die neugriechische Dichtung nach 1930*, 'Polyptychon', 5, Köln, 1989, 2–16.

Auf dem gedanklichen Fundament von Jorgos Seferis' "Dialog über die Dichtung" und Odysseas Elytis' "Offenen Karten" entwickelt sich der freie Vers à la Eliot und der Surrealismus. Es folgen Freudianer einer- und Marxisten andererseits mit dem großen Einschnitt des Jahres 1940.

Irm.

JOHANNES IRMSCHER, *Bulgaren und Bulgarien im Geschichtsbild der Griechischen Aufklärung*, in: *Втори международен конгрес по българистика. Доклади 7: България през XV—XIX век*, Sofia, 1989, 87—92.

Die Griechische Aufklärung, konkretisiert in Rigas Velestinlis (um 1757—1798), erstrebte die Bildung eines balkanischen Großstaats unter griechischer Führung, innenpolitisch gestaltet nach den französischen Konstitutionen. Die Bulgaren sollten in diesen Großstaat integriert werden.

Irm.

Dr. AHMED OZEL, *İslâm Hukukunda Ülke Kavramı. Dâr-ul İslâm. Dâr-ul harb* (The Concept of Country in Islamic Law. The House of Islam. The House of War). Third edition. Reviewed and enlarged, İklim Yayınları, İstanbul, 1988, 275 p.

The Islamic law of nations is a topical subject. For this reason, the third edition of Ahmed Ozel's work (the first was published in 1981) is welcome. The author gives us the possibility to witness the juridical evolution of some concepts and rules of Islamic law, in a Moslem writer's outlook.

The study was divided into three parts, to which were added: an extensive introduction, conclusions, a rich bibliography and an index.

A. Özel used the following sources: the Koran, the Tradition (*Hadith*) and a lot of works on fight (Hanafite, Shafi'ite, Hanbalite, Malikite, Zahirite, Isma'ilite), which were written between the eighth and the twentieth centuries. Hanafite works are the majority. Even if most of them were not created by the Ottomans, those were used by Turkish scholars. We counted twenty-five Hanafite works written in the 14th—17th centuries. Among them we found Molla Hüsrev's work (d. 885/1480), but, unfortunately, Ibrahim ul-Halabi's work (d. 956/1549) which is considered 'the fully developed doctrine of Hanafi Law' (J. Schadd).

In *Introduction (Giriş)*, the author emphasizes the prominent rôle played by Islamic law in the rise of modern European law.

The first part is entitled *International Relations in Islam (İslam'da devletlerarası münasebetleri)* and is composed of six chapters. For us, the most interesting chapters are the third (*Ahde Vefa Prensipleri/Pacta sunt servanda*), the fifth (*Harb Hali ve Sebepleri/The War State and its Causes*) and the sixth (*Cihad The Holy War*). Unfortunately, sometimes the laudatory tone is felt.

The second part is the greatest (p. 77—198). It deals with The Country in Islamic Law (*İslâm Hukukunda Ülke*). Beside another concepts, A. Özel defines Dâr (Land, House), *Dâr-ul İslam* (The Land/The House of Islam) and *Dâr-ul harb* (The Land/The House of War), using a lot of quoted passages from the Koran, Tradition and works of law. We are interested, particularly, in the fourth chapter which was devoted by the author to the general notion of *Darussulh* (The House of Peace). In Islamic law of nations there were two kinds of treaties: permanent treaties (*dalimi antasmalar*) and temporary treaties (*muvakkat antasmalar*).

Starting from this premiss, Hanafite scholars characterized and defined the concepts of *Daruzzimme* (the countries which concluded with Islamic states a permanent treaty) and of *Dâr-ul mudâ'a* (the countries which concluded a temporary treaty = *The House of Truce*). The Ottomans, who were Hanafites in law, used these concepts to justify the relations with the Romanian Principalities. At the same time, the author explains the term of *Darulahd* (*The House of Peace*), which appeared in Hanbalite and al-Mawardi's works. This was used by the Ottomans, also (p. 141—150).

In the third part, entitled *The Conflict of Laws (Kanunlar İhtilâfi)*, A. Ozel characterizes the strangers' statute (*zimmi* and *müste'min*) in Islamic law and compares it with the Moslems' rights and obligations.

This work is one of the most interesting and complete study about Islamic law of nations written in Turkey. It is worth reading, but at the same time, we must compare it with the works published by western historians.

V. P.

CARTER V. FINDLEY, *Bureaucratic Reform on the Ottoman Empire. The Sublime Porte, 1789—1923*, Princeton University Press, Princeton, New Jersey, 1980, 455 p.

Carter V. Findley, Associate Professor of History at Ohio State University, published this work in 1980, but, unfortunately we received it in 1991. Nevertheless, since this study is very important for turcology, we would like to present it now.

Professor Findley has already dealt with Ottoman bureaucracy and, especially, with its Foreign Ministry, in his Ph. D. Thesis, from *Reis Efendi to Foreign Minister, Ottoman Bureaucratic Reform and the Creation of the Foreign Ministry* (Harvard, 1969) and in several articles published, especially in "International Journal of Middle East Studies" (Cambridge University Press).

In this book, the author studies the organisational complex of the Sublime Porte and, in relation to it, the scribal service (later known as the civil bureaucracy) between 1789 and 1922. He insists upon attempt of the Ottoman Empire to modernize this institution.

Carter V. Findley has used for his research the original sources, especially from *Başbakanlık* Archives, Istanbul and Hariciye (Foreign Ministry) Archives Istanbul. He has also examined European diplomatic correspondence concerning the Ottoman Empire.

The work has eight chapters, everyone ended by conclusions. In chapters one and two, the author defines the place of the scribal service in the Ottoman State and Society (p. 3—68). Then, he analyses the impact of the imperial decline on the emergent scribal service (p. 69—111). In the following parts, Professor Findley studies the attempts made during each of the periods of the reform era to convert its officials into efficient political instruments for the reassertion of state authority.

This study represents a very important step in the knowledge of the modernization period of the Ottoman Empire ever since Selim III.

V. P.

BELGELER. Türk Tarih Belgeleri Dergisi. vol. XIII, n° 17, Ankara, 1988, 470 p.

La Société Turque d'Histoire (Türk Tarih Kurumu) représente sans aucun doute l'une des plus importantes institutions scientifiques vouées à la permanente affirmation de l'historiographie turque contemporaine. Un exemple en ce sens nous donne la revue *BELGELER — Revue d'histoire turque* — qui a mis en valeur de nombreux documents provenant des archives, ainsi que des manuscrits appartenant à des différentes bibliothèques, matériaux qui concernent les multiples facettes du développement de la société turco-islamique. Naturellement, tous ces matériaux comprennent aussi des informations concernant les peuples balkaniques, y compris les rapports roumano-turcs dans des différentes périodes.

Nous présenterons dans les lignes suivantes le n° 17 (vol. XIII), 1988, dans ce qu'il comprend d'essentiel. En premier lieu, c'est un numéro spécial dédié à la commémoration du demi-centenaire de la mort d'Atatürk, fait mentionné sur la couverture; le volume reproduit aussi le message adressé par Atatürk aux historiens de son pays qu'il mobilisait pour une recherche fondée sur des documents soigneusement choisis et qu'ils devaient interpréter selon leur propre initiative, avec finesse et à la lumière des intérêts nationaux.

Le volume que nous signalons comprend des études et des matériaux qui portent la signature de certaines personnalités de marque de l'historiographie turque, dont nous rappelons: le Pr. Halil İnalcık, Münir Aktepe, Halil Sahillioglu, Bekir Sitki Baykal, Tevfik Güran etc. Certaines contributions représentent la suite des études publiées dans des numéros précédents de la revue *BELGELER* dont nous ne disposons malheureusement pas, fait qui rend difficile une appréciation globale. Par exemple, la première partie des documents publiés par le Pr Halil İnalcık, qui ouvrent d'ailleurs ce numéro (p. 1—42), se trouve dans le vol. X (n° 3—4)/1980—1981. Le n° 17 reproduit 110 documents (en langue turque et arabe) sélectionnés de différents registres des « kadi » (juges religieux) de Brusa entre 1478—1481 (mars) concernant des aspects administratifs, économiques, sociaux, juridiques de la société ottomane pendant les dernières années du règne du Sultan Mehmed II le Conquérant.

Nous aimerions souligner qu'un de ces documents fait mention d'une esclave originaire de Valachie (Eflak asilii cariye) qui avait reçu le nom de Gülbahar (rose d'été). Celle-ci se trouvait dans la suite de Gülsah-Hatun, femme du Sultan Mehmed II Fatih et mère du prince Mustafa Celebi. C'était une « fille blonde aux larges sourcils et d'une taille parfaite » (doc. n° 20). Elle avait été libérée par l'impératrice et, par conséquent, l'acte délivré par le kadi de Brusa stipulait que « nul n'a aucun droit sur sa personne ». C'est pourquoi l'ordre du Sultan de faire transférer à la Porte les esclaves de son épouse décédée ne pouvait être pris en considération dans ce cas.

Halil Sahillioglu présente dans les pp. 43—81 du journal des arrêts (Menzilname) concernant la campagne de 1638 du Sultan Murad IV sur Bagdad, faisant en même temps des observations sur l'armée ottomane (du point de vue numérique), sur les distances entre les points d'arrêt (en heures), l'approvisionnement, la vitesse de déplacement de l'armée (aller et retour),

les différents itinéraires. Mentionnons que ce matériau avait été lui aussi publié dans un numéro antérieur de la revue BELGELER (vol. II, 3—4, 1965).

Cüneyt Oler analyse 20 monnaies inconnues datant du règne des sultans Mehmed Celebi (m. 1421) et Murad II (m. 1451) (pp. 83—86), tandis que le regretté Pr. B. S. Baykal présente (pp. 87—115) plusieurs documents provenant de différents registres et qui concernent des aspects financiers de la société ottomane des XVII^e—XVIII^e siècles; l'auteur recommande des recherches plus approfondies à même de conduire à des conclusions valables concernant la politique financière de l'Empire ottoman. Cette contribution aussi avait été publiée dans un numéro antérieur (vol. IV, n^o 7—8, 1967).

Il est généralement connu que l'une des plus importantes sources ottomanes sont les *Defter*, certains plus détaillés « mufassal » d'autres synthétiques « iemâl » qui comprennent toutes sortes de recensement ou de conscriptions. Un *Iemâl Defter* de ce genre nous est présenté par M. A. Erdogru, concernant le sandjak Beyşehir de l'Anatolie (p. 117—182); il fait mention du nombre et de la valeur des différentes catégories de « fiefs » (*timar*, *zeamet*, *hass* etc.) de l'année de la Hégire 991 (1583—1584).

Du numéro que nous présentons ne manquent pas les documents à caractère politiques. Ainsi, le Prof. Münir Aktepe publie la 111^e partie d'un suite de documents concernant les rapports entre l'Empire ottoman et le Royaume de Sardaigne, dans la période 1823—1832, documents tirés des registres du Divan impérial sous le règne du Sultan Mahmud II (p. 183—212). Sur la même ligne s'inscrit l'étude signée par Kamal Beydilli concernant les arméniens transférés de l'Anatolie orientale et de l'Iran, dans les régions russes pendant la guerre russo-turque des années 1828—1829 (p. 365—470). De nombreux documents russes et turques traduits en turque — viennent s'ajouter à cette étude.

Nous avons laissé à la fin la contribution du spécialiste en problèmes économiques, Tevfik Güran qui analyse cette fois-ci l'évolution des budgets ottomans à l'époque du Tanzimat (après 1893) pour mettre en lumière l'effort des hommes d'Etat afin de réorganisation des finances dans le cadre des budgets annuels conçus dans le sens moderne du terme (p. 213—364). Les tableaux synoptiques révèlent une importance particulière car ils présentent les revenus et les dépenses divisés en différents chapitres budgétaires entre 1841—1861. Certains revenus ou dépenses concernent les Principautés Roumaines pour la période mentionnée. Par exemple, en 1848 (1261 H) la somme prévue d'être dépensée pour la Valachie était de 3 750 000 gürüsi mais en réalité les dépenses ne se sont élevées qu'à 2 339 657 gürüsi (p. 324), mais cette somme dépassait le montant du tribut pour une année. En effet, pour l'année financière 1857/58 le tribut de la Valachie (Eflak Virgüsü) était évalué à deux millions de gürüsi tandis que « le tribut de la Moldavie » (Bogdan Virgüsü) ne montait qu'à un million de gürüsi (p. 270). Uniquement pour les travaux de nettoyage des bouches du Danube la somme allouée était de 10 millions gürüsi (p. 274).

Tout comme auparavant, la Moldavie et la Valachie payaient un tribut différencié. Par exemple, entre 1859—1861 le tribut de la Moldavie était de 500 000 gürüsi, tandis que la Valachie donnait 2 500 000 gürüsi (p. 279). De même, parfois peut être constaté un dépassement des dépenses prévues. Ainsi, en 1850 bien que la somme prévue était de 1 million gürüsi, les dépenses montèrent à 1 825 496 gürüsi (p. 32). Des exemples pareils peuvent être tirés des documents concernant chaque année budgétaire dont il est question dans cette étude.

Tout en comparant les divers budgets annuels, l'auteur conclut que les déficits budgétaires ottomans ont augmenté d'une année à l'autre, situation irrémédiable, même par des emprunts internes ou externes qui connaîtront une fréquence toujours plus marquée pour conduire finalement l'Etat ottoman à un faliment financier.

Nous espérons que la revue « Belgeler » continuera son œuvre de valorisation de documents et de manuscrits provenant des archives et des bibliothèques turques, parmi lesquels un nombre important peuvent intéresser, en égale mesure, l'histoire des Pays Roumains et l'espace balkanique du temps de la domination ottomane.

M. A. M. .

Vocabularul reprezentativ al limbilor romanice, sous la direction de Marius Sala, Editura Științifică și Enciclopedică, București, 1988, 629 p.

Vocabularul reprezentativ al limbilor romanice (Le vocabulaire représentatif des langues romanes) est un ouvrage élaboré au département des langues romanes de l'Institut de Linguistique de Bucarest par Mihaela Birlădeanu, M. Iiescu, Liliana Macarie, Ioana Nichita, Mariana Ploae-Ianganu, Marius Sala, Maria Theban et Ioana Vintilă-Rădulescu, sous la direction de

Marius Sala. Cette étude comparative du lexique des langues romanes propose un nouveau concept — celui de *vocabulaire représentatif* (VR). On a fait la sélection du vocabulaire représentatif de chaque langue romane conformément à une méthodologie commune ; en utilisant les mêmes critères, on est arrivé à créer des conditions réelles et objectives pour la comparaison des vocabulaires des neuf langues. Les auteurs établissent dans le plan synchronique les inventaires lexicaux de chaque langue romane, en conjugant les critères du nombre des sens et des dérivés à celui de la fréquence, ce qui confère un caractère objectif à la recherche, les mots ainsi sélectionnés ayant la même position dans la langue respective. C'est par cela que cette recherche se distingue comme le premier essai de linguistique romane comparée de ce type.

Le présent ouvrage comporte deux parties. Dans la première, à chaque langue romane est consacré un chapitre à part où l'on discute d'abord la mise en pratique des critères de sélection pour la langue respective, tout comme les sources du corpus lexical ainsi conçu. On est arrivé à établir l'inventaire du vocabulaire représentatif de la langue respective, pour chaque terme étant indiqués la classe morphologique, l'origine et les critères de sélection auxquels il répond. Ensuite on fait des commentaires en chiffres absolus et en pourcentages sur la manière dont les mots de l'inventaire répondent aux divers critères, sur la structure morphologique et étymologique des catégories par critères, tout comme sur l'ensemble du vocabulaire représentatif. Ces commentaires mettent en évidence les rapports généraux et particuliers entre les différents continents de la langue et les nombreux aspects spécifiques de chaque vocabulaire romane. C'est ainsi que l'on remarque dans la hiérarchie des classes morphologiques le poids — d'ailleurs attendu — du nom, suivi par celui du verbe et de l'adjectif. Les implications diachroniques n'y manquent pas : l'élément latin hérité passe en premier entre les classes étymologiques de toutes les langues romanes, étant suivi par la catégorie de l'élément latin savant ou/et par celle des formations internes. Il en résulte une caractérisation des langues du point de vue de la puissance de dérivation ainsi que leur ouverture sur l'emprunt. Le résultat de l'analyse du VR de chaque langue romane est particulièrement utile pour la détermination du spécifique de la langue respective. Quant aux conclusions concernant le VR du roumain, on constate la grande variété de sa structure étymologique ; on distingue 5 classes étymologiques mieux représentées (totalisant 89,16 % du nombre de 2581 termes sélectionnés) ; les éléments les plus nombreux sont ceux du latin hérité (782, c'est-à-dire 30,29 %), ensuite les créations lexicales roumaines (637, respectivement 24,68 %) et les mots à étymologie multiple (457, donc 17,70 %). Les emprunts slaves montent à 233 termes, représentant 9,09 %, et les emprunts français — 193 mots, donc 17,47 %. En ce qui concerne l'élément du substrat thraco-dace, celui-ci est représenté par 23 termes, totalisant 0,96 %.

Dans le chapitre consacré au commentaire général roman, les ressemblances et les différences entre les langues romanes au niveau du VR apparaissent dans une lumière nouvelle. La nouveauté consiste dans la manière dont on a abordé les différences entre les langues romanes de a perspective propre à chaque langue de développer le lexique hérité du latin, à l'encontre des ouvrages antérieurs de linguistique romane comparée qui insistent surtout sur les écarts entre les langues dus aux influences subies. L'ouvrage accorde une place particulière à la ressemblance des langues romanes, question négligée par la linguistique romane. À cette fin on dresse des listes des éléments latins hérités communs à toutes les langues romanes, des termes sélectionnés par la majorité des langues et des mots présents dans deux ou un seul VR. De l'analyse de la répartition des mots hérités du latin dans les langues romanes il résulte une catégorie lexicale spéciale : les mots panromans au niveau du VR roman (98 termes), représentant l'élément stable du lexique roman.

De l'étude comparative des neuf VR et de l'analyse de l'élément hérité au niveau des vocabulaires représentatifs il se dégage parfois d'une manière explicite, d'autres fois implicite, de nouveaux arguments pour délimitation plus exacte de la place du roumain parmi les langues romanes, intérêt constant porté par les romanistes de l'Institut de Linguistique de Bucarest.

Malgré les difficultés intervenues, à savoir les instruments de travail inégaux tant qualitativement que quantitativement, l'absence d'une variante standard dans le cas de certaines langues romanes, les auteurs ont abordé toute l'aire romane afin de nous en donner une image d'ensemble.

Cet ouvrage se constitue dans un modèle de recherche collective, remarquable par l'unité particulière de conception, de méthode, de technique de la rédaction, ce qui lui confère la qualité d'un excellent instrument de travail. Il comprend aussi une référence riche et fertile tout en présentant nombreux points de départ pour des recherches ultérieures si généreusement suggérées à la fin de l'ouvrage par son coordonnateur Marius Sala.

M.M.

IOANNA ANDREESCO, MIHAELA BACOU, *Mourir à l'ombre des Carpates*, Paris, Payot, 1986, 237 p.

Cette enquête sur la mort a été réalisée en Olténie entre 1976 et 1985, au cours d'une quinzaine de séjours sur le terrain, à une époque où toute la recherche anthropologique, ethnologique et sociologique était contrôlée par le parti communiste. Il est vraisemblable que si les deux auteurs avaient vécu et habité en Roumanie ces années-là elles n'auraient pas pu faire cette enquête ni, surtout, la publier.

Ioana Andreesco, anthropologue, est aussi romanière et Mihaela Bacou est spécialiste en littérature et civilisation médiévales. Il fallait bien ces trois mains, si l'on prend en compte la qualité de romanière de Ioana Andreesco qui s'ajoute à ses compétences d'anthropologue, pour réussir à « rendre » aussi justement, aussi finement, les pratiques rituelles autour de la mort et leur renouvellement impressionnant dans la Roumanie qui s'appelait « socialiste ». Essayant moi-même d'enquêter, ces années-là, sur les rapports du religieux et du politique, je me souviendrais toujours de mon exaltation/émotion quand je suis tombé, par le plus grand des hasards non prémédité, si ce n'est par les dieux — ou les diables — un jour de l'automne 1987, sur un *sârindar* de cinq ans dans un village de Vrancea auquel tous les habitants du village étaient conviés. Je fus bien évidemment incapable d'interpréter les significations de cette cérémonie, ni les rapports qu'elle entretenait avec les idéologies d'alors de « l'homme nouveau » et de l'« Age d'Or » mais ma vision Française, c'est-à-dire ethnocentriste de la Roumanie a, ce jour-là, basculé... vers un Au-Delà à jamais perdu pour moi.

Organisé en quatre parties, l'ouvrage raconte les modalités de la mort, son annonce par les rêves et ses visages, les voyages de l'âme dans l'Au-Delà et, enfin, [l'appropriation] de la mort... du mort, sa domestication par les vivants. Au terme du parcours, qui suit le cycle de la mort vers la vie, le lecteur comprend comment les rites d'aujourd'hui prolongent, en les adaptant, ceux d'hier qui remontent au douzième siècle au moins. Il sait aussi, grâce aux entretiens des enquêtrices avec des villageois, comment ceux-ci expliquent ces rites, ces cérémonies. Trois faits, parmi d'autres sans doute aussi importants, m'ont plus particulièrement frappés dans ce récit somptueux :

- la force de croyances venues tout droit du néolithique, appelées « païennes » par l'Eglise du Christ et qui ont résisté au totalitarisme de la religion constantinienne pour constituer un système mythico-religieux insuffisamment étudié, comme le soulignent les auteurs (p. 200) ;
- le coût financier des cérémonies qui pouvait aller jusqu'à vingt mille lei quand le salaire mensuel moyen des organisateurs était de mille cinq cents lei (p. 13) ;
- les capacités d'invention et de création des villageois capables de renouveler complètement des rites ancestraux.

Les réponses multiples que les auteurs proposent pour éclairer ces questions tiennent compte des différences d'opinion entre personnes âgées, plus que discrètes pour expliquer les significations symboliques qu'elles donnent à ces cérémonies et les personnes plus jeunes qui, mises en confiance, acceptent de parler. On peut dire, en résumant grossièrement des analyses finement ciselées, que deux thèmes paraissent organiser le système mythico-religieux dominant : la laïcisation du sacré, avec le développement des rites autour du *sârindar* notamment (p. 182) et la volonté de maîtriser sa vie en maîtrisant le voyage de l'âme dans l'Au-Delà, les rapports du mort aux vivants, exactement comme on a appris à maîtriser la ville : « les offrandes représentent justement l'élément rituel sur lequel on peut agir ; elles impliquent organisation et matérialité, deux termes clés pour ces « immigrés de l'intérieur » (ils reviennent au village pour mourir, M.D.) qui cherchent à conquérir la mort comme ils ont conquis « la ville » (p. 175).

Il apparaît donc que la vie ici-bas commande ou, à tout le moins, contribue à organiser la vie dans l'Au-Delà. Cette conclusion donne force à une remarque de I. Kadaré qui estime qu'en Albanie « la dictature du prolétariat se heurta à un obstacle imprévu, les rites de la mort » et que cela expliquerait, finalement, l'échec de ce système à conquérir les âmes (I. Kadaré, « Primitifs Albanais. Chronique, lettres, réflexions », 1991). Il semble en avoir été de même en Roumanie où cette résistance fut, aussi, créatrice de rites nouveaux, de significations symboliques nouvelles. Il faut souhaiter très vivement que cette enquête, remarquable à tous points de vue et qui restera un témoignage irremplaçable sur les années de l'« Age d'Or » soit reprise et continuée aujourd'hui. La façon dont on traite maintenant de l'Au-Delà continuera d'apprendre beaucoup sur la vie ici-bas.

M.D. (Paris)

LES OUTILS DANS LES BALKANS DU MOYEN ÂGE A NOS JOURS, sous la direction de André Guillou. NOMENCLATURE ET FORMES par Giustine Ostuni, Paris, Ed. de l'École des Hautes Etudes en Sciences Sociales et Maisonneuve et Larose, [1988], 2 vol., 380 + 1034 pp.

Rémarquable réalisation dont nous sommes redevables à l'initiative du Pr André Guillou, l'éminent byzantiniste de l'EHSS, qui a réuni une équipe de spécialistes des divers pays sud-est européens pour fonder une banque des données relatives aux outils en usage dans cette partie de l'Europe aux XIII^e—XVIII^e siècles. Toute une série de cartes servent à illustrer la distribution zonale des outils enregistrés avec quelques précisions sur leur fonctionnement. Un tel ouvrage pourrait prélude à la rédaction d'une véritable histoire de l'outillage dans la région concernée.

Le point de départ de ce programme de travail résiderait dans l'idée que « l'outil est une information cristallisée, un résultat tangible de l'intervention de l'homme sur la nature », à même de jeter le jour sur la conception qu'avaient du monde ceux qui s'en sont servis, ainsi que sur les besoins ayant déterminé l'invention et l'utilisation de tel ou tel outil. Car chaque outil est « un instrument discriminant » ; il représente « une opération sélective liée à une conception du monde, à un modèle de l'appréhender et de s'orienter en lui ». Si un outil *ne prend pas* certains caractères différentiels selon l'éthnie qui s'en est servie, il n'en reste pas moins qu'au fil des âges il a subi l'impact de la conception du monde développée pour son propre par chacune des ethnies prises en considération. L'outil deviendrait donc source historiographique de par les options qu'il suppose, en tant qu'instrument possible dans certaines opérations seulement, ou susceptible de servir à des fins multiples. Dans le cas de chaque outil, on s'est occupée aussi de ses applications fréquentes que celles accidentelles. C'est pourquoi n'ont été retenus que les outils ayant servi au travail de la matière première (dans l'exploitation minière et la métallurgie, dans l'exercice des divers métiers artisanaux, dans toute l'activité quotidienne). L'examen a englobé toute la gamme des matières premières : pierre, bois, minerais, argile, cuir, os, fibres végétales ou animaux etc.

Les informations nécessaires à la rédaction de cet important ouvrage ont été puisées dans toutes sortes de documents : rapports de fouilles archéologiques, manuscrits, journaux de voyage, actes notariés ou émanés des chancelleries princières, documents iconographiques (illustrations des manuscrits, peintures, fresques) et ethnologiques (ces-derniers représentés par des pièces de musée ou des objets en terrain). Par consensus, la période fixée au début a pu être devancée ou dépassée, suivant le cas, ce qui a permis d'y englober également des outils attribués par les archéologues aux XI^e—XIII^e siècles, ainsi que des outils qui ont continué à servir même aux XIV^e et XV^e siècles.

Pour ce qui est de la quantité de l'information, celle-ci a été limitée aux échantillons-types par catégorie d'outils. Dès la phase préliminaire de travail, l'équipe a dû procéder à une sélection déterminée par la richesse du matériel informationnel. Cette sélection s'est proposée quatre buts : 1 — dépouiller dans la mesure du possible toutes les catégories des sources d'informations afin de pouvoir les citer selon une moyenne équilibrée ; 2° — enregistrer tous les types d'outils et installations ; 3° — reproduire la continuité chronologique ; 4° — l'illustration adéquate de l'espace de diffusion de chaque échantillon-type.

Cette phase de sélection était nécessaire puisqu'il ne s'agissait pas de dresser un inventaire des outils, mais de procéder à l'étude échantillonnée de leurs variantes typologiques (étude chronologique et géographique-zonale). L'enregistrement des chaînes typologiques s'est avéré possible parce que, au point de vue épistémologique, l'évolution d'un outil s'achève dans certaines limites, l'accumulation des traits distinctifs le transférant dans la sphère d'un autre type.

Plusieurs conférences de travail préalables, réunissant tous les membres de l'équipe (moi-même et St. Olteanu nous avons représenté la Roumanie) se sont révélées particulièrement utiles, permettant de fixer les normes de collaboration.

Grâce à une fiche-modèle, les spécialistes de Bulgarie, Grèce, Roumanie et Yougoslavie ont été en mesure de fournir une information unitaire, prête pour l'étude. Leur traitement informatique, fondé sur le système Forcode, a été conduit, compte tenu des exigences présentées par les objectifs historiographiques. Le programme utilisé par les informaticiens français était conçu de façon à englober toutes les données d'une fiche et à classer les outils suivant les 9 critères de sélection combinés.

Notons que la fiche répondait à un double emploi : elle pouvait servir avec succès à la rédaction du présent dictionnaire, édité par les soins de Giustine Ostuni, tout en rendant également possible l'étude monographique des outils respectifs. La nomenclature des outils suit une classification alphabétique par pays. Comme il n'y a aucun lien synchronique entre le nom d'un outil et l'ancienneté de son utilisation dans une zone donnée, l'étude des rapports entre la forme et le nom de chaque pièce suppose une analyse avisée des spécialistes. Si la procédure de l'enre-

gissement des outils a été différente d'un pays à l'autre, ainsi qu'il est précisé dans l'Avant-Propos, en revanche chaque article (véritable micromonographie) y est traité de façon parfaitement unitaire. Le mot-titre est suivi par la date du type ou de la catégorie d'outils, placée entre parenthèses et écrite en chiffres romains; cette date précède la période pendant laquelle l'outil est attesté par les sources mentionnées dans la fiche. Vient ensuite la traduction française du terme, ce qui confère à ce dictionnaire la qualité d'un *dictionnaire plurilingues des outils de transformation*, traduction à laquelle succède une succincte description de l'objet. L'enregistrement des pièces mises au jour dans les fouilles archéologiques tient compte de leur forme telle qu'elle s'est conservée jusqu'à présent, sans aucune tentative de restitution, avec la précision également de leur degré de conservation.

Grâce à un index initial de tous les dépôts contenant les objets décrits, les chercheurs sont à même de comparer à n'importe quel moment le dessin et la description de l'objet avec la pièce *in situ*.

Travail d'une originalité toute particulière et d'une indéniable valeur scientifique, le *Dictionnaire des outils dans les Balkans* représente un début prometteur. Il témoigne de l'importance des catalogues dans le domaine des outils traditionnels, importance comparable à celle revêtue par les catalogues des livres anciens ou les catalogues de chaque catégorie des oeuvres humaines. Cette importance s'avère d'autant plus grande que l'histoire des outils marque les étapes du développement de la créativité de l'homme.

Les illustrations de l'ouvrage offrent une grande diversité, réalisant un album unique dans la littérature spécialisée, vu le caractère authentique et l'ancienneté des objets représentés, ainsi que l'étendue de leur aire de distribution géographique.

Cette remarquable oeuvre scientifique s'impose aussi bien par son caractère pluridisciplinaire, que par la qualité de la collaboration d'une équipe internationale qui a travaillé sur un projet d'envergure, susceptible d'illustrer les riches possibilités d'un laheur commun réunissant les scientifiques des pays sud-est européens.

Z. M.

ION GHINOIU, *Virstele timpului*, Editura Meridian, București, 1988, 309 p.

Ion Ghinoiu's monograph on Romanian traditional calendars, published at only three years distance from E. Bernea's work on a related subject (*Cadre ale gândirii populare românești. Contribuții la reprezentarea spațiului, timpului și cauzalității*), certifies the high interest placed by ethnologists in studying the way people previously conceived time. In 1980, in a preliminary essay, I. Ghinoiu had already stressed the importance of the theme: "Unraveling the autochthonous calendars that used to give a strict planning of men's activities, detailed per days and even per moments of each day, means in fact recovering a valuable document which might become a reference work for any research in the Romanian traditional civilization and culture".

In the first part (*Traditional Calendars. Historical Co-ordinates*), which is more than a mere introduction, the author starts with an outline of the differences between traditional and modern conceptions on time. As Bernea already had stated, nowadays we use to conceive time abstractly, as "a dimension uniformly made of equal, homogeneous and successive portions which can replace one another". Ghinoiu argues convincingly that in the traditional Romanian village time was a complex phenomenon, full of nuances, qualifications and events, "unintelligible outside the range of happenings taking place within. The days, the moments of the day, the weeks, the months, the seasons differentiate themselves by what had to be accomplished. . . . Through this simple system of equivalent values in which time indicates work and work indicates time, the traditional calendar becomes strikingly different from later types of calendars: the calendar of the Orthodox Church, the civilian calendar" (p. 6). The author analyses comparatively these three forms of time marking, and finally tries to give us a panorama of the historical roots of the Romanian traditional calendar.

The second chapter (*Landmarks for Time Measuring with the Romanians*) is a vast repository of the elements chosen by our people for "planning and measuring time in accordance with the rhythms of economic and social activity" (p. 37). These "landmarks" originate from three different "clocks": cosmical (the sun, the moon), biological (birds, animals, plants), and social. Assuming that a traditional calendar pin-points the best moments for carrying out specific activities, the author argues that we must make a distinction between the time of the ploughman and the time of the shepherd, between an agrarian calendar and a pastoral calendar (p. 118).

Further on, the author analyses the rituals and practices associated with the traditional calendar and their significance. He starts from the traditional concept according to which time,

like living creatures, "is yearly horn, ripens by the time of harvesting and then gets older and dies, its death being an essential pre-requisite for the rebirth of a new calendaristic period" (p. 120). Special chapters are dedicated to each time age, listing and analysing the most important customs creeds in connection with them. The way in which the author handles and synthesizes an extremely rich information, joining vertical research of various customs by getting deep to the sources and origins (e.g. the paragraph on Greek, Roman and Oriental elements in the winter holidays cycle) and horizontal analysis covering the whole Romanian territory, turns his work into a most valuable reference book and an explanatory guide for all further research. Specialists will find precious auxiliaries also in the 33 illustrations and the rich bibliography annexed at the end of Ghinoiu's work (p. 296–304).

Nowadays social sciences are more and more confronted with the necessity of a "total history". Under such circumstances, Ion Ghinoiu's monograph represents, by its stylistical and analytical clarity, precision in details and scientific objectivity, a major contribution to a subject which interests not only ethnographers and ethnologists, but also demographers, sociologists, linguists and historians.

M. L. M

Geheimnisse des Wassers. Märchen und Geschichten. Gesammelt von Felix Karlinger, Insel Verlag, Frankfurt am Main und Leipzig, 1991, 143 p.

This recent anthology of tales and narrations due to Professor F. Karlinger is roughly similar, in terms of the working procedure employed, to his other volumes having been published over the last six years; *Zaubershaft und Entrückung* (1986); *Heilige Ereignisse-Heilige Zeiten* (1988); *Wundersame Geschichten von Engeln* (1988).

All these volumes string together narrations which have been orally vehiculated (starting sometimes from written sources). The selection was made according to the kernel theme stated in the title of each volume. The theme suggested sub-divides itself into the chapters themselves, so that the reader is gradually introduced into an intricate realm, reconstituted by ordering and gluing some short narrations, sparsely scattered far and near on the earth. Indeed, Felix Karlinger does not deal with a certain region in particular, though Romance-language countries are pre-eminently in focus.

In the first two volumes recalled above (those of 1986 and 1988), the author inserts the selected tales in the specialty comments themselves (which are term so as to be accessible to the ordinary reader). In the other two volumes (the latest: 1988, 1991), the tales are grouped into chapters, and brief comments are appended at the end of the volume. The final Bibliography gives the sources employed, of great wealth and diversity.

The recently published volume is organized in the following chapters: *Grenzscheide zum Jenseits*; *Dämonen des Wassers*; *Verderben und Heil aus dem Wasser*; *Tiere des Meeres als Partner des Menschen*.

With the final comments and the Bibliography, the specialist goes beyond the mere narration. The ordinary reader will be gratified to read a book about a realm that has steadily fascinated people: the realm of the water depths. The Eskimoes or the inhabitants of India, the Frenchmen or the Puerto-Ricans, the Macedo-Romanians or the Catalonians have kept up their old tales about realms accessible to human imagination alone. Additionally, the volume due to Felix Karlinger is a source of pleasure to ordinary readers and an incentive to comparative study for scholars in the field.

C. V.

Annales

Économies Sociétés Civilisations

Fondateurs : Lucien FEBVRE et Marc BLOCH. Directeur : Fernand BRAUDEL
Revue bimestrielle publiée depuis 1929 avec le concours du Centre National de la
Recherche Scientifique et de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales

46^e ANNÉE — N^o 6

NOVEMBRE-DÉCEMBRE 1991

PRATIQUES DE LA REPRÉSENTATION

Carlo GINZBURG, Représentation : le mot, l'idée, la chose

Jack GOODY, Icônes et iconoclasme en Afrique

Alain BOUREAU, Les cérémonies royales françaises entre performance juridique et compétence liturgique

Le Moyen Âge (comptes rendus)

POLITIQUES CONTEMPORAINES

Bruno THÉRET, Les dépenses d'enseignement et d'assistance en France au XIX^e siècle : une réévaluation de la rupture républicaine

Marie-Hélène MANDRILLON, Les voies du politique en URSS. L'exemple de l'écologie

L'AFRIQUE XVI^e-XVIII^e SIÈCLES

Catherine COQUERY-VIDROVITCH, Villes africaines anciennes : une civilisation mercantile pré-négrière dans l'Ouest africain, XVI^e et XVII^e siècles

Roger BOTTE, Les rapports Nord-Sud, la traite négrière et le Fuuta Jaloo à la fin du XVIII^e siècle

HISTOIRE ET SCIENCES SOCIALES

Simona CERUTTI, Pragmatique et histoire. Ce dont les sociologues sont capables (Note critique)

Intersciences (comptes rendus)

RÉDACTION : 54, Boulevard Raspail, 75006 PARIS

ABONNEMENT SUBSCRIPTION TERMS 1992

Tarif/Rate	FRANCE	Pays de la CEE Countries	Autres Pays Other countries
Un an/One year subscription	328 FF	70 ECU	87 US \$
par avion, nous consulter by air mail : please contact us			
Tarif réduit sur justification : To receive reduced rates, orders must be accompanied by name of affiliated institutions and proof of status :			
Etudiants/Students	245 FF	—	—
Vente au numéro/single issue par numéro/per issue	90 FF	—	—

Adressez votre commande et votre paiement à l'ordre de : /Please, send your order
and payment to : ARMAND COLIN, BP 22, F-41353 Vineuil, FRANCE

LIVRES PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE ROUMAINE

- DUMITRU VITCU, *Diplomats of the Union*, coll. «Bibliotheca Historica Romaniae», Monographs, XXVI, 175 p. 1989.
- * * * *Études byzantines et post-byzantines, II*, recueillies et publiées par EMILIAN POPESCU OCTAVIAN ILIESCU et TUDOR TEOTEOI, 1991, 228 p.
- * * * *Constantin Brâncoveanu. Studii (Etudes)*. Coordonnateurs : Paul Cernovodeanu, Florin Constantiniu. Secrétaire de rédaction : Andrei Busuioceanu, 1989, 285 p.
- * * * *Țara Românească (La Valachie)*, B, t. VII, 1571—1575, sous la rédaction de Ștefan Ștefănescu et Olimpia Diaconescu, coll. Documenta Romaniae Historica, 1988, 440 p.
- EUGEN COMȘA, *Neoliticul pe teritoriul României. Considerații (Le néolithique sur le territoire de la Roumanie. Considérations)*, coll. «Biblioteca de archeologie», XLVIII, 1987, 198 p.
- * * * *Inscripțiile din Scythia Minor grecești și latine. Tomis și teritoriul său (Les inscriptions grecques et latines de Scythia Minor. Tomis et son territoire)*, t. II, recueil, traduction et commentaires par Iorgu Stolan, indices par Al. Suceveanu, 1987, 435 p.

ISSN 0035—2063

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XXX, 1—2, p. 1—172, BUCAREST, 1992

S.C. „Universul” S.A. c. 3473

43 456

Lei 160 pentru persoane fizice
Lei 320 pentru persoane juridice